JEAN MARKALE

LES SAINTS FONDATEURS DE BRETAGNE ET DES PAYS CELTES



Pygmalion
Gérard Watelet

Sur simple demande adressée aux
Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

ISBN 2-85704-761.4

A la mémoire de l'abbé Henri Gillard,
recteur de Tréhorenteuc
(1901-1979)

AVERTISSEMENT

Ceci n'est pas un ouvrage d'édification mais une série de réflexions à caractère sociologique et mythologique à partir de récits hagiographiques recueillis au cours des siècles, tant sous forme de vies latines du haut Moyen Age consacrées aux grands saints des chrétientés celtiques que de contes pieux transmis jusqu'à une période récente par la tradition populaire orale. Ce n'est pas non plus une encyclopédie et l'inventaire qu'on trouvera dans ces pages n'aura pas la prétention d'être exhaustif. Les « saints » de Bretagne – et des pays celtes, car, pour la plupart, ce sont les mêmes – sont innombrables, connus ou inconnus, historiques ou légendaires, parfois même issus d'une confusion ou du souvenir d'antiques divinités. Il fallait choisir ceux qui paraissaient les plus caractéristiques et s'attacher à les étudier le plus objectivement possible, quitte à passer pour iconoclaste.

Certes, dans cet amas de traditions et de croyances, qui vont des plus sérieuses aux plus aberrantes, il convenait de « faire le ménage » tout en respectant la foi et la sincérité de ceux qui les partagent. On ne s'étonnera pas non plus de ne pas trouver ici des saints historiques tel saint Yves Hélory. Il faut savoir que c'est seulement au début du XIIe *siècle que la Papauté s'est réservé le droit de béatifier et de canoniser des personnages qui avaient vécu une sainte vie. Tous les « saints » antérieurs à cette date ont été « canonisés » par le peuple, y compris saint Patrick, lequel n'a jamais été homologué officiellement. Et c'est au* XVIIe *siècle qu'un décret pontifical a autorisé le culte des saints qui avaient été ainsi « canonisés » par la voix populaire. Les saints choisis dans ces pages sont donc tous antérieurs à l'an 1100. Il fallait le préciser, et insister sur le fait qu'il ne s'agit nullement d'un quelconque pamphlet anti-chrétien, bien au contraire, mais d'une tentative pour montrer que ces « saints », qu'ils soient bretons, gallois ou irlandais, sont des réalités de la pensée et qu'ils font partie intégrante d'une culture traditionnelle et d'une spiritualité ardente telle qu'elle a été vécue et l'est encore dans les pays celtes. Débarrassés de leur vernis quelque peu artificiel, ces « saints » apparaîtront beaucoup plus clairement comme les mainteneurs et les diffuseurs d'un message d'une très haute élévation.*

Poul Fetan
2001

INTRODUCTION

Des saints, pour quoi faire ?

Lorsqu'un Protestant, luthérien mais surtout calviniste, vient à entrer dans une église catholique, orthodoxe ou anglicane, et qu'il aperçoit un nombre plus ou moins grand de statues réparties dans les moindres recoins, il a tendance à hausser les épaules, pensant en lui-même qu'il se trouve dans un temple de la superstition. Si c'est un Musulman, tout en respectant un lieu sacré, il considérera comme scandaleux que des gens puissent représenter le divin sous l'apparence d'une réalité humaine. Mais quand un agnostique, qui ne connaît absolument rien de la religion chrétienne, ni d'ailleurs des autres religions, surmontant parfois une terreur franchement superstitieuse, ose s'aventurer dans un tel sanctuaire, sa première réaction sera de croire que les chrétiens sont des polythéistes analogues aux hindouistes et aux animistes de toutes sortes répandus sur la surface du

globe. Car un rationaliste bon teint ne peut admettre qu'un être humain puisse s'abaisser à adorer des idoles.

En fait, les innombrables statues de saints et les diverses figurations humaines qu'on découvre sur les chapiteaux, les bas-reliefs et les vitraux peuvent être considérées par ceux qui n'en connaissent ni l'origine, ni la signification, ni la fonction rituelle, comme des objets relevant d'un culte de forces surnaturelles représentées sous forme de dieux ou de déesses à visage humain. Autrement dit, en s'appuyant sur l'apparence, on peut sincèrement se persuader qu'une religion qui accueille dans ses sanctuaires une quantité invraisemblable de figurations humaines est une religion polythéiste, c'est-à-dire basée sur la croyance que l'univers est régi par de multiples divinités qui, les récits mythologiques en font foi, se livrent parfois à des luttes acharnées et sanglantes pour assurer leur domination au détriment des autres. Cela pose le problème de l'antériorité du polythéisme, caractéristique d'une société qui est sinon demeurée à l'état sauvage, du moins qui se trouve encore dans un état primitif pour ne pas dire infantile.

Car il est admis à peu près unanimement chez les sociologues, les anthropologues et bien entendu les philosophes de toutes tendances, que la croyance en de multiples dieux a précédé la notion d'un dieu unique. Si l'on s'en tient à cette opinion, ce serait donc dans les sociétés culturellement les plus évoluées (par exemple, chez les anciens Egyptiens, chez certains penseurs grecs du temps de Socrate – et même chez les Hébreux avant Moïse) que se serait lentement dégagé le monothéisme, issu d'une réflexion hautement métaphysique qu'eussent été incapables d'accomplir des peuples « primitifs ».

Rien n'est moins sûr pourtant que ce consensus qui ne tient pas compte d'une réalité sociologique vécue et qui s'abrite exagérément sur la croyance en une « mentalité primitive » si chère à la plupart des philosophes de la première moitié du XXe siècle. Cette « mentalité primitive » ne résiste pas à l'analyse en profondeur des témoignages sur ce qu'on considère comme les origines de la civilisation. En fait, cela a été une explication commode qui ne résolvait aucun des problèmes concernant l'évolution de l'humanité. Il était facile en effet d'imaginer des hordes errantes dans une nature hostile, composées d'êtres uniquement préoccupés de leur survie et satisfaisant les trois besoins fondamentaux, *la nourriture, l'abri* et *le prolongement de l'espèce*. Ces « primitifs » ainsi décrits n'avaient certes pas le temps de se poser des questions métaphysiques et s'ils étaient effrayés par les phénomènes naturels, le froid intense, la chaleur excessive, la sécheresse, les orages, les inondations, les tremblements de terre et bien d'autres catastrophes, il leur suffisait de penser que ces phénomènes étaient provoqués par des esprits invisibles mais très puissants acharnés à leur nuire et qu'il fallait soit vaincre par la force ou se concilier par des offrandes. Ainsi seraient apparues les prémices d'une religion proprement *animiste*, en définitive uniquement *utilitaire*, avec pour corollaire la naissance d'une *morale* dominée par les interdits.

Or, comme il n'existe aucun document permettant de décrire cette période de « mentalité primitive » qui aurait précédé un soi-disant « âge mythologique » (première tentative pour expliquer logiquement le monde), lui-même précédant un « âge de raison » qui aurait généré à la fois la science et la religion, on est obligé

de rejeter cette théorie, ou tout au moins de la nuancer considérablement. L'étude des mythologies les plus anciennes, étude qui s'est considérablement développée ces cinquante dernières années, révèle bien des surprises à cet égard, et Freud lui-même, dans *Totem et Tabou*, a pris une tout autre direction en faisant du meurtre du Père par les fils, vécu ensuite par ceux-ci comme un acte coupable, l'origine absolue de toute religion et de toute morale. Ce qui s'impose, c'est de reconnaître que la « mentalité » primitive est un jugement porté par les hommes du XXe siècle sur les événements supposés s'être déroulés dans les jours plus obscurs du passé de l'humanité, et seulement un jugement qui peut être faussé par un sentiment de supériorité inhérent à une époque où la Science (ou plutôt les Scientistes) avait la prétention de résoudre non seulement tous les problèmes, mais tous les mystères du monde.

Il est donc tout à fait vraisemblable que le *monothéisme* ait précédé le *polythéisme*. La Bible hébraïque ne dit pas autre chose quand elle insiste sur les déviances du peuple hébreu sacrifiant aux « idoles ». Et l'étude de la plupart des traditions mythologiques le confirme : il y a toujours un dieu – ou une déesse – primitif, et si l'on observe une multiplicité de divinités aux fonctions spécifiques, c'est parce que l'esprit humain, incapable de se représenter l'ineffable, se voit obligé de le représenter *symboliquement* ou *allégoriquement* sous une forme concrète accessible aux sens. Il en est ainsi dans la tradition celtique où les divers « dieux » ne sont que les représentations fonctionnelles d'une divinité unique, primordiale, omnipotente et omniprésente.

C'est dans le cadre de ces réflexions qu'il convient

d'examiner le problème des «saints» qui semblent *encombrer* une spiritualité chrétienne pourtant animée par la croyance en un dieu unique. On objectera que ce dieu soi-disant unique est néanmoins «en trois personnes». Mais le mystère de la Sainte Trinité n'en est même pas un: à l'analyse, on peut facilement admettre que le Père est le dieu unique considéré comme *créateur*, que le Fils, par l'incarnation, est le dieu unique ineffable *manifesté*, et que le Saint-Esprit est l'*énergie divine* (donc celle du Père et du Fils) dans son essence même. D'où la vanité de la querelle entre Orthodoxes et Catholiques à propos du *filioque* (le motif théologique de la rupture entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident): l'Esprit Saint ne procède ni du Père seul, ni du Père et du Fils, *il est* et lui-même, et le Père, et le Fils. L'humain ne peut concevoir l'infini que sous des aspects *finis*.

Il existe une formule liturgique catholique qui justifie cette interprétation de la Trinité: «Par le Père et le Fils, *dans l'unité du Saint-Esprit*». Les trois éléments sont un *tout*. On dit que saint Patrick, lorsqu'il voulait expliquer ce mystère de la Trinité aux Irlandais encore païens, leur montrait un trèfle: «Voyez, leur disait-il, c'est un trèfle, donc un *trois feuilles* (sens étymologique), mais si j'enlève une des feuilles, ce n'est plus un trèfle.» Ce raisonnement est une logique implacable. La base même de la Foi chrétienne se trouve ainsi définie, comme elle l'est dans ces bas-reliefs – si fréquents en Bretagne, notamment en Cornouaille – qui présentent Dieu le Père en homme barbu assis sur un trône tenant entre ses genoux le Fils crucifié et surmonté de la colombe du Saint-Esprit. L'image est parlante. Mais ce n'est qu'une *image*.

Or les Eglises catholiques, orthodoxes et anglicanes

ne manquent pas d'*images*, celles de la Vierge Marie bien sûr, mais aussi celles d'innombrables *saints*. Ces « saints », comme les diverses divinités du Paganisme, quelle que soit la religion de référence, seraient-ils des représentations concrètes des fonctions sous lesquelles on appréhende un Dieu unique ?

Oui et non. La réponse ne peut être qu'ambiguë. Il est certain que, dans les premiers temps de la christianisation, le culte des saints s'est superposé au culte des anciennes divinités considérées comme des entités à part entière. Avant que l'édit de Théodose n'impose le Christianisme comme unique religion de l'Empire romain, en 382, les témoignages ne manquent pas à propos des nouveaux convertis qui, sortant de la célébration d'une messe, s'en allaient accomplir leurs dévotions dans les temples païens. Il y a là une continuité tout à fait normale. Et par la suite, on sait très bien que de nombreux rites gréco-romains ou druidiques, qui faisaient partie de la conscience collective et qui ne pouvaient pas être extirpés de celle-ci, ont été récupérés par l'Eglise romaine et intégrés aux liturgies chrétiennes après avoir été en quelque sorte « baptisés », tandis que d'autres, impitoyablement rejetés, ont été « diabolisés ». Ainsi, l'image fortement ancrée de la Déesse-Mère antique se retrouve-t-elle, complètement épurée et même « aseptisée », dans celle de la *Théotokos*, la Vierge Marie, tandis que le souvenir du dieu cornu que les Gaulois appelaient Kernunnos a servi de base à la représentation populaire du diable.

Cependant, dans le cadre du Christianisme, l'origine du culte des saints est totalement différente. Les premiers « saints » ont été les « martyrs », ces apôtres et ces premiers convertis qui, plutôt que de renier leur foi, acceptaient de mourir parfois dans des conditions

particulièrement atroces. C'est en l'honneur de ces martyrs qu'ont été édifiés les premiers sanctuaires, tant à l'emplacement de leur supplice que dans des lieux considérés depuis toujours comme sacrés, bien souvent à l'emplacement ou sur les vestiges d'un ancien temple. Et les martyrs ont été particulièrement nombreux pendant tout le bas Empire, lors des diverses persécutions opérées par les autorités impériales[1], lesquelles persécutions ont d'ailleurs largement contribué, par ironie du sort, à une remarquable expansion de la nouvelle religion et finalement à son triomphe.

Pourquoi honorer ainsi ces martyrs ? Parce que, dans leur acte suprême, ils se rendaient *sacrés* : ils allaient vers Dieu, porteurs du message de tous les autres chrétiens, de leur espérance, de leur foi. Le culte des martyrs a été non seulement le souvenir

---

1. Il ne faut pas se méprendre quant aux persécutions dont ont été victimes les premiers chrétiens. Ce n'est pas par haine du Christianisme que les Romains ont pourchassé et martyrisé les fidèles de l'Evangile. Rome a toujours accueilli diverses religions à condition qu'elles ne troublassent pas l'ordre public et qu'elles ne fussent pas contraires aux institutions de l'Etat. Or, les premiers chrétiens refusaient le service militaire, refusaient de servir l'Etat en tant que fonctionnaires, refusaient de payer l'impôt, et surtout refusaient de *sacrifier aux dieux de Rome et de l'Empire*. Ce refus de sacrifier aux dieux était un crime, car c'était refuser de s'intégrer à l'Etat romain, donc se placer *hors la loi*. Il ne faut pas oublier que Jésus a été crucifié *par les Romains*, non pas en tant que prophète d'une nouvelle religion, mais comme *séditieux*, son action étant considérée comme une révolte contre l'Etat romain tout-puissant en Judée. Les persécutions contre « l'abominable secte des Christians », comme l'écrit Pline le Jeune dans une de ses lettres, n'avaient aucun motif religieux : elles visaient seulement à éliminer des « hors-la-loi » qui menaçaient les institutions impériales. Cela ne diminue en rien le mérite et la grandeur de ces martyrs de la Foi chrétienne.

respectueux de ceux-ci mais la reconnaissance de leur sacralité. Ils étaient à la fois des exemples, voire des modèles, et surtout des *intercesseurs*. Etant donné que Dieu, même manifesté dans Jésus-Christ, était ineffable, incommunicable par nature, donc inaccessible, il devenait nécessaire de recourir à des intermédiaires, qui n'étaient pas divins, mais qui, étant parvenus à une plus haute approche de Dieu, se faisaient en quelque sorte les avocats de ceux qui n'avaient pas encore, pour diverses raisons, atteint un tel degré de spiritualité. Et lorsque les persécutions ont cessé, lorsque le Christianisme est devenu la religion unique de l'Empire, et que par conséquent il n'y a plus eu de martyrs, la sacralité de ceux-ci a été placée sur des personnages qui, par leur foi, leurs vertus, leur ascendant sur les foules et parfois leurs pouvoirs de thaumaturgie (guérison des malades, expulsion des démons, divers actes dits miraculeux), ont été eux aussi considérés comme des intercesseurs.

Dans l'esprit de la religion chrétienne, *les saints ne sont que des intercesseurs*: ce ne sont pas eux qui exaucent les prières des humains, c'est Dieu lui-même, et lui seul. Ainsi, malgré des apparences parfois trompeuses et certains rites quelque peu superstitieux hérités de religions plus anciennes, se trouve réaffirmé solennellement le monothéisme du Christianisme.

C'est donc le besoin naturel de l'esprit humain qui le pousse à considérer certains personnages parvenus à un haut degré de spiritualité comme servant d'intermédiaires entre un Dieu unique et absolu, inimaginable, et la créature prisonnière du concret et incapable de s'adresser directement à l'infini. Les saints jouent donc ce rôle privilégié d'être à la fois les interlocuteurs de la créature et ceux de la divinité abstraite.

Mais qui sont donc ces « saints » et comment peut-on juger qu'ils sont « saints » ?

Le mot français *saint* vient du latin *sanctus*, qui signifie « sain d'esprit », « pur », « sacré », « inviolable ». La racine du mot est liée à celle de *sanus*, « sain ». Le saint est donc, sans aucun jeu de mots, quelqu'un qui est « en bonne santé » tant psychique que corporelle. Cette parenté étymologique ne se retrouve pas en grec où *hieros* signifie d'abord « puissant » avant d'atteindre le sens de « sacré », mais se reconnaît dans les langues d'origine germanique. En effet, en anglais, pour traduire cette notion de sainteté, existent non seulement le mot *sant*, calqué sur le latin, mais le terme saxon *holy* (*heilig* en allemand) dont la racine est la même que celle de *health*, « santé ». Et il en est de même en allemand où *heilig*, doublet de *sankt*, signifiant « saint », « sacré », est apparenté au verbe *heilen*, « guérir » et à l'adjectif *hell*, « lumineux », « clair », « pur ». Quant au breton armoricain, s'il a emprunté le mot *sant* au latin, il dispose cependant d'un antique terme qui est *gwenn*, signifiant à la fois « blanc », « lumineux », « beau » et « de bonne naissance », provenant d'un ancien celtique *vindo*. Au vu de ces quelques considérations linguistiques, le *saint* est par conséquent un personnage qu'on juge *pur, lumineux, sain, qui guérit, qui est sacré, qui est inviolable.*

Mais qui peut juger de cet état de grâce ? Dans les premiers temps du Christianisme, la réputation d'un pieux personnage suffisait pour qu'on le considérât comme un « saint ». On dira alors que ces « saints » ont été canonisés *voce populi* et que c'est par le peuple des fidèles qu'ils font l'objet d'un culte. Or, devant l'abondance de ces saints plus ou moins connus, l'Eglise catholique romaine a réagi, mais tardivement : en

1170, une décrétale du pape Alexandre III réserva le droit de canoniser au seul Saint-Siège. Mais qu'allait-on faire de tous ces « saints » antérieurs dont on ne savait même pas s'ils avaient existé réellement et qui pourtant étaient priés et honorés par les fidèles – et avaient même accompli des miracles ? En 1634, le pape Urbain VIII mit fin au suspense en codifiant les règles de béatification et de canonisation, celles-ci ne pouvant intervenir qu'après une enquête serrée et une véritable sentence juridique. Cependant, *il en excepta tous les « saints » en faveur desquels on pouvait invoquer un culte traditionnel.* C'est dans cette catégorie qu'il convient de placer tous les saints de Bretagne et des pays celtes qui sont antérieurs au XII[e] siècle. Et ils sont innombrables. Comme l'a écrit Ernest Renan, « quand on visite à pied le pays, une chose frappe au premier coup d'œil. Les églises paroissiales, où se fait le culte du dimanche, ne diffèrent pas essentiellement de celles des autres pays... Mais, on rencontre souvent dans une seule paroisse jusqu'à dix et quinze chapelles, petites maisonnettes n'ayant le plus souvent qu'une porte et une fenêtre, et dédiées à un saint dont on n'a jamais entendu parler dans le reste de la chrétienté » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*).

Renan, ancien séminariste devenu agnostique, n'oubliera jamais les impressions qui se sont infiltrées en lui du temps de son enfance. Evoquant les merveilleuses légendes qu'il avait entendues au sujet de la vie des saints bretons, il ajoute : « Ces récits eurent la plus grande influence sur le tour de mon imagination. Les chapelles dont je viens de parler sont toujours solitaires, isolées dans les landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues tout à fait déserts. Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me

causait de folles terreurs. Parfois, je prenais la fuite, éperdu, comme poursuivi par les génies du passé. D'autres fois, je regardais, par la porte à demi enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêveries sans fin. La physionomie étrange, terrible, de ces saints, *plus druides que chrétiens*, sauvages, vindicatifs, me poursuivait comme un cauchemar. »

Tout est dit dans ces phrases, ou presque, car le grand écrivain breton du XIXe siècle prend soin de préciser que « ces saints locaux, que l'on compte par centaines, sont tous du Ve ou du VIe siècle, c'est-à-dire de l'époque de l'émigration ; ce sont des personnages ayant pour la plupart existé, mais que la légende a entourés du plus brillant réseau de fables ».

Ces saints *ont pour la plupart existé*. Certes, certains d'entre eux sont nés de l'imagination des hommes ou de l'interprétation erronée d'un nom de lieu. Il en est ainsi pour un mystérieux saint Logod honoré dans une chapelle du Goëlo (Côtes-d'Armor) : vérification faite, en langue bretonne, *sant Logod* résulte d'une confusion entre le terme signifiant « saint » et un autre, *san*, qui veut dire « vallée », « canal ». Quant à *logod*, c'est un collectif signifiant « souris ». Il s'agit donc tout simplement de « la vallée des souris », ce qui est corroboré par l'abondance de rongeurs dans cette vallée isolée et humide. Mais comme la langue bretonne n'est plus parlée dans le pays depuis le XIIe siècle, cette erreur apparaît comme très logique. Il en est de même pour saint Goazec, qui a donné son nom à une paroisse, puis à une commune du Finistère, au pied des Montagnes Noires : *gwazhek* est un adjectif signifiant « rempli de ruisseaux ». Et il s'agit effectivement d'une vallée très humide comportant de nombreux

ruisseaux. On pourrait multiplier les exemples de cette sorte à travers les campagnes de la péninsule bretonne, sans pour autant négliger des « saints » qui ont purement et simplement remplacé d'antiques divinités du paganisme : tel est le cas de « saint » Korneli (Cornély) à Carnac (Morbihan), qui recouvre l'image du dieu Kernunnos de l'époque celtique. Effectivement, comme le dit Renan, les saints bretons apparaissent souvent « plus druides que chrétiens » !...

Cependant, la très grande majorité des saints honorés tant dans les églises paroissiales que dans les moindres chapelles de quartier ont été des personnages ayant eu une réelle existence historique, et cela même si on ne les connaît qu'à travers des récits où la légende l'emporte largement sur l'histoire. Et, à ce propos, la remarque de Renan sur le fait que ces saints sont presque tous des Ve et VIe siècles acquiert une importance particulière.

C'est en effet l'époque qui a vu la plus forte émigration des Bretons de l'île de Bretagne vers la péninsule armoricaine à laquelle ils ont donné leur nom, leur organisation sociale, leurs traditions ancestrales, leur langue et aussi leur religion. On sait qu'une première émigration a eu lieu à partir du IVe siècle, encouragée par les autorités impériales romaines, afin de contribuer à la défense des rivages armoricains contre les incursions des Saxons. Les Bretons étaient réellement les plus ardents gardiens de l'intégrité de l'Empire. Mais à la suite de l'invasion en masse de l'île de Bretagne par les Saxons, ces Bretons ont dû, dans un premier temps, se concentrer sur le Pays de Galles et le Cornwall, et finalement quitter en grand nombre leur patrie d'origine pour se réfugier dans la péninsule armoricaine *où se trouvaient déjà installés certains*

de leurs parents et alliés. Et c'est là qu'apparaît en pleine lumière le rôle de ces fameux « saints » fondateurs et bâtisseurs dont le souvenir s'est maintenu dans l'ensemble du territoire jusqu'à nos jours.

Etaient-ils vraiment des « saints » au sens où on l'entend généralement ? La question se pose mais on ne peut y apporter aucune réponse précise. Pour tenter de résoudre cette question, il faut d'abord insister sur le fait que le Christianisme apporté par les immigrants n'était pas identique à celui qui s'était en partie répandu sur le continent. En effet, sur le continent, l'évangélisation s'était faite, à partir de Lyon et de Vienne, par les villes en suivant les grandes routes commerciales, mais n'avait guère touché en profondeur les campagnes qui étaient restées « païennes » (du latin *pagani*, habitants d'un *pagus*, c'est-à-dire un « pays » correspondant au territoire d'un ancien peuple gaulois). D'où les missions de saint Martin de Tours et de ses disciples à travers ces campagnes. Mais ces missions partaient des villes et tendaient à organiser la vie religieuse selon un modèle urbain bien caractéristique des structures romaines. A la disparition de l'Empire romain, les seules structures qui subsistèrent furent celles de l'Eglise romaine, calquées sur l'organisation civile et militaire de l'Empire, et l'on peut dire que, sur une grande partie de l'ancienne Gaule, la religion chrétienne s'est répandue selon un mode *centrifuge*, allant du haut vers le bas, du chef-lieu de la cité vers les endroits les plus reculés et donc les plus déserts.

Or, l'urbanisation a été un phénomène méditerranéen avant de gagner le nord-ouest du continent. A l'époque romaine, la péninsule armoricaine ne comportait pas de « villes » au sens moderne du terme, à part Rennes, Nantes, Vannes, et sans doute Corseul (tout près de

Dinan), Le Coz-Yaudet (*Vetus Civitas*, non loin de Lannion), Carhaix dans le centre-ouest, et Locmaria-Quimper (*Aquilonia*) dans le sud-ouest. C'est là que résidaient des évêques dont la présence est attestée formellement à Rennes, Nantes et Vannes, mais plus problématique dans ces autres « villes ». Et l'évangélisation n'avait certes pas pénétré les campagnes en profondeur, ce qui explique que les *pagani* pratiquaient encore des cultes synchrétiques où se mêlaient les réminiscences du druidisme et celles de la religion officielle gallo-romaine. Autrement dit, la péninsule armoricaine n'était chrétienne que parce qu'elle faisait partie de l'Empire romain.

L'émigration bretonne allait tout changer. Les nouveaux immigrants arrivaient soit au hasard de leur navigation, soit invités par des compatriotes déjà installés. Souvent, on le sait, *ils achetaient* des terres aux occupants gallo-romains ou gallo-francs. Parfois, cette installation ne se faisait pas sans violence et la cohabitation avec les autochtones devenait sinon belliqueuse du moins très délicate. Mais, quoi qu'il en fût, l'implantation des Bretons insulaires dans l'antique Armorique, tout au moins dans le nord et l'ouest de la péninsule, devint rapidement une réalité incontestable. Ainsi naquirent des établissements isolés, des *treb-* (vieux terme celtique signifiant « habitation », reconnaissable dans les toponymes commençant par *tré-*, du type Tréhorenteuc). Peu à peu, ces multiples *treb-* se groupèrent au sein d'un ensemble communautaire analogue à une *civitas* (communauté de citoyens) romaine que l'on reconnaît facilement dans les toponymes commençant par *plou-*, *plé-*, *pleu-*, *plu-* ou *plo-* (du type Ploërmel ou Pluvigner), préfixe provenant du latin *plebem*, « peuple », tandis que des ermitages,

qui deviendront plus tard des monastères, se fondaient dans des endroits déserts, en particulier sur des landes, en breton *lann*, dont il reste de nombreux souvenirs (Landévant, Lannédern, etc.) dans la toponymie[1].

Et, ce qui est remarquable, c'est que la presque totalité de ces toponymes comporte, en deuxième terme, le nom – parfois déformé – d'un « saint ». De là à prétendre que ces « saints » sont de pieux personnages qui ont évangélisé les « pays », il n'y a qu'un pas. C'est sans doute exact, mais cela demande de nombreuses nuances d'appréciation.

Certes, ces « saints » ont implanté dans ces terres occupées par les Bretons les principes mêmes du Christianisme, mais vus à travers le modèle celtique insulaire, autant *brittonique* que *gaélique*, c'est-à-dire irlandais. Ce n'est plus une religion qui se répand à partir d'une « ville », mais une série de croyances et de pratiques vécues dans le peuple, dans un milieu rural, et qui, au cours du temps, tend à constituer des ensembles de plus en plus cohérents autour d'un lieu sacré, la plupart du temps un monastère, formant ainsi ce qu'on appelle des « abbayes-évêchés » où l'abbé, lorsqu'il n'est pas évêque, prend très souvent le pas sur celui-ci, tant sur le plan intellectuel que sur le plan temporel[2]. Et l'on est obligé de constater que l'organisation religieuse des Bretons établis en péninsule armoricaine est entièrement différente de celle des Gallo-Romains et des Gallo-Francs : d'origine

---

1. Sur ces formations d'établissements primitifs dans la péninsule armoricaine, voir J. Markale, *Histoire secrète de la Bretagne*, Paris, Albin Michel, nouvelle édition, 2001.

2. Voir à ce sujet J. Markale, *Le Christianisme celtique et ses survivances populaires*, Paris, Imago, 2e édition, 1995, et *Le Périple de saint Colomban*, Genève, éd. Georg, 2001.

essentiellement irlandaise, elle n'est pas centrifuge mais *centripète*: elle part de la base et, enrichie de multiples composantes, elle aboutit à une sorte d'unification beaucoup plus morale qu'effective. Cela sera d'ailleurs, aux VIIIe et IXe siècles, l'une des causes les plus flagrantes des conflits entre les chrétientés celtiques et le Siège apostolique romain, entre le clergé d'origine insulaire et le clergé continental d'obédience strictement romaine.

Mais cela n'est que l'aspect religieux du problème. A la lecture de tous les textes concernant cette époque, qui coïncide donc avec celle de l'émigration bretonne en Armorique, textes parfois suspects mais toujours révélateurs, une constatation s'impose: ces « saints » n'étaient pas seulement des prédicateurs, ils étaient avant tout des chefs. « Quel fut le rôle des saints ? Un trait a frappé tous les historiens: les liens étroits entre eux et les dirigeants politiques. [...] Représentant, on le sait, l'élément instruit des familles dirigeantes, les saints sont organisateurs autant que diplomates. Il leur arrive de faire de l'apostolat en détachant les populations de leurs idoles. [...] On ne peut ignorer le côté lettré et religieux de la personne du saint. Il apporte avec lui des livres sacrés. Il n'oublie pas son autel portatif qui convient au besoin du clergé errant d'un peuple mobile. [Mais] un des premiers soucis des "saints" à l'arrivée en Armorique est de s'assurer d'une terre pour le groupe qui les accompagne[1]. » Il est incontestable que ces « saints »

1. Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980, pp. 216-217. Cet ouvrage, particulièrement riche en références et en documents divers, est absolument essentiel pour la compréhension du phénomène de l'émigration bretonne en

des ve et vi^e siècles sont avant tout des chefs de clans préoccupés de la survie et de l'établissement du groupe d'émigrés dont ils sont les éléments directeurs. Ce n'est que par la suite qu'ils deviendront des défricheurs, des fondateurs et des organisateurs.

Tout cela contribue à l'originalité de ces « saints fondateurs ». Comme l'avait vu Renan, « ces saints sont propres aux pays celtiques ; ils sont généralement inconnus ailleurs et n'ont jamais fait l'objet d'une reconnaissance officielle par Rome. De beaucoup d'entre eux, on ne connaît que le nom et, sauf exception, on ignore les mérites qui leur valurent ce titre. Ceux que l'on connaît présentent toutefois un certain nombre de caractéristiques communes. Ce sont des moines ; tentés par l'érémitisme, ils mènent une vie

---

Armorique et pour l'explication de la multiplicité des « saints » pendant cette période. En plus de J. Markale, *Histoire secrète de la Bretagne*, déjà citée, on consultera également, sur ce sujet, Nora K. Chadwick, *Studies in the early British Church*, Cambridge, University Press, 1958, et *Early Brittany*, Cardiff, University of Wales Press, 1969, ainsi que A. Chédeville-H. Guillotel, *La Bretagne des saints et des rois, v^e-xe siècles,* Rennes, éd. Ouest-France Université, 1984. Il faut également rappeler pour mémoire des ouvrages qui, tout en ayant vieilli, n'en sont pas moins importants sur cette question : Joseph Loth, *L'Emigration bretonne du ve au viie siècle de notre ère*, Rennes, 1883, et *Les Noms des Saints bretons*, Paris, 1910 ; René Largillière, *Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne primitive*, Rennes, 1925 ; François Duine, *Catalogue des sources hagiographiques pour l'histoire de Bretagne jusqu'à la fin du xiie siècle*, Paris, 1922 ; Durtelle de Saint-Sauveur, *Histoire de Bretagne*, Rennes, 1957 ; Marcel Planiol, *Histoire des institutions de la Bretagne*, 3 vol., Rennes, 1953-1955 (le reste du manuscrit n'étant pas encore publié à ce jour) ; ainsi que la plupart des ouvrages d'Arthur Le Moyne de la Borderie, dont l'incontournable *Histoire de Bretagne* en 7 volumes, Rennes, 1896-1899.

aventureuse, mais il leur arrive aussi de prendre en charge des communautés de fidèles dont ils deviennent les pasteurs» (André Chédeville, *La Bretagne des saints et des rois*, p. 123). Et ce qui est très remarquable, «la plupart sont originaires d'outre-Manche, du Pays de Galles surtout». La Bretagne armoricaine est inséparable d'une communauté celtique extrêmement soudée dont les sources sont à rechercher dans les îles Britanniques.

«Leur nom est souvent honoré en divers points de la péninsule: c'est parfois le résultat d'une homonymie; c'est le plus souvent la preuve que, fidèles à l'usage celtique, ils voyageaient beaucoup. Ils ont aussi laissé leur nom à des toponymes d'outre-Manche: ce peut être le résultat d'un transfert de culte depuis l'Armorique; inversement, on peut supposer que le culte a été introduit en Bretagne sans que le saint y soit jamais venu lui-même» (A. Chédeville, *op. cit.*, p. 125). On a ainsi prétendu que saint Gildas (Gweltaz), l'auteur du précieux ouvrage en latin, le *De excidio Britanniae*, moine originaire du nord de l'île de Bretagne, n'est pas le même qu'un certain saint du même nom, fondateur de la célèbre abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, et qu'il n'aurait donc jamais mis les pieds sur la péninsule armoricaine. Les récits hagiographiques ne sont pas très clairs sur ce point; mais ce qui ressort de ce fatras de légendes farcies de souvenirs réellement historiques, c'est le fait que le rôle de ces saints «ne fut pas toujours purement spirituel et qu'à leur niveau, ils jouèrent un rôle de chef. [...] On peut même penser que certains d'entre eux, chefs de groupes d'immigrés sans en être pour autant les pasteurs, *furent ultérieurement considérés comme des saints* parce qu'on ne pouvait imaginer qu'ils puissent

réussir sans avoir les vertus nécessaires et à la fois parce que les clercs, garants de la tradition, ne pouvaient pas ne pas considérer comme leurs tous ceux qui étaient devenus illustres autrement que par les armes» (A. Chédeville, p. 126).

Quoi qu'il en soit des problèmes soulevés par ces saints, on peut affirmer sans risque d'erreur qu'ils ont été très connus, sinon célèbres, durant leur vie et immédiatement après leur disparition. Comme le fait remarquer Nora Chadwick, «la composition des *vies des Saints* a commencé beaucoup plus tôt en Bretagne armoricaine qu'au Pays de Galles, et c'est un fait qu'on ne peut manquer d'attribuer à l'influence de l'Eglise continentale» (*Early Brittany*, p. 265). C'est probable, puisque la romanisation était plus forte et surtout plus ancienne sur tout le territoire de l'ancienne Gaule, mais si les vies des saints armoricains ont été mises par écrit, en latin, d'une façon générale entre le VIIe et le IXe siècle, c'est bien parce que leur réputation était immense, aussi considérable que celle des saints irlandais dont les *Vitae* ont été rédigées, toujours en latin, avant le Xe siècle. Et ce n'est qu'à partir du XIe siècle qu'on voit apparaître des récits hagiographiques sur les saints gallois. *Mais, bien souvent, ce sont les mêmes*, ce qui suppose que, si ces personnages venaient, pour la plus grande majorité, des îles Britanniques, leur réputation a fait le voyage en sens inverse. Ce qui fait qu'on ne peut jamais séparer les saints de la Bretagne armoricaine de ceux du Pays de Galles, du Cornwall et de l'Irlande, voire de la lointaine Ecosse[1].

1. Par exemple saint Ninian, l'un des premiers évangélisateurs de l'Ecosse (IVe siècle), dont le nom se retrouve dans celui

Ces récits hagiographiques, il faut le remarquer, n'ont jamais été écrits par des contemporains. Leurs auteurs appartiennent toujours à des générations postérieures, ce qui fait qu'ils sont nécessairement de seconde ou de troisième main. Ils ne sont donc pas fiables intégralement. De plus, les auteurs de *Vies de Saints* n'avaient nullement l'intention de faire de l'histoire : leur but était d'édifier les fidèles et de leur donner des modèles de vie chrétienne. Il s'ensuit une altération évidente des faits évoqués. On peut également constater un phénomène de « cristallisation » autour d'un personnage plus célèbre que les autres, ou tout au moins plus représentatif d'un idéal : la tendance sera donc d'attribuer à ces pieux personnages des actions qu'ils n'ont jamais accomplies mais qui sont autant d'exemples à méditer pour coïncider avec l'idéal chrétien. Il s'est produit le même phénomène avec des personnages historiques, comme le fut l'authentique Arthur, chef de guerre et non pas roi, qui, dans l'imaginaire postérieur, a été doté de qualités qu'il n'avait pas à l'origine. Et, de plus, les rédacteurs de ces *Vies de Saints* se sont copiés les uns et les autres par souci d'unification en même temps que par une volonté de prouver qu'il n'y avait qu'une seule voie pour parvenir à la perfection spirituelle.

A la lecture de ces multiples *Vies des Saints*[1], on en

---

d'une rivière, le Ninian, affluent de l'Oust, dans le Morbihan. Cependant, le mystère demeure à propos de ce nom qui est aussi l'un de ceux que l'on attribue à la fée Viviane (*Nimue, Niviane, Niniane*) dans les multiples versions insulaires des romans arthuriens, en particulier dans le *Morte Darthur* de Thomas Malory (1450). Voir J. Markale, *Merlin l'Enchanteur*, Paris, Albin Michel, 3e éd., 1997.

1. Très peu de ces *Vies des Saints* ont été publiées, et encore moins traduites. Elles ont longtemps été considérées comme

arrive à discerner un schéma unique autour duquel se greffent des détails empruntés à des textes antérieurs ou à des traditions orales incontrôlables. Le schéma type est le suivant : le saint naît dans une famille de bonne souche (clan royal, généralement) ; ses parents sont soit déjà chrétiens, soit hostiles à la nouvelle religion, mais rien n'arrête la vocation du saint ; il décide de quitter le monde et de consacrer sa vie dans la solitude en méditant et en priant ; il s'établit donc dans un ermitage, mais sa réputation de « sainteté » est telle que de nombreux disciples viennent le rejoindre pour mener une vie austère, ce qui a pour conséquence de transformer l'ermitage primitif en enclos monastique ; le saint, toujours hanté par son désir de dévotion solitaire, quitte ses compagnons et va de nouveau s'installer dans un endroit isolé, et ainsi de suite ; mais sa réputation le poursuit, et l'on vient le chercher, soit pour devenir évêque, soit pour prendre la tête d'un enclos monastique afin de le maintenir dans la droite ligne de l'idéal originel ; mais le saint terminera paisiblement sa vie, entouré de ses disciples préférés qui, ensuite, se disputeront ses restes considérés comme un inappréciable héritage spirituel en même temps qu'une source de revenus pour l'établissement dont ils sont responsables par l'abondance des pèlerinages qui ne manqueront pas de converger

---

suspectes, mais depuis le milieu du XXe siècle, on s'y intéresse de plus en plus, car, après une lecture très critique, on y décèle très souvent des informations historiques de la plus grande importance. Il en est ainsi de la plus ancienne d'entre elles, *La Vie de Saint Samson*, qui, en dehors des détails hagiographiques classiques, a le mérite de situer le personnage dans le contexte politique, social et proprement historique de l'époque. Voir en particulier R. Fawtier, *La Vie de Saint Samson*, Paris, 1912.

vers un lieu devenu sacré. Et, sur ce schéma, on ajoute tout ce qui peut servir à glorifier le saint, en insistant sur les guérisons qu'il a opérées, les miracles – réels ou imaginaires – qu'il a pu accomplir, et les règles de vie austère qu'il a suivies pendant son existence.

En fait, aussi bien dans une lecture cursive que dans une étude critique, ces récits hagiographiques à but d'édification apparaissent comme de véritables épopées, parfois très longues, parfois très brèves, en tout cas dignes des antiques traditions sur les héros des temps druidiques. Car les saints, toutes proportions gardées, sont à l'image de ces personnages hors du commun que sont les héros irlandais Cûchulainn ou Finn mac Cumail : ils ont la même énergie, ils se sentent investis de la même mission divine, ils accomplissent des exploits analogues, ils vont jusqu'au-delà de leur potentiel humain, et par leurs actions, ils atteignent, par des moyens qui certes sont différents, au même état de grâce qui est la communication avec l'ineffable, l'incommunicable, l'invisible. Les *Vies des Saints*, tant bretonnes et galloises qu'irlandaises, ne font que prolonger la grande aventure humaine entreprise par des personnages réels ou imaginaires des époques dites « païennes ». Elles en sont le pendant chrétien, mais elles n'en sont pas moins dignes de leurs illustres devancières, comme en témoigne le récit intitulé *Navigatio sancti Brendani*, entièrement calqué sur deux épopées gaéliques, l'une franchement païenne, « la Navigation de Bran, fils de Fébal », l'autre légèrement christianisée, « la Navigation de Maelduin »[1].

1. Voir, sous le titre « La Terre des Fées », une synthèse entre ces deux récits dans *Les Conquérants de l'Ile Verte*, premier volume de *La Grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1998.

L'idéologie religieuse a sans doute changé, mais l'état d'esprit demeure le même.

Ces récits, quelles que soient leurs motivations et leur formulation souvent désuète et conventionnelle, sont d'une grande richesse intellectuelle, historique et spirituelle. Ils déchirent le voile de brume qui entoure ces époques enfouies dans l'inconscient collectif et participent largement à notre connaissance d'une civilisation longtemps méprisée qui se révèle pourtant l'un des témoignages les plus essentiels, non seulement sur la civilisation celtique elle-même telle qu'elle avait perduré jusqu'au haut Moyen Age, mais également sur la naissance de l'Occident chrétien[1].

---

1. En dehors de certains contes populaires oraux et des vies latines des saints remontant au Moyen Age, la base de cet ouvrage est à rechercher dans deux livres fondamentaux. Le premier est *La Vie des Saints de Bretagne*, du père Albert le Grand (dit aussi Albert de Morlaix), religieux dominicain du XVII[e] siècle, publiée en plusieurs fascicules à Nantes entre 1634 et 1636, édition revue et augmentée par un certain Gui Audret en 1659, à Rennes, puis reprise en 1837 à Brest par Miorcec de Kerdanet. C'est une synthèse globale de ce que l'on connaissait alors de la vie des saints bretons, écrite sans aucune volonté critique et admettant par conséquent les fables les plus invraisemblables au milieu d'informations historiques. Le deuxième ouvrage de base est *La Vie des Saints Bretons de Dom Lobineau (1666-1727), religieuse bénédiction*, publiée en deux volumes à Paris, en 1707, édition reprise et commentée par l'abbé Tresvaux, vicaire général de Paris, en 1836. Dom Lobineau se veut historien et élimine systématiquement de ses sources, en particulier de l'ouvrage d'Albert le Grand, tout ce qui lui paraît merveilleux et incroyable et qu'il juge relevant de la superstition, se bornant à une relation très stricte – et parfois trop succincte – de la vie d'un saint, accompagnée de commentaires rationalistes hérités du « Siècle des Lumières » et destinés avant tout à l'édification des fidèles.

NOTE SUR L'ORTHOGRAPHE DES NOMS PROPRES

Dans les manuscrits, la plus grande fantaisie règne sur l'orthographe des noms de personnes. Il est vrai que ces manuscrits, recopiés maintes et maintes fois avec tous les risques d'erreurs que cela comporte, ne font que *transcrire* une tradition orale où la graphie ne joue strictement aucun rôle. Il ne faut donc pas s'étonner d'être en présence de variantes innombrables dans le nom d'un personnage, quel qu'il soit.

De plus, on est confronté à une diversité de langues : le latin, bien sûr, qui est essentiellement du « bas-latin » et non du latin classique, mais aussi du gallois, divisé en ancien gallois et moyen-gallois, du cornique, du breton-armoricain, divisé en vieux breton (identique à l'ancien gallois et au cornique avant le XI[e] siècle) et en moyen-breton, du saxon, du vieil anglais, de l'ancien et du moyen gaélique, puis du français généralement de dialecte anglo-normand.

C'est dire la complexité du problème et les risques d'erreur et de confusion toujours possibles.

Il y a cependant quelques usages précis à comprendre. En breton-armoricain et en cornique, le « C » n'existe pas, c'est un « K ». En revanche, en gallois et en gaélique, le « K » n'existe pas, et c'est toujours un « C » dur, et non pas un « C » sifflant comme parfois en français. Dans toutes les langues celtiques, le « G » est toujours dur, comme le « T », de même que le « S » est toujours sifflant – quand il n'est pas chuinté (notamment en dialecte vannetais). Quant au « CH » gallois et gaélique, transcrit en breton par « C'H », il se prononce comme le « J » espagnol ou le « CH » allemand. Il faut aussi noter que le « DD » gallois équivaut au « Z » breton, lequel devient « H aspiré » en dialecte vannetais, et que le « F » gallois se prononce comme un « V ». Pour prononcer le « F » français, le gallois utilise la graphie « FF ». Quant au « Y » gallois, il se prononce parfois comme « eu » et parfois comme « i », quand ce n'est pas comme la diphtongue « aï ».

De plus, les noms ont évolué au cours des siècles, mais non pas de la même façon dans toutes ces langues. Ainsi, sans parler des dérives normales dans la transcription de noms étrangers et qui ne sont plus compris, le breton Armel, provenant d'un ancien *Arthmael*, fixé au XII[e] siècle, est devenu Arzel en breton contemporain, et Corentin, nom très francisé, est devenu Kaourentin, tandis que Goulc'hen correspond à un ancien Goulven, fixé au Moyen Age, de même que Méen est un ancien Mewen et Malo un ancien Maklaw, devenu d'ailleurs Maclou en Normandie. C'est dire la difficulté qu'il y a à harmoniser les différentes graphies des noms propres.

Sainte Anne (Anna)

C'était il y a bien longtemps. Dans cette région qui entoure Uzel-près-l'Oust, dans ce qu'on appelle maintenant les Côtes-d'Armor, il y avait deux sœurs, issues d'une noble famille, dont l'une portait le nom d'Anne et l'autre celui de Pitié. Elles s'aimaient tendrement toutes les deux. C'étaient de bonnes et saintes filles que les hommes du pays scandalisaient par leur attitude orgueilleuse et leur langage ordurier. Elles avaient beau leur tenir tête, elles avaient beau leur démontrer que leur comportement n'était pas digne des êtres humains, rien n'y faisait, et chaque fois qu'elles les rencontraient, ils se complaisaient à les insulter et à les abaisser par leurs quolibets et leurs insinuations malsaines. A la fin, elles comprirent qu'elles prêchaient dans le désert et que rien ne pourrait attendrir ces hommes rudes et grossiers, et elles décidèrent de quitter la région pour découvrir un pays où elles seraient enfin respectées selon leurs mérites et leurs vertus.

Un soir, sans que personne ne fût au courant de leurs projets, elles sortirent sans bruit du manoir familial de Vau-Gaillard et se lancèrent à l'aventure, marchant dans les chemins creux qui abondaient alors dans toute la Bretagne. Elles allèrent ainsi toute la nuit sans s'arrêter. Alors vint le jour. Pitié, qui était plus faible que sa sœur, commençait à sentir la fatigue l'envahir. Après avoir résisté, à force de volonté, elle dut s'affaisser sur le rebord d'un talus : elle était épuisée, et elle supplia Anne de la laisser reprendre ses forces avant de continuer cette marche insensée.

Mais Anne avait décidé qu'on s'éloignerait le plus vite possible du domaine familial. Elle dit à sa sœur qu'elle l'aimait bien mais qu'elle n'avait pas de temps à perdre à plaindre les faibles. Elle tendit la jambe, frappa le sol de son talon et reprit sa marche, en solitaire cette fois, sans plus s'occuper de Pitié qui gisait toujours sur son talus. Cependant, elle n'alla pas loin, car elle-même était épuisée. Au bout d'un certain temps, elle s'affala sur le bord du chemin, incapable de poursuivre plus avant. Et quand elle eut récupéré assez de forces, elle revint vers Pitié qui se réveillait d'un long sommeil. Alors, les deux sœurs, d'un commun accord, reprirent leur marche.

On raconte qu'elles parvinrent dans un endroit qu'on appelle le Porzay, situé au fond de la baie de Douarnenez, à l'abri derrière d'immenses rivages dont le sable est si fin que le promeneur ou le pêcheur qui s'y aventure inconsidérément peut s'y enfoncer et disparaître à jamais si l'on ne vient pas promptement à son secours. C'est là qu'elles trouvèrent refuge. Et c'est là qu'Anne épousa bientôt un jeune seigneur qui habitait le manoir de Moellien. Elle croyait, certes, avoir trouvé le bonheur, mais elle dut rapidement déchanter, car l'homme qui

était devenu son mari était peut-être encore pire que ceux qu'elle avait fréquentés jusque-là dans son pays d'origine. Et Anne passait ses journées à se lamenter, tandis que sa sœur lui reprochait d'avoir quitté sur un coup de folie le domaine familial, dans lequel elles se trouvaient à l'aise, pour aboutir chez des gens qui méprisaient les femmes et leur menaient la vie dure.

En effet, le mari d'Anne était non seulement cruel et violent, mais d'une extrême jalousie. Il déclarait à qui voulait l'entendre que jamais il ne supporterait d'avoir un enfant parce que cet enfant serait pour lui un rival. Et, lorsqu'un beau jour, Anne lui annonça qu'elle était enceinte, il entra dans une grande fureur et chassa sa femme, lui interdisant de reparaître devant lui.

Désespérée, Anne quitta le manoir de son indigne mari et s'en alla le long de la grève, plongée dans sa tristesse, pleurant toutes les larmes de son corps, et pourtant réconfortée par la présence de l'enfant qu'elle portait dans ses flancs. Elle arriva ainsi à l'endroit qu'on appelle l'anse de Tréfentec, et là, elle vit que s'était échouée une barque dont les voiles battaient encore dans le vent. Elle aperçut également trois hommes vêtus de blanc, au regard si limpide et si lumineux qu'elle se demanda s'ils n'étaient pas venus d'un autre monde. Dès qu'ils virent la pauvre femme errant sur le rivage, ils s'adressèrent à elle en disant : « Ne te désole pas, femme, car tu es promise à une destinée qu'on t'enviera de génération en génération. Sache que tu portes en toi l'espoir du monde, la Vierge sans péché qui donnera naissance au Sauveur, celui qui nous a été promis par les prophètes depuis que nos ancêtres, Adam et Eve, ont été chassés du Paradis. Viens avec nous, femme, et sois sans crainte : nous sommes ici pour te conduire là où Dieu a décidé que tu ailles pour accomplir ton destin et le destin de toute l'humanité. »

C'est ainsi qu'Anne prit place sur le bateau où se trouvaient les trois hommes en blanc. Aussitôt qu'elle y fut, le bateau se mit à voguer sur la mer. Et pendant un jour et une nuit, il poursuivit sa route à travers les tempêtes, à la lumière de la lune et sous les rayons du soleil levant. Et quand elle parvint dans ce lieu qu'on appelait la Palestine, elle donna naissance à une fille à laquelle elle donna le nom de Marie.

Et, une fois parvenue à l'âge adulte, Marie donna naissance elle-même à un fils : ce fut Jésus-Christ, le rédempteur du monde, qui mourut sur la croix pour le salut des hommes. Mais Anne, dans sa vieillesse, se sentait de plus en plus mal dans un pays qui lui était étranger. Au fond d'elle-même, elle désirait revenir en Bretagne pour y terminer ses jours, et elle priait Dieu ardemment pour qu'il exauçât son vœu.

Or, un matin où elle se promenait sur le rivage de la mer, en proie à sa mélancolie, elle vit un bateau accoster. Parmi les marins, elle reconnut les trois hommes en blanc qui l'avaient amené jusque-là. « Femme, lui dirent-ils, Dieu veut que ton désir soit satisfait. Viens avec nous et nous te conduirons sur la mer jusqu'à ce que tu atteignes la grève où nous t'avons trouvée il y a déjà bien longtemps. » Sans hésiter, Anne monta sur le bateau qui, sans plus tarder, se mit en route sur les vagues. Il y eut un jour et une nuit et, à l'aube d'une belle journée qui promettait d'être ensoleillée, Anne et ses trois compagnons atteignirent le rivage de Bretagne dans l'anse de Tréfentec.

Une fois débarquée, elle se retourna et ne vit plus le bateau qui l'avait amenée, ni les trois hommes au regard blanc et lumineux. Elle ne douta pas que ce fussent des anges qui l'avaient ainsi conduite dans son pays natal. Alors, elle suivit un sentier et, traversant un

hameau, elle apprit que son mari était mort depuis plusieurs années et que tous ses serviteurs attendaient son retour dans son manoir de Moellien. Et c'est là qu'elle passa ses dernières années, entourée de l'affection de tous les siens[1].

Ainsi donc, sainte Anne était bretonne, tout au moins « armoricaine », puisqu'à l'époque où est censée se dérouler cette histoire, les Bretons n'avaient point encore émigré en Armorique. On pourrait certes justifier cette tradition très locale (elle est inconnue à Sainte-Anne-d'Auray, le plus grand sanctuaire breton dédié à la mère de la Vierge Marie) par la volonté du peuple breton de « naturaliser » en quelque sorte la sainte protectrice de leur pays. Mais l'origine de cette charmante légende est beaucoup plus complexe et fait remonter au plus lointain de la mythologie celtique.

On sait en effet qu'aucun texte canonique chrétien ne cite le nom de la mère de la Vierge Marie. L'histoire de Joachim et d'Anne qui se lamentait de sa stérilité est une tradition – certes profondément ancrée – qui ne repose sur aucun document authentique, ce qui ne diminue en rien l'extraordinaire importance de la dévotion envers celle que les Bretons appellent la « Mamm Gozh », la « Grand-Mère » par excellence. Or, ce qualificatif de « grand-mère » renvoie à l'antique notion de Déesse-Mère universelle que l'on retrouve en particulier dans l'histoire plus ou moins mythologique des Bretons insulaires. En effet, on peut lire

1. Légendes populaires orales d'Uzel (Côtes-d'Armor) et de Sainte-Anne-la-Palud (Finistère).

dans un manuscrit gallois du Xe siècle que la lignée d'un certain Morcant remonte à « Aballach map Beli et Anna ». Il faut remarquer que le nom d'Aballach ou Evallach apparaît dans certaines versions de la Quête du Saint-Graal comme étant celui du père du Roi Pêcheur, gardien du Graal, voire du Roi Pêcheur lui-même. De plus, l'étymologie d'Aballach est très claire : c'est un composé d'aball, « pomme », ce qui nous ramène à la fabuleuse île d'Avalon où règne la fée Morgane et à son équivalent irlandais Emain Ablach, cette « terre des fées » qui est vraiment l'insula Pomorum, l'île des Pommiers dont il est question dans la *Vie de Merlin* écrite par le clerc gallois Geoffroy de Monmouth au début du XIIe siècle. Mais qui est donc cette Anna donnée pour épouse d'un certain Beli, ancêtre mythique des Bretons, qui n'est autre que le dieu Belenos (le Brillant) des anciens Gaulois ?

Une autre généalogie, contenue dans le même manuscrit gallois, en dit davantage sur ce point : « Aballach map Amalech qui fuit Beli magni filius, et Anna mater eius, quam dicunt esse consobrinam Mariae Virginis, matris domini Jessu Christi », c'est-à-dire « Aballach fils d'Amalech qui fut le fils de Béli le Grand, et Anna, sa mère, qu'on dit être la cousine germaine de la Vierge Marie, mère de [notre] seigneur Jésus-Christ ». A n'en pas douter, les rédacteurs de cette généalogie n'ont pas osé faire de cette Anna la mère de Marie, bien que la tentation eût été très forte, et ils se sont contentés d'en faire sa « cousine germaine », la confondant plus ou moins avec le personnage d'Elisabeth. Mais on observera ici une volonté délibérée d'opérer une synthèse entre la tradition celtique et la tradition biblique.

Cette tendance, qui ressemble d'ailleurs davantage à du synchrétisme qu'à une synthèse effective, est commune à tous les Celtes du Moyen Age. Le célèbre «Livre des Conquêtes», compilation irlandaise en langue gaélique du XIIe siècle, en est la preuve la plus remarquable: tous les érudits de cette époque ont cherché à faire coïncider des personnages et des événements transmis par la tradition autochtone avec des personnages et des événements empruntés à la Bible, tant au Nouveau qu'à l'Ancien Testament, et au besoin à des textes qu'on dit être «apocryphes» et qui n'en sont pas moins riches d'enseignements. Tel est le cas pour la légende du «saint» Graal, bâtie sur une tradition proprement celtique mais écrite dans un contexte chrétien et littéralement «farcie» d'éléments bibliques canoniques ou apocryphes. Il ne faut donc pas s'étonner de cette récupération d'une «sainte» Anne, en réalité plus que douteuse, dans un ensemble pseudo-historique commun aux deux branches celtiques, les Gaëls et les Brittons [1].

Mais pourquoi cette récupération? Essentiellement parce qu'elle correspondait à un besoin fondamental de l'esprit celtique, celui de se référer à une divinité mère primordiale que les Gallois ont nommée Anna ou Dôn, et les Gaëls Anu ou Dana. Les principaux dieux de la mythologie brittonique sont dits être «fils de Dôn», et les principaux dieux de la mythologie gaélique, dont les fameux Tuatha Dé Danann, ces «tribus de la déesse Dana» dont les exploits sont

1. Rappelons que les Gaëls, ou Goïdels, sont les Irlandais, les Manxois et les Ecossais, tandis que les Brittons sont les Gallois, les habitants du Cornwall et les Bretons armoricains. Quant aux anciens Gaulois, ils appartenaient à la branche brittonique.

racontés en détail dans les grandes épopées irlandaises[1]. Les Celtes, et par conséquent les Bretons, avaient l'image d'une divinité-mère primordiale dans leur inconscient collectif, et ils ont cru la retrouver dans l'image chrétienne traditionnelle de « sainte » Anne, et cela d'autant plus facilement qu'ils se trouvaient en présence d'un nom sinon identique, du moins très voisin.

Certes, cette notion de divinité-mère qui aurait précédé tous les dieux est répandue dans le monde entier et semble avoir, si l'on en croit par exemple les statuettes paléolithiques du type de la célèbre « Vénus de Lespugue », qui sont les plus anciennes manifestations à la fois de l'art et du sentiment religieux, fait l'objet d'un culte très remarquable dans les temps les plus archaïques. On retrouve les traces de cette « Mère primordiale » un peu partout, sous différents noms, Cybèle, Déméter, Cérès, Ishtar, Astarté, voire Athéna, Artémis ou Aphrodite, mais bien souvent sous des noms qui ont tous quelque chose en commun avec Anna, en particulier la Nannah des Assyriens et des Phéniciens, l'Anna Pourna des Indiens (dont le nom se retrouve dans un des sommets de l'Himalaya) et l'Anna Parenna des Romains, ces deux derniers termes signifiant « Anna la Pourvoyeuse » ainsi que la mystérieuse Diane latine qui paraît bien être une antique *Di-Anus*, c'est-à-dire une « Déesse Vieille Femme ». Et il ne faudrait pas non plus oublier les souvenirs qu'elle a laissés dans la toponymie, notamment sur

1. Voir J. Markale, *Les Conquérants de l'Ile Verte*, premier volume de la série *La Grande Epopée des Celtes*, ainsi que le *Nouveau Dictionnaire de Mythologie celtique*, Paris, Pygmalion, 1999.

les fleuves Don et Danube, ou sur certaines appellations de peuples comme celle des Grecs « Danaéens » qui ont nécessairement un rapport mythologique avec ces Danaïdes si célèbres à cause de leur tonneau sans fond.

Mais c'est surtout dans le domaine celtique que cette notion de divinité-mère s'est développée, non seulement avec le culte de la Vierge, mais avec celui de sainte Anne. Ce n'est certainement pas un hasard si, au XVII[e] siècle, en 1624 très exactement, alors que la péninsule bretonne était bouleversée par les retombées de la crise religieuse due au Protestantisme et prête à retomber dans certaines formes de paganisme, un paysan du pays vannetais, Yves Nicolazic, a découvert dans son champ une statue qu'il a jugée être une image de sainte Anne et a prétendu ensuite que la sainte lui serait apparue pour lui dire qu'à cet endroit, il avait existé une chapelle qui lui était dédiée et qui avait été détruite vers l'an 700. Quoi qu'il en soit de cette statue, complètement retaillée par les Capucins d'Auray – sans doute parce que ce n'était qu'une Vénus ou une Isis des temps gallo-romains –, à laquelle on a donné le nom de « sainte » Anne, quoi qu'il en soit de la vision de Nicolazic – jugé, sur dossier, par les psychologues actuels comme un ivrogne en proie à des hallucinations maladives –, il y a là matière à réflexion. Car le village de Nicolazic s'appelait *Keranna*, c'est-à-dire le « village d'Anna », et se situait au croisement de la voie romaine de Vannes à Quimper et de celle de Corseul, près de Dinan, ancienne capitale du peuple gaulois des Curiosolites, à Locmariaquer, ancienne capitale des Vénètes. C'est dire l'antiquité du lieu, même si le village n'était qu'un éparpillement de chaumières très rustiques.

Le tout est de savoir si l'Anna de «Keranna» est la mère de la Vierge Marie ou si elle n'est que le souvenir d'une époque où l'on honorait la Déesse des Commencements. Le sanctuaire dédié à Anna a certainement existé, mais était-ce une chapelle chrétienne ou un temple «païen»? Il n'y a pas de réponse. Mais quand on pense que, deux ans avant la découverte de Nicolazic, on avait retrouvé à Commana (Finistère) une statue de cette même sainte Anne, et que la paroisse portait depuis bien longtemps ce nom de Commana, «combe d'Anna», on ne peut s'empêcher d'être troublé. De plus, on ne peut manquer d'évoquer l'étrange culte qui se déroulait à la même époque à Castennec en Bieuzy-les-Eaux (Morbihan), sur un promontoire qui domine le Blavet, ancienne forteresse gallo-romaine sur la voie qui reliait Angers à Carhaix et à l'Aber-Vrac'h, statue – qui est peut-être un faux – représentant une divinité païenne assimilée à Vénus ou à Isis. On ne peut nier qu'on se trouve là en plein brouillard[1].

Car si les chapelles dédiées à sainte Anne sont fort nombreuses sur toute la péninsule armoricaine, elles ne le sont pas moins en Grande-Bretagne et en Irlande. Mais le folklore anglais garde le souvenir d'une certaine *Black Annis*, «Annie la Noire», qui est une sorte de fée rôdant à travers la nuit, tandis qu'en Irlande, on assiste à des sortes de pèlerinages sur une montagne du Kerry, non loin de Killarney, dont les

---

1. Pour plus de détails sur cette énigme, voir le chapitre «Sainte Anne, la mère universelle», pp. 182-193, et celui intitulé «Isis, Vénus ou la Vierge», pp. 177-181, de J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne, le Tombeau de Merlin*, Paris-Monaco, éd. du Rocher, 2001.

deux petits sommets pointus sont nommés *Paps of Anu*, autrement dit « les tétons d'Anna ». Et que dire du nom ancien du Puy-en-Velay, *Anicium*, antique capitale du peuple gaulois des Vellaves et sanctuaire indubitablement dédié à une mystérieuse Anna, recouverte depuis par la Vierge Marie ?

Il y a plus. Dans la tradition populaire armoricaine, les trépassés forment une troupe qui vient souvent hanter les nuits sans lune, et on leur donne le nom d'*Anaon*. On serait tenté de voir dans ce terme le nom d'Anna : ainsi, les *Anaon* seraient « les peuples d'Anna », strict équivalent des *Tuatha Dé Danann* de la mythologie irlandaise. Cette étymologie est loin d'être fantaisiste, car il existe en moyen-gallois un terme pour signifier l'Autre Monde, et ce terme, c'est *Annwfn* ou *Annwyn* (on peut comparer le gallois moderne *anwel*, « invisible »), tel qu'il apparaît dans les anciens récits qui forment ce qu'on appelle le *Mabinogi*, et qui constitue un précieux réservoir de traditions mythologiques concernant aussi bien les Bretons que les Gallois. On est alors obligé de recourir à l'observation de ces statues féminines grossières qu'on trouve sur le mur des églises ou des cimetières, mais seulement en Irlande et dans l'ouest de la Grande-Bretagne, auxquelles on a donné le nom de *Sheela-na-Gigs*. Ce sont des femmes qui non seulement ouvrent les cuisses, mais qui écartent de leurs mains leurs lèvres vaginales, comme pour inviter les humains à pénétrer au plus profond de leur ventre. Et ces représentations, très particulières, sont à mettre en rapport avec l'architecture des grands tertres mégalithiques où le couloir d'entrée, très étroit, aboutit à une spacieuse chambre funéraire comportant des vasques de pierre encombrées de cendres et d'ossements. Or,

à certaines époques de l'année, et plus particulièrement au solstice d'hiver, les premiers rayons du soleil levant inondent littéralement la chambre funéraire pendant quelques instants. Il est évident que l'architecture de ces tertres mégalithiques obéit à des motivations profondes : le couloir d'entrée est le conduit vaginal, la chambre funéraire, la matrice et, symboliquement, les défunts qui sont déposés dans cette chambre reçoivent, grâce aux rayons du soleil, une nouvelle vie dans un autre monde [1]. Sainte Anne, se superposant à l'image de cette ancienne Anna, Déesse des Commencements, ne serait-elle pas le symbole de la Matrice Universelle détentrice de la vie éternelle ?

Ces remarques, ces observations sont autant de questions qui se posent mais qui demeureront sans doute encore longtemps sans réponse. L'essentiel est de constater que l'image de sainte Anne, cette « bonne grand-mère », n'a jamais cessé de hanter l'esprit humain depuis l'aube de l'humanité et que, de toute façon, qu'elle soit bretonne ou non, elle est ressentie par tous les Bretons comme l'affectueuse et toute-puissante protectrice de leur pays.

---

1. Sur ce sujet, voir J. Markale, *Dolmens et Menhirs*, Paris, Payot, 1994, pp. 140-158.

Saint Armel (Arthmaël, Arzel)

Armel naquit vers l'an 482 en l'île de Bretagne, dans un village du Glamorgan, au sud du Pays de Galles, qu'on appelle à présent Penn-Ohen, c'est-à-dire « tête de bœuf ». Il appartenait à une noble famille, mais on ignore le nom de son père et celui de sa mère. On sait néanmoins que ses parents le firent élever et instruire dans une école monastique, comme cela se pratiquait ordinairement en ce temps-là chez les chefs de tribus et les plus en vue de leurs vassaux.

Les premières années d'Armel furent donc consacrées à l'étude. La plupart des maîtres qui prenaient en charge l'éducation de la jeunesse bretonne étaient des religieux soucieux de développer chez leurs élèves la foi et la piété, mais ils n'oubliaient certes pas les lettres humaines dont ils dispensaient largement les modèles les plus remarquables. Le jeune Armel, qui avait un esprit clair et pénétrant, et qui était d'un excellent naturel, surpassa

bientôt tous ses condisciples tant par son zèle religieux que par sa science et sa sagesse. Il s'y appliquait si soigneusement et y faisait de jour en jour de si admirables progrès qu'on dit que, étant encore jeune écolier, il était déjà révéré des autres comme un maître et comme un saint. Et il leur devint encore plus respectable lorsque l'un d'eux, qui était affligé d'une fièvre très violente, et qui était prostré en proie à de douloureux tremblements, s'étant imaginé que le manteau d'Armel pouvait le guérir, s'en recouvrit sans même en demander la permission : il ne l'eut pas plus tôt mis sur ses épaules qu'il fut délivré de sa maladie.

Un jour qu'il méditait sur un passage de l'Evangile où Notre Seigneur affirme que nul ne peut être son véritable disciple s'il ne renonce à toutes choses, il se dit qu'un détachement intérieur ne suffisait pas pour devenir un parfait disciple, et qu'il fallait effectivement renoncer au monde pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ. Il prit donc immédiatement la résolution de quitter son pays, ses biens, ses parents et ses espérances. Il s'en ouvrit à certains de ses compagnons, parmi les plus zélés, et ceux-ci décidèrent de l'accompagner où il irait.

Ils s'embarquèrent donc et, après un voyage paisible, ils prirent terre sur la côte d'Armorique, dans la région qu'on appelait Ach[1]. S'étant avancés à l'intérieur du

1. Autour de l'Aber-Vrac'h, dans le pays de Léon (Nord-Finistère). La description de cet établissement primitif correspond exactement à ce que l'archéologie nous démontre : contrairement au type même de l'abbaye médiévale où les bâtiments sont groupés autour du sanctuaire et du cloître, les premiers monastères celtiques étaient des enclos comportant un ou plusieurs oratoires et des cabanes, des *cellae*, dispersées tout autour. Chaque moine menait sa propre vie et ne rejoignait les autres que pour des cérémonies communes.

pays, ils choisirent un endroit encore désert et y bâtirent un oratoire entouré de petites cellules. Armel vécut là un certain temps avec ses compagnons dans une grande austérité et dans la prière continuelle, sans pour autant négliger les travaux nécessaires à la vie quotidienne. C'est à cet endroit que se trouve actuellement la paroisse de Plouarzel, qui conserve ainsi le nom de son saint fondateur.

Mais Armel n'oubliait pas que sa vocation était de prier et de méditer dans la solitude et le renoncement au monde. Choisi par ses compagnons pour être leur abbé et après leur avoir donné ses instructions, il confia la direction du monastère à l'un d'eux qu'il jugeait digne de cette fonction, puis il reprit son errance. Il longea la côte armoricaine vers le sud et l'on dit qu'il s'établit un certain temps dans un ermitage près de Quimper, en un lieu appelé aujourd'hui Ergué-Armel. De là, il serait reparti, toujours en longeant la côte et aurait résidé un certain temps à la naissance de la presqu'île de Quiberon, très exactement à Plouharnel, avant de s'établir au fond du golfe du Morbihan dans ce qui est actuellement la paroisse de Saint-Armel, dans le pays de Vannes.

Or, à cette époque, le pays de Vannes relevait encore du roi franc Childebert. Celui-ci, informé des vertus d'Armel, de ses austérités et des faits merveilleux qu'on lui attribuait, voulut se l'attacher et le convoqua à sa cour. C'est ainsi qu'Armel, avec six de ses compagnons, s'en alla dans le pays des Francs. Ces sept religieux y demeurèrent quelques mois, aussi pénitents parmi les nobles de la cour que dans leur solitude bretonne, mais comme ils préféraient cette solitude aux turbulences de la cour, ils demandèrent bientôt au roi la permission de rentrer dans leur pays. Childebert congédia les six compagnons d'Armel, accordant à chacun d'eux des

terres pour y bâtir un ermitage, du consentement de leur abbé, de sorte que peu d'entre eux retournèrent dans le pays de Vannes. Quant à Armel, le roi, qui l'estimait grandement, ne consentit pas à son départ, et il le garda près de lui pendant six années avant de l'autoriser à partir.

Comme il ne le perdait qu'avec regret, le roi Childebert lui fit présent d'une grande étendue de terre inculte et déserte dans le pays de Rennes, sur les bords de la rivière de Seiche, en un lieu qu'on nomme aujourd'hui Saint-Armel des Boschaux. Lorsqu'il arriva sur les terres qui lui avaient été confiées, Armel fut saisi par la pauvreté du lieu et l'on dit que pour lui donner quelque apparence de prospérité, il frappa le sol de son bâton et y fit jaillir d'abondantes sources. On raconte également qu'un grand serpent ravageait le pays : le seul souffle de ce monstre brûlait la terre, les bêtes et les gens. Les habitants, saisis d'effroi, abandonnaient jusqu'à leurs maisons et leurs champs et se réfugiaient où ils pouvaient. Armel résolut de chasser ce serpent et de rétablir le calme. Conduit sur les bords de la Seiche par quelques fidèles terrorisés et qui restaient prudemment en arrière, Armel s'avança hardiment vers l'antre du monstre. Par ses prières et ses invocations, il fit sortir celui-ci et lui ordonna de se jeter dans la rivière. Ce fut ainsi que le pays fut délivré du monstre qui l'avait si longtemps opprimé. Et Armel put tranquillement établir son monastère, réunissant autour de lui des compagnons bien décidés à vivre dans la solitude et la méditation.

Cependant, non loin de là, dans la forêt qu'on appelle Brocéliande, il y avait encore beaucoup d'idolâtres qui sacrifiaient dans les clairières et qui rendaient un culte aux arbres et aux pierres. Conscient de son rôle missionnaire, Armel alla prêcher dans la forêt et fut assez heureux

de convertir ces pauvres gens à la foi chrétienne. Et il établit un enclos monastique au sud de cette forêt, en un endroit qu'on nomme aujourd'hui Ploërmel. Puis il revint aux Boschaux et y termina très saintement sa vie [1].

Armel est incontestablement le type même du saint fondateur et organisateur. Parti de son pays natal pour mener une existence austère et solitaire, il est entraîné dans une entreprise missionnaire qui est à la fois temporelle et spirituelle, entreprise d'ailleurs couronnée de succès et qui est largement marquée par la toponymie. Certes, le récit de sa vie comporte des éléments légendaires : le fait de frapper le sol de son bâton pour faire surgir une source et la lutte contre un serpent monstrueux sont de véritables « clichés » qu'on retrouve dans d'autres récits concernant les saints bretons. Mais ce sont évidemment des symboles. Faire jaillir une source dans un endroit désert et stérile, c'est tout simplement mettre les terres en valeur par le travail quotidien. Lutter contre un monstre qui ravage le pays, c'est seulement faire œuvre de conversion en luttant contre les pratiques du paganisme, comme on l'a trop répété, mais c'est aussi combattre l'oppression et l'injustice. En somme, en arrivant aux Boschaux, Armel fertilise des terres incultes et établit un ordre social basé sur le respect de la dignité humaine. Ce n'est certes pas un rôle mineur, et cet exemple prouve qu'effectivement, pendant la période de l'émigration bretonne en Armorique, ces fameux saints fondateurs ont véritablement encadré les

1. D'après Dom Lobineau.

nouveaux venus et ont contribué à leur établissement social et politique sur des terres nouvelles qui avaient été plus ou moins abandonnées.

Car la politique n'est pas absente de cette « Vie de saint Armel ». Le récit nous replonge dans les réalités de l'époque mérovingienne. Les Bretons n'occupent pas alors toute la péninsule armoricaine, peu s'en faut, mais seulement l'ouest (Cornouaille) et le nord, cette fameuse Domnonée qui a longtemps constitué un royaume double, à la fois sur le continent et dans le sud-ouest de l'Angleterre (Devon-Cornwall). Le domaine breton s'arrête à l'est sur les rives du Meu, affluent de la Vilaine, puis sur la Vilaine elle-même, Rennes en étant exclue. Mais la région de Vannes demeure sous influence franque et la pénétration bretonne n'y est que sporadique au VIe siècle. Depuis les expéditions de Clovis en Armorique, les Bretons sont – très théoriquement – sujets des Francs à qui ils doivent le tribut, qu'ils ne paieront d'ailleurs jamais. Mais, cette « Vie de saint Armel » le prouve, l'autorité des rois mérovingiens, celle de Childebert Ier, fils de Clovis et roi de Paris, s'y fait sentir en tant que suzerain. Il invite Armel à sa cour, ce qui démontre son influence morale, et c'est lui qui donne des terres à Armel et à ses compagnons. Il faut d'ailleurs noter que le domaine des Boschaux, où Armel établit son enclos monastique, sur les rives de la Seiche, n'est pas en Bretagne (il le sera au IXe siècle) mais en territoire franc directement soumis à Childebert.

En fait, par l'étude minutieuse de cette « Vie de saint Armel » et de quelques autres récits hagiographiques comme la « Vie de saint Samson », on s'aperçoit que le roi Childebert surveille attentivement l'établissement des Bretons dans la péninsule.

Non seulement il encourage incontestablement cette immigration sur des terres encore en friche ou abandonnées, mais il la canalise en favorisant certains chefs – civils, mais surtout religieux – qui ont la réputation d'organisateurs et de mainteneurs de l'ordre public. Car l'époque mérovingienne, bien que traversée par d'incessantes et sanglantes révolutions de palais, est cependant marquée par la constitution de solides structures sociales et politiques.

A cause de son implantation dans divers endroits de la péninsule armoricaine et de ses relations privilégiées avec un roi mérovingien, il n'est pas permis de douter un seul instant de la réalité historique de saint Armel. Le personnage prête cependant à quelques commentaires d'ordre mythologique.

En effet, le nom d'Armel, anciennement *Arthmaël*, provenant d'un brittonique *arto-maglos*, une signification aussi symbolique que très claire : c'est le « prince ours », ou le « roi ours ». C'est bien sûr un surnom, comme on en observe à propos de presque tous les héros des époques pré-chrétiennes : le Gaulois Vercingétorix est « le roi des grands guerriers » ou « le grand roi des guerriers », l'Irlandais Cûchulainn est « le chien du [forgeron] Culann », Finn mac Cumail est « le beau, le noble fils de Cumal », l'Irlandaise Morrigane (comme la Bretonne Morgane) est « la grande Reine », pour ne citer que quelques exemples typiques. Mais ce surnom d'Arthmaël évoque surtout l'ours qui, dans la symbolique traditionnelle des peuples celtes, représente la classe royale, tandis que le sanglier est l'animal de la classe des guerriers. Le fait qu'on y ait accolé le terme *maglos*, « prince », renforce le sens profond de cette appellation. Cela prouve que saint Armel était sinon l'héritier d'un roi, du moins

membre d'une famille royale. C'est bien pour cette raison que le fameux Arthur, à l'origine simple «chef de guerre», est devenu, dans la légende, le «roi» Arthur: son nom provient en effet du terme brittonique qui désigne l'ours.

C'est dire l'aspect sacré que revêt un personnage placé sous le patronage symbolique de l'ours. Il est presque un prêtre pour lequel toute action temporelle doit se doubler d'une action spirituelle. Et saint Armel est l'incarnation parfaite de ce concept remontant à la nuit des temps.

Saint Bieuzy (Bihui)

Bieuzy naquit au Pays de Galles à la fin du Ve siècle et il eut pour maître spirituel celui qui deviendra le célèbre saint Gildas, l'auteur de cette chronique qu'on appelle « la Ruine de la Bretagne » dans laquelle il expose les malheurs du peuple breton opprimé par les Saxons et obligé de s'expatrier en Armorique. On assure que lorsque saint Gildas passa la mer, Bieuzy l'accompagna et résida un temps avec lui dans un ermitage situé sous le promontoire de Castennec, au bord du Blavet. Il y avait là une grotte naturelle dans laquelle Bieuzy avait aménagé un logement très sommaire, se consacrant à la prière et à la méditation en ce lieu isolé et solitaire. Mais sa réputation eut tôt fait de subjuguer les habitants de la région qui vinrent bientôt en foule pour le consulter et se réconforter à son contact. Il finit par compléter la grotte avec des murs et en fit une chapelle dans laquelle il avait coutume de célébrer l'office divin. Un jour, la

foule de ses fidèles, animés des meilleures intentions mais peu respectueux de sa solitude, était devenue si dense que Bieuzy se trouva bloqué dans sa grotte sans pouvoir en sortir. Alors, Dieu accomplit un miracle : sans qu'il en parût sur la façade, la roche dans laquelle était creusée la grotte se fendit, permettant ainsi à Bieuzy de se libérer par le haut de la falaise et d'atteindre le lieu qui est appelé depuis *Bihui en Deur*, c'est-à-dire Bieuzy-les-Eaux, non loin de la forteresse gallo-romaine de Castennec.

Bieuzy avait un don particulier : il guérissait ceux qui étaient atteints de la rage, cette redoutable maladie contre laquelle toute médecine, à l'époque, était impuissante. Aussi se pressait-on autour de son ermitage dans l'espoir d'échapper à un terrible sort. Et non seulement il avait la réputation de guérir les humains, mais également les bêtes, et nombreux étaient les paysans qui lui amenaient leurs troupeaux lorsque ceux-ci avaient été contaminés par un chien enragé.

Or, un jour, c'était un dimanche, Bieuzy se préparait à célébrer la messe dominicale lorsque les serviteurs du seigneur voisin vinrent le trouver de la part de leur maître pour lui demander d'accourir au plus vite à son manoir : le seigneur venait en effet de s'apercevoir que sa meute de chiens avait été atteinte de la rage, et il ne voyait d'autre recours que l'intervention immédiate du saint homme. Mais Bieuzy leur répliqua : « J'irai plus tard, mais pour l'instant, je dois célébrer la messe. Le service de Dieu passe avant celui des hommes. » Et sans plus tarder, ayant revêtu ses habits sacerdotaux, il gravit les marches de l'autel et commença l'office devant la foule qui s'était rassemblée dans le sanctuaire.

Quand les serviteurs revinrent au manoir et qu'ils eurent transmis la réponse de Bieuzy, le seigneur entra

dans une colère épouvantable. « Ce prêtre est à mon service ! hurla-t-il. Il ose ainsi me défier ? Je vais lui donner une leçon dont il se souviendra ! » Aussitôt, il prit ses armes et se précipita vers la chapelle. Il y fit irruption en plein office et ordonna à Bieuzy de le suivre immédiatement pour guérir ses chiens. « On n'interrompt pas le service divin », lui répondit calmement le prêtre. Et, sans plus s'occuper du seigneur, il continua tranquillement sa célébration.

Le seigneur, de tempérament sanguin et facilement irascible, ne pouvait admettre qu'on lui résistât ainsi en public. Il ne put se contrôler et, s'avançant vers l'autel, il tira son épée et en frappa si violemment Bieuzy que l'arme lui traversa la tête et qu'il fut impossible de l'en retirer. Mais tandis que le seigneur, tout honteux de son geste inconsidéré, demeurait prostré dans un angle du sanctuaire, Bieuzy continua calmement sa messe. Quand celle-ci fut terminée, il s'adressa à ses fidèles, leur recommandant de mener une existence exempte de tout reproche et il monta sur un bateau qui descendit le cours du Blavet. Arrivé au lieu qu'on appelle actuellement Pont-Augan, il débarqua et demanda à un paysan de le conduire vers le sud, car il avait l'intention de mourir auprès de son maître saint Gildas qui résidait alors sur la presqu'île de Rhuys.

Le paysan conduisit donc dans sa charrette le malheureux Bieuzy qui avait toujours son épée dans la tête. Comme il était passablement épuisé, il voulut qu'on s'arrêtât quelque temps près de la forêt de Lanvaux, en un endroit qu'on appelle aujourd'hui en langue bretonne *Bihui er Hoëd* (Bieuzy les Bois), et en langue française Bieuzy-Lanvaux. Là, Bieuzy frappa le sol de son bâton et fit jaillir une source, disant à ceux qui l'entouraient que lorsqu'il ne serait plus, on pourrait venir à

cette fontaine pour y demander la guérison des maladies de la tête. Puis il repartit dans la charrette du paysan jusqu'au petit port de Saint-Goustan, sur la rivière d'Auray. Il monta alors sur un bateau et, les vents étant favorables, il gagna rapidement la presqu'île de Rhuys où le vénérable Gildas avait établi un enclos monastique. Et c'est là qu'il passa de vie à trépas entre les bras de son maître spirituel[1].

Bieuzy est un saint local dont le culte, limité à un espace compris entre le Blavet et la forêt de Lanvaux (Morbihan), ne s'est jamais répandu à travers la Bretagne. Il est probable qu'il n'a jamais été le disciple de saint Gildas, ni qu'il a vécu vers l'an 500. Sans douter de sa réalité historique, on peut cependant affirmer qu'il s'agit là d'un fait divers très localisé dont le souvenir s'est perpétué dans la tradition populaire, fait divers qui démontre que souvent la rivalité entre les clercs et les laïcs se soldait par des actions violentes. Les seigneurs avaient tendance en effet à se croire les maîtres des prêtres qui, avant d'être au service du peuple chrétien, étaient leurs serviteurs directs.

Cela dit, et quelle que soit la part de merveilleux dans cette histoire, Bieuzy appartient à une catégorie de saints – et de héros – qui vont jusqu'au bout de la mission dont ils se sentent investis. Le voyage de Bieuzy, l'épée dans la tête, est évidemment purement légendaire et se présente en parallèle avec les nombreux récits sur les saints «céphalophores» qui, tels

1. D'après Albert le Grand.

saint Denis à Paris et saint Trémeur en Bretagne, portent leur tête pendant un certain temps avant de la déposer en un endroit où elle sera pieusement conservée. Le thème a été largement exploité tant dans la littérature hagiographique que dans les récits proprement mythologiques. Et l'on ne peut manquer d'évoquer à ce propos la mort du héros irlandais Cûchulainn, cet extraordinaire personnage de l'épopée des anciens Gaëls[1].

En effet, amené magiquement dans un combat inégal par tous ses ennemis acharnés à sa perte, le héros d'Ulster, tant de fois sorti victorieux de situations impossibles, est sur le point de succomber. Il est mortellement blessé, mais il ne veut pas mourir couché : il s'appuie sur un pilier, debout, face à ses ennemis, tandis que surgit de sa tête ce mystérieux rayon que le récit nomme « la lumière du héros ». Par cette mort, Cûchulainn affirme, devant toutes les forces négatives liguées contre lui, qu'il ira jusqu'au bout de ses possibilités, qu'il forcera le destin et que, s'il meurt, c'est dans la dignité et l'honneur, conscient qu'il a accompli la mission qui lui était impartie, et accédant en quelque sorte au divin par son dépassement de la condition humaine. L'attitude de Bieuzy, terminant son office et allant mourir dignement dans les bras de saint Gildas, est absolument identique. Plus que jamais, le saint chrétien se révèle comme le successeur de ces héros de l'épopée païenne pour qui l'on n'est pas digne de vivre si non seulement on ne va pas au bout de ses forces, mais si l'on ne franchit pas les limites du possible.

---

1. Voir J. Markale, *Le Héros aux Cent Combats*, troisième volume de la série *La Grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1998.

Un tel personnage ne pouvait être que thaumaturge, ou tout au moins guérisseur. Bieuzy était censé guérir de la rage les gens ou les animaux qui en étaient atteints, et cela parce qu'il avait dépassé la condition humaine. Après sa mort, il est censé opérer des guérisons miraculeuses en rapport avec les souffrances qu'il a endurées du fait de sa blessure. Actuellement encore, lorsqu'on souffre d'une rage de dents ou de migraines, il est recommandé d'aller à la fontaine Saint-Bieuzy de Bieuzy-Lanvaux, de prendre de l'eau dans sa bouche et de faire neuf fois le tour de cette fontaine en récitant des prières. Les saints ne peuvent être guérisseurs que s'ils sont passés par les maladies qu'ils sont censés combattre.

Saint Brendan (Brandan, Brandon)

Brendan naquit pendant le premier quart du VIe siècle quelque part dans ce qu'on appelle encore le « royaume » de Kerry, au sud-ouest de l'Irlande, dans cette province de Munster qui fut une véritable pépinière de saints et de missionnaires chrétiens. Il appartenait à une noble famille et fut très tôt destiné à l'état ecclésiastique. Il semble qu'il fut baptisé et élevé dans l'entourage d'un certain Erc qui était évêque du Kerry et qui résidait à Killarney. Il devint prêtre, mais il avait plus de goût pour la solitude et la méditation que pour l'administration et l'animation d'un territoire paroissial. C'est pourquoi il s'efforça de découvrir à travers toute l'Irlande des lieux encore inhabités ou d'antiques villages fortifiés depuis longtemps abandonnés afin d'y établir des communautés monastiques. Mais son désir de prosélytisme était tel qu'il ne pouvait se résoudre à demeurer plus de quelques mois dans un établissement qu'il venait de fonder :

infatigable, il repartait sur les chemins à la recherche d'un endroit idéal où des hommes et des femmes, tout entier saisis de l'idéal évangélique, pouvaient mener une existence austère dans la contemplation de l'infini divin. Et c'est ainsi qu'il fonda le monastère de Clonfert dans l'actuel comté de Galway, aux limites du comté d'Offaly.

Mais l'envie le tenaillait d'aller toujours plus loin dans des pays inconnus pour y prêcher l'Evangile à ceux qui n'en avaient jamais entendu encore parler. Il quitta l'Irlande et s'en vint en Ecosse, sur l'île d'Iona, où un autre moine irlandais contraint à s'exiler à la suite de guerres inexpiables, Columcille, avait bâti un monastère qui abritait de nombreux fidèles de Jésus-Christ. Il eut de longues conversations avec Columcille, et elles le confortèrent dans sa volonté d'aller ailleurs tant pour y propager la foi chrétienne que pour connaître le monde, surtout le monde invisible au commun des mortels.

Car Brendan connaissait les vieux récits qui décrivaient une terre merveilleuse dans le grand océan, une île où régnait un éternel été et où les fruits étaient toujours mûrs dans les arbres, tandis que des oiseaux chantaient des airs que personne n'aurait jamais pu imaginer. C'est alors qu'il rencontra un moine nommé Barinth, qui était abbé d'un monastère, lequel lui raconta le périple d'un de ses filleuls nommé Mernok. Celui-ci s'était en effet lancé dans une navigation sans but sur la grande mer, se fiant ainsi à la volonté divine, à la recherche de ces îles merveilleuses que d'aucuns avaient décrites avec tant de précision, mais qui demeuraient cependant lointaines et inaccessibles.

Il n'en fallut pas plus à Brendan pour se décider à partir lui aussi sur la mer pour atteindre ce qui lui tenait le plus à cœur, la vision du Paradis tel qu'il l'espérait et

le souhaitait. Aussi prit-il grand soin de préparer son expédition dans les meilleures conditions possibles, faisant construire un *coracle*, un de ces navires à la carcasse de bois et recouvert de peaux, capable de résister aux plus fortes tempêtes. Et il choisit quatorze de ses moines pour l'accompagner dans cette navigation hasardeuse.

Les préparatifs furent rapidement achevés et le jour du départ fixé dans un petit port qu'on appelle aujourd'hui *Brandon Creek*, sur la péninsule de Dingle. Mais à peine le bateau s'éloignait-il vers le large que trois moines, qui n'avaient pas été choisis par Brendan, sautèrent dans les flots et se firent embarquer. Cependant, l'abbé Brendan les sermonna longuement, leur reprochant leur désobéissance et leur prédisant qu'il leur arriverait sûrement malheur, car il avait été dit par l'abbé Barinth que le bateau ne devait emmener que quatorze personnes en plus de Brendan lui-même.

Les navigateurs se lancèrent donc sur la mer, mais le vent, qui jusque-là était favorable, tomba subitement, et le bateau se mit à dériver lentement pendant des heures et des jours, tandis que les provisions s'épuisaient. Lorsque le vent souffla à nouveau, ils parvinrent cependant près d'une haute terre où, après avoir cherché en vain pendant trois jours un port, ils finirent par aborder dans une crique. Etant descendus à terre, ils se dirigèrent vers un magnifique palais dont les murs étaient de cristal. Ils y pénétrèrent, traversèrent des salles magnifiquement ornées où se trouvaient accumulés de grands trésors, mais ils s'aperçurent bientôt que cette étrange forteresse était vide de toute présence humaine. Ils y trouvèrent pourtant nourriture et boisson en abondance et se réconfortèrent grandement avant de sombrer dans un profond sommeil.

Cependant, au milieu de la nuit, Satan tenta l'un des moines qui se leva et déroba une coupe en or qu'il cacha sous ses vêtements. Or, Brendan avait vu ce qui se passait. Trois jours plus tard, alors qu'ils se préparaient tous à partir, Brendan supplia ses compagnons de ne rien emporter et dénonça le voleur. Celui-ci avoua son larcin et demanda pardon. A ce moment, le diable qui s'était introduit dans son corps sortit en les maudissant. Et quand le moine voleur eut reçu la communion, il mourut. Or, c'était l'un des trois frères qui étaient montés au dernier moment sur le bateau.

Quand ils eurent enterré leur malheureux compagnon, ils virent arriver à eux un jeune homme qui leur apporta du pain et de quoi boire et qui les encouragea à poursuivre leur navigation sans crainte, leur assurant qu'ils ne manqueraient jamais de rien. Ils reprirent alors leur voyage, abordant d'abord une étrange île où passaient d'énormes brebis, puis une autre île sur laquelle Brendan célébra la messe. Mais, soudain, l'île se mit elle-même à naviguer sur la mer, et les moines s'aperçurent qu'ils se trouvaient sur le dos d'une baleine.

Ils abordèrent ensuite une autre île où chantaient des oiseaux d'une grande beauté et dont les chants étaient merveilleux. L'un de ces oiseaux révéla à Brendan qu'ils étaient en réalité des anges qui avaient suivi Satan dans sa chute mais à qui Dieu avait permis d'échapper aux tourments de l'Enfer. Ils arrivèrent enfin à l'île d'Ailbé où se trouvait un mystérieux monastère. Les navigateurs y furent reçus avec honneur et y demeurèrent pendant plusieurs semaines avant de reprendre leur voyage. Ils errèrent longtemps sur une mer dont les eaux très épaisses empêchaient le bateau d'avancer et durent ensuite combattre un horrible monstre marin qui les avait attaqués.

Mais la navigation de Brendan et de ses compagnons

fut encore tourmentée : ils se trouvèrent face à un griffon qui se précipitait sur eux en vomissant des flammes. C'est alors qu'un dragon apparut dans le ciel et lutta victorieusement contre le griffon, libérant les voyageurs d'un terrible danger. Ils arrivèrent ensuite sur le rivage d'une île en forme de pilier, « d'une couleur de saphir, fait d'hyacinthe pure, sans trace d'autre matériau, qui s'élevait dans les nuages et descendait au fond de la mer ». Ils aperçurent alors « un autel d'émeraude dont le tabernacle était en calcédoine et le pavement en sardoine, le tout soutenu par une poutre d'or pur ancrée dans le pilier ». Ils demeurèrent trois jours dans cette île et Brendan célébra la messe sur ce magnifique autel.

Ayant repris la mer, les navigateurs pénétrèrent dans une région infestée de fumées putrides. Là, sur une île, « les moines aperçurent un être qui les effraya, un diable gigantesque qui sortait tout brûlant de l'Enfer. Au poing, il portait un marteau de fer si gros qu'il aurait pu servir de pilier ». Cet être fantastique menaça sauvagement les navigateurs, mais la lame rougeoyante qu'il lança sur eux ne les atteignit pas et tomba dans les vagues, faisant jaillir autour d'elle des flammes gigantesques. Brendan comprit qu'ils se trouvaient aux abords de l'Enfer. D'ailleurs, quand ils furent près d'une île dont le sol était tout noir, l'un des moines qui avaient embarqué en surnombre se précipita à terre en criant qu'il allait expier tous les péchés qu'il avait commis. Et il fut immédiatement emporté par une horde de diables horribles.

Alors, comme la fumée s'était dégagée de la montagne, ils virent « les portes béantes de l'Enfer » d'où sortaient « feu, flammes, perches enflammées, lames, poix et soufre ». Brendan bénit ses compagnons terrorisés par ce spectacle et reprit sa navigation jusqu'à un rocher où il découvrit un « homme en perdition ». Il s'agissait de

Judas qui raconta longuement à Brendan les supplices que subissaient les damnés et lui-même en particulier. Et au moment où Judas était emporté par une foule de diables pour être tourmenté, les navigateurs s'aperçurent qu'il manquait l'un des leurs, le troisième moine qui s'était indûment embarqué en surnombre.

Quittant ces lieux maudits, ils parvinrent ensuite aux abords d'une île où ils furent accueillis par un ermite du nom de Paul. Celui-ci leur indiqua le chemin qu'ils devaient suivre pour obtenir une vision du Paradis. Ainsi, après avoir franchi un épais mur de brouillard, ils atteignirent une île merveilleuse cernée de remparts parsemés de pierres précieuses étincelantes, mais ils ne purent franchir l'unique porte qui s'ouvrait dans ces remparts, car elle était gardée par des dragons « qui brûlaient de partout comme s'ils n'étaient que flammes ». Alors survint un jeune homme qui les fit entrer et leur fit visiter un Paradis si beau et si harmonieux qu'ils en eurent le souffle coupé. Enfin, le jeune homme les reconduisit à la porte et les congédia, leur prédisant que leur voyage de retour durerait peu de temps et qu'il se déroulerait sans incident. C'est ainsi que Brendan et ses quatorze moines, ceux qu'il avait choisis comme compagnons, regagnèrent la terre d'Irlande, tout émus des spectacles terrifiants et des visions extatiques dont ils avaient été les témoins privilégiés.

Mais Brendan ne pouvait résister à son désir d'errer à travers le monde, tant pour y prêcher l'Evangile que pour découvrir un endroit désert afin de s'y livrer à la prière et la méditation. On assure ainsi qu'il quitta de nouveau l'Irlande et qu'il passa dans l'île de Bretagne pour y rencontrer le saint homme Malo et que de là, avec celui-ci, il gagna l'Armorique. On ajoute même qu'il resta une vingtaine d'années dans cette péninsule, d'abord à

Aleth, où Malo s'était établi, puis au Coz-Yaudet, près de Ploulec'h, et enfin à Bourbriac. On prétend encore qu'il accomplit un troisième voyage sur la mer en compagnie de Malo, ce qui n'est guère probable. Et surtout, on ignore s'il mourut dans sa terre d'adoption ou dans son Irlande natale, dans son cher monastère de Clonfert[1].

On est à peu près certain que saint Brendan n'est jamais venu en Bretagne armoricaine, et pourtant le culte dont on l'y honore et les souvenirs qu'il a laissés dans la toponymie, notamment dans les Côtes-d'Armor à Saint-Brandan et à Saint-Brolade (une autre forme de son nom est *Branwaladr*), ainsi qu'à Loc-Brévalaire (Finistère) et à Brandan, dans l'île de Jersey, prouvent qu'il a été très connu dans la péninsule dès le haut Moyen Age. Brendan est un personnage historique, c'est incontestable, et s'il est le fondateur de nombreux établissements monastiques en plusieurs endroits de l'Irlande, c'est à cause de ses «voyages», certains réels, d'autres imaginaires, que sa réputation en a fait un grand saint autant breton qu'irlandais. Il est en tout cas l'un des modèles de ces saints bâtisseurs qui ont organisé un peu partout dans le monde celtique des communautés monastiques autour d'eux et de leurs successeurs et qui ont contribué à répandre les particularismes des chrétientés celtiques[2].

1. D'après le récit médiéval de *La Navigation de saint Brendan*, et diverses légendes locales irlandaises et bretonnes.

2. A ce sujet, voir Dom Louis Gougaud, *Les Chrétientés celtiques*, Paris, 1911, et J. Markale, *Le Christianisme celtique*

Ce sont surtout les voyages de saint Brendan qui ont suscité d'innombrables commentaires. Ce dont on est sûr, c'est qu'il a effectivement accompli une navigation hasardeuse dans l'Atlantique Nord et qu'il a sans aucun doute abordé sur le continent américain. L'expérience du navigateur anglais Tim Severin sur un « coracle » construit traditionnellement et accomplissant son périple en observant scrupuleusement les indications et les repères contenus dans le texte médiéval de la *Navigatio Sancti Brendani* constitue sinon une preuve formelle, du moins une quasi-certitude de la réalité de ce voyage[1]. Brendan est parti de la péninsule de Dingle, dans le Kerry, dans cette petite baie appelée Brandon Creek ; il a longé la côte occidentale de l'Irlande, puis de l'Ecosse, s'est retrouvé du côté de l'Islande, a gagné ensuite le littoral du Groenland puis du Labrador, avant de descendre vers des lieux plus accueillants, vers le sud des Etats-Unis actuels, où peut être situé le fameux « paradis » dont il aurait eu la vision.

Si la réalité de ce voyage dans l'Atlantique ne peut guère être mise en doute, il n'en est pas de même pour les autres navigations attribuées à saint Brendan. Celle qu'il aurait faite en compagnie de saint Malo doit être rejetée d'emblée, car Malo, autre saint historique et autre célèbre navigateur, a vécu au moins un

---

et ses survivances populaires, 2e éd., Paris, 1997, ainsi que *Le Périple de saint Colomban*, Genève, 2001.

1. Sur cette réalité du voyage de saint Brendan et sa probable « découverte » de l'Amérique bien avant les Vikings, on ne peut se passer de lire le remarquable ouvrage de Louis Kervran, *Brandan, le grand navigateur celte du VIe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1977.

siècle après Brendan. De même, il est douteux que Brendan ait reçu son éducation au Pays de Galles dans le monastère de Llancarvan, cet établissement monastique et culturel n'ayant atteint sa plénitude et sa renommée que bien après la jeunesse de Brendan. On a dit également que Brendan était allé en pèlerinage à Rome, ce qui en soi n'a rien d'impossible mais n'est pas prouvé. On a même prétendu qu'il serait allé évangéliser les pays situés au fond de la Baltique, mais le fait qu'il soit honoré en Prusse-Orientale et dans le Brandebourg tient davantage à sa renommée qu'à sa présence effective dans ces régions, tant il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches...

Mais que dire de ce qu'on a pu raconter au sujet de cette fameuse « navigation à la recherche du Paradis » ? Ce récit, connu par un texte latin dont la base remonte au IXe siècle, la *Navigatio Sancti Brendani Abbatis*, et par une traduction française de cet ouvrage due au moine anglo-normand du XIIe siècle Bénédeit sous le titre de *Voyage de saint Brandan* [1], a été traduit et adapté dans toute l'Europe médiévale. Mais ce récit est-il un compte rendu de cette navigation ou tout simplement une épopée, par ailleurs littérairement admirable, à la mode celtique ? De fait, tel qu'il se présente, ce récit appartient à un genre bien déterminé dont les plus beaux fleurons sont, en dehors de l'univers proprement celtique, l'*Odyssée* et la *Navigation des Argonautes* à la recherche de la Toison

1. Ce texte est conservé dans différents manuscrits, dont celui dit *Cotton Vesparien B.X.* de la British Library de Londres. Cette version a été publiée et traduite intégralement par Ian Short sous le titre *Le Voyage de saint Brandan*, Paris, 10/18, Bibliothèque médiévale, 1984.

d'Or, sans parler des ouvrages parodiques comme l'*Histoire véritable* (concentré d'affabulations diverses et plaisantes) du philosophe sceptique grec du IIe siècle Lucien de Samosate, la « Navigation de Pantagruel et de Panurge » vers l'oracle de la Dive Bouteille dans les quatrième et cinquième Livres de Rabelais, les fameux *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, et même les *Gestes et opinions du docteur Faustroll* d'Alfred Jarry, où l'on raconte une expédition quelque peu grotesque vers l'île où réside un mystérieux « baron Hildebrand de la Mer d'Abundes », non loin du phare de l'île de Bran qui émet une lumière extraordinaire. Il est vrai que, sous couvert de dérision, les symboles peuvent prendre parfois une importance particulière.

Cela étant dit, il faut bien reconnaître qu'une lecture attentive de cette *Navigation de saint Brendan* est riche d'enseignements de toutes sortes. Si l'on s'en tient à une explication rationnelle de certains épisodes du récit, et en dehors de celui de la baleine, reconnue comme telle, et qui prouve la présence de Brendan dans l'Atlantique Nord, on peut considérer le fameux palais de cristal comme étant un iceberg, les flammes et les fumées des approches de l'Enfer comme la description des phénomènes volcaniques de l'Islande (geysers, fumerolles et éruptions) et l'éternel été du Paradis comme la vision extasiée d'une nature tropicale entrevue aux abords du golfe du Mexique. Comme pour l'*Odyssée*, on peut reconstituer sur la carte un périple parfaitement logique sinon entièrement réel.

Mais peut-on se contenter d'une telle lecture au premier degré ? Il ne le semble pas, car le récit sur la navigation de saint Brendan comporte trop d'éléments

empruntés à une littérature mythologique universelle pour qu'on le prenne à la lettre. Ce récit est indubitablement construit sur un modèle très ancien qui est celui du voyage initiatique. L'*Odyssée* était évidemment l'illustration du thème du «retour», c'est-à-dire d'une tentative pour se «retrouver à l'intérieur de soi-même», pour «remonter à l'intérieur de l'être», tentative qui est magnifiquement mise en valeur par ce jeu traditionnel qu'on appelle le Jeu de l'Oie, cette spirale qui part de l'extérieur pour atteindre – problématiquement – un centre idéal qui est l'essence même de la Vie, et sa justification. La célèbre «Quête du Saint-Graal» n'est pas autre chose. Tout dépend de l'*Objet* qu'on a décidé d'atteindre, car cet *Objet* n'est jamais le même pour tout le monde. C'est pourquoi les textes qui surgissent d'un lointain passé sont si vagues à ce propos: mais ils expriment tous cette idée fondamentale du retour «au centre de la spirale», c'est-à-dire à ce «monde de lumière» que les Gnostiques – puis les Cathares – supposaient, après Pythagore, avoir été l'origine de tous les êtres, et qu'il fallait donc rejoindre pour assurer la pleine réussite du plan divin, quelle que fût la divinité présidant à cette «aventure» de la création.

En l'occurrence, la *Navigation de saint Brendan*, dont les tenants et aboutissants sont nettement chrétiens, est bâtie sur le schéma exact de deux textes antérieurs, remontant aux VIIe et VIIIe siècles, *La Navigation de Bran, fils de Fébal*, et *La Navigation de Maelduin*. Le premier est intégralement païen, d'inspiration nettement druidique ; le second, d'essence «païenne», a été légèrement christianisé, laissant quand même très visibles les éléments traditionnels les plus archaïques, mais tous deux représentent l'état

primitif d'un périple initiatique valable à l'intérieur de n'importe quelle idéologie religieuse.

La motivation du départ de Bran, fils de Fébal, est la recherche d'une île merveilleuse où l'a invité une femme féerique qui lui est apparue à travers le brouillard et lui a laissé en main une branche de pommier. Or, cette île, uniquement peuplée de femmes, où règne un éternel été, où l'on ne connaît ni souffrance, ni chagrin, ni maladie, ni mort, est *Emain Ablach*, cette fameuse «île des Pommiers», identique à l'île d'Avalon des romans arthuriens. On voit donc nettement que le départ de saint Brendan à la recherche du Paradis est l'exacte transposition chrétienne du modèle «païen».

La motivation du départ de Maelduin est différente: il entreprend sa navigation pour rechercher les meurtriers de son père et les châtier. Mais cette recherche tournera court lorsqu'il aura atteint, lui aussi, la fameuse «Ile des Femmes» après une série d'escales dans des îles tout aussi étranges que celles qui sont décrites dans *La Navigation de saint Brendan*. De plus, trois hommes – trois frères de Maelduin – se sont embarqués en surnombre sur le navire et, comme les trois moines de Brendan, ils ne reviendront pas. Quant aux aventures de Maelduin et de ses compagnons sur des «îles de verre», sur des «îles tournoyantes», sur des îles dont les arbres fournissent une nourriture providentielle, elles sont en tout point analogues à celles qui sont décrites dans *La Navigation de saint Brendan*.

De toute façon, ces navigations se situent hors du temps et de l'espace: Brendan, comme Bran ou Maelduin, franchit les limites qui séparent le monde visible du monde invisible. Le nom de Bran, qui évoque bien sûr celui de Brendan, ou Brandan, est

révélateur : c'est l'ancien nom gaélique du « corbeau » qu'on retrouve encore actuellement en breton et en gallois. Le corbeau est un animal sacré, qui vit très vieux et qui a la réputation d'être « sage », c'est-à-dire chargé d'une longue mémoire. De plus, dans la tradition galloise, on découvre un personnage considérable qui porte ce nom, *Brân Vendigeit*, « Brân le Béni », fils de Llyr, héros de la seconde branche du *Mabinogi*, détenteur d'un chaudron d'abondance et d'immortalité. Ce Brân est un roi géant qui n'est pas sans évoquer le Roi Pêcheur de la « Quête du Saint-Graal[1] ». On ne peut, à ce propos, s'empêcher d'établir une comparaison avec l'appellation armoricaine de Brendan, *Branwaladr* (devenu *Broladre*), qui provient d'un ancien *Bran Gwladyr*, « chef du pays ». Ce n'est pas par hasard s'il y a un rapport subtil entre « saint » Brendan et Brân le Béni.

On ne peut pas douter de l'existence réelle de Brendan, abbé du monastère de Clonfert en Irlande. Et si sa présence en Bretagne armoricaine est loin d'être établie, bien que son culte y soit répandu, ce qui lui donne ainsi sa place parmi les saints bretons, il est infiniment probable qu'il a entrepris une extraordinaire navigation à travers l'Atlantique. Quant au récit qu'on a fait de cette navigation, c'est autre chose : il est bien la transposition chrétienne d'une antique épopée celtique des temps druidiques[2].

---

1. Voir J. Loth, *Les Mabinogion*, nouvelle édition, Paris, 1979, pp. 25-42.

2. On pourra lire une synthèse de la « navigation de Bran » et de la « navigation de Maelduin » sous le titre « La Terre des Fées » dans J. Markale, *Les Conquérants de l'Ile Verte*, premier volume de *La Grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1997, pp. 275-298.

Saint Brieuc (Brieg, Briog)

Brieuc était le fils d'un grand seigneur de la région de Cardigan, au Pays de Galles. Ses parents n'étaient pas chrétiens lorsqu'il naquit vers l'an 410. Il fut élevé avec soin, comme tout noble de cette époque, dans la maison paternelle, par de sages maîtres qui lui enseignèrent les lettres et les sciences, et il devint bientôt fort expert en ces matières.

Or, quand il eut 20 ans, il eut l'occasion de rencontrer Germain d'Auxerre et Loup de Troyes que le pape avait envoyés dans l'île de Bretagne pour y combattre les doctrines du moine Pélage et qui, une fois leur mission couronnée de succès, se préparaient à rentrer dans leur pays. Germain remarqua les qualités et l'intelligence de Brieuc et eut avec lui des entretiens si fructueux que le jeune homme décida de se convertir à la foi chrétienne. Et c'est ainsi que Brieuc, après en avoir obtenu la permission de son père, accompagna Germain à Auxerre

où il s'exerça avec le plus grand zèle à l'étude des Saintes Ecritures.

Quand il eut manifesté non seulement son désir d'être instruit dans la religion qu'il avait choisie mais également son tempérament charitable qui lui faisait aider tous ceux qu'il rencontrait et qui se trouvaient plongés dans le malheur ou la pauvreté, Germain lui demanda s'il voulait aller encore plus loin et recevoir la prêtrise.

Ce fut avec joie que Brieuc accepta d'être ordonné prêtre, et l'on raconte à ce sujet que pendant la cérémonie, une colonne de feu parut sur sa tête lorsque le prélat lui imposa les mains, et que ce feu, qui s'élevait jusqu'aux lambris de l'église, ne cessa de jaillir tant que dura l'office, frappant de stupeur et d'admiration ceux qui y assistaient et leur donnant à penser que Brieuc avait été vraiment choisi par Dieu pour accomplir des prodiges.

Quelque temps après, alors qu'il exerçait avec le plus grand soin son sacerdoce auprès de l'évêque Germain, il eut un songe : un ange du Seigneur lui apparut et lui demanda de retourner au plus tôt en son pays pour libérer son père, sa mère et les membres de sa famille, ainsi que tous ses compatriotes, des erreurs dans lesquelles ils étaient encore plongés. Sans tarder, Brieuc alla trouver l'évêque, son maître, et lui raconta la vision qu'il avait eue pendant la nuit. Germain reconnut aussitôt que son disciple avait eu une authentique révélation et, l'embrassant avec tendresse, il lui dit d'obéir à la voix céleste et d'aller accomplir cette mission sacrée dont il avait été chargé.

Brieuc quitta donc Auxerre avec quelques-uns de ses compagnons qui, reconnaissant en lui un maître spirituel, avaient décidé de mettre tout leur zèle au service d'une si noble cause. Ils passèrent bientôt dans l'île de

Bretagne et, quelques semaines plus tard, Brieuc parvint dans le pays de sa naissance, se faisant immédiatement introduire auprès de ses parents, fort joyeux de les retrouver, car il avait toujours gardé envers eux une tendre affection.

Mais, ce jour-là, on célébrait par tout le pays la fête du Nouvel An selon les coutumes ancestrales, et le père et la mère de Brieuc n'avaient pas manqué de convier à un festin tous leurs amis qu'ils régalaient ordinairement pendant trois jours et trois nuits. C'était une fête toute païenne, dans laquelle, s'il faut en croire ce qu'on en raconte, après des sacrifices impies en l'honneur du dieu Janus, on le priait, comme chef de la famille de tous les dieux, d'être propice à la famille des hommes qui l'invoquaient. Ensuite, les hommes, déguisés en fausses divinités, en vieilles femmes, en animaux, et de plusieurs manières différentes, couraient les champs, criaient, chantaient, dansaient et passaient la plus grande partie du jour et de la nuit à manger et à boire dans les plus grands excès.

La gaieté des convives augmenta lorsque chacun eut reconnu Brieuc. Son père et sa mère surtout étaient hors d'eux-mêmes tant leurs transports de joie étaient grands. Mais ils furent tous bien surpris lorsque le jeune prêtre, invité à prendre part à la fête et à s'asseoir à leur table, leur répondit avec beaucoup de force et de sérieux, mais cependant avec douceur et modestie, qu'il ne pouvait participer à cette fête des démons sans renoncer au vrai Dieu qui était le sien désormais. Il ajouta que le baptême chrétien qu'il avait reçu ne lui permettait pas de se souiller au contact de leurs superstitions impies. Et Brieuc se lança dans un long discours pour leur démontrer la vanité et la grossièreté de leurs cérémonies, les engageant à le rejoindre dans la communion des saints.

Mais l'habitude était si puissante chez tous ces gens et leur état d'ébriété si avancé qu'ils ne l'entendirent pas et qu'ils continuèrent leurs jeux et leurs beuveries.

Alors Brieuc pria le Seigneur qu'il voulût bien accomplir un miracle pour guérir l'aveuglement dont ils étaient les victimes inconscientes. Un jeune homme de condition, qui folâtrait avec les plus emportés de la troupe, était tombé si rudement sur le sol qu'il s'était cassé une cuisse et démis le bras droit. Souffrant atrocement, il ne pouvait plus se relever et demeurait allongé en criant pitoyablement. Alors Brieuc s'avança vers lui, le réconforta avec de douces paroles et lui ordonna de se relever. Aussitôt, le jeune homme bondit sur ses pieds, ne sentant plus aucune douleur et parfaitement sain comme avant sa chute malencontreuse.

La vue de ce prodige remplit les assistants de stupéfaction et les obligea à affirmer qu'ils ne voulaient plus adorer d'autre dieu que celui que Brieuc leur prêchait, et qu'ils renonçaient pour jamais au culte de leurs fausses divinités, dont aucune n'avait eu la puissance d'opérer un tel miracle. Brieuc profita ainsi des heureuses dispositions des principaux chefs de son pays, dispositions qui furent bientôt, assure-t-on, confirmées par d'autres actes merveilleux qu'il accomplit. Il les catéchisa soigneusement, tant en public qu'en particulier et, quand il les eut suffisamment préparés, il leur administra le baptême et fit élever plusieurs églises en divers cantons. Et, ne pouvant assurer tout son sacerdoce à lui seul, il fit venir d'autres prêtres dont il fut bientôt le pasteur et l'évêque. De plus, il mit toute son application à l'instruction de son père et de sa mère qui devinrent ainsi l'un et l'autre les enfants spirituels de leur fils. Et il reçut d'eux les secours nécessaires pour bâtir une grande église en un lieu nommé Grande-Lande, autour de laquelle il rassembla

de nombreux disciples auxquels il imposa la règle qu'il avait reçue lui-même de son maître, l'évêque Germain d'Auxerre.

On raconte divers miracles que fit Brieuc lorsqu'on travaillait à la construction de cette grande église. Ainsi dit-on qu'il remit en place sans qu'il n'y parût le pouce d'un charpentier qui se l'était entièrement coupé, et surtout qu'il dissipa plusieurs spectres et autres visions horribles par lesquels les démons tentaient d'épouvanter les ouvriers et de les détourner de leur travail. On ajoute qu'il multipliait les provisions du monastère pendant une grande famine, de telle sorte qu'elles suffirent à tous ses religieux et à une infinité de personnes qui étaient venues trouver refuge auprès de lui. De toute façon, sa réputation de sainteté était telle que tous les gens du pays venaient le consulter et lui demander sa bénédiction. Mais lui, depuis qu'il avait fondé ce monastère et qu'il recevait ainsi de nombreuses personnes, menait une existence de prière et de méditation, ne négligeant aucun de ses devoirs religieux et pratiquant l'austérité la plus absolue.

Or, une nuit de Pentecôte, alors qu'il était en prière et qu'il était sur le point de s'endormir, brisé par les veilles et les fatigues, il eut la vision d'un ange qui lui ordonnait de franchir la mer et d'aller dans le pays d'Armorique où Dieu voulait qu'il prît en charge le salut d'un grand nombre de personnes. Il se mit aussitôt en devoir d'obéir et, avec plusieurs de ses disciples, vers l'an 480, il s'embarqua. Après une navigation sans histoire, il aborda à un port qu'on appelait Ach, et qui est actuellement l'Aber-Vrac'h, dans la région qu'on connaît sous le nom de Léon. De là, par voie de terre, en direction de l'est, il alla jusqu'à la rivière du Jaudy, dans le pays de Tréguier. On raconte qu'il y convertit un seigneur du

nom de Konan qui, en témoignage d'estime et de reconnaissance, lui donna des terres sur lesquelles Brieuc fit bâtir le monastère de Landebaëron.

Il demeura en cet endroit un certain temps jusqu'à ce que ses compatriotes de la région de Cardigan, qu'il avait quittés hâtivement pour accomplir son œuvre missionnaire, vinssent le supplier d'y retourner pour les délivrer d'une cruelle peste qui les avait frappés. Brieuc retourna donc dans son pays natal, y guérit de nombreux malades, puis, quand l'épidémie eut cessé, il franchit de nouveau la mer vers l'Armorique et revint en son monastère de Landebaëron. Mais, s'étant aperçu que sa présence était à charge pour certains religieux imparfaits que l'éclat de ses vertus indisposait, il préféra s'en aller, laissant la charge d'abbé à l'un de ses disciples les plus doués, et continua sa route vers l'orient jusqu'au port que forme l'embouchure de la rivière Gouet. Là, il fut accueilli chaleureusement par un seigneur du nom de Riwal qui lui donna des terres, avec pour mission d'y fonder un enclos monastique en un lieu qui est depuis lors appelé Saint-Brieuc-des-Vaux.

C'est là que Brieuc vécut dans sa vieillesse, gouvernant sagement ses disciples et donnant tous ses soins à l'instruction des peuples voisins. Il était déjà très vieux, mais plus il avançait en âge, plus les jeûnes et les exercices de pénitence semblaient augmenter sa ferveur. On assure qu'il opéra plusieurs miracles dans ce pays, entre lesquels la guérison d'un pauvre paralytique qu'on était obligé de transporter sur un brancard ne fut pas des moindres.

En effet, ce fut le hasard, pour ne pas dire la Providence, qui conduisit, par une nuit de tempête, deux hommes qui portaient le paralytique chez eux pour en prendre soin. Ils s'étaient égarés dans les bois mais,

étant arrivés à la porte du monastère, ils y demandèrent l'hospitalité. Brieuc, pour faire cesser l'inquiétude de leurs familles, les renvoya dans leurs maisons après leur avoir enseigné le chemin qu'ils devaient suivre. Il ne retint que le pauvre malade, pour la guérison duquel il passa toute la nuit en prières. Et, le lendemain, quand les deux hommes revinrent chercher le paralytique, ils furent bien étonnés de le trouver parfaitement guéri.

Cette merveille accrédita d'autant plus les mérites et les vertus de Brieuc. Il fut alors en si grande considération qu'on accourait à lui de toutes parts et qu'en toutes choses, principalement en celles du salut, on ne voulait recourir qu'à lui. Et c'est en ce monastère qu'il mourut paisiblement vers l'an 502, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Et l'on raconte qu'au moment de sa mort, la chambre où il expira fut remplie d'une odeur délicieuse. Il fut enterré dans l'église de son monastère où une infinité de miracles rendirent témoignage de sa gloire et de sa sainteté[1].

Saint Brieuc fait partie de ce groupe qu'on appelle les « sept saints fondateurs » de la Bretagne armoricaine, comprenant en plus de lui saint Paterne de Vannes, saint Korentin de Quimper, saint Pol de Léon, saint Tugdual de Tréguier, saint Malo d'Aleth

1. D'après Dom Lobineau qui reprend ici à peu près intégralement la *Vita* latine de saint Brieuc, rédigée vers 1050 à Angers, dans le but manifeste de démontrer l'antériorité et la plus grande importance de saint Brieuc, fondateur supposé de l'abbaye-évêché qui porte son nom, par rapport à saint Tugdual, le fondateur présumé de l'abbaye-évêché de Tréguier.

(à l'emplacement de Saint-Servan et transféré ensuite à Saint-Malo proprement dit) et saint Samson de Dol, les évêchés de Rennes et de Nantes étant de fondation exclusivement gallo-romaine.

Son existence historique ne fait aucun doute, même si les miracles qui lui sont attribués relèvent de l'imaginaire habituel des auteurs de « vies des saints », plus préoccupés de l'édification des fidèles que de transmettre des informations exactes. Il faut d'ailleurs préciser qu'aucun texte médiéval ne signale que Brieuc, abbé d'un monastère de type celtique insulaire, ait pu devenir évêque. Son établissement monastique n'a pas donné lieu à la naissance d'une paroisse puisque l'endroit où il s'était établi se trouvait dans une paroisse déjà fondée depuis longtemps, celle de Ploufragan (Côtes-d'Armor) au fond de la baie dite actuellement de Saint-Brieuc, qui dépendait à cette époque du « diocèse » de Tréguier, dont tous les historiens s'accordent à reconnaître l'ancienneté.

On a ainsi systématiquement « vieilli » saint Brieuc d'un siècle en décalant sa vie au Ve siècle, l'anecdote de la terrible peste de 555-560 dans l'île de Bretagne le prouve. Il n'a jamais pu être le disciple de saint Germain d'Auxerre et son existence historique doit être ramenée en plein cœur du VIe siècle, période où l'émigration bretonne vers l'Armorique a été la plus importante. Il est évident que sa *Vita* a été élaborée au XIe siècle pour soutenir les prétentions du siège épiscopal de Saint-Brieuc.

Il y a cependant, dans la tradition concernant saint Brieuc, des épisodes qui semblent avoir été traduits du vieux breton et qui témoignent de certains faits de société antérieurs à l'établissement définitif du Christianisme. C'est le cas du premier retour de Brieuc

auprès de ses parents, dans le pays de Cardigan, c'est-à-dire au centre-ouest du Pays de Galles. On nous dit en effet que le jour de ce retour coïncide avec les festivités du Nouvel An, placées faussement au premier janvier, mais qui désignent à l'époque la vieille fête celtique de *Samain*, au 1er novembre (plus exactement à la pleine lune la plus proche de cette date), qui était effectivement le Nouvel An celtique, la plus grande fête du calendrier druidique, là où le temps s'arrêtait et où le monde invisible était ouvert aux humains tandis que les êtres de l'Autre Monde déferlaient sur le monde humain. On sait que cette fête, devenue *Halloween* en Irlande et en Ecosse avant d'envahir les pays anglo-saxons et de revenir récemment sur le continent européen, a été entièrement récupérée par l'Eglise catholique romaine sous le nom de *Toussaint*, c'est-à-dire «communion de tous les saints, passés, présents et à venir», parce qu'elle ne pouvait être extirpée de la mémoire populaire des pays celtiques[1]. On détient, avec cet épisode de la «Vie de saint Brieuc», la preuve que cette fête était, même dans un milieu plus ou moins christianisé, toujours célébré aux alentours de l'an 500, chez les Gallois, et donc chez les Bretons armoricains, puisque leurs traditions – et leur langue – étaient, à l'époque, absolument identiques.

La véracité du récit hagiographique apparaît nettement dans la description de cette fête, évidemment «diabolisée» puisque remplie de mascarades indignes et de prières à des «faux dieux». On est assez bien informé sur les fêtes de *Samain* : elles se déroulaient

1. Voir à ce sujet J. Markale, *Halloween, histoire et traditions*, Paris, Imago, 2000.

pendant trois jours et trois nuits d'assemblées royales, de festins et de beuveries interminables et de représentations théâtrales – et forcément religieuses – mettant en scène les dieux et les hommes dans leurs rapports ambigus et même dans leurs conflits, ainsi que la régénération symbolique du roi, pivot essentiel de la société celtique. L'auteur de la *Vita* de saint Brieuc ne dit pas autre chose : et ce qu'il décrit est exactement ce qui se passait autrefois en Irlande préchrétienne, comme dans les autres pays soumis à l'influence des druides.

C'est pourquoi la « Vie de saint Brieuc », fondateur supposé de l'évêché qui porte actuellement son nom, ne peut qu'interpeller tous ceux qui s'intéressent à cet extraordinaire foisonnement de saints pendant les ve et vi^e^ siècles, époque cruciale non seulement dans la formation de la Bretagne armoricaine primitive, mais dans l'évolution du Christianisme vu à travers la mentalité celtique.

Sainte Brigitte (Berhed, Brigid, Bride)

Dans la province d'Offaly, en ce temps-là, il y avait un roi du nom de Dubthach. Il avait acheté une servante [1], Broicsech, fille de Dallbronach. Et il l'avait rendue enceinte, ce qui avait provoqué une grande jalousie de la part de son épouse. Celle-ci menaça le roi de le quitter en emportant tous ses biens s'il ne vendait pas immédiatement la servante. Dubthach, ne pouvant faire autrement, chercha quelqu'un qui pourrait lui acheter la servante,

1. Il est impossible de traduire correctement en français le terme gaélique *cumal* qui désigne une femme non libre qui est à la fois servante, suivante et concubine. Il faut savoir que même dans l'Irlande chrétienne, les usages anciens perduraient : un mari pouvait avoir une ou plusieurs *cumal*, sous couvert d'un contrat d'un an jour pour jour (qui protégeait ainsi la *cumal*), mais à condition que l'épouse légitime fût d'accord. Pour plus de détails, voir le chapitre sur « Le cadre juridique » dans J. Markale, *La Femme celte*, Paris, Payot, nouvelle édition, 2001, pp. 59-83.

mais un sorcier[1], qui lui avait prédit une grande destinée pour l'enfant qu'aurait Broicsech, lui conseilla de vendre la servante à l'exclusion du fruit qu'elle portait.

Mais le sorcier ajouta ces paroles : « La semence de ta femme servira la semence de la servante, car la servante mettra au monde une merveilleuse fille, qui brillera comme le soleil parmi les étoiles. » Or, quelque temps après, un évêque breton venu visiter le roi, constatant que la reine était triste et chagrinée, lui fit cette prophétie quelque peu ambiguë : « Ta semence servira celle de la servante, mais la semence de la servante servira ta propre semence. »

Le roi vendit donc la servante à un poète qui, lui-même, la vendit ensuite à un sorcier. Et, un jour, ce sorcier se trouvait dans la maison du roi avec la servante qui était sur le point d'accoucher. Ce même soir, la reine mit au monde un fils mort-né. Quelques heures plus tard, la servante, qui apportait un vase rempli de lait, accoucha brusquement d'une fille à qui fut donné le nom de Brigitte. Et les femmes qui se trouvaient là lavèrent la mère et l'enfant avec le lait qu'elle avait apporté. Puis on plaça la petite Brigitte auprès du fils mort de la reine, et à la stupeur générale, celui-ci, lorsqu'il reçut sur le visage le souffle de la fille, reprit aussitôt vie, comme s'il était né parfaitement sain.

Brigitte fut donc élevée dans la maison du sorcier. Un jour que sa mère était allée traire les vaches et qu'elle avait

1. Il est également impossible de traduire correctement le terme gaélique *drui*, désignant primitivement le druide, mais dont le sens, au début de la christianisation, était devenu « sorcier », « satiriste » et « devin ». Ce terme était devenu péjoratif tandis que le mot *file* englobait à la fois le sens ancien de « druide » proprement dit et de « barde », c'est-à-dire poète, de toute façon détenteur du savoir traditionnel.

laissé la petite fille endormie, certains voisins virent une grande flamme surgir de la maison. Sachant que l'enfant se trouvait à l'intérieur, ils se précipitèrent mais ne trouvèrent aucune trace de feu : ils comprirent alors que la petite Brigitte était remplie de toutes les grâces de l'Esprit Saint.

Le fait est que, pendant son enfance, qu'elle passa chez le sorcier, et son adolescence qui se déroula dans la demeure du roi Dubthach, son père, la jeune Brigitte accomplit de merveilleuses actions qui ne pouvaient être que provoquées par la grâce divine. Elle ne manquait jamais de nourrir et d'abreuver ceux qui avaient faim et soif, et quand il n'y avait plus assez de provisions, elle multipliait miraculeusement ce qui restait afin de satisfaire tous ceux qui se trouvaient là, même les animaux. Et il lui arrivait fréquemment, lorsqu'on manquait de bière, de puiser de l'eau à une fontaine : l'eau se changeait alors en bière de la meilleure qualité. Il en était de même lorsque le lait venait à manquer. Sa réputation était telle qu'on venait de partout pour la voir, et les malades sollicitaient d'elle une prompte guérison. Il lui arriva ainsi de nombreuses fois de guérir des hommes et des femmes, qu'ils soient pauvres ou riches, particulièrement des lépreux et des aveugles. Enfin, elle prophétisait devant tous ceux qui venaient la consulter pour des affaires tant matérielles que spirituelles.

Quand elle fut devenue une belle jeune fille, de nombreux prétendants, éblouis à la fois par sa beauté et sa sainteté, se présentèrent au roi son père pour la demander en mariage. Dubthach voulut alors faire épouser à sa fille un jeune noble pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'affection. Mais Brigitte, pressée d'accepter ce mariage, mit son pouce dans l'orbite de son œil gauche, en retira l'œil et le laissa pendre sur sa joue, affirmant avec force qu'elle préférait rester défigurée

toute sa vie plutôt que de se marier, car elle avait promis de consacrer sa virginité à Dieu. Le roi, fortement impressionné, l'assura qu'il ne lui parlerait jamais plus de mariage. Alors Brigitte remit l'œil à sa place et son visage redevint aussi beau et sain qu'il l'était auparavant.

Il arriva un jour qu'une femme très pieuse emmena avec elle Brigitte dans la plaine de Liffey à l'occasion d'un synode que tenaient les évêques du Leinster. On dit à l'évêque Ibhair, qui était présent à cette assemblée, que la Vierge Marie se trouvait parmi eux. L'évêque examina tous les assistants et son regard tomba sur Brigitte : « Voici Marie, dit-il alors, et c'est elle que je dois vénérer. » Aussitôt, tous les assistants bénirent la jeune fille, et c'est depuis ce jour qu'elle fut appelée la « Marie des Gaëls ».

Brigitte réunit autour d'elle plusieurs jeunes filles qui avaient décidé, comme elle, de consacrer leur vie à Dieu. Elles allèrent s'établir en un lieu où, avant que Patrick ne prêchât l'Evangile en Irlande, on célébrait un culte en l'honneur de la grande Déesse des Commencements, mais qui avait été abandonné. Et ce lieu prit le nom de Kildare, c'est-à-dire « ermitage des chênes ». Brigitte et ses compagnes y passaient leurs journées en prières et, dans l'église qu'elles avaient construite de leurs mains, elles veillaient à entretenir un feu perpétuel, ce qui était le témoignage du lien qu'elles avaient avec l'Esprit Saint. Et, pour rien au monde, elles n'auraient laissé ce feu s'éteindre. Il en fut d'ailleurs ainsi chez toutes celles qui se succédèrent ensuite à Kildare jusqu'au moment où, sous le roi Henry VIII, les partisans de la Réforme supprimèrent toutes les institutions monastiques tant dans l'île de Bretagne qu'en Irlande.

Un jour, plusieurs évêques étaient venus à Kildare. Pendant qu'ils célébraient la messe dans l'église, on vit

nettement une colonne de feu jaillir de la tête de Brigitte et monter jusqu'à la voûte de la nef. Alors, l'évêque Mel dit à Brigitte : « Avance vers nous, ô sainte Brigitte, afin qu'un voile puisse être étendu sur ta tête devant toutes les vierges qui sont assemblées autour de toi. » A l'époque, ce geste rituel était celui par lequel on consacrait un évêque. C'est pourquoi l'un des évêques, dont le nom était Mac Caille, intervint en disant qu'il n'était pas permis de conférer la dignité épiscopale à une femme. « Je n'ai aucun pouvoir en cette matière, répondit l'évêque Mel. C'est Dieu lui-même qui a donné cette dignité à Brigitte devant toutes les autres femmes. »

C'est pourquoi toutes les abbesses qui se succédèrent, après Brigitte, dans le monastère de Kildare, furent revêtues de la dignité épiscopale. Mais cela n'empêcha nullement la présence d'un évêque, car le monastère dont Brigitte était l'abbesse était double : une partie des bâtiments était réservée aux femmes, et une autre l'était pour les hommes.

Une autre fois, sept évêques vinrent à Kildare en pèlerinage. Ils trouvèrent Brigitte en méditation en un endroit qui était au nord de l'enclos monastique. Quand elle eut salué ses visiteurs, Brigitte demanda à celle de ses sœurs qui était chargée de la cuisine s'il y avait de la nourriture pour réconforter les nouveaux arrivés. La sœur répondit qu'il n'y avait plus rien. Brigitte fut fort honteuse de n'avoir rien à offrir à ses pieux visiteurs, et elle se mit à adresser à Dieu une prière fervente. Aussitôt, des anges lui dirent d'aller traire le troupeau de vaches pour la troisième fois dans la journée. Brigitte alla elle-même traire les vaches et remplit entièrement tous les vases dont elle disposait, et le lait qui s'écoulait était en telle abondance qu'elle aurait pu en remplir également tous les vaisseaux de la province de Leinster. Mais ce qui

déborda forma un grand ruisseau qui aboutit dans un creux, le remplissant entièrement, et formant un lac qu'on appelle encore *Loch in Ais*, c'est-à-dire « Lac du Lait ». Et, à cet endroit, on y révère grandement la mémoire de sainte Brigitte, la « Marie des Gaëls »[1].

Bien qu'elle n'ait jamais quitté son île natale et qu'elle soit considérée par tous les Irlandais comme leur seconde patronne après l'incontournable Patrick, sainte Brigitte de Kildare, par le culte qui lui est rendu à travers toute la péninsule armoricaine et par les marques dont elle a imprégné la toponymie, appartient de droit à la lignée des saints bretons. Il est vrai que, depuis un certain temps, le clergé catholique, aussi bien sur le continent qu'en Ecosse et en Irlande, a tendance à l'occulter derrière la figure historique d'une sainte Brigitte de Suède, qui vécut au XIVe siècle, et qui fut canonisée officiellement par Rome, ce qui n'est bien sûr pas le cas de l'abbesse de Kildare. Cette méfiance, d'ailleurs parfaitement légitime, de l'Eglise romaine à son égard ne diminue en rien l'intérêt qu'on peut porter à ce personnage quelque peu fantomatique qui se situe au temps de saint Patrick à la charnière du Druidisme et du Christianisme.

On suppose en effet qu'elle est née vers 454, au moment où Patrick instituait l'évêché et l'école

1. D'après « la Vie de Brigitte », récit en langue gaélique contenu dans le célèbre manuscrit dit *Livre de Lismore* (XVe siècle), lui-même compilation d'un manuscrit antérieur perdu, *Le Livre de Monasterboice*. Traduction anglaise de Iain Macdonald, Edinburgh, 1992.

monastique d'Armagh, et qu'elle serait morte vers 524 dans cet établissement de Kildare, à la fois enclos monastique, université et siège épiscopal. Mais ce ne sont que des hypothèses qu'aucun document authentique ne vient confirmer. Tout au plus peut-on affirmer qu'il y a eu à Kildare, sur l'emplacement d'un antique sanctuaire druidique – dont on ne sait rien –, un monastère de type celtique, doté de coutumes bien particulières, et dont les vestiges actuels constituent un témoignage irréfutable. Les premières constructions furent entièrement détruites par les Vikings au début du IXe siècle et c'est la femme d'un roi de Tara qui fit reconstruire l'église du monastère en 858. Mais lorsque les Anglo-Normands s'emparèrent de l'Irlande, au XIIe siècle, cette église était de nouveau en ruine, et c'est le premier évêque anglais de Kildare, Ralph de Bristol, qui fit ériger une nouvelle cathédrale dont il subsiste des éléments dans le monument actuel, mal restauré au XIXe siècle, et devenu par la force des choses cathédrale anglicane. Quant aux fontaines et aux bassins qui se trouvent sous le chevet de cette cathédrale, on ne peut en dire l'origine exacte, ni s'ils faisaient partie du sanctuaire primitif.

Certains historiens, tous d'origine irlandaise ou anglo-saxonne, ont avancé l'hypothèse que Brigitte avait été la grande prêtresse d'une communauté de femmes appartenant à la classe druidique résidant en cet « Ermitage des Chênes » (*Cill Dara* en gaélique), avant de se convertir au Christianisme sous l'influence de saint Patrick et de transformer ainsi un sanctuaire païen en monastère chrétien, entraînant du même coup sa communauté entière dans le respect du message évangélique. Ce n'est que pure supposition, car il n'est absolument pas prouvé que Brigitte ait eu des

contacts avec l'*Homme Chauve*, sobriquet que donnaient les Irlandais à saint Patrick, par allusion à sa tonsure. Mais, compte tenu du fait que Patrick – ou tous ceux qu'on a occultés derrière lui ! – a surtout converti les *fili*, c'est-à-dire les anciens druides, ainsi que les rois et les chefs, sans ainsi changer en profondeur les structures de la société celtique, cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable. Et elle expliquerait le rayonnement exceptionnel de cette Brigitte de Kildare non seulement dans son pays d'origine, mais dans l'île de Bretagne et sur la péninsule armoricaine.

Mais tout cela n'emporte guère la conviction. La lecture du récit de la vie de Brigitte, telle qu'elle se présente dans *Le Livre de Lismore*, est autrement éclairante. Comme celui de *La Navigation de saint Brendan*, ce récit est en effet bâti sur le schéma classique des grandes épopées mythologiques de la tradition celtique. Tous les ingrédients s'y retrouvent en effet : la naissance illégitime et plus ou moins irrégulière, les prophéties autour de l'enfant à naître, ses dons « magiques » devenus « grâces de l'Esprit Saint », ses liens lumineux privilégiés avec l'invisible, l'affirmation de sa féminité dans un contexte nettement patriarcal et le fait qu'on lui ait attribué – faussement, mais symboliquement – la dignité épiscopale, christianisation évidente d'une antique fonction sacerdotale de haut niveau, tout cela donne à Brigitte de Kildare une dimension exceptionnelle qui n'a d'équivalent que celle prêtée à des personnages divins de la mythologie comme la mythique reine Maeve du Connaught ou l'énigmatique Morrigane des tribus de la déesse Dana.

On est ici en pleine mythologie. En lui-même, le nom de Brigitte (*Brigid*, devenu *Berhed* en breton et

Bride en anglais) est révélateur : il provient de celui de la fameuse *Brigantia*, déesse protectrice du peuple brittonique des *Brigantes*, divinité honorée dans plusieurs sanctuaires britto-romains d'Angleterre et qui a laissé son nom au col de la Brigue ainsi qu'aux villes de Briançon et de Bregenz. L'étymologie en est simple et indiscutable : « haute », « puissante », ce qui convient fort bien au caractère prêté à une divinité primordiale de type féminin.

D'ailleurs, elle apparaît nettement dans les épopées gaéliques dites « païennes » comme étant la fille de Dagda, l'un des principaux chefs des *Tuatha Dé Danann* (« les peuples de la déesse *Dana* »), les anciens dieux pré-chrétiens des Irlandais, *Dana* étant l'un des noms les plus répandus de la Déesse-Mère primordiale dont « sainte » Anne est l'image christianisée. Mais cette Brigid est triple, ce qui veut dire qu'elle est, selon la mode celtique, à trois visages, ou mieux « à trois fonctions ». Et, de même que le dieu Lug est dit le « Multiple Artisan » parce qu'il concentre en lui-même toutes les fonctions divines, la triple *Brigid* de l'antique mythologie appartient aux trois fonctions indo-européennes : en tant que poète, inspiratrice des arts et des techniques, guérisseuse (donc femme médecin) et prêtresse-prophétesse, elle fait partie de la classe druidique ; en tant que « chef » d'une communauté, elle fait partie de la classe des guerriers ; en tant que dispensatrice de nourriture et de boisson (lait et bière), elle appartient de droit à la classe des producteurs[1].

On sait que les noms des divinités, dans toutes les mythologies, sont en réalité de simples épithètes

1. Voir à ce sujet J. Markale, *Le Druidisme*, Paris, Payot, nouvelle édition, 1997. Les différentes épopées mythologiques

formulant la fonction attribuée à cette divinité lorsqu'on l'implore pour une raison particulière – et qui n'est jamais forcément la même. Brigid est donc la «haute», la «puissante», qui surpasse toutes les autres femmes. Mais elle est aussi *Bobdh*, la corneille, ou encore *Morrigane*, la «grande reine», capable de se transformer en oiseau pour survoler le monde tout en étant méconnaissable. Et surtout, elle est *Boann*, autrement dit le fleuve *Boyne*, dont le nom (provenant d'un ancien *Bo-Vinda*) signifie «vache blanche», symbole de fécondité et de nourriture inépuisable. D'après sa légende, Brigitte a un rapport privilégié avec le lait, rapport qu'elle partage avec une certaine héroïne du nom d'Eithné dans un très curieux récit marquant la transition entre le Druidisme et le Christianisme «*la Nourriture de la maison des deux gobelets*[1]». Car Brigitte est la *nourricière*, la «nourrice» par excellence qui distribue la nourriture la plus pure qui soit, la plus maternelle aussi, le lait. Et, cependant, elle est «vierge», mot dont l'origine est une racine indo-européenne signifiant «énergie» et qu'il ne faut jamais interpréter comme on le fait habituellement. Cela explique pourquoi la fête de la Chandeleur, autrement dit la «Purification de la Vierge», a été officiellement placée le 2 février, et non pas le 1er, jour de la fête de sainte Brigitte, parce qu'il était impensable de «déloger» Brigitte au profit de la Vierge Marie.

---

dont il est question ici, notamment à propos des *Tuatha Dé Danann*, sont réunies dans J. Markale, *Les Conquérants de l'Ile Verte*, premier volume de la série *La Grande Epopée des Celtes*.

1. Voir ce récit dans le prélude de J. Markale, *Les Seigneurs de la Brume*, cinquième volume de *La Grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1999, pp. 33-48.

Il y a des images divines qui remontent à la nuit des temps et qui, de ce fait, sont fixées à jamais dans la mémoire. Celle d'Anna-Dana en est une, mais celle de Brigitte-Brigid en est une autre tout aussi forte. C'est d'ailleurs elle que César, au livre VI de son *De Bello Gallico*, cite parmi les dieux les plus honorés en Gaule, et il l'assimile à Minerve, déesse de la sagesse, des arts et des techniques. Le syncrétisme romain étant ce qu'il est, il ne faut pas toujours prendre à la lettre les interprétations des auteurs latins, mais cependant, cette Minerve gallo-romaine semble bien représenter cette entité divine qu'est la Brigid, fille de Dagda, des récits mythologiques irlandais[1].

Qu'elle ait réellement existé ou qu'elle ne soit que l'image christianisée d'une antique divinité celtique, sainte Brigitte est demeurée, à travers les siècles, la « Vierge des Gaëls » et elle étendit son regard bienveillant bien au-delà de son Irlande d'origine. La dévotion dont elle est l'objet dans toute la Bretagne, que ce soit à Loperhet (Finistère), à Sainte-Brigitte et à Loperhet en Grand-champ (Morbihan), ainsi que dans d'innombrables chapelles isolées dans toute la péninsule, est la preuve de cette permanence. Disponible et puissante, comme son nom l'indique, elle est en quelque sorte l'incarnation de cette Déesse des Commencements que les êtres humains n'ont jamais cessé de reconnaître pour leur Mère universelle et toujours présente pour les nourrir et les réconforter dans leur détresse.

1. Dans les années 1970, lors de fouilles sur le Menez Hom, on a retrouvé une magnifique statuette (actuellement au musée de Rennes) datant de la période gallo-romaine et qui de toute évidence est une Minerve, mais très particulière, et qui peut être considérée comme une Brigid.

Saint Budoc (Beuzec)

En ce temps-là, le pays de Goëlo était sous l'autorité d'un chef du nom de Hoël. Il était en âge de se marier et se mit à chercher une femme qui pourrait lui convenir. Or, le seigneur de Léon avait une fille qu'on appelait Azénor, dont la beauté et la perfection l'emportaient au-dessus de toutes les femmes de son siècle. De taille élevée, droite comme une palme, belle comme un astre. Mais cette beauté extérieure n'était rien en comparaison des belles qualités de son âme. Et lorsqu'il entendit vanter les mérites et les vertus de cette fille, le comte de Goëlo se résolut à la demander en mariage.

Le seigneur de Léon accueillit favorablement cette demande, mais la jeune fille avoua à son père qu'elle avait pris la résolution de passer sa vie au service de Dieu, en une parfaite chasteté. Le seigneur de Léon fut fort chagriné par cette réponse, mais respectant la volonté de sa fille, il ne voulut pas l'obliger à lui obéir. Il

préféra lui démontrer qu'un tel mariage aurait d'heureux effets sur la vie et le bien-être des habitants des deux pays, et il sut si bien éveiller les sentiments charitables d'Azénor que celle-ci accepta finalement, bien qu'à contrecœur, de devenir l'épouse du comte Hoël de Goëlo. Et c'est ainsi qu'Azénor suivit le comte Hoël sur ses terres.

Leur mariage paraissait sans histoire, sinon qu'Hoël était très jaloux de sa femme, à cause de sa beauté et de son intelligence. Mais cela n'assombrissait nullement leur union qui fut heureuse et féconde. Car Azénor fut enceinte et les deux époux manifestèrent leur joie d'avoir enfin un héritier. Malheureusement, la mère d'Azénor était morte et le comte de Léon, ne pouvant supporter le veuvage, s'était remarié avec une femme qui avait conçu, dès le début, haine et jalousie envers sa belle-fille. Quand elle apprit qu'Azénor était enceinte, elle trouva là l'occasion d'assouvir cette haine : elle écrivit elle-même au comte Hoël une lettre dans laquelle elle accusait sa belle-fille d'avoir eu des rapports adultères avec un jeune seigneur, affirmant que l'enfant qu'elle attendait n'était pas de son mari.

La jalousie du comte Hoël se réveilla. Sans chercher à savoir si ce que racontait la marâtre était l'expression de la vérité, il renvoya Azénor auprès de son père, lui exposant les faits, et lui demandant de la châtier comme il convenait. Le seigneur de Léon, qui se sentait blessé dans son honneur, voulait faire un exemple et condamner la femme adultère au bûcher, comme c'était la coutume en ce temps-là. On lui objecta que s'il avait le droit de condamner la mère pour sa mauvaise conduite, il commettrait une injustice vis-à-vis de l'enfant qu'elle portait dans son sein et qui était innocent de toute faute. Alors, le comte, comprenant le bien-fondé de cette

objection, mais voulant à tout prix laver son honneur qu'il pensait terni à jamais, décida qu'on enfermerait Azénor dans un tonneau et qu'on jetterait ce tonneau à la mer, remettant ainsi la coupable à la justice de Dieu, le seul qui pût décider du sort de l'enfant à naître.

Ainsi fut fait. La malheureuse Azénor subit son sort avec la plus grande résignation et n'eut même pas la pensée de maudire celle qui, par ses insinuations, avait conduit son père à se comporter de la sorte envers elle, la plus innocente des femmes. Elle se contenta de prier et d'implorer le secours de Dieu.

Ce secours ne lui fit pas défaut. Le tonneau erra sur les flots pendant cinq mois. Chaque jour, un ange apportait à Azénor de quoi se nourrir et s'abreuver. On dit même que sainte Brigitte venait souvent la réconforter et qu'elle l'assista lorsque le temps fut venu de mettre au monde le fils qu'elle portait en elle. Deux jours après la naissance de l'enfant, le tonneau fut rejeté vers les rivages d'Irlande et s'échoua non loin d'un petit port. On dit encore que lorsque le tonneau fut immobilisé sur le sable, la mère et l'enfant en sortirent et que le garçon, s'adressant aux habitants du lieu stupéfaits par ce prodige, leur demanda d'aller chercher l'abbé du monastère le plus proche. Une fois prévenu, l'abbé se précipita vers le rivage et baptisa l'enfant en lui donnant le nom de Budoc, c'est-à-dire « le noyé ». Et la mère et l'enfant furent adoptés par tous les gens du pays. Oubliant sa naissance princière, Azénor vécut en leur compagnie, partageant leurs joies et leurs peines, élevant son fils dans l'amour de Dieu.

En Armorique, cependant, le comte Hoël de Goëlo sombrait dans la tristesse. Dans la résidence du comte de Léon, celui-ci éprouvait beaucoup de chagrin d'avoir ainsi condamné sa fille à un si dur châtiment. La marâtre

elle-même, prise de remords, tomba gravement malade et avoua qu'elle avait dénoncé sa belle-fille par pure jalousie. Et son aveu étant à peine exprimé, on vit sortir de sa bouche un horrible serpent armé d'un dard qui la piqua de sorte qu'elle mourut.

Quand le comte Hoël apprit la nouvelle, il ne voulut plus s'intéresser à rien d'autre que de retrouver son épouse. Il embarqua et explora en vain les côtes de l'île de Bretagne. Il était en proie au plus sombre désespoir quand il accosta enfin dans le port près duquel s'était échoué le tonneau. La première personne qu'il rencontra fut un jeune garçon. Le comte lui demanda quel était son père, et l'enfant lui répondit qu'il n'avait pas d'autre père que Dieu lui-même. Et il raconta ce qui lui était arrivé à sa mère et à lui. Le comte Hoël se hâta d'aller retrouver Azénor et de lui faire les plus tendres et les plus pitoyables excuses pour l'avoir crue coupable et de l'avoir abandonnée à un si cruel châtiment. Azénor lui répondit avec douceur, lui démontrant qu'il avait été abusé et lui affirmant qu'elle n'avait rien à lui pardonner. Mais le comte Hoël, épuisé de fatigues et d'angoisses, mais réconcilié avec celle qui n'avait jamais quitté son cœur, rendit le dernier soupir auprès de son épouse retrouvée après tant d'années et de son fils qu'il connaissait enfin. Quant à Azénor, elle ne voulut pas reprendre la place qui lui était due en tant que comtesse de Goëlo : elle préféra rester en Irlande au milieu de tous ceux qui les avaient si bien accueillis, elle et son fils, dans l'infinie détresse qui avait été la sienne lorsque le tonneau, livré aux vagues déferlantes de la mer, avait enfin abordé en un rivage de paix.

Et Budoc, sur cette terre d'Irlande, grandit en sagesse et en vertu. Très tôt, il avait résolu de se consacrer au service de Dieu en qui il reconnaissait son vrai père.

C'est ainsi que, lorsqu'il eut atteint l'âge requis, il se fit moine. Comme ses compagnons reconnaissaient en lui à la fois la ferveur, le savoir et l'autorité, ils le choisirent bientôt comme abbé. Mais la population, qui lui vouait une admiration sans bornes, voulut l'arracher à sa vie monacale et en faire son « roi et archevêque ». Même s'il était l'héritier d'une lignée royale, cela ne correspondait nullement à la vocation qui, depuis toujours, avait été la sienne. C'est pourquoi il quitta le monde turbulent dans lequel on voulait le plonger et se réfugia dans un endroit désert où il pourrait enfin manifester pleinement son zèle pour la prière et la méditation.

Il avait, dit-on, coutume de dormir dans une immense auge de pierre. Or, une nuit, alors qu'il dormait profondément, par la volonté de Dieu tout-puissant, cette auge de pierre se déplaça et aboutit dans la mer où elle se comporta comme un bateau, emportant avec elle Budoc, toujours plongé dans son sommeil. Il ne se réveilla que lorsque l'auge de pierre eut abordé dans un petit port qui se trouvait sur la paroisse de Porspoder, sur la côte du Léon, dans la Bretagne armoricaine, c'est-à-dire dans le pays d'où sa mère était originaire.

Budoc y construisit un ermitage en bois au sommet d'une falaise qui dominait une mer tumultueuse, et comme beaucoup d'habitants de cette région avaient abandonné la foi du Christ pour retomber dans les superstitions de leurs ancêtres, il parcourut la campagne pour leur prêcher l'Evangile et les remettre dans le chemin tracé par Dieu. Le soir, il s'en retournait à son ermitage et là, il passait la nuit en oraisons et lectures, puis se reposait un peu sur son auge de pierre.

Cependant, ayant demeuré un an à Porspoder, il s'ennuya de ce lieu fort incommode à cause du bruit qu'y faisait la mer dont les flots se brisaient continuellement

contre les écueils qui étaient au pied de son ermitage, mais plus encore à cause de la multitude de gens qui venaient journellement pour le visiter et lui demander conseil. Il fit charger son auge de pierre sur une charrette attelée d'une paire de bœufs, résolu d'aller où il plairait à Dieu de le guider.

Or, quelque temps après son départ, alors qu'il se trouvait sur la paroisse qui est maintenant Plourin, une roue de sa charrette se rompit. Il se dit que c'était peut-être en cet endroit qu'il devait s'établir. Ayant construit un autre ermitage, il s'efforça d'y accomplir le plus parfaitement possible son ministère. Mais il se trouva en butte à des zélateurs de l'ancienne religion qui étaient devenus ses pires ennemis parce qu'il dénonçait leurs pratiques superstitieuses et les privait ainsi de leurs revenus. Ils en étaient venus à préparer contre lui un meurtre, mais Budoc, prévenu à temps, remonta dans sa charrette, après y avoir fait charger son auge de pierre, et s'éloigna pendant la nuit, reprenant ainsi son errance dans les campagnes.

On ne sait pas exactement dans quelles régions, ni par quels chemins, les bœufs qui traînaient son char conduisirent Budoc, peut-être vers le sud, dans cette longue bande de terre qu'on appelle le Cap-Sizun ; mais on raconte qu'il arriva dans le pays qui était celui de son père, le Goëlo. Là, étant parvenu dans un port qui était appelé Penpoul, c'est-à-dire les « cinq mares », il descendit de son char et, brisé de fatigue, il s'endormit, comme il en avait l'habitude, dans son auge de pierre.

Or, le lendemain matin, il se réveilla sur une petite île, qu'on appelait Lavret, au nord d'une autre île, un peu plus grande, nommée Bréhat. Dans cette île, se dressait un ermitage, bien construit en pierres sèches, et qui était occupé par un pieux personnage qui venait du pays

qu'on appelle Glamorgan ou Morganwg, au sud du Pays de Galles, un certain Maudez, lequel s'était donné pour mission d'établir un monastère qui pût dispenser la solide instruction que lui-même avait reçue de l'autre côté de la mer dans l'abbaye de Llancarvan. Budoc et Maudez décidèrent alors de mettre tous leurs efforts en commun, et c'est ainsi que l'île Lavret devint l'une des écoles les plus florissantes de cette époque, accueillant sur son sol de pieux personnages qui allaient devenir de grands saints. Et c'est là, dit-on, que Budoc, fils de sainte Azénor, termina calmement, dans la paix du Seigneur, sa vie non seulement riche en errances et en dévotions, mais tout entière consacrée à l'enseignement du peuple de Dieu[1].

Il est possible qu'il y ait eu deux Budoc, celui du pays de Léon (particulièrement à Porspoder et à Plourin-Ploudalmézeau) et celui du Cap-Sizun, où il est largement honoré sous le nom de Beuzec (évolution moderne du moyen-breton Budog), notamment dans les paroisses de Beuzec-Cap-Sizun, Beuzec-Conq et Beuzec-Cap-Cavan, non loin de la pointe du Raz. Une autre tradition, rapportée d'ailleurs par Albert le Grand, prétend qu'il serait allé à Dol sur l'invitation de l'évêque saint Magloire (Méloir ou Mélar ?) et qu'il aurait été le successeur de celui-ci. Il faut bien avouer qu'aucun document digne de la moindre crédibilité ne vient étayer cette affirmation, pas plus d'ailleurs que les autres épisodes de la vie de Budoc, en particulier les circonstances de sa naissance.

1. D'après Albert le Grand.

Car dans le récit de sa vie, telle qu'elle est rapportée par Albert le Grand, on retrouve absolument tous les ingrédients qui font la trame – et le charme – des contes populaires traditionnels. L'histoire de la marâtre jalouse de sa belle-fille, l'accusant d'adultère ou cherchant à la faire périr ou disparaître (comme dans « Blanche-Neige » ou dans « la Belle au Bois dormant »), est un lieu commun qu'on retrouve dans quantité de récits destinés à mettre en relief les vicissitudes endurées par le héros ou l'héroïne, et qui sont autant d'épreuves initiatiques pour parvenir à un haut degré de conscience. Le « flottage » du nouveau-né est également un thème mythologique bien connu : c'est celui de Moïse sur le Nil, de Remus et Romulus sur le Tibre, du barde gallois Taliesin sur la mer, au large d'Aberystwyth et de bien d'autres futurs héros « sauvés des eaux » pour mieux assumer la destinée exceptionnelle à laquelle ils sont promis, ce qui symbolise en réalité l'état utérin, lorsque le fœtus baigne dans les eaux primordiales du ventre maternel, sans souci certes, mais déjà chargé d'une mission sacrée.

Autre élément commun à de nombreux récits, la navigation à la grâce de Dieu : le héros est embarqué, pour différentes raisons, sur un bateau sans voile et sans pilote qui se dirige au gré des vents vers une destination que le héros ne connaît pas mais où il lui arrivera une aventure merveilleuse. C'est le cas de Tristan, blessé par l'épée empoisonnée du Morholt qu'il vient de combattre, qui demande qu'on l'abandonne sur une barque livrée aux vents et aux vagues. Le destin le mènera jusqu'en Irlande où il sera soigné et guéri par la mère d'Yseult, celle qui désormais conditionnera sa vie entière. Il en est de même pour l'Irlandais Art, fils de Conn aux Cent Batailles, errant

sur la mer à la recherche d'une femme qui lui est destinée mais dont il ne sait pas dans quelle île elle se trouve.

Ce thème de la navigation errante a été évidemment repris dans le contexte chrétien : « la Navigation de saint Brendan » en est l'exemple le plus connu. Les « saints » irlandais ou bretons qui partent en « pèlerinage pour l'amour de Dieu » prennent la mer sans se soucier de l'endroit où Dieu jugera bon de les faire aborder, car Dieu sait quelle est la destinée de ceux qui lui font confiance. Et, dans de nombreux récits hagiographiques, c'est sur un rocher mobile, ou sur une « auge de pierre », voire dans un sarcophage, que le « saint » accomplit cette navigation. Budoc, le « noyé », en est l'un des exemples les plus caractéristiques : l'auge de pierre est son lieu de repos habituel, un lit froid et rude qui évoque bien entendu un sarcophage, mais qui défie le temps et l'espace. Le contexte se réfère à la magie, mais cette magie est divine, comme celle que saint Patrick, dit-on, utilisait contre celle des Druides pour leur prouver que la sienne, sous le regard de Dieu, était plus efficace que la leur. Et, de plus, l'auge de pierre évoque une nef d'église renversée, ce qui n'est pas sans faire penser aux premiers sanctuaires de pierre bâtis par les Celtes chrétiens, comportant une voûte en encorbellement, comme c'est le cas en Irlande, au fameux Oratoire de Gallarus, sur la presqu'île de Dingle.

Cette navigation à la grâce de Dieu se double d'ailleurs d'une errance terrestre, puisque Budoc, quittant son premier ermitage, se confie – en n'oubliant pas son auge de pierre – à l'itinéraire que prendront les deux bœufs attelés à son char. C'est encore un thème qu'on retrouve fréquemment dans les contes

populaires et qui sera abondamment utilisé dans les récits hagiographiques pour montrer que la Providence est toujours présente au-dessus des êtres vivants, même s'ils n'en ont pas conscience.

La vie de saint Budoc, telle qu'elle est rapportée, est une authentique épopée mythologique qui a été christianisée pour les besoins de la cause. Il n'empêche que Budoc a bel et bien existé et qu'il a fait, en compagnie de saint Maudez, selon des témoignages archéologiques concordants, d'un ancien sanctuaire gallo-romain sis sur l'île Lavret[1] un authentique foyer de culture et de spiritualité où se sont formés nombre de saints bretons.

1. Le nom de *Lavret* provient du latin *Laurea Insula*, se rapportant au terme *laura* qui désignait les monastères orientaux dès le IVe siècle. Voir Chédeville-Guillotel, *La Bretagne des Saints et des Rois*, Rennes, 1984, pp. 131-132.

Saint Colomban (Koulm, Coulomb)

Colomban, qui appartenait à une noble famille d'Irlande, naquit vers 525 dans le Leinster. Il reçut une solide éducation et devint un jeune homme d'une grande beauté, ce qui lui attirait tous les regards féminins. Ayant peur de succomber à la tentation, il décida de se retirer du monde. Il commença par suivre un ermite qui vivait dans un endroit solitaire, puis devint moine à la célèbre abbaye de Bangor, au nord-est de l'Ulster, établissement qui attirait alors des gens de toutes les régions d'Irlande et de l'île de Bretagne, désireux de parfaire leur éducation et leurs connaissances des Saintes Ecritures.

Il était hanté par le désir d'aller répandre l'Evangile chez des peuples qui vivaient encore dans les antiques superstitions. C'est pourquoi, après en avoir reçu la permission de son abbé, il quitta l'Irlande avec une douzaine de moines qui avaient pris la résolution de le

suivre dans son errance. Ils passèrent d'abord dans l'île de Bretagne, qu'ils parcoururent à pied, puis franchirent la mer en bateau, abordant dans la baie du Mont-Saint-Michel, en un endroit qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Coulomb.

Fort bien accueilli par les habitants, Colomban comprit que ceux-ci, devenus fort bons chrétiens, n'avaient pas besoin de son ministère et qu'il serait plus utile ailleurs. Il décida donc de partir vers le milieu du continent, en des royaumes lointains dont les rois et les princes menaient une vie dissolue. Se déplaçant à pied, chargés d'autels portatifs et de sacs contenant de précieux manuscrits – car ils avaient le souci de répandre la science et la culture en même temps que la foi –, ils allaient de villages en villages, de villes en villes, prêchant l'Evangile, convertissant ceux qui ne l'étaient pas encore, et établissant à leur départ de petites communautés religieuses dont certaines allaient devenir de grandes abbayes, surtout dans le nord et l'est de la région parisienne.

Colomban et ses moines, dont le nombre augmentait sans cesse par l'apport de nouveaux convertis, arrivèrent ainsi dans les Vosges, aux confins de l'Austrasie et de la Burgondie. Là, aidé par un abbé breton du nom de Carantoc, qui avait fondé un monastère dans la région, Colomban fonda successivement trois monastères au sud des Vosges, à Annegray, à Luxeuil et aux Fontaines. Et l'enclos monastique, Luxeuil, établi à l'emplacement d'un antique sanctuaire païen, devint bientôt un important centre de culture et de spiritualité.

Mais, par son intransigeance et la discipline austère qui était la sienne et celle de ses moines, Colomban s'attira bientôt les foudres de la vieille reine Brunehaut et de son petit-fils, le roi Thierry. Colomban et ceux de ses compagnons qui étaient d'origine irlandaise furent

emprisonnés et conduits par des hommes en armes jusqu'à Nantes où on les embarqua sur un navire, leur ordonnant de regagner l'Irlande et de ne plus jamais revenir en Gaule. Mais une fois sortis de l'estuaire de la Loire, une tempête dérouta leur navire qui vint s'échouer dans la baie de Quiberon, en un lieu qui depuis lors fut appelé Saint-Colomban.

Colomban vit là un signe que Dieu lui envoyait : sa mission en terres lointaines n'était pas terminée et il devait retourner d'où il venait. Toujours accompagné de ses moines irlandais, il reprit son errance le long de la Loire et regagna l'est de la Gaule. Mais comme l'animosité de Brunehaut et du roi Thierry n'avait pas cessé, il continua sa route, franchit le Rhin dont il remonta le cours et alla s'établir un certain temps près du lac de Constance. Encore une fois, se sentant menacé par la vieille Brunehaut, il préféra franchir les Alpes, laissant sur place son disciple Gall, qui y fixa son ermitage, lequel fut à l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Gall. Quant à Colomban et à ses fidèles compagnons, après une pénible traversée des Alpes, ils aboutirent en Italie du nord où ils se fixèrent en un lieu appelé Bobbio.

C'est là que Colomban, fidèle à sa vocation, établit un autre enclos monastique qui devint aussi célèbre que Luxeuil, et vers lequel affluèrent de nombreuses personnes avides de s'instruire et de mener une vie austère tout entière dirigée vers la prière, dans l'observance d'une règle très stricte. Et c'est à Bobbio que mourut Colomban en l'année 615[1].

---

1. D'après la « Vie de saint Colomban », écrite en latin par Jonas, moine de Bobbio, vers 640.

Saint Colomban, qu'il ne faut pas confondre avec un autre saint irlandais presque homonyme, saint Colum-Cille (appelé souvent « Colomba »), fondateur du monastère d'Iona, en Ecosse, et qui vécut dans la première moitié du VIe siècle, est resté très peu de temps en Bretagne armoricaine. Cependant, son souvenir y est marqué à jamais et son culte y est largement répandu, tant sa réputation de missionnaire et de fondateur d'abbayes a été grande à son époque et dans les siècles qui ont suivi.

Colomban est un personnage entièrement historique qui a eu des rapports incontestables tant avec la papauté et les évêques qu'avec les princes mérovingiens. Le récit de sa vie, malgré des épisodes quelque peu suspects à propos de ses « miracles », est parfaitement fiable, car il a été écrit très peu de temps après sa disparition par un disciple qui l'avait connu et qui avait recueilli sur lui de nombreux témoignages. En plus, Colomban a laissé des œuvres écrites dans un latin impeccable et harmonieux, sa fameuse « règle » dite « colombanienne », des lettres, différents traités spirituels et même des poèmes. Et il est incontestable que non seulement saint Colomban a marqué profondément l'évolution du Christianisme sur le continent, mais que son activité et son œuvre peuvent être considérées comme l'une des bases les plus authentiques de la civilisation occidentale au Moyen Age[1].

---

1. Pour les détails sur la vie et l'œuvre de Colomban, voir J. Markale, *Le Périple de saint Colomban*, Genève, éditions Georg, 2001.

Saint Edern (Yder)

Edern était un noble guerrier, né dans l'île de Bretagne à la fin du Ve siècle. Il s'illustra dans la lutte que menaient les Bretons contre les Saxons lorsque ceux-ci envahissaient leurs terres. Mais voyant que tout espoir était perdu, il préféra quitter son pays et découvrir un lieu où il pourrait terminer sa vie dans la prière et la méditation. Il s'embarqua donc en compagnie de sa sœur Genovefa et, après une longue navigation, il aborda sur les côtes de l'Armorique, au fond de la baie de Douarnenez.

Ayant exploré le pays, il se choisit un endroit solitaire non loin d'une forteresse qu'habitait un seigneur sans scrupules et qui est maintenant la paroisse de Le Juch. Il avait acquis une vache et, sa sœur et lui se nourrissaient exclusivement du lait que leur prodiguait l'animal. Or, un jour qu'il était à la chasse, le seigneur aperçut la vache qui paissait tranquillement dans un champ qui lui appartenait et, comme il n'avait pas réussi à se procurer du

gibier, il lança ses chiens sur elle, bien décidé à en faire un mets de choix pour sa table. Edern, qui se trouvait à proximité, comprit les intentions du seigneur : il ne prononça qu'un seul mot et la vache, se relevant, quitta le champ du seigneur pour aller se réfugier dans l'enclos d'Edern.

Un autre jour, comme le seigneur était une fois de plus à la chasse, Edern, qui était en prière dans son enclos, vit un cerf harassé par une longue course se réfugier près de lui comme pour lui demander aide et assistance. Alors Edern se mit debout et fit le signe de la croix sur l'animal, de telle sorte que celui-ci devint invisible aux yeux du seigneur qui passa en trombe auprès de l'enclos d'Edern, poursuivant sa course folle et enragée sur les landes. Et le cerf demeura alors en compagnie d'Edern et de Genovefa.

Malheureusement, le seigneur n'était pas le seul à se plaindre de la vache : les paysans d'alentour l'accusaient en effet de tout dévaster sur leurs terrains et affirmaient que là où cet animal venait pâturer, le blé et l'orge ne repoussaient jamais. Voyant tant d'animosité autour de lui, Edern se décida à quitter ce lieu. Il monta sur son cerf, y plaça sa sœur en croupe et, suivis de la vache responsable de cette flambée de colère envers eux, tous deux s'en allèrent vers les hauteurs proches des Monts d'Arrée.

Ils arrivèrent au sommet de Koad-ar-Roc'h et regardèrent le paysage, au-dessous d'eux, qui s'étendait très loin jusqu'à la dépression du Yeun Elez, ce sombre marécage qui passe pour une des portes de l'Enfer. « Voici un endroit désert qui nous conviendrait fort bien, dit Edern à sa sœur. Il ne nous reste plus qu'à nous le partager. » Genovefa lui répondit : « En effet, mais c'est à moi de choisir d'abord le lot qui sera le mien. » Edern, qui connaissait bien le caractère de sa sœur, se mit à sourire : « Très bien, lui dit-il, fais comme tu l'entendras. » Et tandis qu'Edern se mettait en prière, laissant le cerf et la vache

brouter près de lui, Genovefa se précipita sur les pentes. Son pas était rapide, et elle eut tôt fait d'atteindre un lieu sur lequel fut bâti par la suite le bourg de Loqueffret.

Quand elle revint vers son frère, celui-ci lui demanda si elle avait trouvé ce qu'il lui fallait. « Oui, répondit-elle, mais il faut que tu m'aides à construire ma maison. » Edern y consentit, et grâce aux charrois conduits par le cerf attelé, le travail fut rapidement achevé. Edern quitta Genovefa et vint se retirer à Koad-ar-Roc'h, endroit qui lui plaisait car il se trouvait là entre ciel et terre et il pouvait y méditer à son aise. Il s'y était bâti un ermitage avec quelques pierres et des branchages, mais la plupart du temps, il dormait dehors, allongé sur une large dalle de granit qui lui servait de lit et qu'on voit toujours au lieu-dit Goarem Edern, entre Le Cloître et Lannédern. Cependant, les disputes avec sa sœur ne manquaient pas, notamment lorsqu'il s'agissait de délimiter la part de l'un et celle de l'autre.

A la fin, excédé par les demandes incessantes de Genovefa, il consentit à ce qu'on délimitât les deux territoires. « Je te demande seulement, lui dit-il, de m'accorder l'espace dont je pourrai faire le tour monté sur mon cerf. » La sœur feignit de réfléchir à cette proposition, mais en fait, en elle-même, elle se réjouissait, parce que le cerf était vieux et que le terrain était accidenté. « J'accepte, répondit-elle à son frère, mais à condition que tu ne quittes par Koad-ar-Roc'h avant la nuit complète et que tu t'arrêtes dès que tu entendras le premier chant du coq. »

La nuit suivante, persuadée que son frère ne pourrait guère progresser sur son cerf, elle se reposait sur un talus, non loin de sa maison de Loqueffret, quand elle vit surgir sous la seule clarté des étoiles son frère monté sur son cerf qui galopait à toute vitesse. Sa stupéfaction laissa vite place à la colère : elle rentra précipitamment

dans son enclos, saisit un coq dans le poulailler et lui plongea la tête dans une auge remplie d'eau. Le coq, brusquement réveillé et ne comprenant pas ce qui se passait, s'ébroua et se mit à crier. C'est ainsi que Genovefa put arrêter son frère dans le fantastique élan de son cerf, mais malgré tout, c'est à cause du cerf et de sa course folle dans les Monts d'Arrée que, de nos jours encore, le territoire de la paroisse de Lannédern pousse ses limites jusqu'à l'entrée du bourg de Loqueffret.

Un jour, cependant, le clocher qu'avait bâti Edern sur l'église de ce qui est maintenant Lannédern s'effondra pendant une tempête parce qu'il était trop haut. Genovefa se réjouit méchamment de cet accident et couvrit son frère de quolibets en lui affirmant qu'il n'y aurait jamais plus de flèche à Lannédern. Mais son frère lui rétorqua que les cloches de Loqueffret seraient toujours fendues et qu'on ne les entendrait jamais émettre une sonnerie correcte. Et, sans plus discuter avec sa sœur, il repartit dans son ermitage sur Koad-ar-Roc'h.

On raconte que le duc de Bretagne, passant tout auprès et se croyant perdu, délégua l'un de ses pages vers l'ermitage afin qu'il pût s'informer sur le chemin à suivre. Edern était en prière lorsque le page arriva près de lui, et malgré les flots de paroles de celui-ci, il ne répondit rien, continuant ses oraisons. Alors, au comble de la fureur, le page souffleta l'ermite. Edern, se souvenant de la parole évangélique, lui tendit l'autre joue. Le page n'osa pas le frapper et revint vers le duc qui reprit la route un peu au hasard, car depuis ce moment, tous ceux qui se trouvaient dans la troupe étaient devenus aveugles, y compris le duc lui-même.

Le page ayant raconté ce qui s'était passé, le duc et ses gens comprirent qu'ils étaient sous le coup d'une malédiction lancée par un saint homme qu'on avait

insulté. Tout en déplorant cette action, ils adressèrent au Ciel de ferventes prières afin de solliciter son pardon et aussitôt, ils recouvrèrent la vue. En reconnaissance, le duc fit élever une chapelle à l'endroit même de ce miracle, endroit qu'on appelle depuis ce jour Plouédern. Et ainsi se répandit par toute la Bretagne la réputation de sainteté de l'ermite Edern[1].

Bien que trois paroisses du Finistère, Edern, Lannédern et Plouédern soient situées dans un secteur d'ailleurs très restreint au voisinage des Monts d'Arrée, l'existence réelle de « saint » Edern est des plus contestables. Sa vie – ou plutôt certains épisodes merveilleux de sa vie – n'est connue que par la tradition populaire orale, et on ne possède aucun document hagiographique sur ce personnage.

Par contre, il apparaît dans la tradition celtique insulaire, aussi bien dans les anciens manuscrits en langue galloise que dans les romans dits de la « Table Ronde » où il est devenu Yder de Northumbrie, l'un des plus anciens compagnons d'Arthur. Le nom d'Edern provient du latin *Aeternus*, qui signifie « éternel », et on le retrouve sous une forme latinisée sur les sculptures de l'archivolte de la cathédrale de Modène, en Italie du Nord, sous la graphie *Isdernus*, dans une série imagée, remontant à l'an 1100, qui raconte la délivrance de la reine Guenièvre (ici appelée Winlogee), enlevée par un certain Mardoc, par le roi Arthur et certains de ses compagnons, dont cet *Isdernus*, ainsi

1. D'après divers contes populaires recueillis à la fin du XIXe siècle par Anatole Le Braz.

que Kaï et Gauvain. Cette même histoire se retrouve dans un roman français du XIIIe siècle, *Durmart*, où Edern-Yder semble jouer un rôle prépondérant. Et, d'après d'autres récits arthuriens tardifs mais remplis de détails archaïques, il est plus qu'évident qu'Edern-Yder a été l'un des plus anciens compagnons d'Arthur et également l'un des amants de la reine Guenièvre bien avant l'apparition de Lancelot du Lac[1].

Qu'en est-il exactement ? Dans *Les Triades de l'île de Bretagne*, rédigées en gallois, on prétend qu'Edern et son frère Gwynn sont fils d'un certain Nudd Hael, qui peut être aussi bien Nuada à la Main d'Argent (et par conséquent le fameux *Nodens* des inscriptions britto-romaines), le roi des peuples de la Déesse Dana des Irlandais, que le personnage mythologique gallois Lludd Llaw Ereint (« Ludd à la Main d'Argent ») qui est probablement une des figures de Lug au Long Bras, le grand dieu pan-celtique. Ici, la confusion est presque totale et il est difficile de s'y retrouver. Il faut également signaler que la tradition galloise médiévale prétend qu'après la christianisation, Gwynn, fils de Nudd, est devenu le gardien de l'Enfer, tandis que son frère Edern est devenu un saint. C'est le seul élément qui peut véritablement faire penser que le « saint » armoricain Edern est le même personnage que le héros insulaire Edern-Yder considéré, dans les textes les plus archaïques, comme l'un des premiers compagnons du roi Arthur.

A moins de prétendre qu'il a été authentiquement un guerrier breton insulaire engagé dans la lutte contre

1. Tous ces éléments sont étudiés dans J. Markale, *Le roi Arthur et la société celtique*, Paris, Payot, 1976, nouvelle édition, 1997.

les Saxons avec l'Arthur historique – qui n'était pas roi mais simple chef de guerre – et réfugié ensuite en Armorique où il serait devenu ermite, la tradition concernant Edern relève de la plus pure mythologie celtique. Le thème du cerf apprivoisé – qui rappelle bien sûr la légende de saint Hubert – renvoie encore plus loin dans le temps, bien avant l'arrivée des Celtes en Occident, lorsque les autochtones pratiquaient le culte du « dieu cervidé », connu ensuite sous le nom de Kernunnos, le « dieu cornu » dispensateur de nourriture et de richesses, souvent représenté dans la statuaire gallo-romaine, et que l'on retrouve à Carnac, sous le nom de « saint » Korneli, comme par hasard protecteur des bêtes à cornes. Certes, dans les contes populaires, les démêlés d'Edern avec sa sœur prennent une tournure parodique : c'est une allusion perfide, et à peine voilée, à la fâcheuse réputation des « servantes de curé », généralement leur sœur, au caractère toujours acariâtre, qui prétendaient régenter la vie paroissiale. Mais le propre des contes populaires est d'intégrer les mythes dans un contexte socioculturel qui est celui du pays concerné à l'époque où les conteurs prennent la parole.

Quel qu'ait été ce mystérieux Edern qui a marqué ainsi une portion de territoire breton et dont le souvenir s'est perpétué dans la littérature épique d'origine celtique, on peut affirmer qu'il règne en quelque sorte sur les Monts d'Arrée comme une espèce de vigie protégeant les habitants du pays des miasmes qui s'échappent du Yeun Elez, cette porte de l'Enfer dont le gardien n'est autre que son frère, un non moins mystérieux Gwynn, fils de Nudd, qu'on peut retrouver lui aussi, sous différents aspects, dans la tradition hagiographique de la Bretagne armoricaine.

Saint Efflam (Euflam)

Efflam naquit en l'île d'Irlande, environ en l'an 448, sous le pape saint Léon le Grand et l'empereur Valentinien III. Son grand-père était roi des cinq provinces de cette île, mais il était mort avant d'avoir terminé une guerre sanglante et cruelle qu'il avait entreprise contre un des rois de l'île de Bretagne. La charge de cette guerre en revint au père d'Efflam qui lui succéda à la couronne. Il la mena courageusement et opiniâtrement, résistant valeureusement aux assauts que menaient les ennemis. Pendant cette guerre, il fut répandu beaucoup de sang humain de part et d'autre, et les deux royaumes furent affligés des misères et calamités que tout conflit draine après soi : ruines, famines, trahisons, viol des femmes, pillages, incendies et sacs de forteresses. Pendant des mois et des années, une perpétuelle frayeur fut le lot quotidien de ces malheureux peuples. Et comme l'issue de cette guerre était

incertaine pour chacune des deux parties, les adversaires décidèrent d'y mettre fin.

Les deux rois se rencontrèrent et conclurent un traité établissant la paix entre leurs peuples. Et pour rendre ce traité ferme et inviolable, ils conclurent le mariage du petit prince Efflam, jeune fils du roi d'Irlande, et de la princesse Enora, fille du roi de Bretagne. Après quoi, les deux anciens adversaires dispersèrent leurs troupes, et leurs sujets vécurent en paix, retrouvant enfin, après de si pénibles épreuves, la sérénité et la prospérité.

Efflam, attendant d'avoir l'âge requis pour se marier, passa ses jeunes années dans l'étude et les exercices de piété. Par son exemple, il instruisait les jeunes gens qui l'entouraient et, les ayant sondés au plus profond, il avait découvert qu'ils étaient tout disposés à servir en l'état monastique. Il les rassembla un jour et leur tint ce discours : « Mes amis, je me suis résolu à fuir le monde et ses turbulences. On me promet la couronne de ce royaume, mais je suis prêt à y renoncer, comme je renonce aux richesses des Etats de mon père et à l'amour d'une belle dame digne d'un roi. Tout cela est certes désirable, mais cela excite l'envie et l'orgueil de ceux qui ne regardent que l'apparence extérieure des choses de ce monde. Pour être précis, je vous affirme, mes amis, que je suis prêt à quitter volontiers mon père, mes biens et même mon pays, pour courir après les vestiges de mon Sauveur et à chercher quelque lieu désert pour lui consacrer tous les jours de ma vie. »

Les jeunes gens, la larme à l'œil, rendirent grâce à Dieu et assurèrent leur prince qu'ils le suivraient partout où il irait, soit en mer, soit sur terre, afin de se consacrer eux aussi au service de Dieu. Efflam, réconforté par les paroles qu'ils venaient de prononcer, eut aussi les larmes aux yeux, et il les remercia chaleureusement de leur

fidélité et de leur confiance. Sur-le-champ, ils délibérèrent entre eux des moyens qu'ils emploieraient, dans le plus grand secret, pour quitter leur pays et s'en aller sur la mer à la recherche d'un lieu propice pour y établir un monastère.

Mais alors que tous leurs préparatifs étaient terminés, il advint quelque chose qui contraria fort Efflam : la princesse Enora, que le roi avait fait chercher dans son pays, venait de débarquer en Irlande afin d'y épouser l'héritier du royaume, comme cela avait été décidé dans le traité qui avait mis fin à la guerre. Efflam fut bien ennuyé par cette affaire et délibéra longuement en lui-même. Bien qu'il n'eût aucun désir de se marier, afin de ne pas contrarier son père et de ne pas compromettre la paix du royaume, il accepta de prendre Enora pour épouse devant Dieu et devant les hommes.

Les noces furent célébrées en grande pompe et magnificence, mais Efflam, qui n'en avait pas pour autant abandonné son projet, fit savoir aux jeunes gens qui avaient décidé de l'accompagner qu'ils devaient tenir prêt un navire fourni et équipé de tout ce qui était nécessaire et de le mettre à l'ancre dans le port le plus proche. Les jeunes gens obéirent en tout point à ce que leur avait demandé le prince Efflam.

Celui-ci, la nuit des noces, selon la coutume, se coucha auprès de sa jeune épouse, mais il commença par l'exhorter de garder intacte sa virginité et de vivre dans une perpétuelle continence. Ses paroles furent si douces et si persuasives qu'Enora se rendit à ses raisons et promit qu'elle vivrait avec lui comme mari et femme devant le monde, mais comme frère et sœur devant Dieu. Ayant ainsi obtenu son consentement, il lui révéla alors son projet de s'en aller sur la mer afin de trouver un lieu propice pour y établir un monastère. La jeune Enora en

fut fort troublée et attristée, à tel point qu'Efflam se repentit de lui avoir fait cette révélation, craignant qu'elle ne s'opposât à son départ. Aussi, quand Enora fut endormie, Efflam se glissa silencieusement hors du lit, s'habilla en hâte et, par des couloirs que lui seul connaissait, sortit furtivement de la maison royale et s'en alla directement vers le port où ses compagnons se tenaient prêts à appareiller. Puis, les ayant rejoints et ayant embarqué, il fit lever l'ancre et hisser les voiles. Ils sortirent ainsi du port et, comme le vent était favorable, ils cinglèrent en pleine mer, se laissant conduire par Dieu là où il lui plairait de les guider.

Cependant, quand la princesse Enora fut éveillée, ne trouvant plus son cher époux à ses côtés, elle se douta bien de ce qui était arrivé. Sans attendre le matin, dans son impatience, elle appela ses serviteurs et fit chercher Efflam de tous côtés. Mais ce fut en vain. Quand ce fut vraiment le jour et quand le roi et la reine apprirent les nouvelles, ils sombrèrent dans la consternation, et toute la cour avec eux.

Cependant, le prince et ses compagnons, le navire étant poussé par un fort vent de noroît, franchirent rapidement la mer et s'en vinrent aborder sur les côtes de la Bretagne armoricaine, au fond de la baie de sable qui est entre Toul-Efflam et Lok-Mikel, dite communément Lieue de Grève, en la paroisse de Plestin du diocèse de Tréguier. Et leur navire s'arrêta très exactement sous un grand rocher qui surgissait au milieu de la grève, et qu'on nommait Hirglas.

Or, en ce temps-là, il y avait, le long de la grève, une très grande forêt. Lorsqu'ils mirent pied à terre, Efflam et ses compagnons virent surgir de cette forêt un horrible dragon, lequel se retirait à travers la grève en direction de sa caverne, distante d'environ mille pas de ce rocher.

Et cette caverne paraissait profonde de neuf coudées tandis que son ouverture était à peu près de douze coudées. Les nouveaux arrivés comprirent bien que le monstre, de peur d'être pisté à la trace de ses griffes dans le sable et d'être alors assailli dans son antre, marchait à reculons. Ainsi, on aurait pensé qu'il ne faisait que sortir du lieu où il était entré réellement.

A cette époque, se trouvait en Bretagne armoricaine, à la cour du roi Hoël, premier du nom, le généreux Arthur, son cousin, couronné roi de toute l'île de Bretagne. Ce prince fort vaillant et courageux avait coutume de chasser les dragons et autres bêtes monstrueuses de cette sorte qui hantaient alors les forêts et les bois. Efflam, suivi de ses compagnons, marchait sur la grève et rencontra le roi Arthur au milieu d'une troupe de seigneurs et de valets. Efflam salua courtoisement le roi, lui dit qui il était et ce qu'il venait faire en ce pays. Arthur descendit aussitôt de son cheval et l'embrassa affectueusement, car ils étaient tous deux proches parents par la mère d'Efflam. Ils marchèrent longtemps ensemble en devisant familièrement.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la caverne du dragon, Arthur dit à Efflam qu'il s'étonnait de le voir marcher tranquillement avec tant d'assurance et de hardiesse sur ce rivage sablonneux, sans crainte ni appréhension de ce dragon hideux qui hantait ces lieux. Efflam lui répondit que les serviteurs de Dieu ne devaient rien craindre puisqu'ils étaient sous la protection et la sauvegarde du Seigneur. Il ajouta qu'il avait vu lui-même le monstre sortir de la forêt et se retirer dans sa caverne. Arthur, qui n'avait jamais pu découvrir où se terrait le dragon, supplia Efflam de l'y mener. Efflam l'y conduisit volontiers.

Une fois qu'ils furent arrivés devant la caverne, Arthur demanda à Efflam et à ses compagnons de se contenter

d'être spectateurs du combat qu'il voulait engager contre le monstre ; puis il empoigna sa massue tout en se protégeant de son bouclier et s'avança vers l'entrée de la caverne. Le dragon, furieux, cracha des flammes et vint attaquer le roi Arthur. Et le combat dura jusqu'à la fin du jour, quand Arthur, épuisé et mourant de soif, recula et vint s'allonger aux pieds d'Efflam, demandant désespérément à boire. Ses serviteurs étaient désemparés, car il n'y avait aucune source aux alentours qui pût procurer de l'eau potable. Alors Efflam, prenant le roi en pitié, adressa une fervente prière à Dieu, rappelant qu'il avait octroyé de l'eau à son serviteur Moïse lorsque celui-ci, à la tête des Hébreux, traversait le désert vers la Terre Promise, et suppliant de venir en aide à un autre de ses serviteurs qui était le roi Arthur, ardent défenseur de la foi et de la justice. Ayant terminé son oraison, Efflam fit le signe de la Croix et frappa trois fois le rocher de son bâton. Et tous furent bien étonnés de voir surgir alors un beau courant d'eau fraîche et limpide d'une cavité que le bâton avait creusée dans la pierre. Et cette source coule encore de nos jours : on dit que nombreux furent les malades qui vinrent par la suite en boire l'eau et qui furent miraculeusement guéris par l'intercession de saint Efflam.

Le roi Arthur, réconforté par l'eau qu'il venait de boire mais émerveillé par le prodige dont il avait été l'heureux bénéficiaire, se précipita à terre devant Efflam, lui saisit les genoux et lui dit qu'il se recommandait à ses prières afin qu'il pût venir à bout du monstre. Efflam lui répondit de laisser cette affaire entre ses mains et passa la nuit en prières. Le lendemain matin, il se présenta devant l'entrée de la caverne où se terrait le dragon et, d'une voix forte, il commanda à celui-ci de sortir. Alors, il s'agenouilla et récita une courte prière : « Jésus-Christ,

qui as dit à tes apôtres qu'en ton nom ils extermineraient les serpents, entends mon humble requête et octroie-nous que ce pays soit délivré des incommodités répandues par ce dragon et puisse ainsi te servir à jamais, toi qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vis et règnes par tous les siècles des siècles, amen. »

Efflam n'avait pas plus tôt terminé sa prière que le dragon monta sur un gros rocher qui s'avançait dans la grève et dominait la mer. Là, roulant les yeux de tous côtés, il lança un sifflement si horrible et si effroyable que tout le rivage en retentit. Ensuite, il baissa la tête et vomit une grande abondance de sang avant de se précipiter dans les flots et de s'y engloutir.

Le roi Arthur, ayant vu ce miracle, remercia Efflam de son aide et, avec sa troupe, reprit la mer et retourna dans son royaume. Quant à Efflam, il décida qu'il passerait la nuit en cet endroit. Le matin suivant, après avoir récité ses prières habituelles, il se mit à marcher sur la grève avec ses compagnons, cherchant quelque lieu propice pour s'y établir. Ils arrivèrent ainsi dans un petit vallon où coulait un ruisseau qui charriait du sable. Ils le remontèrent jusqu'à la source en un endroit fort agréable, et là, ils décidèrent tous d'y demeurer. Ils se mirent alors au travail et édifièrent une petite chapelle et des huttes pour se protéger des intempéries.

Le lendemain matin, ils allèrent explorer plus avant dans le pays jusqu'à une belle fontaine dont ils burent et se rafraîchirent, puis s'en retournèrent à leur ermitage. Ils eurent alors la surprise de trouver le repas apprêté et un ange assis tout auprès sur l'herbe, si blanc et si brillant qu'ils ne pouvaient même pas le regarder ni s'en approcher. Et l'ange leur dit d'une voix harmonieuse : « Venez, gens de valeur, et mangez hardiment de cette nourriture que votre Père céleste, pour l'amour duquel

vous avez tout quitté, vous a préparée par mon ministère. Car je suis par lui envoyé pour vous consoler en votre exil volontaire. » Cela dit, l'ange disparut, les laissant comblés d'une grande joie et allégresse spirituelle.

Cependant, la princesse Enora, qui se voyait plutôt veuve que mère de famille, ne cessait de pleurer depuis que son cher époux l'avait quittée. Comme elle savait pour quel motif Efflam s'était retiré du monde, elle finit par se décider à mener elle-même la même sainte existence que son mari, mais auprès de lui. Pour cela, il fallait qu'elle le retrouvât, et c'est pourquoi, dans le plus grand secret, elle fit équiper un bateau de cuir bien joint, cousu et poissé. Car, en ce temps-là, les peuples d'Irlande et de l'île de Bretagne usaient du cuir en leurs navires au lieu de planches et de poutres[1].

Une nuit, s'étant déguisée, Enora quitta furtivement la maison royale où elle résidait, entra dans le bateau et leva l'ancre, se laissant conduire où il plairait à Dieu. Elle navigua ainsi pendant trois jours et finit par aborder au port du Coz-Yaudet, à l'embouchure de la rivière du Léguer. Comme la mer s'était retirée, sa barque demeura à sec sur le sable, en une des écluses que le seigneur du lieu avait fait établir. Ce fut le fermier de ces écluses qui découvrit Enora, laquelle lui dit qu'elle recherchait un ermite nommé Efflam, qui était prince d'Irlande. Le fermier lui apprit qu'en effet, il connaissait un saint ermite de ce nom à trois lieues de là et, ému par son histoire, il lui fournit un cheval pour aller l'y rejoindre.

1. C'est la description de ce qu'on appelle en anglais « coracle », mot provenant du gaélique *curragh*. Ce type de bateau est toujours en usage dans le nord-ouest de l'Irlande, avec de la toile goudronnée au lieu de cuir, dressée sur un appareillage de bois.

Mais la nouvelle de l'arrivée d'Enora s'était répandue dans le pays. Le seigneur à qui appartenaient les écluses manda son fermier pour lui demander des explications. Aussitôt, fort intéressé par la présence sur ses terres d'une jeune princesse d'une rare beauté qui se disait fille d'un roi de l'île de Bretagne, qui cherchait son mari qui était devenu ermite en la paroisse de Plestin, le seigneur sauta sur son cheval et se précipita vers Plestin afin de la rejoindre.

Il força tant son cheval qu'il l'atteignit, du moins de vue. Mais Dieu rendit Enora si légère et d'une telle agilité qu'elle parvint à la cellule d'Efflam avant que le seigneur pût la rattraper. Elle ouvrit la porte de la cellule juste au moment où le seigneur allait la saisir et se précipita à l'intérieur. Et l'un des bras du seigneur, qu'il avait appuyé sur le mur, ne put se détacher, tandis que l'autre, qui avait à peine effleuré l'épaule d'Enora, devint sec et aride. Aussitôt, le seigneur comprit que Dieu l'avait puni de son injuste poursuite. Il manifesta un grand repentir et supplia Enora de prendre pitié de sa misère. Enora, à son tour, supplia Efflam de faire quelque chose pour soulager le malheureux. Efflam se mit en prière et, aussitôt, le seigneur retrouva l'usage de ses bras. En reconnaissance de ce bienfait, il donna à Efflam une belle terre pour qu'il pût y bâtir un grand monastère.

Quant à Efflam, il fut très heureux d'avoir retrouvé Enora et de constater que celle-ci était dans les mêmes dispositions que lui-même, voulant mener une existence de prière dans la chasteté la plus complète. Il lui bâtit une petite cellule à quelque distance de son ermitage, et c'est ainsi que les deux époux vécurent, chacun de son côté, dans une bonne intelligence, au service de Dieu. Mais un jour, sur la renommée qui s'était faite du monastère de Lannennok, en Cornouaille, qu'avait établi sainte

Ninnok, elle désira s'y retirer. Ayant obtenu la permission de son époux, devenu son père spirituel, elle le quitta pour ce monastère où elle vécut saintement de longues années.

Efflam, lui, demeura dans son ermitage avec ses compagnons. Ils construisirent de beaux bâtiments et la réputation d'Efflam ne fit que croître et augmenter dans toute la Bretagne. Un jour, un pieux ermite du nom de Gestin, qui revenait de Rome, vint le visiter. Gestin était très âgé et Efflam lui proposa de résider avec ses moines, mais Gestin déclina cette invitation, disant qu'il aimait mieux finir ses jours à l'écart, dans la plus complète solitude. C'est pourquoi l'endroit où s'était retiré Gestin s'appelle encore de nos jours Plestin, c'est-à-dire *Plou-Gestin*, la « paroisse de Gestin ».

Quant à Efflam, il demeura en son oratoire, au milieu des compagnons qui étaient venus avec lui de l'île de Bretagne. Il y vécut saintement jusqu'à un âge avancé et y mourut dévotement en l'an de grâce 512, entouré de l'affection et de la vénération de tous les siens. Son corps fut enseveli dans son oratoire, mais les miracles qui se firent journellement à son sépulcre éclatèrent tellement qu'on édifia par-dessus une belle chapelle, laquelle fut fort fréquentée par les pèlerins, tant étrangers que bretons, pour les grâces et faveurs qu'ils y recevaient par les mérites de ce glorieux saint[1].

Le culte de saint Efflam n'est guère développé en dehors d'un périmètre limité au rivage qui s'étend de l'embouchure du Léguer à celle de la rivière de

1. D'après Albert le Grand.

Morlaix. Il faut avouer que l'existence historique de ce saint est on ne peut plus suspecte. Le récit de sa vie, tel qu'il a été rédigé au XVIIe siècle par Albert le Grand, ne repose que sur des débris de traditions orales qui se réfèrent davantage à la mythologie celtique pré-chrétienne qu'à une prise en compte d'événements historiques. Certes, on y discerne un lointain écho des luttes incessantes que se livrèrent au début de l'ère chrétienne les Gaëls d'Irlande, demeurés indépendants de toute sujétion romaine, et les Bretons insulaires qui, au sein de l'Empire romain, se sentaient vraiment les « derniers Romains », selon l'expression fréquemment utilisée par Léon Fleuriot à propos des derniers temps de l'Empire d'Occident. Mais tout le reste est une sorte de « patchwork » où se retrouvent tous les ingrédients non seulement des contes populaires mais de tous les récits mythologiques des anciens Celtes.

La nuit de noces d'Efflam et d'Enora est en effet la transposition chrétienne de celle de Tristan et d'Yseult aux Blanches Mains telle qu'elle est racontée, à la fin du XIIe siècle, par l'Anglo-Normand Thomas dans son *Roman de Tristan*[1]. Dans le récit hagiographique, c'est pour obéir à son vœu de chasteté qu'Efflam refuse toute union charnelle avec son épouse légitime. Dans le poème de Thomas, c'est pour ne pas manquer à son vœu d'exclusivité envers Yseult la Blonde que Tristan, marié légitiment à la fille du roi Hoël d'Armorique, refuse d'accomplir son devoir

1. J'ai commenté longuement la nuit de noces de Tristan dans un chapitre de mon ouvrage sur *L'Amour courtois, ou le couple infernal*, Paris, Imago, 1987.

conjugal, prétextant une ancienne blessure qui le conduit à l'impuissance sexuelle. Et ce n'est peut-être pas un hasard si le personnage de Hoël, dont la résidence est à Carhaix, réapparaît dans le récit concernant saint Efflam[1].

L'épisode du dragon pourchassé par Arthur et jugulé ensuite par Efflam en dit d'ailleurs très long sur les origines mythologiques du récit hagiographique. Certes, comme saint Armel et beaucoup de saints bretons – et autres – plus ou moins hypothétiques, Efflam vient à bout d'un horrible monstre qui terrorise la contrée. Mais si l'on se limite à l'interprétation cléricale classique qui veut que cette action remarquable d'un saint personnage fraîchement débarqué dans un pays inconnu symbolise la victoire du Christianisme sur le Paganisme, on risque de tomber, par une interprétation à la lettre, dans une affligeante banalité, pour ne pas dire un non-sens absolu. Là encore, on rencontre le souvenir de Tristan,

1. Cet Hoël d'Armorique, personnage légendaire, est plus ou moins confondu avec d'autres fonctionnaires de l'Empire romain dans les récits médiévaux issus de la tradition littéraire rapportée par Robert de Boron, à la fin du XIIe siècle, et colportée ensuite par de nombreux continuateurs et adaptateurs, sur Merlin l'Enchanteur et le « saint » Graal. Voir J. Markale, *Merlin l'Enchanteur*, Paris, Albin Michel, 1992, et *Le Graal*, Paris, Albin Michel, 1994. Des recherches récentes, menées par un érudit passionné, Jean-Claude Even, font état de découvertes archéologiques qui mettent en évidence le rôle de l'antique forteresse gallo-romaine de Carhaix dans la formation de la légende arthurienne autour du « saint » Graal. Voir J.-C. Even, *Carhaix et Paule, le pays de Guenièvre, de Viviane et de Merlin*, Lannion, 1995, ainsi qu'une courte synthèse dans J. Markale, *Petite Encyclopédie du Graal*, Paris, Pygmalion, 1997, pp. 192-195.

vainqueur du « grand serpent crêté d'Irlande », obtenant de ce fait la princesse Yseult la Blonde en mariage pour son oncle le roi Mark de Cornouailles (Cornwall). Il s'agit de bien autre chose que de l'élimination des « superstitions » prêtées aux diverses religions pré-chrétiennes, en particulier le Druidisme.

Si l'on se réfère aux textes les plus anciens de l'humanité, la Bible hébraïque et les récits babyloniens, l'image du « dragon », ou du « serpent » représente la partie *obscure* de la création, pour ne pas dire son aspect *négatif* : c'est le « Léviathan », celui qui hante les profondeurs et qui parfois déborde de son antre pour venir semer la destruction sur la surface de la terre. D'où la nécessité de le combattre. Mais comment ? Dans la tradition chrétienne, répercutée dans l'*Apocalypse* (dont le nom signifie « révélation »), le dragon des profondeurs n'est pas tué par l'archange « saint » Michel, il est seulement « jugulé » et enchaîné pour mille ans, terme au bout duquel il peut se réveiller et venir envahir le monde. La représentation habituelle de « saint » Michel avec sa balance, soi-disant pour peser les âmes, indique nettement que cet archange est non pas un – injuste, puisqu'il appuie sur l'un des plateaux de la balance – « peseur d'âmes » mais un « équilibrateur », le garant de la conjonction harmonieuse entre la Lumière et l'Ombre, donc entre la Matière et l'Anti-Matière, ce qui permet à l'univers d'exister, c'est-à-dire d'être cohérent malgré sa « sortie hors de (sous-entendu le Dieu créateur) », sens réel du mot « existence ». Mais, en aucun cas, « saint » Michel, ou tout autre « saint » investi de la même mission, ne peut éliminer le Dragon : il se contente de le remettre à sa place, dans les profondeurs, l'empêchant de surgir hors des domaines qui

sont les siens. Et, inversement, le Dragon ne peut pas laisser la Lumière, représentée par « saint » Michel – et ici par « saint » Efflam – pénétrer dans ses domaines obscurs. C'est par cet équilibre, fragile et instable, que le monde est monde[1]. La « victoire » d'Efflam sur l'horrible dragon qui hante la Lieue de Grève n'est que l'avertissement donné aux puissances ombreuses des profondeurs de ne pas dépasser les limites qui leur sont imparties, et cela pour éviter la dislocation et l'anéantissement d'un univers, monde de réalités relatives et non absolues, qui ne peut exister que par l'équilibre de deux principes opposés. Ce n'est pas du *manichéisme* au sens iranien (et « mazdéen ») du terme, mais une simple constatation de faits réellement vécus depuis que le monde est monde.

De toute façon, on ne peut que constater la présence de l'archange « saint » Michel, chef des milices divines contre le Léviathan, sur la Lieue de Grève, cette longue étendue de sable intermédiaire entre le diocèse de Tréguier et celui de Saint-Pol-de-Léon, si riche en traditions diverses remontant au plus lointain des âges. La paroisse de Saint-Michel-en-Grève est sous son patronage, ce qui n'est certainement pas fortuit. En effet, les légendes locales font état d'une ville engloutie, non sous les flots, comme c'est le cas pour

1. Je me suis expliqué très longuement sur la signification de cette lutte entre l'Archange de Lumière et le Dragon des Ténèbres, dans mon ouvrage intitulé *Le Mont-Saint-Michel et l'énigme du Dragon*, Paris, Pygmalion, 1987, et je maintiens absolument l'argumentation que j'y ai exposée en fonction des textes bibliques et des traditions locales qui font du Mont-Saint-Michel l'un des points primordiaux par où s'opère cet équilibre entre l'Ombre et la Lumière, entre le Positif et le Négatif.

la fameuse ville d'Is, mais sous le sable[1]. Un conte populaire local, recueilli vers 1886 dans les Côtes-d'Armor[2], en fait état et prétend qu'on peut accéder à cette ville pendant la nuit de la Pentecôte, mais seulement entre les douze coups de minuit. De plus, il existe une légende concernant la célèbre et mystérieuse crypte qui se trouve sous l'église de Lanmeur, non loin de là, légende selon laquelle la fin du monde arrivera le jour où la crypte sera inondée[3]. En comparant ces diverses traditions, on est bien obligé d'admettre que la région de la Lieue de Grève est tout entière imprégnée de croyances concernant un « Autre Monde », invisible mais réel, qui est enfoui sous la surface, aussi bien de la mer que de la terre, à moins bien entendu que ce ne soit que dans la mémoire inconsciente des habitants du lieu.

La présence – et sa tentative malheureuse contre le dragon – du fabuleux roi Arthur dans cette histoire

---

1. Marc'harid Fulup, de Pluzunet, la principale informatrice du folkloriste Anatole Le Braz, était persuadée que l'authentique ville d'Is se trouvait enfouie sous le sable à Saint-Michel-en-Grève. Voir A. Le Braz, *La Légende de la Mort en Basse Bretagne*, II, pp. 41.

2. *Revue des Traditions populaires*, III (1888), pp. 103-104. C'est cette même légende qu'a utilisée, en la déformant considérablement, Emile Souvestre dans un de ses contes du *Foyer breton*, sous le titre « la Nuit de la Pentecôte ». J'en ai publié une version conforme à l'original dans mon ouvrage, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, nouvelle édition, Paris, Payot, 1984, pp. 107-108.

3. Cette crypte, où l'on ne peut tenir debout, comporte d'étranges piliers ornés de sculptures qui représentent des serpents, ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec l'épisode du dragon maté par saint Efflam. Voir J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne*, Paris, éd. du Rocher, 2001, pp. 261-263.

n'est assurément pas non plus due au hasard. Quel que soit le personnage historique qui en est le modèle (un chef de guerre au service des rois de Bretagne insulaire contre les Saxons), il est devenu le symbole d'une certaine forme de royauté de type celtique : le roi est le dispensateur des richesses du groupe social dont il est le pivot, il est le garant des contrats passés tant entre les humains qu'entre les humains et les puissances divines (comme Mithra dans la mythologie indienne), donc le médiateur et l'équilibrateur du monde, mais il ne peut rien accomplir s'il n'est pas en harmonie constante avec un « prêtre », c'est-à-dire avec un inspiré des dieux, un prophète et en quelque sorte un « magicien » (comme Varuna dans la mythologie indienne, qui fait pendant à Mithra). En l'occurrence, selon sa légende, le roi Arthur ne peut rien sans l'enchanteur Merlin, et ce couple restitue intégralement sur un plan littéraire et quelque peu fantasmatique une réalité sociale dûment constatée chez les peuples celtes : la société ne peut fonctionner que par l'alliance totale entre le Druide et le Roi, ce qui, après la christianisation, est devenu l'alliance entre le Prêtre (abbé ou évêque, voire les deux fonctions réunies en un même personnage) et le Roi. D'après tous les documents, chrétiens ou pré-chrétiens, cette coutume, en fait cette loi, ne souffre aucune exception.

Si l'on en croit l'abondante littérature médiévale européenne connue sous l'appellation de la « Table Ronde », le roi Arthur, tel qu'il a été « mythifié », apparaît effectivement comme un médiateur, un harmonisateur, un équilibrateur. On lui prête de nombreuses aventures et expéditions dans le but de remettre de l'ordre dans un monde tourmenté qui se

cherche et qui est en proie à toutes sortes de forces négatives. Mais il ne peut rien accomplir de valable sans l'assistance de Merlin, ce personnage ambigu, fils d'une « sainte » femme et d'un « diable », donc intermédiaire entre la spiritualité chrétienne et celle héritée d'un long passé druidique. Le roi Arthur légendaire combat les monstres, qu'ils soient humains ou surnaturels, afin de rétablir l'équilibre de son royaume, supprimant toute injustice et toute oppression, ces injustices et oppressions étant incarnées par des géants, des ogres, des dragons. Mais il n'est qu'un roi garant de traités dûment établis. Il n'a pas le pouvoir magique, le pouvoir surnaturel, le pouvoir spirituel, qui lui permettraient de vaincre tous les ennemis qui surgissent de l'ombre pour empêcher le monde de retrouver l'état primitif, celui d'avant la mystérieuse « chute » qui a fait des humains les « damnés de la terre ».

En l'occurrence, dans le récit hagiographique qui concerne « saint » Efflam, Arthur accomplit la mission qui lui est impartie. Mais, s'il n'est pas vaincu lui-même dans sa personne, il demeure impuissant devant le Dragon des Profondeurs, car il n'est qu'un humain, le « primus inter pares », c'est-à-dire le « premier parmi ses pairs ». Il n'a pas été revêtu de l'onction sacerdotale par laquelle un prêtre peut métamorphoser la matière en esprit. Il échoue dans sa tentative de juguler le monstre. Et c'est Efflam, le prêtre, sous-entendu le druide, le « saint », qui vient à son aide et qui complète spirituellement son œuvre temporelle, en parfaite harmonie d'ailleurs. Loin d'être un ouvrage d'édification à l'usage de fidèles convaincus d'avance, le récit transcrit par Albert le Grand, sans doute sans le comprendre dans son intensité, est riche d'enseignement et de sagesse.

Certes, malgré l'importance du culte qu'on lui rend dans cette région qui entoure la Lieue de Grève, il n'est guère probable que « saint » Efflam ait eu une existence historique réelle. Cela n'a d'ailleurs aucune importance, car les enjeux suggérés par le récit hagiographique dépassent de loin le domaine de ce qu'on est tenté d'appeler la « bondieuserie ». Ce qui est évoqué ici, ce ne sont pas tellement des faits réels ou supposés, c'est l'éternel combat d'une humanité aux prises avec les forces des ténèbres et qui cherche désespérément à regagner le « Royaume de Lumière » qu'elle a quitté lorsque ses ancêtres mythiques, Adam et Eve, cédant à l'orgueilleux désir d'être « comme des dieux », ont consommé sans vraiment en prendre conscience le fruit défendu de l'Arbre de la Connaissance.

Saint Gildas (Gweltaz)

Gildas, qu'on surnomme parfois « le Sage », naquit vers l'an 500 dans le royaume de Strathclyde, cette partie de la basse Ecosse qui était alors peuplée par ceux qu'on appelait les Bretons du Nord. Il était d'une grande famille princière et reçut une éducation digne d'un jeune noble. Et on l'envoya au monastère de Llantwit Major qu'avait fondé le moine Iltud, et qui était en ce temps-là l'école la plus brillante et la plus renommée de toute l'île de Bretagne. On dit qu'il était le plus jeune et le plus doué des élèves d'Iltud, parmi lesquels on comptait déjà Pol Aurélien, qui devait ensuite devenir le premier évêque de Léon, en Bretagne armoricaine, et Samson, qui lui-même allait bientôt établir son monastère à Dol, sur cette même péninsule, et être revêtu également de la dignité épiscopale.

Ses premières années furent exemptes des puérilités de l'âge. Il ne se distinguait que par son innocence et

ne parut jamais enfant dans sa conduite ni dans ses mœurs. Au contraire, on assure qu'il avait en lui toute la prudence et la maturité d'un vieillard, sans pour autant avoir perdu les agréments et l'aimable gaieté de la jeunesse. Humble, soumis, obéissant à son maître Iltud, doux et complaisant envers ses égaux, il se faisait aimer de tous parce que tous recevaient de lui des témoignages continuels d'une cordiale et sincère affection, sans que celle-ci eût rien de recherché ni de contraint. Et surtout, son application à l'étude ne pouvait être plus grande, si bien qu'il devint en peu de temps aussi versé dans les lettres profanes que dans la connaissance des Saintes Ecritures. Mais ce goût pour l'étude, loin de le détourner de sa vocation, renforçait en lui son attrait pour la solitude extrême, afin d'entretenir en celle-ci un perpétuel dialogue avec Dieu.

Ce fut cet attrait pour la solitude qui le poussa, avec la permission de son maître Iltud, à s'embarquer pour l'Irlande où il demeura plusieurs années, perfectionnant son étude au contact des grands savants qui enseignaient alors dans les monastères de cette île, où convergeaient des jeunes gens venus de toutes les régions de l'Europe. Il revint alors dans l'île de Bretagne et s'efforça de vivre selon ce que sa vocation lui dictait.

En ce temps-là régnait sur cette île un roi nommé Arthur. Ce roi, qui avait réussi à vaincre les Saxons, envahisseurs de ce pays, à la bataille du Mont-Badon, avait cependant fort à faire pour rétablir la paix dans son royaume, car de nombreux chefs contestaient son autorité et menaient contre lui une lutte sournoise qui ne semblait jamais devoir finir. Parmi ceux-ci se trouvait le propre frère de Gildas, qui se nommait Hueil, fils de Kaw. La querelle entre Arthur et Hueil était surtout due à leur rivalité auprès d'une femme qu'ils avaient courtisée tous les

deux. Arthur et Hueil, pour ce motif, s'étaient rencontrés l'un et l'autre et avaient engagé une sanglante bataille au cours de laquelle le roi avait été blessé à la cuisse. Mais Arthur, fort honteux d'avoir été vaincu ainsi en combat singulier à cause d'une histoire de femme, faisait tout son possible pour qu'on ignorât cette blessure.

Or, un jour, Arthur, qui était tombé amoureux d'une autre femme, avait rejoint celle-ci dans une assemblée ; mais pour ne pas se faire reconnaître, il avait revêtu des habits féminins. Pourtant Hueil, qui se trouvait parmi les assistants, reconnut son rival parce qu'il boitait légèrement et fit savoir à tout le monde que cette soi-disant femme était en réalité le roi et qu'il avait une blessure à la jambe. Arthur, furieux d'avoir été ainsi démasqué, s'arrangea par la suite pour capturer Hueil et, pour se venger, il le fit mettre à mort.

C'est alors que Gildas dut intervenir, en tant que frère du défunt et représentant de la famille de Kaw. Il se présenta devant le roi au cours d'une assemblée à laquelle il avait convié la plupart de ses vassaux, et demanda justice pour le forfait qui avait été commis. Arthur, fort embarrassé, et ne pouvant contredire Gildas, fut alors obligé de procurer à la famille de Kaw des compensations en objets de valeur et en terres. Et, depuis lors, malgré cette amende honorable, il y eut toujours inimitié entre le roi Arthur et Gildas[1].

1. Cet épisode provient d'un conte populaire gallois. Il semble qu'il n'y ait ici aucune réalité historique, mais cela explique pourquoi Gildas, dans son ouvrage *De Excidio Britanniae* (« la Chute de la Bretagne »), ne cite pas le roi Arthur à propos de la bataille du Mont-Badon qu'il décrit cependant, avec beaucoup de détails, comme une grande victoire des Bretons sur les Saxons.

Après cela, Gildas décida de quitter son île natale et de se rendre en des régions inconnues de la Bretagne armoricaine. Après avoir erré longtemps sur les côtes méridionales de la péninsule, il choisit, pour bâtir un ermitage, une petite île qu'on appelait Houat. Il y vécut dans les plus grandes privations, mais il eut le bonheur de convertir les quelques pêcheurs qui se trouvaient dans cette île triste et désolée, perdue en pleine mer. Il y acquit une telle réputation que celle-ci atteignit bientôt les rivages de l'Armorique et que nombreux furent ceux qui vinrent non seulement pour le consulter mais pour vivre en sa compagnie. De ce fait, voulant échapper à cet afflux de disciples, il se résolut à chercher ailleurs un endroit où il pût satisfaire son désir de solitude.

Il y avait alors, dans la presqu'île de Rhuys, une forteresse bâtie en haut d'une falaise abrupte qui donnait sur la mer. Il y transporta sa demeure, et ce fut certainement le seigneur du pays breton de Vannes qui lui fit offrande de cet emplacement abandonné depuis fort longtemps. C'était assurément un des endroits les plus sûrs et les plus fertiles de toute la côte, et quoique sa situation auprès de la mer lui donnât un aspect sauvage, il était des plus agréables par sa variété et son étendue. Mais Gildas, insensible à ces considérations, n'y trouva rien de plus à son gré que la solitude. Il aménagea le lieu de façon à ce qu'il pût accueillir de nombreux cénobites, et il eut la consolation de le voir rempli bientôt de plusieurs de ses disciples qui voulaient partager avec lui une vie austère mais tout entière dirigée vers les études. Et l'on dit que c'est dans ce monastère de Rhuys que Gildas écrivit une relation sur les malheurs de l'île de Bretagne livrée aux envahisseurs saxons, malheurs provoqués d'ailleurs par les Bretons eux-mêmes, relâchés dans leurs mœurs, indifférents aux grands principes de l'Evangile

et désunis par d'incessantes guerres fratricides qui se révélaient encore plus meurtrières que les affrontements qui les opposaient aux Saxons.

Cependant, les nombreux miracles qu'il opérait sur ce promontoire de Rhuys pour la guérison d'une infinité de malades rendirent le lieu trop fréquenté à son gré. L'amour du repos et de la prière l'obligea d'aller chercher de l'autre côté du golfe de Vannes, et au-delà même de la pointe de Quiberon, un désert où personne ne pût l'interrompre en ses méditations lorsqu'il voudrait s'y retirer. Il crut l'avoir trouvé sous un rocher situé au bord de la rivière du Blavet, où la nature avait formé une assez belle grotte, dont l'enfoncement allait de l'occident à l'orient. Cette disposition fit naître en lui la pensée d'y établir un oratoire. Il creusa encore davantage ce rocher, et l'on dit que Dieu lui donna miraculeusement du verre pour l'embellissement de cette chapelle, et une source vive pour la commodité de la demeure. Et c'est là, dans cette solitude, qu'il se retirait fréquemment pour échapper à la foule, n'admettant auprès de lui que son disciple Bieuzy qu'il avait en grande affection et qui observait les mêmes règles de vie.

En ce temps-là, dans la Bretagne armoricaine, régnait sur le nord de la péninsule un seigneur du nom de Konomor. C'était, à ce qu'on raconte, un brutal qui avait coutume d'user du mariage de la manière la plus détestable et la plus cruelle qu'on puisse imaginer. En effet, sans aucun amour pour toutes ses femmes, et ne recherchant leur alliance que pour assouvir la brutalité de sa passion pendant quelques jours, il ne manquait point de les poignarder dès qu'il s'apercevait qu'elles étaient enceintes. Il s'était déjà plusieurs fois rendu veuf de cette abominable manière, et si l'éclat de sa fortune et de son rang lui avait fait d'abord trouver aisément de

nouvelles alliances, il devint tellement l'exécration de tous, lorsqu'on le connut un peu mieux, que la fille la plus misérable n'aurait pas voulu, au prix d'une brillante élévation, courir le risque d'une aussi funeste union.

Or, Waroc'h, comte de Vannes, fils d'Hoël, premier du nom, avait une fille à qui Gildas avait inspiré de grands sentiments de religion et de vertu. Le comte, qui connaissait mieux que personne les mérites de sa fille, avait une tendre amitié pour elle et souhaitait l'établir dans les meilleures conditions. C'est alors que Konomor s'avisa de la demander en mariage. Il avait sollicité de Waroc'h la main de sa fille Tryphina, car c'est ainsi qu'elle se nommait, d'une manière qui faisait assez comprendre qu'un refus du comte entraînerait pour lui et ses Etats de graves désagréments. Aussi Waroc'h n'était-il pas peu embarrassé. Il se décida cependant à repousser cette demande, mais, de crainte d'irriter davantage Konomor, il colora ce refus des prétextes les plus spécieux, et l'accompagna de toutes les honnêtetés possibles.

Konomor ne se découragea pas : il envoya de nouveaux messagers pour faire de nouvelles propositions et, ayant appris que Gildas de Rhuys semblait avoir tout pouvoir sur le père et la fille, il convoqua l'abbé et tenta de le gagner par ses prières et ses flatteries, et de le tromper par des protestations d'une pénitence sincère et d'un véritable désir de changer de vie. Mais Gildas ne se laissa pas surprendre par les paroles mielleuses de Konomor, et il refusa de se rendre complice de ce qui lui paraissait une odieuse machination, répondant à son interlocuteur qu'il ne ferait jamais rien qui pût conduire la jeune Tryphina à un funeste sort, et son père au plus sombre désespoir.

Toutes ces réticences ne firent que rendre plus vives les instances de Konomor. Croyant qu'il négocierait

mieux cette affaire en personne, il sollicita une entrevue avec le comte Waroc'h à Vannes, et Gildas y fut lui-même convié. Dès que l'abbé de Rhuys fut arrivé, Waroc'h lui dit : « Père très vénérable, le seigneur Konomor me fait grand honneur en me demandant en mariage ma fille Tryphina, mais j'affirme solennellement qu'il ne l'aura jamais comme épouse si ce n'est de ta main. C'est à toi que je la confie. Vois si tu dois la lui donner. »

Gildas, comprenant bien que la guerre serait inévitable entre Waroc'h et Konomor si celui-ci essuyait un refus, et mettant toute sa confiance en Dieu, répondit au comte de Vannes : « De la part du Seigneur, j'accepte le don que tu me fais ici de la princesse. J'espère que par sa grâce je t'en rendrai toujours bon compte, et qu'il voudra être mon garant. Quant à toi, ajouta-t-il à l'adresse de Konomor, après lui avoir fait promettre par serment qu'il ne maltraiterait pas la princesse, souviens-toi que c'est bien de ma main, ou plutôt de la main de Dieu, que tu la reçois. Songe donc à traiter cette épouse qu'on t'accorde non plus comme la fille d'un homme mais comme la pupille du Seigneur qui te la confie. » Ainsi fut conclue l'alliance, et peu de temps après, on célébra le mariage, à la cérémonie duquel Gildas ne voulut pas être présent. Il se retira dans son monastère de Rhuys pour en recommander le succès à Dieu.

Les premiers temps de ce mariage furent d'un calme trompeur, mais cela ne dura guère. Ce qui devait rendre Tryphina plus chère à Konomor excita au contraire contre elle sa colère : il ne se fut pas plus tôt aperçu de sa grossesse qu'oubliant tout ce qu'il avait promis, il résolut de tuer son épouse. Il ne lui donna plus que des marques d'indignation et de haine, et un air de barbarie et de férocité qu'elle ne discernait que trop lui fit appréhender pour son enfant une mort injuste et sans

baptême, et pour elle-même un sort aussi funeste que celui qu'avaient enduré les précédentes femmes de son cruel mari.

Après avoir inutilement pleuré son malheur et celui des autres épouses de Konomor, elle crut, pour tenter d'échapper à son destin, ne pouvoir mieux faire que de s'enfuir chez son père, avec quelques-uns des serviteurs qui l'avaient accompagnée. Après avoir formé ce dessein, elle les avertit de se tenir prêts, et tout étant disposé de leur part, elle quitta secrètement la demeure de Konomor et prit hâtivement le chemin de Vannes.

Mais Konomor s'était aperçu de la fuite de son épouse. S'abandonnant tout entier à sa fureur, sans considérer ce qu'il avait à craindre du pouvoir que l'abbé Gildas avait auprès de Dieu, il sauta sur son cheval et la poursuivit. L'ayant retrouvée, cachée sous des feuillages, assez près du chemin, il tira son épée et coupa la tête de la malheureuse Tryphina, puis s'en retourna tranquillement en sa forteresse, sans même avoir conscience de l'horrible crime qu'il venait de commettre, non seulement contre son épouse, mais contre Gildas et Dieu lui-même, sans oublier l'enfant innocent que Tryphina portait dans ses flancs.

Mais Dieu ne pouvait tolérer une telle injustice. Gildas, averti par un ange, se précipita au lieu où Konomor venait de couper la tête de Tryphina[1]. La voyant ainsi toute sanglante sur le bord du chemin, il lui replaça la tête sur le cou et prononça une fervente prière. Et Tryphina

1. La tradition locale de Vannes prétend que le meurtre de Tryphina eut lieu au Bondon et qu'on porta ensuite le corps de la malheureuse au château de La Motte, devenu par la suite le palais épiscopal et, au XIXe siècle, la préfecture. C'est là que Gildas aurait ressuscité sainte Tryphina.

tressaillit et revint à la vie. Gildas la ramena chez son père, le comte de Vannes et, peu après, Tryphina eut un fils auquel Gildas donna son nom, mais qui fut bientôt surnommé Trec'h-Meur, c'est-à-dire le « grand vainqueur ». C'est ce saint Trémeur qui est honoré à Carhaix ainsi que dans plusieurs paroisses de Bretagne[1] où il est représenté avec sa sainte mère Tryphina.

Quand ce miracle eut été opéré, Gildas revint en son monastère de Rhuys où il avait assemblé une nombreuse communauté de disciples tout entiers tournés vers le service de Dieu. Il y vécut encore bien longtemps. Et l'on dit qu'il recevait dans son enclos monastique non seulement des moines venus chercher des instructions auprès de lui, mais également des lettrés et des poètes, comme le célèbre Taliesin, qui fut chef des Bardes de la Cambrie au temps du roi Arthur et du roi Uryen Reghed. Quelquefois, il se retirait à son ermitage du Blavet, mais lorsqu'il voulait s'occuper exclusivement de Dieu, dans un plus grand éloignement de toutes sortes d'occupations temporelles, il s'en allait dans l'île d'Houat, qui fut toujours sa solitude préférée. C'est là qu'il mourut en l'an 570, après avoir demandé à ses religieux de mettre son corps dans une barque, avec la pierre qui lui servait de chevet, et d'abandonner cette barque au gré des flots[2].

1. Notamment à Sainte-Triphine (Côtes-d'Armor).

2. D'après Dom Lobineau, lequel utilise pour ce récit des éléments empruntés à la *Vita Gildae*, écrite vers 1050 par un certain Vitalis, moine de Rhuys et à un autre récit, fort suspect, la *Vita Gildae*, écrite au début du XIIIe siècle par Caradoc de Llancarvan, collecteur de traditions diverses qui a tout fait pour mettre en valeur une relation supposée entre Gildas et le roi Arthur. La référence au célèbre barde mi-historique mi-légendaire Taliesin se trouve dans la *Vita Merlini*, écrite par Geoffroy de Monmouth vers 1130.

Les historiens ont longuement discuté pour tenter de savoir si le saint fondateur du monastère de Rhuys était le même que le moine insulaire, originaire de la région de Glasgow, auteur du *De Excidio Britanniae*, écrit en latin vers 540, ouvrage précieux s'il en fut et qui est l'un des rares témoignages historiques de première main sur cette époque de la lutte des Bretons contre les Saxons et de l'émigration massive vers la péninsule armoricaine. Il faut bien avouer que le problème est loin d'avoir été résolu. Cependant, il est plus que probable que l'auteur de cette « Ruine de la Bretagne » et le fondateur de la célèbre abbaye de Rhuys – qui eut, au XIIe siècle, Abélard pour abbé – ne font qu'une seule et même personne, un moine inspiré et fin lettré, comme le furent saint Pol Aurélien du Léon et saint Samson de Dol, eux aussi brillants élèves de cette véritable « université » que constituait, sous l'autorité de saint Iltud (d'origine armoricaine), le monastère de Llanilltud (Llantwit Major) au Pays de Galles, qui fut célèbre pendant tout le Moyen Age.

Il y a une partie tout à fait historique dans le récit de la vie de saint Gildas. Son témoignage sur l'émigration bretonne vers la péninsule armoricaine au VIe siècle est absolument essentiel. Dans son *De Excidio Britanniae*, il trace un portrait peu flatteur des Bretons – insulaires – qu'il rend responsables de leurs malheurs tant par le relâchement de leurs mœurs que par leurs dissensions intestines. En fait, on s'aperçoit qu'à l'époque, ces Bretons insulaires sont divisés en deux partis nettement opposés : il y a un « parti ultra que Vortigern [le "saint" Gurthiern des Bretons-armoricains] représente et qui, opposé aux Pictes et aux Scots, l'est également aux Romains au

point de préférer faire appel aux Saxons, avec les conséquences qui bouleversèrent l'île, d'un autre côté, un parti *britto-romain* représenté par Ambrosius Aurelianus [l'Emrys Gwledig des traditions galloises] et les gens d'église. Ce parti fait tout pour maintenir les liens avec Rome après le départ des troupes romaines au début du Ve siècle. [...] Gildas, sévère pour les Barbares et même pour les Bretons, est constamment favorable aux Romains[1] ». Cela explique également les démêlés qu'eut l'énigmatique Konomor, comte de Poher et de Léon, mais également roi d'un double royaume de Domnonée, au sud-ouest de l'Angleterre et dans le nord de la Bretagne armoricaine, avec le clergé de son temps, Gildas bien entendu, mais également Samson de Dol, son ancien condisciple.

Il est évident que si l'épisode concernant la rivalité entre Arthur et Hueil peut correspondre à une réalité historique, celui qui met en scène Konomor et Tryphina ressort, sinon du conte populaire le plus traditionnel, du moins d'une transcription bien chrétienne d'un thème mythologique ancien qui se réfère à l'antique culte des têtes coupées, culte attesté non seulement chez les Irlandais d'après leurs épopées, mais chez les Gaulois, selon les historiens grecs et latins et l'archéologie elle-même.

Ce thème mythologique est d'ailleurs tout à fait extraordinaire. Bien sûr, l'histoire de Konomor est conforme au conte populaire de Barbe-Bleue répercuté par Charles Perrault. Mais Konomor est-il à l'origine du conte ? Nul ne le sait. Ce qui est plus intéressant, c'est l'épisode de la fuite de Tryphina,

1. Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980, p. 237, d'après une thèse inédite de F. Kerlouégan.

car il remet en question les interprétations classiques et généralement admises de certains personnages du folklore français bien connus depuis Rabelais, en particulier Gargantua et Pantagruel.

En effet, une variante de ce conte, recueillie au début du XXe siècle dans la région de Camors (Morbihan) sur les Landes de Lanvaux, « Le méchant seigneur de Kamorh[1] », présente une situation identique. Le méchant seigneur tue ses femmes lorsqu'il apprend qu'elles sont enceintes. Mais l'une d'elles s'enfuit et est sauvée par un « Gergan », qu'on dit être « marchand de sel ». Le « Gergan » cache la jeune femme et jette une poignée de sel sur le château du méchant seigneur, anéantissant le château et le seigneur lui-même. Le nom de Konomor n'est pas mentionné, mais la tradition locale met toujours son nom en rapport avec celui de Camors (en breton Kamorh), à cause d'une vague homonymie.

C'est dans les petits détails que l'histoire devient curieuse. En effet, le mot « gergan » est la forme vannetaise du breton-armoricain *gargam*, littéralement « à la cuisse courbe », autrement dit « boiteux ». Cela ouvre de nouveaux horizons sur l'origine du nom de Gargantua, personnage qui non seulement appartient au folklore européen mais représente une antique divinité gigantesque que les Bretons insulaires appellent *Gurgunt* et que l'on reconnaît dans le *Dagda* des épopées irlandaises. De plus, le fait que ce « Gergan » soit marchand de sel et qu'il anéantisse le seigneur en lui lançant une poignée de sel évoque inévitablement Pantagruel, fils de Gargantua selon Rabelais,

1. Récit complet dans J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, 1984, pp. 25-26.

qui assèche ses ennemis en leur jetant du sel. Et Pantagruel, loin d'être une invention de Rabelais, peut être reconnu dans le théâtre religieux de la fin du Moyen Age sous l'aspect d'un diable qui tourmente les humains en leur jetant du sel[1].

En somme, dans cet épisode, saint Gildas joue le même rôle que le « Gergan », c'est-à-dire Gargantua, « le bon géant » ou Dagda, « le dieu bon ». Il est incontestable que Gildas recouvre une antique divinité protectrice des faibles et des opprimés. Mais cette remontée du mythe dans le récit hagiographique ne met nullement en doute l'existence réelle de saint Gildas dont le culte est si répandu non seulement dans toute la Bretagne armoricaine, comme en témoignent de nombreux toponymes (surtout « Loqueltas »), mais également dans une Grande-Bretagne qui n'a pas oublié son passé celtique. Et surtout, par son œuvre, à la fois le récit de « la ruine de la Bretagne » et la fondation du monastère de Rhuys, saint Gildas acquiert une importance particulière dans la connaissance qu'on peut avoir de cette époque si troublée, et parfois fort obscure, qu'est le VIe siècle.

1. Voir J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne*, Paris, Le Rocher, 2001, pp. 55-66.

Saint Gouesnou (Gouëno)

Gouesnou naquit en l'île de Bretagne, de parents de fortune médiocre, qui cependant firent l'impossible pour l'élever dans les meilleures conditions avec son frère Majan et sa sœur Tugdona. Quand ils eurent atteint l'âge adulte, Gouesnou, son frère et sa sœur décidèrent de passer la mer et de vivre en solitaires dans la Bretagne armoricaine. Ils abordèrent ainsi dans la ville de Brest et, ayant distribué tout ce qu'ils possédaient aux pauvres du pays, ils se cherchèrent chacun un lieu pour y construire un ermitage. C'est ainsi que Majan se retira en un endroit qui se nomme à présent Loc-Majan et que Tugdona entra dans une communauté de femmes qui résidaient à l'emplacement de l'actuelle paroisse de Saint-Renan. Quant à Gouesnou, il se construisit une hutte de branchages sur une lande déserte, à une lieue et demie de la ville de Brest, et là, il se livrait à de nombreux exercices de piété.

Il y avait, en ce temps-là, un seigneur de Léon qu'on disait être le fils du comte Konomor, que Judual, roi de Bretagne, après de nombreuses vicissitudes, avait vaincu et tué. Ce seigneur chassait un jour sur la lande déserte où Gouesnou avait bâti sa hutte. Curieux de savoir qui habitait en une cabane si rudimentaire, le seigneur descendit de cheval et s'en alla saluer l'ermite qui était en méditation. Lui ayant demandé qui il était et d'où il venait et ayant entendu le récit que lui faisait Gouesnou de sa vie passée, il le prit en affection et, inspiré par Dieu, lui offrit autant de terrain pour y bâtir un monastère qu'il en pourrait clore de fossés en un jour.

Gouesnou accepta volontiers le don qu'on lui proposait et, ayant saisi de sa main une fourche, il se mit en marche en la traînant par terre et parcourut ainsi deux lieues en carré. Mais, chose étrange, au fur et à mesure qu'il avançait, la terre se levait derrière lui de part et d'autre et formait un grand fossé comme ceux qui servent à séparer les enclos. Le seigneur, ayant vu de ses yeux ce miracle, fut plus que jamais persuadé que Gouesnou était un saint homme. Aussi, ne se contentant pas seulement du don de la terre, il fit bâtir à ses frais le monastère qu'il lui destinait. A cette fin, il convoqua des ouvriers qui se mirent au travail sur les plans qu'avait dressés Majan, le frère de Gouesnou, qui était expert en l'art d'architecture. Et tandis qu'on édifiait le monastère matériel, Gouesnou disposait des pierres vives pour le bâtiment spirituel, un beau sanctuaire digne d'une sainte communauté dans lequel Gouesnou avait l'intention d'instruire la jeunesse.

Une seule chose était désagréable en ce lieu : le manque d'eau, tant pour l'usage courant du monastère que pour la commodité des ouvriers qui étaient obligés d'aller en chercher assez loin. Mais Dieu y pourvut et révéla à Gouesnou un certain endroit où, ayant creusé

deux pieds en terre, il fit jaillir une source d'eau claire et limpide. Cette fontaine fut nettoyée par Majan et on l'entoura d'un muret de pierre grise pour y retenir l'eau, la laissant seulement écouler par un petit ruisseau qui allait arroser un bel arbre que Gouesnou avait planté de sa propre main. Et quand le monastère fut achevé, l'église fut solennellement dédiée par l'évêque de Léon, qui était alors saint Houärdon.

Gouesnou et les disciples qui étaient venus se joindre à lui menaient une existence austère dans cet enclos monastique. Gouesnou prenait bien soin de fuir la conversation des femmes et ne leur permettait pas d'entrer ailleurs que dans l'église. Et pour marquer jusqu'où elles pouvaient aller librement, sans scrupules et sans danger, il fit élever une grande pierre qu'il leur était interdit de franchir. On raconte d'ailleurs qu'une femme, ayant voulu passer, en dépit de la défense de Gouesnou, tomba à terre raide morte. On ajoute qu'une autre femme, ayant poussé une sienne compagne de l'autre côté de cette pierre, reçut le même châtiment tandis que celle qui était passée involontairement demeura indemne.

Pendant qu'on travaillait à la construction du monastère, Gouesnou avait coutume d'aller dans les villages voisins quêter des vivres pour nourrir ses ouvriers. Un jour, ayant demandé un fromage de lait[1] à une femme, celle-ci le lui refusa sèchement, prétextant qu'elle n'en avait point. Gouesnou, en souriant, lui répondit : « Tu crois mentir, certes, mais en fait, tu dis la vérité. Tu crois avoir le fromage que tu m'as refusé, mais en réalité tu n'en as pas. » Et lorsque Gouesnou fut parti et qu'elle ouvrit l'armoire où elle serrait ses provisions, elle fut bien étonnée et bien

1. En langue bretonne, le mot *fourmaj* employé seul désigne diverses sortes de charcuteries.

marrie de voir que tous ses fromages avaient été changés en gros cailloux tels qu'on en rencontre sur le rivage de la mer. Elle comprit que Dieu l'avait punie de son manque de charité. Elle prit les cailloux, les porta à Gouesnou et lui demanda pardon. Il lui donna alors sa bénédiction et la renvoya chez elle en paix. Mais en mémoire de ce miracle, ces cailloux furent longtemps conservés dans l'église de la paroisse actuelle de Gouesnou.

Cependant, à la mort de saint Houärnon, c'est Gouesnou qui fut élu évêque de Léon, et il gouverna son diocèse pendant vingt-quatre ans avec une grande sagesse. Un jour, en compagnie de son frère Majan, il s'en alla visiter un saint personnage du nom de Corbasius, qui faisait construire un monastère au lieu qui est maintenant Quimperlé. Comme il considérait la structure de l'édifice, en présence de Corbasius et de son architecte, on en vint à parler du propre monastère de Gouesnou, pour lequel Majan avait employé le meilleur de son art. Mais plus Gouesnou vantait les mérites de Majan, plus l'architecte de Corbasius se sentait mal à l'aise, croyant qu'on diminuait son travail en insistant sur la perfection d'un autre ouvrage. Il fut saisi d'une grande colère contre Gouesnou et, étant monté sur un échafaudage dressé pour lambrisser l'église, il laissa, comme par mégarde, tomber son marteau sur la tête de l'évêque de Léon. Le choc fut si rude que le marteau brisa le crâne du prélat et pénétra jusqu'au cerveau.

C'est ainsi que mourut Gouesnou, saint anachorète, puis sage évêque de Léon, à Quimperlé, en l'année 675. Et ce fut Corbasius qui le fit enterrer par ses religieux dans l'église même où son malheureux visiteur avait péri victime de l'injuste jalousie de son architecte[1].

---

1. D'après Albert le Grand.

Il n'y a aucune raison de ne pas croire à l'existence réelle de saint Gouesnou, même si les dates auxquelles on le fait vivre ne sont pas nettement définies. Ce qui ressort de la légende, ce sont les détails quelque peu pittoresques qui ont été ajoutés au récit historique primitif qui relève non pas seulement de la tradition populaire, toujours prête à admettre le merveilleux, mais encore de l'ancienne mythologie. En effet, s'il est courant de voir un saint fondateur entourer le futur enclos monastique de façon plus ou moins miraculeuse, l'épisode dans lequel, traînant une fourche derrière lui, il délimite son terrain tandis que se creuse miraculeusement un fossé, rappelle curieusement un passage de l'épopée irlandaise dite « la seconde bataille de Mag-Tured[1] ». On y voit en effet Dagda, l'un des chefs des fameuses « tribus de la déesse Dana », accomplir les mêmes gestes – et le même miracle.

Quant à la métamorphose des fromages en pierre en guise de punition pour un manquement à la charité, c'est un motif courant dans la littérature hagiographique. Il faut cependant remarquer que l'attitude de Gouesnou, lorsque la femme vient faire amende honorable, n'est guère plus conforme à l'enseignement évangélique. Il se contente en effet de bénir la femme, mais n'en lève pas pour autant le « sort » qu'il a jeté sur elle. Car il s'agit bel et bien ici d'un « sort », d'un de ces *gessa* que les druides ou les satiristes de l'Irlande pré-chrétienne lançaient sur tous ceux qui leur causaient du

1. Récit complet dans J. Markale, *Les Conquérants de l'Ile Verte*, premier volume de la série *La Grande Epopée des Celtes*, pp. 123-148.

tort, se moquaient d'eux ou agissaient contre l'ordre établi. En l'occurrence, Gouesnou pratique une magie « druidique », comme celle que la tradition prétend que saint Patrick mettait en œuvre pour contrer les prétentions des druides et leur démontrer que la « magie chrétienne » était plus efficace que la « magie païenne ». Il est vrai que le sacré est toujours ambigu et que, dans les campagnes bretonnes, on est toujours disposé à croire que le prêtre – donc un exorciste –, s'il peut chasser les démons, peut également les soumettre à sa volonté, et qu'il accomplit donc, selon l'expression populaire, des « tours de physique ».

Beaucoup plus grave est l'épisode de la pierre que ne doivent pas franchir les femmes. Il témoigne d'une gynophobie poussée à l'extrême. La femme y est complètement « diabolisée ». C'est un être maudit que tout « saint » doit fuir. On finit par se demander si la vertu de ces « saints » est si assurée, puisqu'ils se mettent toujours des barrières entre la tentation et eux-mêmes, comme s'ils craignaient d'y succomber. D'ailleurs, la lecture des différents pénitentiels irlandais, en particulier celui de saint Colomban qui a été longtemps en usage sur le continent[1], comme l'analyse du *De Excidio Britanniae* de saint Gildas, est révélatrice de ce qui se passait, réellement, dans le domaine de la sexualité, dans les monastères de type celtique comme dans ceux qui suivaient le modèle romain aux VIe et VIIe siècles. Ces pénitentiels insistent lourdement sur les fautes contre la chasteté, toutes tarifées selon un barème très précis si l'on veut se faire pardonner.

1. Voir J. Markale, *Le Christianisme celtique*, ainsi que *Le Périple de saint Colomban*.

Il n'empêche que l'attitude de « saint » Gouesnou tient davantage du sectarisme et même de l'intolérance pure et dure que de l'honnête observance de la morale chrétienne traditionnelle. Il est difficile d'admettre le sort réservé à toute femme qui franchit la fameuse pierre-frontière, y compris à celle qui pousse de l'autre côté sa compagne. Et, d'après le récit, Gouesnou ne fait rien pour remédier à cet état de fait : pour lui, comme pour la femme qui avait refusé le fromage, le châtiment n'est assorti d'aucune circonstance atténuante. On se croirait revenu au temps où, selon les *Actes des Apôtres* (V, 1-11), les nommés Ananie et Saphire, ayant vendu tous leurs biens pour rejoindre la communauté chrétienne, et en ayant gardé une partie pour eux-mêmes au lieu de la remettre en totalité aux Apôtres, furent foudroyés par la colère de Dieu et moururent l'un après l'autre. Il y a là un signe évident d'un odieux fanatisme, qu'on appellerait de nos jours du « fondamentalisme », fanatisme conduisant aux pires aberrations et qui, malheureusement, a souvent été pratiqué, encore dans l'histoire récente, dans ce pays de Léon où se situe cette histoire de saint Gouesnou[1].

---

1. Dans le Nord-Finistère, les exemples ne manquent pas de cas où, en plein milieu du XXe siècle, dans certaines communes rurales, l'on refusait de vendre quoi que ce fût à un instituteur ou à une institutrice de l'école publique sous prétexte qu'elle représentait « l'école du Diable ».

Saint Goulven (Goulc'hen)

Au temps du pape Vigilius et de l'empereur Justinien[1], en l'an de grâce 540, alors que régnait en Bretagne armoricaine le roi Hoël, deuxième du nom[2], un homme du nom de Glaudan quitta l'île de Bretagne et aborda sur les côtes de la province de Léon, avec sa femme que l'on appelait Gologwenn, c'est-à-dire « lumière blanche ». Etant sortis de leur navire, ils suivirent un chemin le long du rivage et arrivèrent en la paroisse de Plouïder, distante de deux lieues de la ville de Lesneven. Ils voulaient aller encore plus avant, mais la nuit les surprit sur la grève, du côté de Plonéour-Trez, de telle sorte qu'ils furent

1. Il s'agit de l'empereur d'Orient, inspirateur du célèbre « Code Justinien ».
2. Personnage plus ou moins inconnu, mais confondu ici, semble-t-il, avec l'Hoël de Carhaix, cousin du fabuleux roi Arthur dans l'une des versions des romans de la Table Ronde.

contraints de chercher un asile pour s'y reposer. Dans un village qui s'appelait Brengorut, ils demandèrent l'hospitalité à un paysan, mais celui-ci, considérant l'état misérable de ces étrangers, leur refusa tout net, et ils durent se réfugier sous les arbres d'un bosquet où Gologwenn accoucha d'un fils auquel son père donna le nom de Goulven.

Quand le matin fut venu, Glaudan s'en alla vers la maison la plus proche pour demander un peu d'eau, afin de laver l'enfant et rafraîchir la mère, qui était extrêmement altérée. Mais il fut éconduit brutalement. Cependant, un voisin prit pitié de lui et lui prêta une jarre, lui montrant le sentier qui, à travers la forêt, conduisait à une fontaine. Mais, étant entré dans la forêt, comme le chemin était encombré de feuillages, il s'égara et perdit tout le reste de la journée à courir après la fontaine sans jamais la trouver, de telle sorte qu'il ne revint que le soir, fort découragé, auprès de sa femme et de son enfant.

Voyant qu'il avait couru en vain et que sa femme était dans la plus extrême nécessité et que son fils était faible et débile, il eut recours à Dieu et, se jetant à genoux, supplia le Ciel de leur venir en aide. Or, dès que sa prière fut terminée, l'eau jaillit de dessous terre près de lui, entre deux roches, répandant une eau claire et abondante. Gologwenn en but avidement, puis elle y lava son enfant, se disant en elle-même que celui-ci serait, par la grâce qui venait de lui être accordée, une vive source de sainteté, à laquelle les hommes altérés de désespoir viendraient puiser, dans ses eaux salutaires, un réconfort et un courage incomparables. Et cette fontaine miraculeuse se voit encore près de l'église de Goulven, à laquelle burent, avec foi et dévotion, de nombreuses personnes atteintes de diverses maladies et qui en furent incontinent guéries.

Le bruit du jaillissement miraculeux de cette fontaine se répandit tout alentour. Bientôt, une grande foule y accourut, et parmi celle-ci un homme riche et craignant Dieu du nom de Godian, lequel, inspiré de Dieu et ému de compassion envers la misère de ces pauvres étrangers, leur offrit ses biens, les logea, assista Gologwenn de tous ses soins et tint l'enfant sur les fonts baptismaux. Plus tard, alors que Goulven commençait à parler, il l'envoya aux écoles et fit en sorte de l'entretenir pendant toutes ses études.

Celles-ci achevées, Goulven commença à fréquenter plus assidûment les églises, à lire les Saintes Ecritures et à catéchiser le peuple. Dieu aussi commença à le faire connaître par les grands miracles qu'il accomplissait en son nom, mais lui, qui se méfiait du Diable et de ses pièges, voyant que tout le monde venait à lui pour écouter ses salutaires instructions, prit la résolution de se retirer en quelque endroit désert afin d'y servir Dieu en plus grande tranquillité. Cependant, comme son père et sa mère étaient passés de vie à trépas, Godian, son bienfaiteur, qui n'avait pas d'enfant et qui souhaitait faire de Goulven son unique héritier, tenta de le détourner de sa vocation.

Mais il ne put venir à bout de la tenace résolution de Goulven. Il quitta donc la maison de Godian, au grand regret de toute la famille, et il s'en alla le long du rivage jusqu'à ce qu'il découvrît un petit bois bien abrité au creux d'un vallon où, ayant fait le choix d'un endroit propice, il décida de s'établir. Il y édifia d'abord une petite chapelle carrée qui résista longtemps aux intempéries et qu'on appelait *Penity sant Goulc'hen*, c'est-à-dire la « maison de pénitence de saint Goulven ». On dit que la porte de cette maison, qui donnait sur le nord, était constamment ouverte, exposée aux vents froids qui

venaient de la mer et qui sont si furieux sur ces côtes, mais que jamais Goulven, ni ceux qui venaient le visiter, n'en subirent les incommodités, comme s'ils se trouvaient dans un manoir bien clos.

Il ne résidait guère depuis longtemps dans ce lieu que le bruit de sa sainteté s'était répandu à travers tout le pays, de telle sorte qu'il y avait des foules à venir le trouver. Et le chemin qui y menait, autrefois encombré de buissons épineux qui le rendaient presque inaccessible, devint bientôt une véritable avenue comme celles qui s'ouvrent aux limites d'une ville. Il admettait volontiers tous ceux qui le visitaient, soit pour être instruits dans la religion, soit pour se recommander à ses prières, soit pour être guéris de leurs infirmités. Mais s'il permettait aux hommes d'entrer dans son petit ermitage pour y dire leurs prières en son oratoire, il interdisait aux femmes d'aller plus avant que la limite de son enclos. En ce lieu, il passait des journées entières en prière et contemplation. Il ne mangeait rien d'autre qu'un peu de pain et buvait de l'eau, et tenait clôture continuelle en son ermitage, n'en sortant qu'une fois par jour pour faire une promenade aux environs immédiats. Mais il avait coutume, pendant cette promenade, de s'arrêter trois fois devant trois croix qu'il avait lui-même plantées pour y prier et remercier Dieu.

Or, pendant qu'il menait cette existence austère dans la solitude et la privation, les Danois et les hommes du Nord, qui tenaient la mer à cette époque, pillant et écumant tout ce qui était bâti face à l'océan, abordèrent sur les côtes du Léon. Ils mirent leurs navires à couvert dans des anses abritées et, en hordes confuses, se jetèrent sur l'arrière-pays pour y accumuler nourriture et richesses diverses. Le seigneur de Léon, qui se nommait Even, qui résidait alors en la ville de Lesneven, fit armer tous ses

sujets afin de résister à ces envahisseurs et les rejeter bien loin des rivages.

Mais avant d'aller à la rencontre de ces barbares, il alla trouver Goulven dans son ermitage. Goulven était à genoux devant une croix. Le comte Even le salua humblement et lui dit qu'il venait lui annoncer qu'une armée d'infidèles avait débarqué non loin de là, qu'il s'apprêtait à les combattre et que, pour assurer la victoire des chrétiens sur ces païens, il le suppliait de demander à Dieu de donner à ses soldats et à lui-même le courage et l'énergie nécessaires en ces circonstances. Goulven lui répondit : « Seigneur Even, va hardiment au combat avec tes hommes, et quand tu auras vaincu tes ennemis, reviens me voir en ce lieu. »

Le comte Even, ayant reçu la bénédiction de Goulven, remonta sur son cheval et s'en retourna en sa ville de Lesneven. Là, ayant fait préparer ses troupes, il les conduisit, le lendemain matin, droit vers les ennemis. Les suivant à la fumée des maisons brûlées, au son du tocsin et à la clameur éperdue des paysans, il affronta les Danois et les hommes du Nord alors qu'ils étaient en désordre, s'éparpillant par bandes, chargés de butin, en route vers leurs navires. Le comte Even leur coupa le chemin et se jeta sur eux avec la moitié de son armée, les faisant attaquer par-derrière par l'autre moitié, de telle sorte qu'ils furent complètement encerclés, ne pouvant ni avancer ni reculer. C'est ainsi qu'ils furent défaits. Très peu d'entre eux purent se frayer un passage et se jeter dans les chaloupes, qu'ils tenaient amarrées au rivage, afin de regagner leurs navires. Là, levant immédiatement les voiles, ils prirent la fuite éperdument sans aucune envie de demeurer en cette terre d'où on les chassait si brutalement. Quant au butin qu'ils avaient amassé, il resta aux mains d'Even et des hommes qui l'avaient assisté en ce combat.

Ce même jour, le comte Even, victorieux et triomphant, s'en retourna à Lesneven, ville qu'il avait fortifiée et ceinte d'une muraille très solide, ville dans laquelle il rendit grâces à Dieu de sa victoire et distribua le butin récupéré à ses hommes. Après quoi, il réunit tous les chefs et principaux officiers et les convia à un festin. Mais comme il se lavait les mains avant le repas, il se souvint que Goulven lui avait demandé de revenir vers lui après la victoire qu'il souhaitait si ardemment. Il présenta ses excuses aux convives, les pria de faire bonne chère pendant son absence et, sautant sur son cheval, il se hâta vers l'ermitage de Goulven. Quand il y fut arrivé, il sauta de son cheval, se précipita à terre et baisa dévotement la main de l'ermite en lui disant : « Père, lève-toi, car par la grâce de Dieu et le mérite de tes prières, nous avons vaincu nos terribles ennemis. »

Goulven, prosterné à terre, les bras étendus en forme de croix, n'avait pas bougé de là, priant pour le succès des armées chrétiennes, depuis que le comte Even était venu le trouver pour lui demander son aide. En entendant celui-ci, il se leva d'un bond et prit le comte par la main : « Seigneur Even, dit-il, rends grâces à Dieu qui t'a donné cette victoire sur tes ennemis. Observe ses commandements et garde-toi d'y contrevenir. » Even le remercia de ses bonnes instructions et lui dit qu'il lui octroierait de bon cœur tout ce qu'il lui plairait de lui demander.

« Je n'ai besoin d'aucun bien temporel, lui répondit Goulven, mais si tu veux faire quelque chose en actions de grâces pour ta victoire, je te conseille de bâtir un monastère ici, près de mon ermitage, et de lui donner cette forêt afin qu'elle permette de vivre aux religieux qui seront ici et qui prieront chaque jour pour toi et ses sujets. » Le comte Even le lui accorda de bon cœur et

donna au monastère autant de terre que Goulven pourrait en cerner en un jour. Or, au fur et à mesure que Goulven s'avançait, le sol s'élevait à ses talons, formant une sorte de fossé, distinguant ainsi cette nouvelle donation du reste des terres du seigneur de Léon.

Cependant, pour vaquer plus librement à ses dévotions, il s'associa un jeune homme du nom de Maden, lequel avait soin des choses extérieures, de recevoir les aumônes et d'assurer les divers services nécessaires. Un jour, Goulven envoya Maden chez un riche et généreux paysan de la paroisse de Plonéour-Trez qui se nommait Le Joncour pour lui demander de lui envoyer sans faute la première chose qu'il trouverait à sa commodité. Maden rencontra Le Joncour alors qu'il était occupé à labourer son champ et lui délivra le message de son maître. Quelque peu étonné, et jugeant qu'il n'avait rien qui fût digne d'être offert au saint homme, il fit le signe de la Croix, ramassa trois poignées de terre et les mit dans le vêtement de Maden. Celui-ci retourna vers l'ermitage de Goulven, mais plus il marchait, plus il sentait les trois poignées de terre s'alourdir. Il ne put résister au désir de regarder ce qu'il portait et vit avec stupéfaction que la terre s'était transformée inexplicablement en or pur. Et de cet or, Goulven fit faire un calice, trois croix et trois belles cloches carrées si lourdes qu'on ne pouvait en faire sonner qu'une à la fois.

Après la mort de Pol Aurélien, évêque de Léon, le clergé eut l'intention d'élire Goulven pour lui succéder ; mais celui-ci, qui se sentait indigne de l'épiscopat, quitta secrètement son ermitage et partit accomplir un pèlerinage à Rome. Or, pendant qu'il séjournait dans cette ville, un songe révéla au pape saint Grégoire le Grand l'excellence des mérites de Goulven et le choix qu'avaient fait de lui comme évêque les chanoines et le clergé du

diocèse de Léon. Le pape fit chercher Goulven à travers tout Rome et, quand on l'eut trouvé, il le sacra lui-même évêque de Léon.

Goulven, comprenant que telle était la volonté de Dieu, retourna aussitôt en Bretagne où il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme par les populations du Léon qui le portèrent en triomphe jusqu'en la ville d'Occismor, laquelle commençait à être appelée *Kastell-Paol*, c'est-à-dire Saint-Pol-de-Léon. Considérant qu'il avait de nouveaux devoirs, Goulven se mit immédiatement à l'œuvre. Il visita tout son diocèse, réformant les abus qu'il put constater, faisant rebâtir les églises que les barbares avaient ruinées et, en toutes choses, il se montrait pasteur vigilant et soigneux de son troupeau. Et c'est alors qu'il se trouvait à Rennes, auprès de l'évêque Mélaine pour régler quelque affaire d'importance, qu'il sentit les atteintes d'une grave fièvre qui, en quelques jours, le fit passer de vie à trépas, le premier jour de juillet, l'an de grâce 616, la quatorzième année de son épiscopat[1].

La chronologie est plutôt malmenée dans ce récit de la vie de saint Goulven. Le texte dont s'est servi Albert le Grand est plutôt tardif et son auteur semble avoir emprunté certains détails à des récits antérieurs, en particulier à la « Vie de saint Gouesnou ». On y retrouve en effet, entre autres, le miracle du fossé qui se creuse au passage du saint et délimite le territoire de son monastère. C'est une sorte de lieu commun,

1. D'après Albert le Grand.

d'ailleurs, un véritable « cliché », mais dont l'intention est évidente : il s'agissait de montrer le caractère sacré d'un enclos monastique, à la fois hors du monde et projection sur terre de la Jérusalem céleste, cela en parfaite continuité avec le concept celtique de *nemeton*, clairière sacrée au milieu d'une forêt, sanctuaire inviolable où le temps et l'espace sont abolis symboliquement.

Il y a bien entendu des intentions moralisatrices dans ce récit : la transformation des poignées de terre en or pur n'est pas le résultat d'une transmutation alchimique, ni même celui d'une intervention divine ; c'est tout simplement l'affirmation que reprendra plus tard La Fontaine dans une célèbre fable : « le travail est un trésor », en particulier le travail de la terre. Il ne faut pas oublier que les hagiographes s'adressent d'abord à une population paysanne et qu'ils sont eux-mêmes bien souvent d'origine rurale. Il s'ensuit donc une description idyllique d'un pays tout entier tourné vers le travail de la terre et le service de Dieu, où les nobles sont toujours bienfaisants et veillent à assurer la sécurité de ceux dont ils ont la charge. En quelque sorte, même si les femmes sont souvent soupçonnées d'entretenir le trouble dans les corps et les âmes, « tout le monde, il est beau, il est gentil ».

Cette volonté de rassurer en même temps que d'enseigner la « bonne » manière de vivre explique assez bien le mélange de faits historiques qu'on peut constater dans le récit de la vie de saint Goulven. Le personnage a une existence historique incontestable. Il est allé à Rome au temps de saint Grégoire le Grand. Il a été élu évêque de Léon. Mais en faire le contemporain de saint Pol Aurélien, de saint Mélaine et surtout du comte Even, c'est prendre ses désirs

pour des réalités. D'ailleurs, ce n'est pas le comte Even qui a donné son nom à la petite ville de Lesneven[1], et la ville d'Occismor, dans laquelle on retrouve le nom gaulois *Uxisma* (« la plus haute »), désignant l'île d'Ouessant, et par conséquent le nom du peuple gaulois des *Osismii*, est plus mythique que réelle, bien qu'on ait pu la localiser à Brest ou sur les rives de l'Aber-Vrac'h. Mais, en aucun cas, ce ne peut être la ville qui est maintenant Saint-Pol-de-Léon. Quant à l'invasion prétendue des « Normands » à la fin du Ve siècle, c'est une absurdité évidente. S'il y a eu des envahisseurs à cette époque, ce ne peut être que des Saxons, et c'est d'ailleurs pour protéger les rivages armoricains des incursions saxonnes que, dès le IVe siècle, les autorités impériales romaines ont installé les premiers immigrants venus d'une île de Bretagne surpeuplée à l'époque, alors que la péninsule manquait d'habitants, et surtout d'hommes capables de porter les armes[2].

1. Le nom de Lesneven (Finistère) signifie « la cour neuve ». C'était une simple résidence, une « cour » nouvellement installée à l'intérieur de l'ancienne paroisse de Plouïder. Le comte Even a lui-même une existence plus que douteuse.

2. Voir Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980.

Saint Guigner (Fingar)

Guigner était le fils d'un roi d'Irlande et, dans la langue de son pays, il était nommé Fingar, c'est-à-dire « bel ami », non seulement parce qu'il était beau et d'un abord agréable, mais parce qu'il s'était efforcé, dès son plus jeune âge, de manifester son esprit de charité et de dévouement envers tous ceux qui l'entouraient.

C'était l'époque où saint Patrick prêchait l'Evangile dans toute l'Irlande, convertissant les rois et les princes, ainsi que tous les prêtres de l'ancienne religion qu'on appelait des druides. Mais le père de Guigner demeurait obstinément fidèle aux cultes de ses ancêtres. Aussi, lorsqu'il apprit que son fils, au cours d'une grande assemblée, avait montré devant tout le monde le respect qu'il avait pour Patrick et qu'il avait solennellement déclaré qu'il embrassait la foi chrétienne, le roi le chassa-t-il de ses Etats comme étant l'ennemi de sa personne et de ses dieux.

Guigner rassembla alors une troupe d'amis qui étaient chrétiens comme lui et, en accord avec eux, il décida de les conduire sur d'autres terres, là où ils pourraient librement servir Dieu sans craindre de persécutions. Et, après une longue navigation, ils abordèrent sur les rivages de l'Armorique. En ces années-là régnait un certain Audren sur le sud de la péninsule, depuis le fleuve Vilaine jusqu'à la rivière de l'Odet. Lorsqu'il apprit l'arrivée d'un groupe de Bretons venus de la grande île et conduits par un fils de roi, il alla les trouver et, comme il était fervent chrétien, il leur donna généreusement des terres pour qu'ils pussent fonder un enclos monastique. C'est ainsi que Guigner s'établit sur des landes, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Pluvigner, en langue bretonne *Pleuiner*, c'est-à-dire la « paroisse de Guigner ». Lui et ses compagnons y vécurent dans les principes et exercices de la vie religieuse pendant quelques années, en s'inspirant autant qu'il leur était possible des exemples que leur avait donnés saint Patrick.

Cependant, Guigner avait le désir impérieux de fuir le monde afin de se consacrer à Dieu seul : c'est pourquoi il se sépara de ses compagnons et s'en vint habiter dans une caverne qui s'ouvrait dans la vallée de la rivière qu'on appelle le Loch. Là, il passait son temps à méditer les vérités éternelles et ne se nourrissait que de glands. Mais, un jour, des messagers venus d'Irlande vinrent le trouver dans sa retraite pour lui annoncer que son père était mort et que les habitants de son pays, gagnés par la foi chrétienne, le réclamaient pour en faire leur nouveau roi. Sentant que c'était son devoir de répondre à l'appel de ses compatriotes, il sortit de sa solitude, traversa la mer et retourna en Irlande. Mais, après avoir réglé différentes affaires dans le royaume dont il

était l'héritier, il refusa la couronne qu'on lui proposait et résolut de retourner en Armorique pour retrouver sa solitude. Mais, comme il avait appris que l'île de Bretagne était envahie par des Saxons qui suivaient les erreurs du paganisme, il décida de passer auparavant par ce pays pour y prêcher l'Evangile et tenter de convertir ces barbares qui, au mépris de toute justice, faisaient tant de mal aux peuples de l'île, tous bons chrétiens et fervents serviteurs de l'Eglise.

Guigner quitta donc son île natale en compagnie de plus de sept cents personnes, dont sept évêques, et de sa propre sœur, qui avait nom Piale, et qui était aussi humble et détachée du monde que lui. Mais dès qu'ils furent arrivés en Cornouaille insulaire et qu'ils eurent manifesté leurs intentions missionnaires, un certain prince breton nommé Thewdric rassembla des troupes et fondit sur eux avec tant de fureur qu'il les fit tous massacrer. Guigner, qui n'avait jamais cessé d'exhorter les siens à souffrir le trépas avec patience, eut lui-même la tête tranchée après tous ses compagnons. Cet événement arriva vers l'an 455, et l'on dit que ce carnage fut uniquement l'effet de la haine que les Bretons avaient contre les Irlandais, sans que la religion y eût aucune part[1].

En admettant l'existence – fort douteuse – d'un pieux personnage irlandais du nom de Fingar, il est totalement impossible de croire à la réalité du

1. D'après Dom Lobineau qui s'inspire ici d'un récit, probablement apocryphe, contenu dans les œuvres de saint Anselme de Canterbury.

« saint » Guigner honoré en Bretagne à Pluvigner (Morbihan) et dans deux Loc-Eguiner du Finistère Nord. Et cela pour plusieurs raisons d'ordre tant archéologique que linguistique.

Son nom suscite en effet bien des interrogations. Le gaélique Finn-gar peut se traduire par « blanc ami » ou encore par « saint proche parent ». Il en est de même pour la forme originelle bretonne *Gwenn-Gar* qui a donné le français *Guigner*. Il n'y aurait donc aucune difficulté à admettre que Fingar et Guigner sont une seule et même personne. Mais un problème se pose, car logiquement la première lettre du breton *Kar*, « ami, parent », n'aurait pas dû subir la mutation adoucissante en « G » après *Gwenn* considéré comme un mot masculin. Or, la mutation s'est faite comme si on avait compris que *Gwenn* était du genre féminin, et dans ce cas, Gwengar-Guigner serait « la blanche amie », ou la « sainte parente ». A moins qu'il ne s'agisse du terme breton *Gar* qui signifie « cuisse » : alors la signification ne pourrait être que « blanche cuisse ». Et ce n'est pas tout…

A une quinzaine de kilomètres de Pluvigner, sur la paroisse de Guénin, se dresse une colline de 155 m de hauteur, le Mané-Guen (*Mané Gwenn* en breton), dont le nom signifie « mont blanc » ou « mont sacré », un incontestable sanctuaire pré-chrétien orné actuellement d'une chapelle Saint-Michel sur le sommet et d'une église et d'une fontaine dédiées à Notre-Dame du Mané-Guen, en contrebas. Il s'agit évidemment d'un lieu voué au culte d'une divinité de lumière, dont l'épithète était *Belenos* chez les Gaulois, ensuite recouverte par le plus brillant des archanges, saint Michel, lequel est toujours « doublé » par la Vierge

Marie[1] qui pose son pied sur le serpent-dragon que Michel combat pour le faire rentrer dans les ténèbres intérieures. Or, on sait que chez les Celtes, la divinité solaire était toujours féminine. Ne faudrait-il pas voir dans ce nom de *Gwenn* – composante de celui de Guigner-Fingar – le souvenir d'une antique déesse solaire lumineuse ? Les arguments en faveur de cette hypothèse ne manquent pas[2].

Une légende locale du pays de Baud raconte une bien étrange histoire à ce sujet : il s'agit de la « Mère du Diable » qui, autrefois bien sûr, parcourait la Bretagne en portant dans son tablier (allez savoir pourquoi !...) deux grosses pierres : et comme elle était épuisée par sa longue marche, elle laissa tomber ces pierres qui forment actuellement les deux mamelons du Mané-Guen. Cela rappelle les célèbres *Paps of Anu*, ces « tétons d'Anna » du comté de Kerry, en Irlande, et il n'est pas difficile d'identifier cette « mère du diable » comme étant une « diabolisation » d'une antique divinité blanche et lumineuse dont le nom de Gwenn conserve le souvenir. De plus, la tradition locale prétend que les femmes qui veulent du lait en abondance pour nourrir leur enfant peuvent venir gratter la mousse dorée qui recouvre la façade ouest de la chapelle Notre-Dame du Mané-Guen et s'en frotter les seins. Le résultat est garanti, si l'on en croit ce qu'on raconte au sujet d'un Anglais très sceptique

1. Il en est ainsi au Mont-Saint-Michel en Normandie, dans les Monts d'Arrée, où l'église de Brennilis, dédiée à la Vierge Marie, fait pendant à la chapelle Saint-Michel de Brasparts, ainsi que dans bien d'autres lieux.

2. Voir J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne*, Paris, Le Rocher, 2001, pp. 214-216.

qui aurait accompli ce rituel et qui se serait vu affligé d'une paire de seins.

Il y a d'ailleurs une « sainte » Gwenn dans l'hagiographie bretonne, dont l'histoire est liée au lait maternel. Cette Gwenn était la mère de trois « saints » (sans jeu de mots !), Jacut, Guethenoc (Gwezennek) et Gwenolé, et, comme elle ne pouvait pas nourrir ses trois enfants, Dieu accomplit un miracle en la dotant de trois seins, d'où son nom de *Gwenn Teir Bronn*, « Blanche aux trois seins », et la très belle statue qui la représente ainsi dans la chapelle Saint-Vennec de Briec-sur-l'Odet (Finistère). Certes, on peut y déceler une interprétation erronée de l'expression latine « trois fois mère », mais la légende est tenace et ramène toujours au thème des seins nourriciers.

On peut encore aller plus loin en revenant à la paroisse de Pluvigner. L'église primitive, dont subsistent des vestiges au sud de l'édifice actuel, était dédiée à Notre-Dame-des-Orties, et cela malgré le patronage de « saint » Guigner. Or, une appellation de ce genre se réfère obligatoirement à la découverte fortuite d'une statue féminine dans un buisson d'orties, de ronces, de genêts ou de tout autre végétal. Les cas semblables sont innombrables et, à chaque fois, on déclare qu'il s'agit d'une statue de la Vierge Marie (ou de sainte Anne) alors que, selon toute évidence, ce ne peut être qu'une Vénus, une Isis ou une Cybèle de la période gallo-romaine, statue généralement informe ou très mutilée que l'on est obligé de retailler ou d'habiller somptueusement afin de lui donner un aspect chrétien présentable. Cette appellation de Notre-Dame-des-Orties est significative, d'autant plus que des fouilles récentes sur certains sites archéologiques des alentours de Pluvigner ont

permis de retrouver des débris de statuettes gallo-romaines représentant Vénus. Ce mystérieux « saint » Guigner n'aurait-il pas recouvert un culte très ancien d'une divinité féminine à laquelle on aurait donné le nom latin de Vénus – dont le génitif est *Veneris* ?

Il semble que la réponse ne peut être qu'affirmative. Dans les documents médiévaux en latin, l'église de Pluvigner est appelée « *Ecclesia sancti Veneris* ». On a manifestement masculinisé le nom de Vénus. Et si l'on veut une preuve supplémentaire de ce recouvrement, on peut aller sur les rives de la Vilaine, à Langon, village situé non loin de Redon (Ille-et-Vilaine), pour lever tous les doutes concernant cette affaire.

Il existe en effet dans cette paroisse une chapelle placée sous le vocable de sainte Agathe, patronne des nourrices, qui est en réalité un sanctuaire gallo-romain du IVe siècle, non détruit et qui a été réutilisé tel quel dès les premiers temps de la christianisation de la péninsule armoricaine. Ce vocable de « sainte Agathe » est assez récent, car autrefois cette chapelle était dédiée à un mystérieux saint Véner (ou Vénérand) dont on ne savait strictement rien. Mais telle était la tradition locale. Or, au XIXe siècle, en restaurant l'intérieur de l'édifice, on a gratté les murs recouverts de plâtre et on a découvert une fresque, typiquement gallo-romaine, et d'ailleurs tout à fait remarquable, représentant la naissance de Vénus, ses deux seins bien en évidence, au milieu des flots. Bien entendu, on a jugé que cette fresque, essentiellement païenne mais qu'il était impossible de faire disparaître, était hors de propos dans un sanctuaire dédié à un Véner complètement inconnu. On a donc préféré lui substituer une sainte – qui n'est guère plus authentique, mais qui ne « sent pas le soufre », du moins au

premier degré – afin de justifier la présence de cette représentation en en faisant une sorte de vision prémonitoire du légendaire chrétien.

Guigner, Fingar, Véner ? Trois noms qui se réfèrent tous à la Vénus latine dont le nom, bâti sur une racine indo-européenne qui signifie « beau, blond, lumineux, bien né », se retrouve d'ailleurs dans l'appellation du peuple des Vénètes et dans celle du héros irlandais Finn mac Cumail, roi des fameux « Fiana », ces guerriers blancs et lumineux engagés dans une lutte sans merci contre les forces obscures qui tentaient de troubler le monde... Il y a vraiment trop de coïncidences pour qu'on ne reconnaisse pas dans ce « saint » Guigner le lointain souvenir de cette lutte désespérée que, depuis l'aube des temps, l'humanité, toujours éprise de clarté et de pureté, a engagée contre les puissances du Mal.

Saint Gurthiern (Gwrtheyrn, Vortigern)

Gurthiern était un roi de l'île de Bretagne qui avait supporté bien des vicissitudes face aux fréquentes incursions des Pictes et des Irlandais sur les territoires dont il avait la charge. On dit même que pour lutter plus efficacement contre ces pirates, il avait demandé le secours de certains peuples de la Germanie et que c'était à cause de lui que l'île avait été ensuite envahie par les Saxons, ceux-ci se conduisant en conquérants et non plus comme alliés contre un ennemi commun. Et Gurthiern en fut la première victime, car pour prix de leurs interventions, les Saxons, que conduisait un certain Hengist, assisté de son frère Horsa, demandèrent des terres et s'y fixèrent définitivement. Cette collusion entre Gurthiern et les Saxons émut les Bretons qui, en grande majorité, se rangèrent sous l'autorité d'Emrys Gwledig, fils d'un roi que Gurthiern avait éliminé – certains disent même assassiné – pour s'assurer le pouvoir suprême sur toute

l'île. Et c'est à ce propos qu'on raconte que Gurthiern, voulant se protéger de ses ennemis qui s'acharnaient contre lui, fit construire une tour bien fortifiée au sommet d'une montagne. Mais, chaque nuit, la tour s'effondrait sans qu'on sût pour quelle cause. Or, comme il avait fait venir le prophète Merlin, lequel était encore un jeune enfant, celui-ci lui révéla que deux dragons se battaient chaque nuit sous les fondations de la tour, ce qui ruinait la construction du jour précédent. Et surtout, à cette occasion, Merlin prédit à Gurthiern qu'il serait bientôt vaincu par Emrys Gwledig.

Cependant, Gurthiern résistait bravement à tous ceux qui l'attaquaient, mais au cours d'une bataille, il eut le malheur de tuer le fils de sa sœur sans savoir que c'était son neveu. Pour éviter que son fils mort ne fût outragé par ses ennemis, et ne pouvant emporter le corps tout entier, la sœur lui coupa la tête et porta celle-ci contre elle afin de l'enterrer en un endroit digne de lui. Et lorsque Gurthiern vit sa sœur porter la tête du jeune homme en se lamentant, il en conçut une grande tristesse. C'est pour cette raison, dit-on, qu'il abandonna sa couronne pour aller se réfugier dans une vallée déserte du nord de l'île et y pleurer sur sa destinée. Pourtant, certains prétendent qu'il fut brûlé avec tous les siens dans sa forteresse à laquelle les troupes d'Emrys Gwledig qui l'assiégeaient avaient mis le feu, chose manifestement fausse si l'on n'admet pas qu'il ait pu échapper aux flammes et s'enfuir en un endroit secret.

Quoi qu'il en soit de toutes ces histoires, on assure que Gurthiern, chassé de son royaume ou quittant volontairement la couronne par un mouvement de piété, se décida à fouler aux pieds les grandeurs de la terre et à passer la mer afin de trouver en Armorique un lieu qui pût convenir à son désir de solitude et de repentir. C'est

ainsi qu'il aborda dans l'île de Groix, située à une lieue de l'embouchure de la rivière Blavet, et qu'il s'y construisit un ermitage, sur une falaise dominant la mer, dans le but d'y prier pour le salut de son âme et le pardon de tous les péchés qu'il avait commis au temps où il était tout-puissant dans ses domaines.

Ce fut donc dans cette solitude affreuse que Gurthiern vint cacher ses qualités et sa noblesse, après s'être dérobé à ses courtisans et à ses domestiques. Il y demeura plusieurs années, connu des seuls pêcheurs de cette côte perpétuellement battue par les vents du large. Mais enfin, le Ciel le fit connaître par tant de prodiges que les deux seigneurs, propriétaires du lieu, qui avaient nom Chemen et Heboen, lui rendirent toutes sortes d'hommages et de respects, et surtout le firent connaître au roi Gradlon, de qui l'île dépendait, quoiqu'elle soit présentement du diocèse de Vannes.

Ce prince envoya vers lui des serviteurs pour le prier de venir le voir. Gurthiern qui, malgré sa nouvelle vocation d'ermite, n'avait cependant pas oublié ses origines royales, alla donc trouver le roi Gradlon qui résidait alors à Quimper. Le roi Gradlon fut si édifié de son entretien et de son humilité qu'il voulut le retirer de son rocher sur l'île de Groix, qu'il jugeait indigne de son rang et de sa piété, et lui donna en toute propriété une portion de terre dans un lieu nommé Anaurot, situé au confluent des deux rivières Isole et Ellé, sur un promontoire où fut ensuite bâtie la ville de Quimperlé (*Kemper-Ellé*), c'est-à-dire le confluent de l'Ellé. Et il s'établit en cet endroit en un simple ermitage, là où, bien longtemps après, fut érigé un monastère que l'on plaça sous le vocable de la Sainte-Croix.

Or, à cette époque, le comte du pays de Vannes était bien ennuyé parce que ses vassaux étaient menacés de

la famine. En effet, leurs terres étaient envahies par des vers qui mangeaient le blé en herbe et ruinaient entièrement l'espérance de la moisson. Ayant entendu parler des mérites de Gurthiern, il jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de lutter contre cette calamité que d'avoir recours aux prières de celui-ci. A cet effet, il lui envoya des messagers qui étaient trois des plus importants habitants de Vannes, Gwedgwal, Katwoth et Kadwr, pour le supplier d'avoir pitié de son pays.

L'ermite, sensible à la misère de ces pauvres gens, leur fit parvenir de l'eau bénite et leur conseilla d'en éparpiller quelques gouttes sur les terres atteintes par le fléau. Cela ne fut pas plus tôt accompli que tous les vers qui ravageaient les campagnes périrent, comme si cette eau fut devenue pour eux le plus terrible des poisons. Et, en reconnaissance de ce bienfait, le comte de Vannes donna à Gurthiern une terre située sur la rivière du Blavet, qui portait le nom de Vignac, et qui a constitué ensuite la paroisse de Kervignac. Et l'on assure que c'est en cet endroit que Gurthiern, autrefois puissant roi des Bretons, termina sa vie dans la solitude, l'humilité, le repentir et la prière[1].

Tout n'est pas clair dans le récit de la vie de « saint » Gurthiern, peu s'en faut, mais il n'y a aucune raison de douter de son existence réelle, et de plus, comme le fait remarquer Léon Fleuriot, le texte qui relate sa vie dans le Cartulaire de Quimperlé, rédigé

1. D'après Dom Lobineau et des détails empruntés au Cartulaire de l'abbaye de Quimperlé ainsi qu'à la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth.

en latin au xe siècle, paraît bien être une traduction d'un original en vieux breton, ce qui est assurément une preuve d'ancienneté. Mais qui est donc en réalité ce « saint » Gurthiern, roi déchu devenu ermite ?

Car il s'agit bien d'un roi déchu, le doute n'est pas possible. Le compilateur du texte du Cartulaire de Quimperlé, un certain Gurheden, est formel sur ce point quand il précise : « ce sont les reliques de Gurthiern qui fut roi des Anglais », le terme « Anglais » désignant ici bien entendu les Bretons insulaires. « Même s'il a existé quelque "petit" saint homonyme de *Vortigernos > Gurthiern*, c'est bien du roi Vortigern qu'il s'agit dans cette vie[1]. » D'ailleurs, le nom de Vortigern – devenu Gwrtheyrn en gallois et Gurthiern en breton – est en lui-même révélateur puisqu'il signifie « grand chef », épithète flatteuse qui convient évidemment fort bien à un roi.

Cependant, il faut constater que Vortigern n'a pas la réputation d'un saint outre-Manche, en particulier dans la tradition galloise qui n'est guère tendre envers lui : « Trois hommes de déshonneur furent dans l'île de Bretagne. [...] Le second est Gwrtheyrn Gwrtheneu (= "le très mince") qui, le premier, donna de la terre aux Saxons dans cette île et s'allia en premier avec eux. C'est lui qui fit tuer Kystennin Vychan (Constantin le Petit), fils de Kystennin Vendigeit (Constantin le Béni), par trahison, et contraignit à l'exil les deux frères Emrys Gwledig (Ambroise le Roi, c'est-à-dire Aurelius Ambrosius) et Uther Pendragon, qui durent aller jusqu'en Llydaw

1. Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, p. 278. Voir J. Markale, *L'Epopée celtique en Bretagne*, Paris, Payot, 1985, pp. 109-110 et 240-247.

(l'Armorique). Et il s'empara par ruse de la couronne et de la royauté. A la fin, Uther et Emrys brûlèrent Gwrtheyrn dans sa forteresse[1]. » Ce passage, emprunté à l'une des fameuses « Triades de l'Ile de Bretagne », rédigées en gallois vers le XIe siècle, résume parfaitement ce qu'on pensait de Vortigern chez les Bretons insulaires. Et il n'a pas meilleure réputation dans les récits épiques concernant l'enchanteur Merlin, Uther Pendragon et le roi Arthur.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le personnage est fort ambigu, mais on peut essayer de comprendre son comportement si l'on se réfère à certains passages des chroniques anglo-saxonnes concernant les événements du Ve siècle. On lit en effet ceci à la date de 443 : « En cette année, les Bretons envoyèrent à travers la mer des messagers à Rome et demandèrent de l'aide contre les Pictes, mais ils n'obtinrent personne, car les Romains étaient engagés dans une campagne contre Attila, roi des Huns. » C'est alors qu'apparaît cette importante précision : « Alors, ils députèrent vers les Angles et firent la même demande aux chefs des Angles. » Ainsi donc, en butte aux attaques permanentes des Pictes du nord de l'Ecosse – ainsi d'ailleurs que des Gaëls d'Irlande –, les Bretons insulaires, abandonnés par les Romains, c'est-à-dire les dernières forces de l'Empire romain en train de sombrer, n'ont plus eu d'autre alternative que de se tourner vers les peuples germaniques.

Mais était-ce une décision prise par l'ensemble des Bretons ? Il ne le semble pas, et une étude attentive des divers événements de cette période montre

---

1. Triade 51, dans Rachel Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein*, Cardiff, 1961.

clairement qu'il existait chez les Bretons insulaires deux clans opposés : celui des chefs qui croyaient encore à la réalité de l'Empire romain, représenté par Aurelius Ambrosius (Emrys) dont la présence sur le continent comme allié des Gallo-Francs est attestée, et celui des Bretons « indépendantistes » dont Vortigern paraît être l'incarnation la plus intransigeante.

Cette thèse est confirmée par la suite de cette chronique anglo-saxonne, à la date de 449 : « Hengist et Horsa, invités par Vortigern, roi des Bretons, vinrent dans l'île de Bretagne, d'abord à l'aide des Bretons, mais ensuite en combattant contre eux. » Une autre version du texte est encore plus explicite : « Vortigern invita les Anglais et alors ceux-ci vinrent en trois navires dans l'île de Bretagne à l'endroit appelé Ebbsfleet. Le roi Vortigern leur donna de la terre dans le sud-est de ce pays (le Kent) à condition qu'ils combattissent les Pictes. Alors, ils combattirent les Pictes et les vainquirent partout où ils les affrontaient. Mais ensuite, ils députèrent vers Angeln (un chef saxon resté sur le continent), lui demandant des renforts, les informant de la lâcheté des Bretons et de l'excellence de leurs terres. C'est ainsi que furent envoyées dans cette île des forces considérables. Ces hommes vinrent de trois tribus de la Germanie, des Saxons, des Angles et des Jutes[1]. » Et il est ensuite raconté comment les nouveaux venus, attirés par la richesse des terres, et de plus en plus exigeants, se retournèrent contre Vortigern et le combattirent.

En somme, Vortigern avait fait entrer le loup dans la bergerie, d'où la réprobation unanime des chroniqueurs

1. Cité par Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, p. 225.

de Bretagne insulaire, depuis saint Gildas jusqu'à Nennius, compilateur de l'*Historia Brittonum* et Geoffroy de Monmouth dans son *Historia Regum Britanniae*, sans parler des multiples auteurs tant français que gallois des épopées dites arthuriennes. Et l'on peut être surpris de constater que ce personnage controversé et même franchement haï ait pu, en franchissant la Manche, devenir un des grands « saints » de la Bretagne armoricaine. Il est vrai que nombreux sont les cas où l'on voit des criminels se repentir et devenir des saints authentiques. Et saint Gurthiern, toujours honoré dans l'île de Groix, à Quimperlé et à Kervignac, fait partie de ceux-là.

Saint Gwenhaël (Guénal, Guénaud)

Gwenhaël naquit auprès de Quimper, d'une noble famille de la Cornouaille armoricaine. Ses parents se distinguaient par leur piété exemplaire et par le soin qu'ils prenaient à l'éducation de leurs enfants. Gwenhaël grandit ainsi dans les meilleures conditions et avança autant en sagesse qu'en âge. Il joignait en effet à la beauté du corps les talents de l'esprit et les charmes de la douceur et de la vertu.

Or, un jour, Gwennolé, cet ermite qui avait fondé le monastère de Landévennec et en était devenu l'abbé, vint à passer, accompagné de quelques-uns de ses religieux, près de la maison où résidaient les parents de Gwenhaël. Le jeune garçon, qui n'avait que sept ans, se trouvait au milieu de ses compagnons de jeu, devant la porte de cette demeure, et quand il aperçut l'abbé de Landévennec, il ressentit une étrange impression. Gwennolé s'aperçut du trouble de l'enfant et découvrit dans

sa physionomie un air noble qui pouvait donner de grandes espérances. L'abbé se crut obligé de lui demander s'il accepterait de le suivre et de venir servir Dieu avec lui dans son monastère de Landévennec.

Il n'en fallut pas plus à Gwenhaël pour le déterminer et, prenant la parole de Gwennolé comme un appel de Dieu lui-même, il lui répondit d'un ton résolu : « Oui, Père vénérable, je te suivrai volontiers pour servir ton divin maître, car il est écrit dans l'Evangile qu'on est indigne de lui si l'on ne quitte pas père, mère, frères, sœurs, biens, héritages, espérances, en un mot toutes les choses d'ici-bas, lorsqu'il daigne nous appeler vers lui. » L'abbé, fort surpris de la subite et généreuse résolution du jeune Gwenhaël, lui dit, afin de l'éprouver, qu'il était trop jeune et trop faible et qu'il devrait encore rester un certain temps chez son père avant d'être admis dans son monastère. Mais l'enfant, qui savait déjà faire usage des saintes paroles de l'Evangile, lui répliqua avec la même ferveur et la même présence d'esprit : « Quoi donc, Père vénérable ! ne sais-tu pas qu'il est écrit que quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas digne du royaume des Cieux ? Me crois-tu assez lâche pour vouloir commencer et me déjuger quelques instants plus tard ? Sache que ni la considération de mes parents ni aucune autre ne pourra me détourner de ma résolution. » Cette fermeté plut beaucoup à Gwennolé qui, avec l'accord des parents du jeune garçon, permit à Gwenhaël de le suivre dans son monastère, où il le revêtit de l'habit religieux et prit un soin tout particulier à l'instruire et à le former à la pratique des vertus les plus hautes.

La ferveur du jeune novice surprit d'abord tout le monde, dans une communauté où il fallait en avoir beaucoup pour paraître seulement régulier. Comme

cette ferveur semblait extraordinaire, on s'imagina qu'elle se dissiperait en peu de jours. Mais Gwenhaël détrompa tous ceux qui en jugeaient ainsi et, bien loin de diminuer, son zèle et son ardeur ne firent que croître et embellir au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, de telle sorte qu'il surpassa bientôt, dans toutes les pratiques de la religion, les plus fidèles et les plus parfaits de tous ses compagnons.

L'attrait de la pureté et de l'austérité lui suggérait une pratique singulière : lorsque les frères étaient endormis, il sortait et allait se plonger dans l'eau pendant les nuits les plus froides de l'année et il y demeurait jusqu'à ce qu'il eût récité les sept psaumes de la pénitence. Et cela amortit tellement dans son corps le feu impur que tout être humain conserve en lui qu'il garda toujours une chasteté d'ange, sans doute pour se montrer digne du nom que ses parents lui avaient donné et que l'on disait signifier « ange blanc[1] ».

Il fallait sans doute que ses vertus fussent d'un grand éclat et d'une grande fermeté pour que l'abbé Gwennolé, dont le discernement était sans défaut, le préférât à tous parmi ses frères, et le choisît pour son successeur sans que personne n'y trouvât une quelconque objection à faire, sauf peut-être Gwenhaël lui-même qui, par son humilité naturelle, s'estimait le plus indigne de tous.

---

1. Fausse étymologie qui arrange bien les hagiographes. *Gwenn-Haël* signifie simplement « le blanc généreux », ou par suite des multiples sens de *gwenn* (« blanc, lumineux, bien né, sacré »), quelque chose comme « le saint généreux », épithète parfaitement justifiée pour un tel personnage. Quant à la « pratique singulière » consistant à se plonger dans l'eau froide, elle était commune dans les monastères d'Irlande et de l'île de Bretagne et faisait partie de tout un rituel de *dépassement*. Voir J. Markale, *Le Christianisme celtique*.

Mais cela étant, après la mort de Gwennolé, il fut élevé par tous les moines de Landévennec comme leur abbé, mais ce fut à contrecœur qu'il accepta cette charge, arguant constamment de sa jeunesse et de son manque d'expérience.

Il demeura sept années dans l'exercice de cette charge ; après quoi, il résolut de quitter Landévennec et d'aller en Irlande et dans l'île de Bretagne pour apprendre, auprès des nombreux disciples qu'avait formés saint Patrick, la perfection de la vie religieuse qu'il pratiquait pourtant fort honorablement, mais qu'il prétendait ignorer. Ayant fait nommer à la tête de son monastère celui qu'il jugeait le plus apte à lui succéder, il passa donc dans ces îles, accompagné de onze de ses religieux. Il fut quatre ans entiers dans ce voyage, dont la plus grande partie fut employée à prêcher et à catéchiser des peuples qui n'avaient pas encore reçu de véritable enseignement religieux. Il accomplit cette œuvre avec un très heureux succès, sans doute parce que le don des miracles accompagnait ses prédications et que ses ferventes prières obtenaient de Dieu des grâces en faveur de ceux qui s'adressaient à lui. Il eut également la consolation d'abolir les restes des superstitions païennes qui, de son temps encore, empoisonnaient les peuples d'Irlande, et de réformer plusieurs ermitages et monastères de ces pays.

Après ce séjour dans les îles, Gwenhaël, redoutant autant les louanges que les orgueilleux le mépris, retourna en Armorique, enrichi de plusieurs reliques et d'un grand nombre de livres précieux. Il fut suivi par cinquante religieux qui n'avaient pu se résoudre à le quitter. On dit que ce fut sur les côtes de la Cornouaille, son pays natal, qu'il aborda. Il y fonda trois monastères avant de revenir quelque temps à l'abbaye de

Landévennec, où il prodigua à ses anciens compagnons de sages et utiles conseils. Mais son goût le portant à la solitude, il préféra quitter Landévennec et s'établir sur une lande déserte dans l'intérieur des terres.

Le pays était alors infesté par les loups, et quand Gwenhaël voulut construire sa cabane de branchages sur le sommet d'une colline, ces animaux, attirés par sa présence, se précipitèrent vers lui et l'entourèrent. Mais Gwenhaël, sans aucune crainte, leur parla d'une voix douce et mesurée et les loups, tombés sous le charme de cet homme peu ordinaire, manifestèrent envers lui une tendre affection, formant un cercle autour de l'endroit où il avait décidé de résider, comme s'ils voulaient le protéger de tout danger.

Mais la réputation de Gwenhaël était telle que de nombreux solitaires vinrent se joindre à lui, ce qui ne le satisfaisait pas tellement, étant donné son désir de passer les dernières années de sa vie à méditer et à prier en pleine nature en dehors de la compagnie des hommes. C'est pourquoi, il quitta furtivement son ermitage et voulut aller dans l'île de Groix. Mais il n'avait pas plus tôt mis le pied sur cette île que les cloches de toutes les églises et de toutes les chapelles se mirent à sonner d'elles-mêmes pour annoncer son arrivée. Cependant, il demeura quelques mois en cet endroit avant de revenir sur le continent et de construire un ermitage sur la rive droite du Blavet, là où se dresse actuellement une chapelle qui lui est dédiée dans la paroisse de Lanester.

Un jour, il alla visiter un solitaire du nom de Karadog qui vivait aux confins d'une forêt, en un endroit désert. Alors qu'il cheminait, son bâton à la main, il vit venir à lui un cerf poussé par les veneurs du comte Riwal qui chassait dans les environs. L'animal, qui était presque aux abois, se réfugia, dit-on, sous le manteau de

Gwenhaël, et les chiens, au lieu de se jeter sur leur proie, vinrent caresser le saint personnage sans faire le moindre mal au cerf. Les veneurs, fort surpris de cette aventure, allèrent la raconter au comte Riwal, donnant à celui-ci l'envie de connaître l'auteur de cette merveille. Il envoya sur-le-champ les mêmes officiers pour prier Gwenhaël de venir le trouver. Gwenhaël obéit à cette invitation et, l'ayant reçu comme un homme de Dieu, Riwal n'oublia rien pour l'engager à venir s'établir auprès de lui. Mais rien n'y fit. Gwenhaël, après avoir remercié Riwal de son accueil, lui demanda la permission de se retirer dans son ermitage. Il n'obtint cette permission qu'à condition d'accepter deux villages que le comte voulut absolument lui donner, quelque refus qu'il pût opposer.

C'est dans cet ermitage qu'il mourut, âgé d'environ soixante-quinze ans, vers l'an 518, entouré de quelques disciples à qui il recommanda, selon la coutume des moines d'Irlande, d'améliorer leur ordinaire en servant un « festin à la communauté » chaque jour anniversaire de son trépas[1].

Contrairement à la plupart des saints bretons qui viennent d'Irlande ou de la Grande-Bretagne pour s'établir en Armorique, Gwenhaël est né sur le sol armoricain et s'en va ensuite sur les îles Britanniques, non seulement pour y prêcher l'Evangile et réconforter le zèle religieux des moines, mais pour suivre l'enseignement dispensé dans les monastères

1. D'après Dom Lobineau et quelques légendes locales.

insulaires, ce qui prouve d'ailleurs l'importance, la qualité et la renommée de cet enseignement, vers lequel accouraient en masse de nombreux jeunes gens du continent, désireux de perfectionner leurs connaissances tant profanes que spirituelles.

Il est bien dit en effet que saint Gwenhaël revient dans son pays natal avec des reliques et des livres très précieux. Cela met en relief l'incroyable activité des *scriptoria* monastiques insulaires, tant à Llantwit Major et à Llancarfan, dans l'île de Bretagne, qu'à Bangor, Clonmacnoise et Glendalough en Irlande. L'apport culturel et spirituel qualifié de « scotique » sur le continent n'est pas un vain mot et, comme dans l'exemple de saint Illtud, armoricain établi dans l'île de Bretagne, il a été souvent le fait de continentaux venant s'instruire auprès de ceux qui maintenaient, dans une Europe bouleversée, une solide tradition issue du fond des âges et régénérée par le message christique.

Saint Gwenhaël, si l'on met à part certains épisodes, celui des loups, celui des cloches et celui du cerf en particulier, où il se montre peut-être plus druide que moine chrétien, puisqu'il pratique, sous le couvert du miracle, une sorte de magie naturelle, est sans aucun doute le modèle des saints d'une Bretagne hantée par une spiritualité ardente qui échappe à toute tentative d'explication rationnelle.

D'ailleurs, son souvenir est aussi bien marqué dans la mémoire populaire que dans la pierre des sanctuaires qui lui sont dédiés. Les paroisses de Plougonvelin, Bolazec, Ergué-Gaberic dans le Finistère, celles de Lescouët-Gouarec et Tréguidel dans les Côtes-d'Armor, en ont fait leur saint patron. La cathédrale Saint-Pierre de Vannes en conserve son tombeau et

d'innombrables chapelles dispersées dans des hameaux à travers toute la Bretagne, comme à Pluvigner et à Lanester (Morbihan), ont été construites en son honneur, bien que souvent son nom ait été déformé en Guénal, Guinel et Vignal. On le retrouve même en région parisienne à Corbeil (Essonne), où ses reliques avaient été transférées pendant les invasions normandes, mais sous le nom de saint Guénaut. C'est dire que ce pieux personnage du début du VIe siècle a eu, par son influence et par le récit de sa vie exemplaire, une importance assez exceptionnelle.

Saint Gwennolé
(Guennolé, Vennec, Winwaloe)

En ce temps-là, un des principaux chefs bretons, qui se nommait Fracan, et qui était un proche parent de Konan Meriadek, qu'on dit avoir été le premier roi d'Armorique, décida de fuir son pays ravagé par la guerre et de se réfugier de l'autre côté de la mer, au temps où les Romains avaient refusé de venir au secours des Bretons assaillis par les Pictes, les Irlandais et les Saxons. Il partit donc avec sa femme, dont le nom était Gwenn, c'est-à-dire « Blanche », qui était enceinte, ainsi que ses deux fils Gwezennek et Jacut et d'autres membres de sa famille.

Fracan et ses compagnons de voyage abordèrent en un port qu'un ancien texte latin nomme *Brahecus* et qui est probablement l'île Bréhat, sur les côtes de la Domnonée. Fracan chercha dans les environs un lieu agréable et commode afin d'y établir sa résidence. C'est ainsi qu'il choisit un emplacement sur les rives de la rivière du

Gouët, sur le territoire qui est maintenant la paroisse qui porte son nom, Ploufragan. Et c'est là que naquit Gwennolé, vers l'an 418, quelques mois après l'arrivée de ses parents en Armorique. Et l'on prétend que, ne pouvant nourrir son dernier-né en même temps que ses deux frères qui étaient jumeaux, Dieu accorda à Gwenn, leur mère, le privilège d'avoir trois seins, d'où le surnom qu'on lui donna de Gwenn *Teir Bronn*.

Fracan et Gwenn avaient fait le vœu d'offrir au Seigneur leur troisième garçon, mais le voyant si beau, si spirituel, si doux et doté d'un naturel qui offrait de grandes espérances, ils ne pensaient guère à s'acquitter de leur promesse, bien que Gwennolé, qui en avait eu connaissance, les priât souvent de l'accomplir. Il fut soigneusement instruit en lettres et en sciences, et élevé en la maison familiale jusqu'à l'âge de quinze ans. Son père voulait l'emmener à la cour du roi, qui était alors Gradlon le Grand, et le faire dresser aux armes, prétendant en faire un noble guerrier. Mais le jeune garçon, qui ne voulait cependant pas mécontenter son père, préférait de beaucoup s'adonner à l'étude des Saintes Ecritures, et comme Fracan insistait pour le mener chez le roi, il eut recours à la prière, suppliant Notre Seigneur de le favoriser en son pieux et noble dessein.

Or, un jour que Fracan se promenait dans la campagne pour surveiller quelques domestiques qui y travaillaient, ainsi que ses pasteurs et ses divers troupeaux, le ciel se couvrit tout à coup de nuées noires et ténébreuses. Un terrible orage éclata et Fracan fut abattu par un éclair qui lui ôta l'usage des sens. Ses serviteurs, qui étaient accourus pour lui porter secours, l'entendirent alors murmurer : « Seigneur, Seigneur ! ils sont tous à vous, mes enfants, non seulement Gwennolé, mais ses deux frères et leur sœur, et aussi leur père et leur

mère ! » Revenu de sa commotion, et soutenu par ses serviteurs, il regagna sa demeure et raconta à son épouse l'événement qui lui était arrivé et la résolution qu'il avait prise dans son désespoir. Et la bonne dame Gwenn l'approuva de tout son cœur.

Ils décidèrent donc d'un commun accord de confier leur fils Gwennolé au saint homme Budoc, qui demeurait non loin de là dans une île qu'on appelait « Ile des Lauriers » et qui présentement est connue comme l'île Lavret. Budoc était un saint religieux de la Bretagne insulaire que la persécution des Saxons avait banni de son pays et qui, réfugié en Armorique avec ses compatriotes, avait choisi cette retraite hors du commerce des hommes pour y vaquer plus librement aux exercices de la vie religieuse, et, outre quelques compagnons qu'il y avait assemblés, il y avait formé un séminaire de jeunes gens consacrés au service de Dieu qu'il éduquait avec beaucoup de soin dans l'étude des lettres et dans la pratique de la vertu. Sa réputation était grande sur toute cette côte de Domnonée, et il avait encore plus de mérite que de réputation, de sorte qu'il eût été plus difficile de trouver dans toute la Bretagne armoricaine un maître plus docte et plus saint pour Gwennolé[1].

---

1. Ce qui indique formellement que l'une des toutes premières fondations monastiques de type insulaire dans la péninsule armoricaine a été l'établissement religieux de cette île Lavret, antérieurement à la fondation de Landévennec, qui passe pourtant pour être le premier enclos monastique celtique sur le continent. Il faut rappeler que la « Domnonée », dont le nom provient de celui du peuple breton insulaire des *Dumnonii* occupant les actuels comtés de Cornwall et de Devon ainsi qu'une partie du Somerset, et qui a été un « royaume double » à partir de la fin du ve siècle, comprenait le sud-est de la Grande-Bretagne et le nord de la péninsule armoricaine. C'est ce qui

Ce nouveau disciple, quoique très jeune encore, témoigna de tant de sagesse et de piété dans les réponses qu'il fit aux demandes de Budoc, et tant de joie de se voir dans cette sainte école, que son maître en tira dès lors d'heureux augures du bien qu'il devait en attendre. Le départ de Fracan ne causa nul chagrin à Gwennolé, et bientôt, il surpassa tous ses compagnons dans l'étude aussi bien que dans la piété. Sa ferveur à chanter les louanges de Dieu, sa charité à instruire et à soulager les pauvres, son activité à servir ses compagnons, son assiduité à l'oraison, ses veilles et autres mortifications le rendirent bientôt à l'admiration de son supérieur, lequel ne voyait qu'avec étonnement les progrès étonnants de son disciple, ce dont il était d'autant plus surpris que le don des miracles lui était donné.

En effet, si l'on en croit ceux qui ont raconté sa vie, il était capable d'accomplir à toute heure quelques merveilles, ce qui n'était réservé qu'à certains élus. Un jour que Budoc avait quitté l'île Lavret pour aller visiter quelques ermites sur le continent, Gwennolé et ses compagnons d'étude prenaient quelque récréation. Or, l'un de ceux-ci se prit à courir, à jouer et à folâtrer d'une façon déraisonnable, malgré les conseils qu'on lui avait prodigués ; il fit une mauvaise chute sur un rocher et se rompit la cuisse. On dut le transporter au logis, fort tourmenté par sa blessure. Gwennolé, prenant pitié de son état,

apparaît clairement dans la *Vie de saint Samson* et dans tous les récits hagiographiques concernant saint Pol de Léon, ainsi que toutes les chroniques qui font apparaître le « comte » Konomor, ce « Barbe-Bleue » breton, lequel, tout en étant un personnage historique incontestable (mais du VIIe siècle et non du Ve siècle), n'en est pas moins le roi Mark (Marcus-Conomorus) de la légende de Tristan et Yseult telle qu'elle a été rédigée au XIIe siècle par les poètes anglo-normands Béroul et Thomas.

entra dans l'oratoire avec ses compagnons et, ayant prié avec une grande ferveur, il s'en retourna vers le blessé en lui disant : « Frère, au nom de Dieu, lève-toi. » A peine avait-il prononcé ces paroles que l'autre se leva d'un bond, aussi sain et dispos qu'auparavant.

Une autre fois, l'un de ses condisciples nommé Thethgonus, qui s'était endormi près d'un muret de pierres sèches, fut mordu par un serpent. Le venin s'écoula incontinent par tout le corps du jeune homme, de telle sorte qu'il enfla et devint tout noir. Gwennolé, ayant compassion de son pauvre compagnon prêt à mourir, fit le signe de la croix au-dessus de la tanière du serpent. Celui-ci sortit et creva sur-le-champ. Puis, Gwennolé ayant oint et frotté la plaie avec de l'huile sainte, le venin découla goutte à goutte et le jeune homme fut entièrement guéri. Et jamais plus, dans cette île, on ne vit de serpent.

Il arriva aussi que la sœur de Gwennolé, qui se trouvait au milieu d'un troupeau d'oies dans la cour du manoir de son père, l'une des bêtes l'attaqua, lui tira un œil de la tête et l'avala. Cet incident attrista fort Fracan et la bonne dame Gwenn qui envoyèrent immédiatement un messager dans l'île Lavret afin d'avertir Gwennolé et de lui demander des prières. Gwennolé, avec la permission de son maître, se rendit aussitôt au manoir de son père. Là, après avoir consolé sa sœur, il empoigna l'oie, lui fendit le ventre, en tira l'œil et le remit à sa place dans la tête de la jeune fille. Alors, faisant le signe de la croix sur cet œil, il le rendit plus clair et plus beau que jamais.

Cependant, Gwennolé éprouva l'ardent désir d'aller en Irlande pour profiter des exemples et des prédications du grand apôtre Patrick dont la réputation se répandait partout. S'étant endormi un soir dans la résolution d'en parler le matin suivant à son maître Budoc, et

de profiter d'un bateau qui était à l'ancre et qui devait repartir vers l'Irlande, il vit en songe un vénérable vieillard, brillant de lumière, qui lui dit qu'il était ce Patrick qu'il souhaitait tant visiter, mais qu'il était inutile qu'il fît ce long voyage, car il serait plus utile en Bretagne armoricaine où sa mission était toute tracée.

Le matin, Gwennolé alla raconter son rêve à Budoc, lui demandant son conseil, car il ne savait pas exactement quelle en était la signification. Le saint homme réfléchit longuement, mais le lendemain, il dit à Gwennolé que le moment était venu pour lui de quitter l'île Lavret et d'aller où Dieu voudrait pour s'y établir. Alors Budoc choisit onze de ses disciples, ceux qui lui semblaient les plus parfaits, et il fit de Gwennolé leur supérieur, avant de leur donner congé sans même savoir où Dieu les conduirait.

Passés de l'île Lavret sur la terre ferme, Gwennolé et ses compagnons traversèrent toute la Domnonée et arrivèrent enfin au bord du golfe que fait la mer à l'embouchure de la rivière d'Aven. Là, ayant découvert une petite île inhabitée, qu'on nomme aujourd'hui Tibidy, ils s'y retirèrent et y bâtirent des huttes pour se mettre à l'abri des vents de mer qui y sont furieux. Cette sainte communauté y resta trois ans entiers, dénuée de toutes sortes de commodités et ne subsistant que d'herbes et de racines que les religieux cultivaient dans leur jardin, ainsi que d'un peu d'orge leur permettant de faire du pain. Certes, la terre, arrosée de la sueur et des larmes de ces pieux ermites, répondait assez abondamment à leur travail ; mais les vents de mer y étaient si violents, et les tempêtes si fréquentes, que Gwennolé jugea qu'il fallait trouver un autre endroit pour y établir une résidence plus sûre.

Or, à cette époque, sur le pays de Cornouaille, régnait le roi Gradlon. C'était un homme bon et d'une grande

sagesse, qui avait fait venir un ermite, du nom de Korentin, dans sa ville de Quimper et, à son corps défendant, l'avait fait nommer évêque. Ayant entendu parler de Gwennolé et de ses moines qui menaient une existence misérable sur la petite île de Tibidy, il alla les visiter et, ému par leur pauvreté et leur précarité, leur donna une terre au bord de la rivière de l'Aulne, là où elle s'élargit en face du Faou, en un lieu fort retiré mais néanmoins d'agréable situation, ayant la commodité de ce bras de mer très large en cet endroit, lequel se charge, à chaque marée, d'eau salée qui y monte du golfe de Brest. Gwennolé accepta de bon cœur ce que lui proposait le roi Gradlon et, prenant possession de cette terre, lui et ses compagnons commencèrent immédiatement à construire le monastère que l'on connaît à présent sous le nom de Landévennec.

Le roi Gradlon, qui prenait de l'âge, quitta entièrement la ville de Quimper, qu'il confia à l'évêque Korentin, et transféra sa cour en une autre ville, située au bord de la mer, entre le cap de Fontenay[1] et la pointe de Crozon, là où s'étend la baie de Douarnenez. Et cette ville était nommée Ker-Is, c'est-à-dire la « ville basse », parce qu'elle était en contrebas des falaises, protégée par une grande digue qui permettait aux navires de venir s'y ancrer en toute sûreté. Et, de là, Gradlon venait souvent à Landévennec pour y visiter l'abbé Gwennolé, auquel il donna d'ailleurs un beau château en la paroisse d'Argol, avec toutes ses dépendances et la forêt voisine. A son exemple, les seigneurs du pays donnèrent également

1. Il s'agit de la pointe du Van que la baie des Trépassés sépare de la pointe du Raz. Il semble que cette fameuse ville d'Is ait été située dans cette baie des Trépassés, car des vestiges d'une voie romaine s'enfoncent dans la mer à cet endroit.

de nombreuses possessions à Gwennolé. Celui-ci, qui exerçait excellemment sa charge de pasteur, se vit ainsi père de nombreux religieux accourus de partout, attirés par sa réputation de sainteté et désirant sincèrement se placer sous son obédience.

Gwennolé allait souvent voir le roi Gradlon en la superbe cité d'Is, et il y prêchait hautement contre les abominations qui se commettaient en cette grande ville, toute absorbée en luxe, débauches et vanités, mais dont les habitants demeuraient obstinés en leurs péchés. Un jour que l'abbé de Landévennec discourait avec le roi, Dieu lui révéla soudain la juste punition qu'il réservait à ces pécheurs endurcis et le moment précis où le châtiment tomberait sur la ville. Immédiatement, Gwennolé dit à Gradlon : « Seigneur roi ! sortons au plus vite de ce lieu maudit, car la colère de Dieu va s'abattre. Tu connais les dissolutions de ton peuple ? On a eu beau l'exhorter à se repentir, il n'a tenu compte d'aucun avertissement. Or, la mesure est comble, je te le dis au nom du Seigneur, il faut maintenant qu'il soit puni. Hâte-toi de partir, car autrement tu seras enveloppé du même malheur ! » Gradlon prit les paroles de Gwennolé très au sérieux. Il fit immédiatement préparer ses bagages puis, ayant mis à l'abri ce qu'il avait de plus précieux, il monta à cheval, avec ses officiers et ses domestiques et, accompagné de Gwennolé, il se précipita hors de la ville.

A peine eurent-ils franchi les portes qu'un orage d'une extrême violence s'éleva avec des vents si impétueux que la mer, se jetant hors de ses limites ordinaires et se précipitant avec furie sur cette cité maudite, la recouvrit en très peu de temps, noyant ainsi plusieurs milliers de personnes, ce dont on attribue la cause principale à la princesse Dahud, fille impudique de Gradlon, laquelle périt en cet abîme, ayant failli provoquer la mort du roi

en un endroit qui retient le nom de Toul-Dahud ou de Toul-Alc'huez, c'est-à-dire « Pertuis Dahud » ou « Pertuis de la Clef ». On raconte en effet que la princesse avait dérobé à son père la clef qu'il portait à son cou comme symbole de la royauté [1]. Gradlon, sauvé de justesse grâce à l'intervention de Gwennolé, s'en vint loger à Landévennec. Et c'est là qu'il mourut, quelques mois plus tard, tout brisé de vieillesse et de chagrin.

Quand il eut célébré les obsèques du roi Gradlon dans son monastère, Gwennolé s'en alla à Quimper, où il assista aux états généraux du royaume, en tant que

1. Le récit suivi ici est celui d'Albert le Grand, lequel mélange vraisemblablement les sources dont il dispose. La clef est peut-être un symbole de royauté, mais plusieurs chansons populaires traditionnelles (corroborées par la tradition galloise) font état des clefs qui ouvraient et fermaient les écluses de la grande digue protégeant le port de Ker-Is. Dahud, qui est parfois appelée Ahès, aurait dérobé ces clefs sur l'instigation d'un de ses amants d'un soir – le diable en personne –, lequel aurait ouvert les écluses et provoqué ainsi la submersion de la cité. L'étymologie de Toul-Dahud, actuellement Pouldavid, quartier de Douarnenez, est évidemment fausse : c'est le « trou » ou la « mare » de David. Quant à celle de Toul-Alc'huez, elle résulte d'un jeu de mots entre le nom d'Ahès et le mot breton *alc'huez*, signifiant effectivement « clef ». Il faut rappeler que le nom de *Dahud* provient d'un ancien celtique *Dagosotis*, c'est-à-dire « bonne sorcière », tandis que celui d'*Ahès* se réfère à une autre tradition, celle d'un géant nommé « Ohès le Vieil Barbé », dont la femme aurait fait construire les fameuses voies romaines dites « Chemins d'Ahès », avec en plus une fausse étymologie de la ville de Carhaix (Ker-Ahès = « ville d'Ahès »). Pour tout ce qui concerne cette mystérieuse légende de la ville d'Is, voir J. Markale, *La Femme celte*, Paris, Payot, nouvelle édition, 2001, pp. 87-162, ainsi que *Histoires mystérieuses de Bretagne*, Paris, Le Rocher, 2001, pp. 241-264, et le récit complet intitulé « La Saga de Gradlon », dans *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, édition de 1975, pp. 60-108.

premier abbé de Cornouaille et, ensuite, au sacre et couronnement du roi Salaün, successeur de Gradlon, duquel ayant pris congé, il se retira à Landevennec.

L'ennemi du genre humain, enrageant de voir le grand fruit que faisaient les religieux de Gwennolé, tant par leurs prédications que par leur exemple, conspira leur ruine. Voyant que le pieux abbé veillait d'un soin extrême à la bonne marche de son abbaye, il s'attaqua à lui, pensant bien que s'il pouvait altérer le pasteur, il viendrait facilement à bout du troupeau. C'est ainsi qu'il apparaissait à Gwennolé, tantôt en forme de lion rugissant qui, la gueule béante, semblait vouloir le dévorer, tantôt en forme de dragon hideux et épouvantable, d'autres fois en forme d'ours ou d'une quelconque bête enragée. Mais Gwennolé, du seul signe de la Croix, le chassait tout confus et le démon se retirait en blasphémant tant qu'il pouvait, ce qui était sans effet sur l'abbé et sur ses moines, lesquels continuaient à vivre leur sainte vie comme si de rien n'était.

Le bruit de la sainteté de Gwennolé était tellement divulgué par toute la Cornouaille et par tout le Léon que ceux qui se trouvaient en quelque angoisse et affliction tenaient pour remède certain et efficace la seule invocation de son nom lorsqu'il était encore en vie, et jamais ils ne furent frustrés de leur attente. Un jour, un berger qui gardait les brebis de son maître à la campagne fut accueilli d'une tempête si étrange qu'il en pensa mourir. Il eut l'idée d'invoquer Gwennolé, abbé de Landévennec, et immédiatement, l'orage cessa. Un autre berger vit tout son troupeau encerclé par des loups qui, enragés et furieux, couraient sus à ses brebis, lesquelles se mettaient à courir dans tous les sens au risque de se précipiter au bas des falaises et d'y périr. Le pauvre homme s'écria : « O serviteur de Dieu ! ô saint homme

Gwennolé ! secourez-moi en ce péril ! » Il n'eut pas plus tôt prononcé cette prière que Gwennolé lui apparut en son habit d'abbé, lequel, de son bâton pastoral, chassa les loups et rassembla les brebis éparses, puis disparut. Le lendemain, le berger vint à Landévennec remercier le Père abbé, lequel, de toute la nuit, n'avait pas bougé de son sanctuaire en continuelles prières. En récompense de ce bienfait, le berger conjura l'abbé de n'en dire mot à personne tant qu'il vivrait.

Il y avait aux environs de Landévennec trois méchants garnements qui passaient leur temps à dérober ce qui n'était pas gardé. Ces garnements entrèrent une nuit dans le monastère alors que les religieux s'étaient retirés dans leurs cellules. Ils allèrent même jusqu'au grenier, trouvèrent celui-ci ouvert et éclairé comme en plein midi. « Courage, compagnons, dit le plus déluré d'entre eux, il semble que Dieu agrée notre larcin puisqu'il nous éclaire de cette façon pour le mieux commettre ! » Les jeunes gens remplirent alors leurs poches de blé, mais quand ils furent sur le point de sortir, le premier, qui portait un grand fardeau, tomba et se rompit la cuisse, le deuxième, qui voulait s'enfuir, demeura immobile comme une souche, et le troisième, inexplicablement, devint aveugle. Gwennolé, qui avait eu la révélation de ce qui se passait, monta au grenier et, les ayant repris de leur faute, les exhorta à la pénitence et à l'amendement de leur vie dissolue, puis il leur rendit la santé du corps et de l'âme. Or, ces trois vauriens se donnèrent, le reste de leur vie, au service du monastère de Landévennec.

Un jour, un certain Riawk, qui était l'un des compagnons de Gwennolé dans ce même monastère, eut des nouvelles de sa mère qui était fort malade. Il demanda à son maître la permission d'aller l'assister et celui-ci la

lui accorda bien volontiers. Mais avant qu'il pût y arriver, la pauvre femme trépassa. Riawk, dès qu'il fut sur place, entra dans la chambre où était le corps. Il fit ouvrir la châsse pour le voir, et il l'aspergea d'eau qui avait été bénite par son abbé et qu'il avait pris soin d'apporter. Or, tout à l'instant, cette femme qu'on disait morte se redressa et parla à tous les assistants, lesquels furent grandement étonnés de cette merveille et en rendirent grâces à Dieu et au glorieux Gwennolé qui, par la voie de son disciple, avait redonné vie à un être que l'on avait cru déjà hors de ce siècle. Il est vrai que Gwennolé menait une existence austère, toute empreinte de pénitence et de prière, et digne en tous points de la sainteté qu'on lui attribua par la suite.

Il y avait, au pays de Cornouaille, une jeune femme fort dévote et vertueuse qui, par malheur, devint aveugle. Comme elle savait que Dieu est le maître suprême des créatures, elle ne s'affligea pas de cette infirmité et n'interrompit nullement ses exercices de piété, les doublant la plupart du temps, s'adonnant aux prières, aux veilles, aux jeûnes, aux aumônes et aux autres œuvres de charité. Or, une nuit qu'elle était au plus fort de ses oraisons, un ange lui apparut et lui dit que ses actions avaient été si agréables à la divine majesté qu'elle serait bientôt soulagée de ce qu'elle endurait, lui commandant enfin d'aller trouver le lendemain l'abbé Gwennolé en son monastère de Landévennec.

Le lendemain, la demoiselle s'y fit mener, et s'étant mise à genoux devant Gwennolé, celui-ci lui toucha la prunelle de ses yeux en prononçant ces paroles : « O toi, Seigneur, qui illumines tout homme venant en ce monde, je te conjure de rendre la vue à ta servante ! » Alors, Gwennolé lui traça le signe de la Croix sur les yeux, et la pauvre et sainte femme recouvrit immédiatement la

vue. Bien sûr, cette guérison ne fit qu'ajouter à la réputation de sainteté de l'abbé de Landévennec.

Il est vrai que Gwennolé, depuis qu'il avait quitté la maison de son père Fracan, ne porta jamais ni toile ni habits de laine. Il ne se vêtait que de peaux de chèvres qui cachaient un rude cilice qu'il portait jour et nuit. Il n'avait d'autre lit que le sable du rivage, ou la cendre du foyer, avec une pierre pour soutenir sa tête. Hiver ou été, il était vêtu de la même manière. Quant à ce qui est de la nourriture, le froment n'était en usage dans son monastère que pour le sacrifice de l'autel. Le pain de sa communauté n'était guère que d'orge et de son, et encore le saint abbé y faisait-il mêler dans celui qu'on pétrissait pour lui la moitié de cendres, dont il augmentait même la quantité en période de carême. Pour ce qui était des mets habituels, il ne vivait que de quelques herbes et de quelques racines cuites, mêlées avec un peu de farine d'orge, sans y mettre d'autre assaisonnement que du fromage bouilli et dissous dans l'eau. Mais ce ragoût n'était servi que le samedi et le dimanche, jours pendant lesquels on se relâchait quelque peu de la rigueur de l'abstinence.

Ces jours-là, ses disciples pouvaient manger des coquillages de mer, mais pour lui, il refusait toujours cet adoucissement. Jamais, quelque maladie qu'il eût, il ne mangea la chair d'aucun animal à quatre pieds, et même il se privait également de celle des oiseaux. Il ne buvait que de l'eau dans laquelle on faisait fermenter des fruits sauvages cueillis dans la forêt. Pour honorer plus parfaitement le jeûne de Jésus-Christ dans le désert, pendant le Carême, il ne mangeait que deux fois la semaine et passait ses jours et nuits en oraisons. Outre l'office commun dont il ne se dispensait jamais, il récitait tous les jours le Psautier à trois différentes reprises, disant à

chaque fois cinquante psaumes, à la fin desquels il adorait Dieu par cent génuflexions. Et jamais on ne le vit s'asseoir dans l'église, quelque âgé ou quelque infirme qu'il fût : debout ou à genoux, il marquait toujours par son extérieur une vénération profonde pour son Créateur. Mais cela n'empêchait nullement sa douceur et son affabilité envers ceux qui venaient le trouver pour lui demander sa bénédiction et ses conseils, ni son humilité et sa joie de vivre dans l'amour de Dieu et de son prochain.

C'est à cette époque qu'étant un jour avec ses religieux sur une route qui menait à Quimper, il rencontra un jeune homme du nom de Gwenhaël, lequel lui demanda avec insistance de l'emmener avec lui dans son enclos monastique de Landévennec. Frappé par la volonté farouche de Gwenhaël d'entrer au service exclusif de Dieu, Gwennolé, après en avoir eu l'autorisation de ses parents, emmena le jeune homme avec lui, l'instruisit des choses les plus saintes et bientôt en fit son successeur désigné à la tête de l'abbaye de Landévennec qu'il avait fondée et qui devait devenir le plus beau fleuron de toute la chrétienté de la Bretagne armoricaine.

Il était vieux et cassé, et il désirait de toute l'étendue de son âme se voir délié de son corps charnel pour aller jouir de l'amour éternel. Or, le soir précédant le jour où il trépassa, étant en oraison, il eut la vision de son destin lorsqu'il vit l'église se remplir d'une lumière étonnante. Il passa le reste de la nuit en ferventes prières et, le matin, il assembla tous ses moines, les exhorta à continuer la sainte vie dont ils étaient coutumiers, et leur demanda de prendre comme abbé celui qu'il jugeait le plus digne de conduire cette communauté, le jeune Gwenhaël, celui qui spontanément avait voulu le suivre

pour continuer son œuvre. Et c'est ainsi qu'après avoir fait à ses frères ses dernières recommandations, il passa de vie à trépas, le samedi de la première semaine de Carême, troisième jour de mars de l'an de grâce 448, le soixante-quatrième de son âge et le trente-huitième de sa profession[1].

Saint Gwennolé est certainement l'un des saints représentatifs de la Bretagne, l'un de ceux dont les statues sont les plus abondantes dans les églises de la péninsule. Il est le fondateur présumé de l'abbaye de Landévennec, le haut lieu de la spiritualité et de la culture des pays celtiques jusqu'au IXe siècle, c'est-à-dire au moment où Louis le Pieux, fils et héritier de Charlemagne, en 818, a obligé toutes les abbayes continentales d'obédiences diverses, mais en majorité de structures celtiques colombaniennes, à se fondre dans le modèle unique de la règle bénédictine[2]. Gwennolé, avec le rapport privilégié que la tradition lui attribue avec le mythique roi Gradlon et la non moins mythique ville d'Is, est sans aucun doute le symbole même de ces mystérieux saints bretons fondateurs d'un pays hautement – mais bizarrement –

1. Synthèse entre Albert le Grand et Dom Lobineau, ces deux auteurs, puisant dans des sources différentes, étant bien souvent en contradiction l'un avec l'autre. Ainsi, Albert le Grand ne parle pas de Budoc et de l'île Lavret, cette sorte d'université chrétienne à la mode irlandaise qui s'y tenait, mais fait de Gwennolé exclusivement un disciple de saint Korentin.

2. On pourra lire les détails sur les particularités de la règle colombanienne dans J. Markale, *Le Périple de saint Colomban*, Genève, éd. Georg, 2001.

inféodé à un Christianisme qui doit autant à la tradition celtique païenne qu'à l'apport évangélique venu de Méditerranée. La toponymie en fait état, non seulement grâce à des paroisses dûment officialisées comme Locquénolé, Locunolé ou Saint-Guénolé-Penmarch, mais à d'innombrables chapelles dispersées sur toute la péninsule ainsi qu'en Cornwall britannique et même sur le territoire de l'ancienne Gaule où il est répertorié sous des noms dérivés comme Guingalois, Walois, Valois, Guignolet, formes toutes dérivées d'un ancien brittonique *Winwaloe*, dont le sens n'est guère discutable, puisqu'il s'agit de « tout blanc » ou de « tout sacré », épithète qui convient parfaitement à l'auréole dont on a revêtu le personnage, du moins celui que la légende nous a laissé.

Car sa vie, telle qu'elle a été écrite, ou plutôt compilée, au IXe siècle par un certain Wrdisten, moine de Landévennec, si elle est du plus haut intérêt pour l'étude de ce monastère si important dans l'histoire de la Bretagne, n'est guère fiable à propos du saint fondateur. Est-ce vraiment lui qui, après l'établissement provisoire de Tibidy, a décidé, avec l'accord d'un chef de Cornouaille (qui n'est sûrement pas le mythique Gradlon), de s'installer définitivement à Landévennec ? Ne s'agirait-il pas plutôt, dans le récit de Wrdisten, de démontrer, grâce au patronage d'un saint illustre, non seulement l'antiquité, mais également l'incontestable rayonnement spirituel et culturel de cet enclos monastique ?

De nombreux historiens en viennent même à douter que Gwennolé soit jamais venu en Bretagne armoricaine, considérant qu'il s'agit ici d'un transfert de culte, comme il s'en est opéré partout dans la

chrétienté. Selon ces mêmes historiens, Gwennolé n'aurait jamais quitté la péninsule de Devon-Cornwall où il serait né et où son culte est encore assez répandu. Sa célébrité a fait qu'on a voulu à tout prix en faire un des saints fondateurs de la Bretagne armoricaine : d'où cette fable de l'arrivée de Fracan et de sa famille en Domnonée continentale, avec en prime, si l'on peut dire, sa naissance sur le sol breton et la légende concernant sa mère, Gwenn aux trois seins. Ce dernier détail prouve d'ailleurs qu'on a tout fait pour raccrocher la vie de Gwennolé à une tradition ancienne, les trois seins étant une transposition d'une triade féminine dont on a de nombreux exemples dans la mythologie celtique, tant par la « triple » Brigit irlandaise, ou encore par l'association Bobdh-Macha-Morrigane si fréquente dans les récits les plus archaïques, que par les représentations plastiques gallo-romaines et britto-romaines des « trois mères », celles qu'on appelle les *Matres*.

Au reste, il est bien évident que les pieux hagiographes qui se sont emparés de la vie de Gwennolé ne savaient pas trop si son maître spirituel était saint Korentin ou saint Budoc. Certes, il y a là la volonté de rattacher Gwennolé et l'abbaye de Landévennec à la tradition de Cornouaille, et pour ce faire, on n'a pas hésité à intégrer à cette histoire non seulement celle de Korentin, mais aussi le contexte légendaire de la ville d'Is. Or, s'il n'est pas douteux que la légende d'Is recouvre un fait historique, à savoir l'engloutissement d'une ville située à la pointe occidentale de Cornouaille par un raz de marée ou un tremblement de terre, on ignore à quelle date s'est produite cette catastrophe naturelle, comme on ignore quel est exactement le roi Gradlon sauvé par

Gwennolé, puisque les généalogies manuscrites – toutes plus ou moins suspectes – font état de trois Gradlon d'époques différentes. En réalité, le soi-disant Gradlon Meur (Gradlon le grand) devait être un simple chef de clan, comme il y en avait tant au moment de l'émigration bretonne, et qui est devenu dans l'imaginaire populaire un personnage de conte de fées[1].

Si l'on admet la présence réelle de Gwennolé sur le sol armoricain, il est plus vraisemblable d'en faire un disciple de saint Budoc. L'établissement de l'île Lavret, d'après les fouilles qui y ont été pratiquées, est un enclos monastique de type celtique très ancien, peut-être le premier de toute la péninsule. Il correspond étroitement à la mentalité des moines irlandais qui commençaient toujours par s'établir sur des îles, ce qui non seulement garantissait leur solitude mais les mettait symboliquement dans la tradition pré-chrétienne des îles merveilleuses. Or, l'île Lavret, où subsistent les vestiges d'un sanctuaire gallo-romain, appartient, comme l'île Bréhat, à un petit archipel à l'environnement privilégié, dans un véritable micro-climat. Elle pouvait très bien être l'image christianisée de cette mystérieuse île d'Avalon ou d'Emain Ablach de l'antique mythologie.

En somme, même si l'on rejette la venue de Gwennolé sur le continent, on a tout fait pour démontrer

---

1. C'est ainsi qu'un récit anglo-normand du XIIe siècle, *Le Lai de Graelent Meur*, attribué à Marie de France, raconte comment Gradlon a vécu un certain temps dans un « Autre Monde » auprès d'une reine féerique qui était amoureuse de lui. Voir « La Saga de Gradlon le Grand » dans J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*.

que Landévennec était la plus ancienne fondation monastique de la péninsule armoricaine. On sait très bien que, la plupart du temps, les chartes et les documents latins des monastères sont des faux destinés à mettre en valeur un établissement ou à justifier une possession plus ou moins douteuse de terres disputées par d'autres. On pourrait donc considérer que le moine Wrdisten, en écrivant sa vie de saint Gwennolé, a travaillé pour le plus grand profit de Landévennec et de tous les moines qui s'y sont rassemblés pendant le haut Moyen Age, faisant de cet enclos une sorte de forteresse du monachisme celtique

D'ailleurs, peu importe que ce soit Gwennolé ou un autre qui ait été le fondateur de Landévennec, puisque cette abbaye a réellement existé et qu'à l'heure actuelle elle est toujours en activité. Quant à Gwennolé, qu'il soit venu ou non en Armorique, sa célébrité est telle dans le monde chrétien, et son culte est si répandu, qu'il n'est pas possible de douter de son existence historique, même si le récit de sa vie fait intervenir des faits qui relèvent beaucoup plus du merveilleux légendaire que de la simple hagiographie.

Saint Hervé (Houarneau)

En ce temps-là, vers l'an 500 après la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, un chef de la Bretagne armoricaine, dont le nom était Konomor, traversait la forêt de Duna sur la route qui menait de Carhaix à l'Aber-Vrac'h. Il avait avec lui ses vassaux et ses hommes d'armes, ainsi que son barde favori qui se nommait Hoarvian. Et Hoarvian était très perturbé parce qu'un songe l'avait hanté pendant trois nuits. Il avait eu en effet la vision d'un ange éclatant de lumière, et cet ange lui avait dit ces paroles : « Hoarvian, tu as résolu, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, de te garder de tout amour féminin. Pourtant, tout près de la route que tu emprunteras bientôt, se trouve une jeune fille qui a décidé, elle aussi, de se consacrer à Dieu et de conserver sa virginité jusqu'à la mort. Or, cette jeune fille, qui se nomme Rivanone, tu la rencontreras au bord d'une fontaine. N'hésite pas à la demander en mariage, car Dieu le

veut ainsi. De votre union naîtra un modèle de chasteté. Votre fils sera l'élu de Dieu avant de devenir plus tard l'instrument de sa providence. Votre union n'est pas blâmable, sois sans crainte, Hoarvian, car ce fils apportera le salut éternel à beaucoup d'hommes et de femmes. »

Hoarvian était né dans cette malheureuse île de Bretagne qui était maintenant la proie des envahisseurs saxons. Pour fuir ceux-ci, il avait dû se réfugier sur le continent et là, sa réputation de poète et de chanteur étant si bien établie, il avait été sollicité par le roi des Francs, Childebert, pour venir à sa cour et la distraire et l'embellir par la vertu de ses chants. Hoarvian y était allé et s'y était taillé un vif succès, largement récompensé par les faveurs du roi. Mais au bout de quelque temps, l'exilé, pris du mal du pays, avait voulu retourner dans sa terre natale. Ne pouvant empêcher qu'il ne partît, le fils de Clovis l'avait comblé de présents et, pour assurer son bien-être et sa sécurité, l'avait engagé à passer d'abord par la Bretagne armoricaine, où se trouvaient déjà bon nombre de ses compatriotes et où sa traversée serait facilitée par le chef Konomor, lequel avait autorité sur le nord de la péninsule armoricaine en même temps que sur la partie la plus au sud-ouest de la grande île de Bretagne. Et c'est au moment où il avait pris contact avec le comte Konomor que ce songe s'était répété trois nuits de suite.

Konomor, Hoarvian et leurs compagnons chevauchaient donc dans la forêt de Duna, au nord de l'Elorn, quand en approchant de Landouzan, dans la paroisse du Drénec, ils aperçurent, assise près d'une fontaine, une belle jeune fille en train de méditer. « Jeune fille, lui demandèrent-ils, quel est ton nom ? » Elle répondit qu'elle se nommait Rivanone et qu'elle n'avait plus de famille en dehors de son frère Rigour, chez qui elle

vivait. Comme Konomor et sa troupe devaient passer la nuit chez un seigneur du voisinage, on fit appeler Rigour, et Hoarvian lui demanda solennellement sa sœur en mariage. Rigour se déclara heureux d'accorder sa sœur à un homme aussi vertueux que Hoarvian. Il alla chercher Rivanone et, sans plus tarder, un prêtre bénit leur union.

Le lendemain matin, comme le soleil commençait à poindre, le nouvel époux dit à sa jeune épousée : « Tu es la première femme que j'ai eue, la seule que j'ai aimée, parce que Dieu, t'ayant choisie, m'a ordonné de m'unir à toi et a promis de me rendre père, grâce à toi, d'un fils qui sera à jamais le secours de Dieu. » Rivanone lui répondit alors : « Si tu as engendré en moi un fils, puisse-t-il ne jamais voir la lumière de ce monde ! Voilà ce que je demande pour lui au Tout-Puissant. »

Ces paroles inattendues plongèrent Hoarvian dans la tristesse. « O femme, répliqua-t-il, c'est un crime de la part d'une mère de maudire ainsi sa progéniture et de vouloir la condamner à un tel malheur !... Mais si ce fils doit être privé de la vue de la terre, je prie Dieu de lui donner en échange la vision du monde céleste. Et pour obtenir cette grâce, dès ce moment, je renonce absolument à la vie du siècle, et je me voue tout entier jusqu'à ma mort au service de Dieu. »

Ainsi en fut-il. Hoarvian quitta sa femme et s'en alla vivre en ermite dans la forêt. Quant à Rivanone, neuf mois plus tard, elle mit au monde un fils aveugle à qui fut imposé le nom d'Hervé. Mais elle fit tout son possible pour que l'enfant fût élevé loin d'elle. C'est un certain Harthian, un ermite qui revenait d'Irlande où il avait étudié auprès des disciples de saint Patrick, qui se chargea d'élever et d'éduquer le garçon. Pendant sept années, il lui enseigna les chants et les lettres. Et comme il était

aveugle, on lui donna comme guide un autre garçon du nom de Guiharan, lequel avait un esprit quelque peu dissipé mais s'acquittait cependant de sa mission le moins mal possible.

Son éducation terminée, Hervé n'eut qu'une pensée : chercher et retrouver sa mère afin de se réconcilier avec elle devant Dieu. Accompagné de Guiharan, il se rendit chez un lointain cousin, Urfoed, qui vivait dans un ermitage en plein cœur du pays d'Ach. Le cénobite accueillit avec joie son jeune parent. « Dieu m'a révélé, lui dit Hervé, que ma mère est sur le point de quitter cette terre. Déjà, elle a demandé le pardon de ses péchés, et moi, je ne voudrais pas qu'elle mourût sans m'avoir accordé sa bénédiction. Je t'en prie, indique-moi, si tu le sais, où se trouve sa demeure, et je m'y rendrai sans plus tarder. » L'ermite lui répondit : « Tout ce que je sais, c'est qu'elle mène dans cette forêt une vie de solitaire avec l'unique compagnie de sa nièce, la jeune Kristina. Je vais aller à sa recherche. »

Mais, avant de partir, Urfoed fit à Hervé des recommandations justifiées par le peu de sécurité de la forêt de Duna, dans laquelle malfaiteurs et bêtes sauvages abondaient. « Je te confie mon ermitage et mon pauvre mobilier, lui dit-il. Que Guiharan s'occupe du dehors, achève les travaux qui ont été commencés, qu'il ensemence la terre fraîchement labourée et surtout qu'il prenne bien soin de mon petit âne qui m'est si précieux et que j'aime tant. » Puis il partit à travers la forêt, à la recherche de la demeure de Rivanone.

Suivant l'ordre qu'il avait reçu, Guiharan s'était mis aux travaux des champs. Or, un beau jour, un loup se présenta soudain et mit à mort le petit âne alors que l'animal était en pâture. Guiharan, désolé et chagriné, poussa des cris affreux. Hervé était en prière. En entendant

les gémissements de son guide, il se précipita et se fit expliquer ce qui se passait. Alors, sans hésiter, il adressa une fervente prière à Dieu : « Père tout-puissant, tu as permis qu'une bête féroce mît à mort cet âne dont j'avais la garde. Abandonne-moi l'auteur de ce méfait et fais en sorte qu'il remplace sa pauvre victime dans ses fonctions. » Alors, le loup changea d'attitude. Il alla vers Hervé, la queue basse et l'air humilié. Quand il vit cela, Guiharan s'écria : « Attention, maître ! sauve-toi au plus vite, car la bête cruelle se précipite vers toi ! ferme la porte de ton oratoire !... » Mais Hervé n'en fit rien. « Ne crains rien, dit-il à Guiharan, ce loup exécute l'ordre de Dieu. Il est dompté et il va prendre la place du petit âne d'Urfoed. Passe-lui le collier d'attelage afin qu'il achève le travail qui a été commencé. »

Quand Urfoed fut de retour, il dit à Hervé que Rivanone, malade, réclamait son fils au plus vite. Conduit par son cousin, l'aveugle accourut vers sa mère qui se mourait des suites des pénitences qu'elle s'était infligé. Après les premiers embrassements, elle fut mise au courant de la révélation faite à Hervé sur sa fin prochaine. « Béni soit Dieu qui nous permet de nous revoir ! s'écria-t-elle. Si tu veux avoir ma bénédiction suprême, mon fils, reste auprès de moi jusqu'à ma mort. Recommande alors mon âme au Seigneur et mets mon corps au tombeau. » C'est ce qui arriva, et quand Hervé eut enterré sa mère et prié pour elle, Urfoed lui laissa son ermitage et alla se retirer au plus profond de la forêt de Duna.

Hervé demeura en cet endroit trois années de suite et de nombreux disciples, attirés par sa sainteté et ses miracles, se groupèrent autour de lui. Il prit alors la résolution d'abandonner le pays d'Ach et d'aller où Dieu le conduirait. Mais avant son départ, il eut la vision de

l'ermite Urfoed emporté par les anges et voulut aller prier sur son tombeau. Mais ce n'était pas chose facile de découvrir quelque trace humaine dans cette vaste solitude de la forêt de Duna, toute hérissée de ronces et de halliers inextricables. Longtemps, suivi de ses disciples, Hervé erra sous ces sombres futaies sans trouver l'endroit où était enterré Urfoed. Enfin, des porchers, qui menaient leurs troupeaux à la glandée, leur apprirent qu'Urfoed était mort depuis longtemps et qu'il avait été inhumé dans son oratoire par les autres ermites de la forêt. Les porchers guidèrent Hervé vers cet endroit, mais la cellule de l'ermite, démolie par les fauves, jonchait le sol de ses débris non loin d'un oratoire écroulé. Ne sachant pas exactement où se trouvait le tombeau, Hervé se jeta à genoux et pria : le sol se mit à trembler, la terre s'entrouvrit et mit à jour un sarcophage. Hervé demanda à ses compagnons d'apporter de grandes pierres et de les placer là pour qu'on puisse reconnaître le lieu où reposaient ces saintes reliques.

Puis, ayant reçu de son évêque Hoardon l'ordre d'exorciste, bien que lui-même ne fût pas prêtre, il partit, avec ses disciples, son guide Guiharan, sa cousine Kristina et le loup apprivoisé qui portait les bagages, vers des terres situées plus à l'est. Et, ayant entendu une voix céleste lui commander de se reposer, il décida de s'établir, avec l'accord du seigneur du lieu, en un endroit qu'on appelle maintenant Lanhouarneau.

C'est là qu'Hervé résida désormais, entouré de ses fidèles disciples, recevant de nombreux pèlerins, guérissant les malades et surtout ceux qui souffraient des yeux, priant et prêchant chaque jour, de telle sorte que sa réputation grandit et gagna toute la Bretagne. Or, à cette époque, il y eut de grands troubles dans ce pays à cause de Konomor qui, de simple comte de Poher, était

devenu roi de Domnonée après avoir épousé la veuve du défunt roi et usurpé le trône au détriment de Judual, l'héritier légitime. Veuf de cette femme, il avait épousé Tryphina, fille du comte de Vannes et l'avait lâchement assassinée ainsi que leur fils Trémeur. Le bienheureux Gildas avait alors opéré un miracle en faveur de Tryphina et de Trémeur, leur rendant miraculeusement la vie, mais il n'en demeurait pas moins que Konomor avait été mis au ban de tous les chrétiens d'Armorique. Et Samson, l'évêque de Dol, avait convoqué tous les évêques et abbés de la Bretagne en un synode sur le Menez Bré, afin de juger et d'excommunier ce roi criminel. Et le pieux Hervé, comme tous les fondateurs de monastères, avait été convié à y participer.

Mais sa réputation de sainteté et de science était telle qu'un retard s'étant produit dans le moment de son arrivée, on l'attendit tout un jour avant d'ouvrir le synode. Mais cette attente prolongée ne fut pas du goût de tout le monde : en le voyant monter les pentes de la montagne, aveugle et couvert de haillons, conduit par le jeune Guiharan et accompagné d'un loup, certains murmurèrent qu'on avait perdu du temps à attendre un misérable aveugle. Aussitôt, ceux qui avaient proféré ces lamentations perdirent la vue. Les autres se tournèrent alors vers Hervé, le priant d'intercéder auprès de Dieu pour la guérison de ces grincheux. Hervé leur répondit : « Prions Dieu tous ensemble pour qu'il prenne ces malheureux en pitié. Apportez du sel et de l'eau et nous les répandrons sur eux. »

Les assistants se récrièrent : « Du sel, dirent-ils, nous en avons, mais il est bien difficile de trouver de l'eau sur cette montagne. » Hervé leur répondit : « Qu'importe ! rien n'est difficile à celui qui créa tout de rien. » Il s'agenouilla et se mit en prière. Puis il traça de son bâton le

signe de la croix sur le sol aride et, soudain, à la stupéfaction générale, une eau limpide se mit à jaillir, dont on se servit pour guérir ceux qui, par imprudence, avaient été frappés de cécité. Et cette source existe toujours sur les flancs du Menez Bré, au-dessous de la chapelle qui a été dédiée à saint Hervé.

Après ce synode où fut prononcée l'excommunication du roi félon Konomor, Hervé retourna dans son ermitage de Lanhouarneau. Son évêque, Hoardon, l'accompagnait dans ce voyage et avait sollicité de l'aveugle la faveur d'une vision du paradis. Hervé demanda à Hoardon de prier sans cesse avec lui pendant trois jours et, au bout de ce temps, l'évêque et l'ermite obtinrent cette vision céleste. On raconte qu'Hervé en fit un chant et que ce chant est connu de nos jours comme le *Kantik ar Baradoz*, c'est-à-dire le « Cantique du Paradis ». Et, rentré à Lanhouarneau, Hervé y vécut encore longtemps avant de rendre son âme au Seigneur, vers l'an 550 de l'incarnation[1].

En 1926, l'archiviste et érudit Henri Waquet écrivait ceci à propos d'un ouvrage récent paru sur « saint » Hervé : « Saint Hervé est, parmi les saints bretons, un des plus populaires ; il est aussi un des plus embarrassants pour les historiens, car, si on le trouve en honneur dans les quatre évêchés, et même encore plus loin [...], il n'a pourtant laissé son nom à aucun *plou*, c'est-à-dire à aucune grosse paroisse primitive. Il existe bien un *lann*, Lanhouarneau, au cœur

1. D'après Albert le Grand et *La Vie de saint Hervé*, rédigée au XIIIe siècle.

du Léon, à quoi s'attache traditionnellement son souvenir, [...] mais ailleurs, il ne se rencontre que des chapelles[1] pour perpétuer sous diverses formes, Hoaurneau, Houarvé, Mahouarn, un nom si honoré, si répandu. Encore faudrait-il prouver que ces diverses formes recouvrent certainement un même personnage. C'est très douteux[2]. »

La forme ancienne du nom de ce personnage controversé est *hoiarnviw*, ce qui justifie d'ailleurs toutes les variantes modernes, et peut se traduire par « au fer vif » ou « vif comme le fer ». C'est le genre d'appellation qu'on retrouve à des degrés divers dans les noms de personnages historiques ou légendaires : en fait, ce sont des surnoms. Dans le cas d'Hervé, il semble qu'il y ait d'ailleurs confusion entre l'aveugle Hervé, donc le fils, et le barde Hoarvian – dont le nom primitif était le même, *hoiarnviw*, – donc le père. Ce n'est pas pour rien si « saint » Hervé est le patron des poètes et des sonneurs.

En fait, en dehors d'un épisode qui concerne le synode du Menez Bré, où fut excommunié Konomor, tout est légendaire dans la « Vie de saint Hervé ». On y retrouve même un thème mythologique fondamental de la tradition brittonique qu'ont conservé les manuscrits gallois, en particulier dans les célèbres récits connus sous le nom de *Mabinogi*. Il s'agit du refus de la part d'une mère de reconnaître son enfant,

1. Elles sont d'ailleurs très nombreuses, notamment à Uzel, Lescoët-Gouarec, le Menez Bré, Bourbriac Ploufragan (Côtes-d'Armor), Riec, Plélauff, Combrit, Crozon (Finistère), Gourin, Guémené-sur-Scorff, Rohan, Langolelan et Ploërdut (Morbihan).

2. *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, LXXXVII (1926), p. 50.

ou de le maudire. Car, dans le récit hagiographique, l'attitude de Rivanone – fort atténuée dans l'ouvrage de Dom Lobineau – est incontestablement incompatible avec la réputation de sainteté qui recouvre cette femme. Elle a fait vœu de virginité. On l'oblige à se marier. Elle se venge en quelque sorte en maudissant son fils à naître, ce qui est une attitude fort peu conforme avec l'idée de la maternité telle que l'expose le Christianisme, essentiellement avec le thème de la Vierge Marie.

Or, dans la première branche du *Mabinogi*, on raconte une étrange histoire à propos d'une mystérieuse femme du nom de Rhiannon, laquelle épouse Pwyll Penn Annwfn, roi d'Aberth, mais surtout sorte de maître de l'Autre Monde, analogue à Pellès, le Roi Pêcheur de la « Queste du saint Graal ». Rhiannon donne naissance à un fils, mais à la suite de circonstances quelque peu énigmatiques, l'enfant est enlevé à sa mère et remplacé par un poulain. Et Rhiannon, convaincue d'infanticide, est condamnée à porter sur son dos tous les visiteurs qui se présenteront à la cour du roi Pwyll.

Tous les commentateurs sont d'accord pour voir dans le personnage de Rhiannon l'équivalent de l'Epona gallo-romaine, sorte de déesse-jument dont le culte a été florissant sur le continent, et de la fée Macha de la tradition gaélique d'Irlande. Le nom d'Epona provient d'un brittonique *epo* (latin *equus*) qui signifie cheval, et celui de Macha est issu d'un autre terme celtique, *marko*, qui désigne également le cheval. Quant à Rhiannon, son nom provient d'un ancien *Rigantona*, signifiant « royale », épithète qui convient parfaitement à l'image qu'on se fait d'une déesse-mère. Et il est bien évident que le nom breton

de Rivanone est exactement le même que celui, gallois, de Rhiannon.

Certes, au contraire de Rivanone qui refuse son fils et le maudit, Rhiannon n'abandonne pas sciemment son enfant, mais comme la disparition de cet enfant se place en un épisode mythologique fort difficile à interpréter, on est en droit de supposer que l'abandon du fils par la mère est essentiel, symboliquement parlant, pour que ce fils soit doué de pouvoirs extraordinaires, pour qu'il devienne un être exceptionnel, comme «saint» Hervé, l'aveugle, qui a la vision du monde invisible, et que l'on représente très souvent avec un livre à la main.

Il y a mieux. Dans la quatrième branche du même *Mabinogi* gallois, on raconte l'histoire d'Arianrod, fille de Dôn (l'équivalent de la Dana irlandaise et de l'Anna bretonne), qui, ayant donné naissance à un fils (probablement à la suite d'une relation incestueuse avec son frère Gwyddion), refuse de le reconnaître et prononce contre lui trois malédictions : il n'aura pas de nom sauf si elle-même le lui donne (ce qu'elle refuse), il n'aura jamais d'armes sauf si c'est elle-même qui les lui donne (ce qu'elle refuse), et il n'aura jamais de femme de la race humaine. Et c'est par la ruse et la magie de Gwyddion que le garçon pourra transgresser cette triple malédiction, devenant Lleu Llaw Gyffes (Lleu à la main sûre), personnage exceptionnel comparable au fameux Lug au Long Bras de la tradition celtique primitive, reconnaissable ensuite dans les romans arthuriens sous l'aspect de Lancelot du Lac[1].

1. Voir J. Markale, *Lancelot et la chevalerie arthurienne*, Paris, éd. Imago, 1985, ainsi que *L'Epopée celtique en Bretagne*, Paris, Payot, nouv. éd., 1984.

La cause est entendue : Rivanone maudit son fils et il n'obtient le don de « double vue » que par l'intervention de son père : le barde Hoarvian joue ici le rôle du magicien – et quelque peu druide – Gwyddion, fils de Dôn. Et l'on peut remarquer que cette forêt de Duna, où se déroule l'action, a une appellation qui rappelle étrangement le nom de Dôn, la déesse-mère. Sans nier l'existence d'un pieux personnage du nom d'Hervé, ou de plusieurs ermites qui auraient porté des noms équivalents, il faut reconnaître que la vie de « saint » Hervé, telle qu'elle est rapportée dans les textes du Moyen Age, ressort non de l'histoire mais de la plus ancienne tradition mythologique des Celtes.

Saint Illtud (Illtut)

Le père d'Illtud était un chef de clan breton qui avait émigré en Armorique et y avait épousé une noble fille de ce pays. Illtud naquit en Domnonée et se montra, dès son plus jeune âge, doué d'un esprit extrêmement vif et de la mémoire la plus heureuse. Il étudia avec succès les sciences humaines et s'y rendit fort habile. Dans sa jeunesse, il porta les armes et sa réputation et son audace dépassèrent de loin l'Armorique : c'est ainsi qu'il devint bientôt le principal ministre d'un roi de Glamorgan, dans le sud du Pays de Galles.

A cette époque, le pape avait envoyé dans l'île de Bretagne l'évêque d'Auxerre, qui avait nom Germain, avec pour mission de combattre les Pictes qui menaçaient l'unité des chrétiens et de prêcher contre les idées que dispensaient encore en ce pays les disciples du moine Pélage. C'est ainsi qu'Illtud eut l'occasion de rencontrer Germain d'Auxerre. Celui-ci, au cours de

fréquents entretiens, sut le persuader de chercher des faveurs plus précieuses que celles que procurent les souverains de la terre, et de s'attacher à des biens plus solides que ceux dont le monde peut enrichir ses aveugles partisans.

Docile aux conseils du serviteur de Dieu et dégoûté des vains honneurs que lui procurait sa situation privilégiée, Illtud se consacra sans partage au Seigneur, reçut la tonsure et se livra avec l'ardeur la plus fébrile à l'étude de la religion, et en particulier à celle des Saintes Ecritures. Il eut alors pour condisciples, auprès de Germain d'Auxerre, de pieux personnages qui devinrent par la suite, comme lui, des modèles de sainteté, mais sa supériorité sembla telle qu'on jugea qu'il était capable d'enseigner les autres. C'est alors qu'il fonda, entre Cardiff et Swansea, dans le voisinage de Llancarvan, sur des terres appartenant au roi Merchiawn, surnommé l'Insensé, un enclos monastique connu depuis lors comme Llanilltud ou encore Llantwit Major. Et, autour de lui, se regroupèrent de nombreux disciples qui, après avoir reçu ses sages enseignements, s'en allèrent en Armorique pour y fonder d'autres enclos monastiques, tels Brieuc, Kado, Gildas, Lunaire, Pol Aurélien ou encore Samson, le grand abbé-évêque de Dol.

A propos de ce Samson, disciple d'Illtud, on rapporte d'ailleurs qu'au monastère de Llantwit, il y avait deux frères, neveux d'Illtud, qui espéraient que leur oncle leur donnerait droit de succession, à l'un ou à l'autre, et qui se montraient particulièrement jaloux de la faveur dont jouissait Samson auprès de son maître. L'un avait reçu les ordres, mais l'autre n'était que frère convers. Voulant se débarrasser de Samson, ils n'hésitèrent pas à commettre un crime : ils versèrent du poison dans un pichet d'eau qui était à l'usage exclusif de leur victime

désignée. Or, Samson ne buvait jamais d'eau sans l'avoir sanctifiée, et dès qu'il eut tracé le signe de la Croix sur le pichet, celui-ci vola en éclats. Surpris et profondément tourmenté par ce miracle, le frère qui n'était pas prêtre confessa publiquement ses intentions criminelles et fut immédiatement pardonné, mais l'autre eut le front, le dimanche suivant, de célébrer la messe. Il fut alors pris de convulsions et ne fut guéri que par les prières que Samson et Illtud adressèrent au Seigneur pour le rachat du pécheur.

Cependant, Illtud acquit une si grande estime tant par la sainteté de ses mœurs que par le talent particulier qu'il avait pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, que les seigneurs de toute la Bretagne lui confiaient leurs enfants. Il était en effet considéré comme le plus saint et le plus savant ecclésiastique de son temps. Et, en plus de ses qualités de pédagogue, Illtud avait le don de prophétie dont il faisait profiter abondamment non seulement ses disciples mais les chefs qui venaient le consulter et recueillir ses avis. On dit qu'il donna une preuve remarquable de ce don le jour même de sa mort, en prédisant à deux abbés qui étaient venus l'assister qu'ils le suivraient bientôt, l'un le même jour, l'autre quarante jours plus tard. Et la prophétie se réalisa comme l'avait dit Illtud.

Certains auteurs prétendent que, sur la fin de sa vie, Illtud passa la mer, abandonnant son monastère de Llantwit et s'installant avec quelques disciples auprès de Samson qui, lui-même, avait fondé à Dol, sur le sol de l'Armorique, un autre enclos monastique. On ajoute qu'il accomplit en ce lieu divers miracles et que c'est là qu'il mourut, fort âgé, un 6 novembre. Cette tradition est tenace en Bretagne armoricaine, et elle s'appuie sur le fait que la paroisse de Landebaëron, dans l'ancien

diocèse de Tréguier, a toujours prétendu conserver parmi ses reliques le crâne de saint Illtud, le célèbre abbé de Llantwit Major[1].

Il n'y a pas lieu de douter un seul instant de la réalité historique de saint Illtud, même si cette « sainteté » n'a jamais été reconnue officiellement. Ce qui est douteux, c'est le lieu de sa naissance : les historiens, comme les hagiographes, ne s'accordent guère sur ce point, les uns, comme Dom Lobineau, le faisant naître dans le Glamorgan, les autres affirmant qu'il s'agit bel et bien d'un Armoricain converti par saint Germain d'Auxerre et chargé par celui-ci d'établir un monastère où seraient dispensées non seulement les traditions religieuses du Christianisme, mais toutes les disciplines culturelles et scientifiques de cette époque.

La mission de saint Germain d'Auxerre – qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec saint Germain, évêque de Paris, mort en 576 – est historiquement établie par de nombreux documents. Bien que marié, il avait été élu évêque par le peuple d'Auxerre en 418 et s'était ensuite, sur l'ordre du pape, rendu en Grande-Bretagne pour y organiser la défense des Bretons contre les Pictes et les Saxons païens, mais surtout pour y dénoncer ce qu'on a improprement appelé « l'hérésie pélagienne ». Cette double mission a été couronnée de succès, mais c'est essentiellement parce que saint Germain s'est assuré le concours

1. D'après Dom Lobineau.

de chefs politiques et de moines érudits, dont saint Patrick et saint Illtud sont les plus brillants exemples. Il mourut en 448 après avoir, semble-t-il, pacifié la péninsule armoricaine bouleversée par l'arrivée de la première vague d'émigrants insulaires. Son action a donc été déterminante non seulement pour la survie de l'ethnie bretonne mais pour l'évolution de l'Eglise de type celtique. Et il est absolument incontestable qu'il a suscité tant dans l'île de Bretagne qu'en Armorique la vocation des grands saints bretons fondateurs de monastères qui étaient à la fois des lieux de prière et de véritables universités.

Si l'on peut se poser des questions, c'est à propos de la présence d'Illtud en Bretagne armoricaine. La tradition le fait donc venir à Dol où il serait mort chez son disciple Samson. Si la visite d'Illtud à Dol s'inscrit dans la logique des choses, il est plus que douteux qu'il y ait résidé longtemps. Au Pays de Galles, en dehors de Llantwit Major, son culte est fort répandu et prouve sa célébrité outre-Manche, tandis que dans la péninsule armoricaine, il n'est guère honoré qu'à Pleurduit (Côtes-d'Armor) et à Lanildut (Finistère) – et peut-être à Ploërdut (Morbihan), ces paroisses gardant, du moins en apparence, le souvenir de son nom. Mais après tout, il s'agit peut-être d'une simple implantation du culte d'un célèbre saint insulaire opérée par les émigrants, et le nom de Lanildut, au fond de l'estuaire qu'on appelle l'Aber Ildut, ne prouve rien : comme le Langolen du Finistère, dont le nom est dû à des Bretons venus du Llangollen du Pays de Galles, Lanildut a probablement été fondé par des réfugiés originaires de Llanilltud, devenu ensuite Llantwit Major.

On sait que la « vie de saint Illtud » a été composée

entre 1107 et 1147. Ce récit, complètement hagiographique, est trop récent, et trop chargé d'éléments empruntés au merveilleux chrétien habituel dans les « légendes dorées », pour être pris au sérieux, mais on dispose de nombreux détails sur lui dans des « vies » plus anciennes qui le mentionnent souvent comme un maître à l'autorité reconnue et affirment que *Heltutus* était « *de discipulis sancti Germani* ».

L'essentiel est de savoir qu'Illtud, saint homologué ou non, a été le fondateur d'un des monastères les plus célèbres de Grande-Bretagne au haut Moyen Age et que, dans cet établissement, on y dispensait un enseignement remarquable, à la fois religieux et culturel, dont le rayonnement s'est étendu sur une bonne partie de l'Occident chrétien.

Saint Judikaël (Iudichaël, Jézéquel)

A la fin du VIe siècle, la Domnonée, c'est-à-dire la partie nord de la péninsule armoricaine, était placée sous l'autorité du roi Judaël, un homme juste et bon qui s'efforçait de réparer tous les dommages qu'avait causés son prédécesseur Konomor dans ce pays. Judaël avait eu seize fils et cinq filles. L'une de celles-ci, qu'on appelait Onenne, avait abandonné la cour de son père pour vivre au service de Dieu et des déshérités, et elle s'était établie au cœur de la grande forêt de Brocéliande, en un lieu qui est connu actuellement sous le nom de Tréhorenteuc, c'est-à-dire « l'habitation aimable ». Onenne, voulant affirmer son humilité, s'était faite gardeuse d'oies, du moins c'est ce que l'on raconte à son sujet, et, après avoir donné tous ses biens aux pauvres, elle était morte à Tréhorenteuc en odeur de sainteté. C'est pourquoi cette paroisse est toujours placée sous son patronage.

Quand Judaël, roi de Domnonée, fut rappelé à Dieu, vers l'an 605, sa succession aurait dû revenir normalement à son fils aîné Judikaël. Mais un certain Rethwal, qui était gouverneur du fils puîné Haëlog, dévoré d'ambition et sans scrupules, fit assassiner sept des frères de Judikaël, espérant ainsi détenir le pouvoir suprême sous le couvert de son protégé. Et Judikaël ne dut son salut qu'à la fuite, se réfugiant dans le monastère de Saint-Jean de Gaël, qu'avait fondé l'ermite Mewen, un des disciples de saint Samson de Dol. C'est ainsi que Judikaël embrassa la vie monastique, se comportant avec un zèle et une ferveur tout à fait remarquables.

Cependant, le royaume de Domnonée était en proie à la désolation du fait de la tyrannie exercée par l'ignoble Rethwal et de l'inertie ou de l'inconscience d'Haëlog. Cela dura cinq longues années, mais Rethwal finit par périr dans un combat et Haëlog, subissant ainsi un châtiment divin, devint aveugle. Comprenant qu'il avait mal agi, il écouta les remontrances de saint Malo, qui était venu jusqu'à lui, et se décida à remettre le royaume entre les mains de son frère aîné Judikaël, le successeur légitime de leur père Judaël.

Quand il eut reçu les messagers de son frère, et bien qu'il fût lui-même persuadé que sa vocation était d'être moine, il n'hésita pas à prendre les rênes du pouvoir. Quittant son monastère, au grand scandale des autres moines, il devint ce qu'il aurait dû être, le roi de la Domnonée, et cela à la grande satisfaction de tous les habitants du pays.

Il était grand temps que le royaume eût à sa tête un homme fort, intelligent et respectueux des lois divines. La situation était en effet fort embrouillée, car aux frontières de la Domnonée se produisaient fréquemment des

batailles entre les Bretons et les Francs qui occupaient encore le pays de Rennes et celui de Nantes. Les Francs passaient souvent la rivière qu'on appelait le Meu pour aller ravager les campagnes situées à l'ouest. Mais les Bretons n'étaient pas en reste et faisaient de fréquentes incursions en territoire franc pour s'y livrer à des pillages éhontés. Judikaël décida de mettre fin à cette situation qui pouvait provoquer une guerre générale entre Bretons et Francs, d'autant plus que le roi franc Dagobert menaçait d'envahir la Domnonée pour se venger des affronts subis.

C'est alors, en l'an 636, que Judikaël se décida à aller trouver le roi Dagobert à Clichy, où il résidait habituellement, afin de discuter des modalités d'une paix durable entre les deux peuples. Judikaël connaissait bien le référendaire Dadon, que l'on connaît davantage sous l'appellation de « saint Eloi », et celui-ci l'introduisit auprès du roi franc dont il était en quelque sorte le premier ministre et le conseiller. L'entrevue fut franche et directe, et les deux princes, traitant d'égal à égal, conclurent un accord de paix qui sauvegardait l'honneur et le droit des Bretons et des Francs et fixait les limites respectives des uns et des autres. Cependant, considérant les mœurs dissolues de la cour du roi Dagobert, Judikaël refusa les invitations du souverain et préféra résider dans la demeure du référendaire Dadon, avant de retourner dans son pays.

Là, il fit en sorte de chasser les pillards de toute espèce qui avaient longtemps profité de l'impunité, de ramener ses vassaux turbulents dans le droit chemin et surtout, il se mit en devoir de fortifier les endroits les plus sensibles afin de protéger le royaume de tout ennemi venant de l'extérieur. Il savait que les frontières sur le Meu étaient davantage exposées, et c'est pourquoi il

fortifia grandement Talensac, sur les limites orientales de la grande forêt de Brocéliande. Il savait aussi que la Domnonée pouvait craindre un danger venu d'autres Bretons, ceux du Pays de Vannes et ceux de Cornouaille : il fit d'un village qu'on appelle Plumieux, au milieu de son royaume, une grande forteresse qui permettait de surveiller toute intrusion venue du sud.

Mais son souci principal était de répandre la foi chrétienne en des régions qui étaient encore en proie aux superstitions païennes. La forêt de Brocéliande était le dernier refuge des druides d'Armorique et, si certains d'entre eux s'étaient convertis spontanément, d'autres continuaient, sous le couvert des arbres, en quelques clairières isolées, à diffuser leur doctrine. Judikaël favorisa ainsi le monastère de Saint-Jean de Gaël et établit, en plein cœur de la forêt, à Paimpont, un monastère dont il voulait assurer le rayonnement spirituel.

Ces objectifs dignes d'un roi soucieux de ses devoirs ne l'empêchaient pas d'être le recours des indigents et des malheureux. Il parcourait son royaume en tout sens afin de remédier à toute misère qu'on pouvait y déceler, pratiquant la charité la plus noble et la plus désintéressée. On raconte ainsi qu'un jour, en revenant de Plumieux, au moment de franchir une rivière qu'on appelle le Ninian, il aperçut un lépreux misérable qui ne parvenait pas à traverser le gué alors qu'une troupe de cavaliers passaient sans encombre, sans égard pour les appels au secours du malheureux. Sans hésiter, Judikaël sauta au bas de son cheval et plaça le lépreux sur sa selle. Il prit la bride pour guider la monture dans le gué de telle sorte que tous parvinrent de l'autre côté sans aucune difficulté. Et l'on ajoute que, parvenu sur l'autre rive, le lépreux se transforma en un homme sain et bien portant d'où émanait une lumière éblouissante, et qui dit

à Judikaël qu'il était Jésus-Christ, lui promettant de l'accueillir plus tard dans son paradis. Mais ces manifestations de charité dont il était coutumier ne diminuaient en rien son ardeur guerrière, et les bardes de ce temps célébraient dignement son courage et sa ténacité dans les combats qu'il menait pour la sûreté de son royaume.

Cependant, Judikaël ne se sentait pas dans le siècle. Il désirait ardemment reprendre la vie monastique qu'il avait seulement quittée par souci de ses responsabilités et pour le bien de ses sujets. Vers la fin de sa vie, il voulut abandonner la couronne, jugeant que l'œuvre qu'il avait accomplie permettrait à la Domnonée de survivre longtemps. Malheureusement, les enfants qu'il avait eus de sa femme Moronoë étaient trop jeunes pour régner. A qui pourrait-il laisser sa succession ? Il avait un autre frère du nom de Judok, que l'on appelle généralement Josse : mais celui-ci s'enfuit de la cour, préférant la solitude d'un ermitage aux honneurs qu'on n'aurait pas manqué de lui décerner en tant que roi d'un grand pays. Et il en fut de même pour un autre de ses frères, Winnok, lequel suivit un jour une troupe de pèlerins et les accompagna jusqu'à Chartres où il se fit tonsurer.

Mais la vieillesse s'appesantissait sur Judikaël. Il était de plus en plus désireux d'abandonner le siècle. Les uns disent qu'il se retira dans le monastère de Saint-Jean de Gaël, qui avait tant bénéficié de ses largesses ; d'autres prétendent qu'il préféra, en l'an 640, vivre ses derniers mois dans l'abbaye de Paimpont qu'il avait fondée[1].

---

1. D'après Albert le Grand et « la Vie de saint Judikaël », copie du XVE siècle d'un manuscrit plus ancien dû à un certain Ingomar, moine de l'abbaye de Saint-Méen-le-Grand (Saint-Jean-de-Gaël) au XIe siècle. Cette copie contient des éléments historiques fort intéressants sur l'époque du roi Judikaël, en

Il y a bien des légendes dans cette Vie de saint Judikaël, notamment à propos de la famille de Judaël, et surtout de « sainte » Onenne, dont le nom signifie « frêne » et qui n'est autre que le souvenir d'une divinité celtique liée au végétal, ou encore de cette Moronoë, qui aurait été l'épouse du roi et qui aurait laissé son nom au bourg de Mauron (Morbihan). Mais en lui-même, le personnage est absolument historique : c'est le dernier souverain du royaume de Domnonée, réduit au VIIe siècle à la seule partie septentrionale de la Bretagne, alors qu'il s'étendait au VIe siècle, sous le règne de Konomor, à la fois sur l'île de Bretagne et sur le continent. Les entrevues de Judikaël avec le roi Dagobert sont incontestables, comme le sont ses rapports avec Dadon, le futur saint Eloi, « référendaire », c'est-à-dire premier ministre de Dagobert, et bien connu grâce à l'irrévérencieuse chanson que tout le monde connaît.

Judikaël est donc un saint historique qui a joué un rôle important aussi bien dans la christianisation du centre de la Bretagne péninsulaire que dans l'histoire même de cette Bretagne. Il a été le dernier roi de Domnonée. Après lui, une période très floue commence : la péninsule va être morcelée en différents petits royaumes plus ou moins indépendants et plus ou moins en lutte avec les Gallo-Francs avant de retrouver une certaine unité au IXe siècle avec Nominoë (Nevenoë), premier souverain d'une Bretagne élargie.

---

particulier un poème en latin qui est une traduction presque mot pour mot d'un original en vieux breton, une sorte de « chant de mort » (*marwnad* en gallois) ou de chant de louange célébrant les vertus guerrières et la redoutable réputation du personnage, le tout dans un style qu'on retrouve très souvent dans les manuscrits gallois les plus anciens.

Saint Kado (Cadoc, Cattawg)

Kado naquit dans l'île de Bretagne, où son père Gundlee était un chef de guerre devenu roi de Glamorgan. Il fut élevé dans les meilleures conditions, car son père avait projet de lui confier le commandement de son armée. Mais le jeune homme lui fit bientôt savoir que le seul combat qu'il voulait entreprendre était le service de Dieu. Le roi Gundlee, comprenant que la vocation de son fils était inébranlable, et surtout conquis par ses sages paroles, décida d'abandonner son royaume à Kado et de se retirer en quelque monastère. Mais Kado voulait lui-même devenir moine. Aussi confia-t-il le gouvernement du royaume à l'un de ses oncles et distribua-t-il ses biens aux pauvres, n'en gardant qu'une partie dans l'intention de fonder un enclos monastique dans son pays.

C'est ainsi qu'il fixa son choix en un lieu désert qu'on appelle Llancarvan, c'est-à-dire « l'ermitage des cerfs », et qu'il y fit construire un sanctuaire et de petites habitations.

Il avait entraîné avec lui des jeunes gens désireux de se consacrer à Dieu et forma avec eux une communauté qui ne cessa de s'agrandir, et dont la réputation fut immense tant par la piété des moines que par leurs connaissances et l'enseignement qu'ils dispensaient autour d'eux. En effet, Kado avait pris soin de fonder à Llancarvan une école de théologie qui fut confiée quelque temps, paraît-il, à Gildas, avant que celui-ci n'allât s'établir en Armorique.

Kado demeura douze années à Llancarvan. On raconte qu'il nourrissait chaque jour cent clercs, cent pauvres laïques, sans compter les hôtes et les nécessiteux qui pouvaient survenir. On raconte aussi qu'il accomplit de nombreuses merveilles, comme de transporter des charbons ardents sans se brûler ou encore ressusciter un ouvrier que des compagnons jaloux avaient jeté dans un étang. Mais, se jugeant trop connu dans ce Glamorgan qui était sa patrie et ne pouvant souffrir les honneurs qu'on lui rendait, il décida de passer la mer et de s'établir en un endroit encore désert afin de satisfaire son désir de mener une vie retirée et contemplative.

Il aborda sur les côtes du sud de l'Armorique, en un endroit qu'on appelle aujourd'hui Etel, au débouché d'une petite mer intérieure. Et suivant le rivage, il découvrit une île tranquille, à l'abri des vents du large, et qui était alors inhabitée. Trouvant l'endroit propice, il s'y bâtit un ermitage, et comme quelques personnes pieuses avaient voulu le rejoindre, il fit bâtir un sanctuaire et plusieurs habitations sur cette île. On raconte à ce propos une étonnante histoire.

L'île sur laquelle Kado et ses compagnons habitaient n'était séparée de la terre ferme que par un étroit goulet qu'on pouvait traverser à pied lorsque la mer était basse. Mais il fallait utiliser une barque lorsque le niveau des eaux

était le plus élevé, ce qui n'était pas pratique. Kado avait donc fait construire un pont en bois rudimentaire qui n'était guère solide et dont les piliers étaient souvent emportés par le courant. Il eût volontiers profité d'un pont en pierre très robuste, permettant de transporter les matériaux de construction qui lui étaient nécessaires ainsi que le troupeau de vaches qui constituait la seule richesse de ces ermites.

Or, le soir même où il avait exprimé son souhait à haute voix devant ses compagnons, au moment où il s'endormait, le Diable se présenta à lui, tout souriant. « Sage Kado, lui dit-il, j'ai entendu ton souhait, qui est fort honorable, mais as-tu l'argent nécessaire pour payer les ouvriers qui le construiront ? – Je ne l'ai pas, répondit Kado, mais je sais très bien que Dieu fera en sorte de m'en procurer. » Le Diable se mit alors à ricaner : « Dieu ! toujours Dieu !... dit-il. Pourquoi ne me demandes-tu pas mon aide ? Je peux te construire ton pont en une nuit, cette nuit même, si tu le veux, et je ne te demanderai même pas d'argent pour ma peine. » Kado, qui ne croyait guère au désintéressement de son interlocuteur, voulut savoir quelles étaient ses intentions réelles. « Alors, répliqua-t-il, je suppose que tu souhaiterais quand même une récompense en échange de tes services ? » Le diable prit son air le plus humble et le plus doucereux pour lui répondre : « Oh ! presque rien, quelque chose d'insignifiant : la première créature qui passera sur le pont demain matin. » Kado se mit à réfléchir, et au bout de quelques instants, il dit : « Marché conclu ! Construis-moi ce pont en pierre cette nuit même et je m'engage à t'abandonner demain matin la première créature qui y passera. » Le Diable disparut en poussant un grand cri de triomphe.

Le lendemain, quand le soleil apparut, Kado se leva et, de la porte de sa hutte, il aperçut un magnifique pont de pierre qui reliait l'île à la terre ferme. Le Diable avait

tenu parole, et c'était donc à Kado de tenir la sienne. Sans se presser, il saisit délicatement un chat noir qui dormait entre deux touffes d'ajoncs et se dirigea vers l'entrée du pont. Au milieu, le Diable était assis sur le parapet et attendait patiemment sa victime. Alors, Kado posa le chat sur le sol et frappa des mains : l'animal, apeuré, se précipita sur le pont qu'il traversa dans toute sa longueur. Et Kado, bien tranquillement, s'écria : « Voilà, mon compère, j'ai tenu mon engagement comme tu as tenu le tien. Ce chat est à toi ! » Le Diable essaya bien de tergiverser. Il se mit en colère, tempêta et jura, mais Kado coupa court à toute discussion en lui rappelant qu'il avait demandé la première *créature* qui passerait sur le pont. Pris à son propre piège, le Diable s'en alla tout confus et ne revint jamais proposer d'autres marchés au saint homme. C'est du moins ce que l'on raconte dans le pays.

Kado demeura plusieurs années dans l'ermitage de l'île qui porte aujourd'hui son nom, sur le territoire de la paroisse de Belz. Il eut de fréquents entretiens avec Gildas qui venait de fonder le monastère de Rhuys, ainsi qu'avec un autre ermite, lui aussi venu d'outre-Manche, Goal ou Gudwal, qui résidait au fond de la petite mer intérieure au lieu qu'on appelle actuellement Locoal, sur la paroisse de Mendon. Mais, un jour, n'ayant pas oublié ses compatriotes qui subissaient le joug des Saxons païens, il voulut aller les réconforter. Il repassa donc la mer, prêcha au milieu des Bretons restés chrétiens, et certains disent même qu'il devint évêque de Ben Even. Quoi qu'il en soit, c'est dans le pays de ses ancêtres qu'un chef saxon le tua dans son église alors qu'il y célébrait la messe, en l'an 490 de l'Incarnation[1].

1. D'après Dom Lobineau et un conte populaire du pays vannetais.

S'il paraît incontestable qu'un moine du nom de Cattawg ait fondé le célèbre établissement de Llancarvan, dans le sud du Pays de Galles, il n'est pas du tout assuré que ce soit le même personnage qui ait bâti un ermitage sur l'île actuelle de Saint-Cado, dans la ria d'Etel, cette petite mer intérieure qui s'étend entre le golfe du Morbihan et l'embouchure du Blavet. D'ailleurs, tout est bizarre dans les divers récits qui touchent à la vie de « saint » Kado et à son enseignement. La tradition manuscrite en langue galloise en fait un « sage » qui prodigue même ses conseils au fameux barde mi-historique, mi-mythique, Taliesin, lequel est également lié à l'histoire légendaire de « saint » Gildas de Rhuys.

La mort de Kado est également entourée de bien des mystères. Certains hagiographes le font revenir en Grande-Bretagne pour apporter son soutien aux Bretons qui, avant la victoire du chef Arthur en l'an 500 au Mont-Badon, subissaient les violents assauts des envahisseurs saxons. Cela n'a rien d'invraisemblable, mais ce qui est douteux, c'est qu'il soit devenu évêque de Ben Even ou Penn Even, nom certes à consonance brittonique, mais qui peut être une mauvaise transcription de Bénévent, en Italie. Une autre version du récit de sa vie le fait aller en pèlerinage à Rome et prétend que c'est au retour de la ville sainte qu'il aurait été choisi par les habitants de Bénévent pour remplacer leur évêque qui venait de mourir. Alors, Bénévent ou Penn Even ? Italie ou Pays de Galles ? Cattawg ou Kado ? Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rien trancher.

Certes, Kado, parfois transcrit en Cadeuc, comme dans la paroisse actuelle de Pleucadeuc (Morbihan), est la forme bretonne armoricaine du gallois Cattawg.

Mais c'est peut-être à cause de ce nom que se sont développées les légendes qui concernent sa jeunesse et sa mort tragique. En effet, ce nom signifie « combattant », ce qui convient fort bien à un chef d'armée, fonction à laquelle son père, le roi de Glamorgan, le destinait. Et cela convient également à un homme tué par un chef saxon, même si l'on prétend que cette tragédie s'est déroulée lors de la célébration d'une messe. Cattawg ne serait-il pas tout simplement un de ces petits chefs de guerre bretons insulaires, un de ces « combattants » qui s'opposaient désespérément à des adversaires saxons cruels et encore païens ? Dans ce cas, le Kado armoricain pourrait bien être un ermite originaire de la péninsule et dont la réputation a été telle qu'on en a fait un « saint », honoré non seulement dans l'île Saint-Cado, mais, en dehors de Pleucadeuc, dans de nombreuses paroisses comme Rédéné, Landrévrarzec, Plogonnec, Leuhan dans le Finistère, Plestin-les-Grèves dans les Côtes-d'Armor et Plouharnel dans le Morbihan. On doit même signaler que les « lutteurs » traditionnels de la Cornouaille, dont la « capitale » est à Scaër (Finistère), en ont fait leur saint patron.

Il est bien difficile de démêler la part de légendes et la part de faits historiques de saint Kado. Mais quel qu'il soit, il demeure l'exemple le plus parfait d'un pieux ermite qui a consacré sa vie à combattre, même pacifiquement, comme dans le conte qui relate son marché avec le Diable, pour l'épanouissement de la religion chrétienne en terre celtique.

Saint Korentin (Kaourentin)

C'était au temps du roi Gradlon de Cornouaille, qui avait Quimper comme résidence principale. Le fils d'un des chefs bretons qui entouraient le roi, et qui étaient venus pour la plupart des terres insulaires envahies par les Saxons, se nommait Korentin. Ses parents, qui étaient fort pieux, l'appliquèrent de bonne heure aux études les plus sérieuses. Sous la direction de maîtres avisés, il fit en très peu de temps de grands progrès dans les belles-lettres et plus encore dans la connaissance des Saintes Ecritures. Ce fut pour travailler à sa perfection avec le plus grand soin que Korentin se retira en un endroit désert situé sur la paroisse de Plomodiern. Là, il passa plusieurs années à étudier et à méditer les Evangiles, mais ne négligea pas de pratiquer avec beaucoup de ferveur tous les exercices des solitaires les plus mortifiés.

On raconte que, ne se préoccupant guère des choses matérielles, il recevait de la Providence les plus grands

bienfaits, notamment en fait de nourriture. En effet, près de son ermitage, se trouvait un bassin d'eau claire où vivait un poisson d'une nature merveilleuse : chaque jour, Korentin coupait un morceau de ce poisson, puis remettait l'animal vivant dans le bassin. Et, par miracle, le matin suivant, le poisson était de nouveau entier, permettant ainsi au solitaire de se nourrir sans avoir à cultiver la terre ou à s'en aller pêcher dans les rivières d'alentour qui abondaient pourtant en poissons de toutes sortes.

On raconte également qu'étant allé visiter un autre saint ermite du nom de Primel, qui était son voisin, afin de profiter de ses sages instructions, il vit que celui-ci, qui était fort âgé et presque impotent, était obligé de se traîner assez loin de son ermitage pour trouver de l'eau. Emu de compassion envers ce vieillard, il se mit à genoux, priant Dieu d'accomplir un miracle. Lorsqu'il eut fini de prier, il se leva et frappa le sol de son bâton : aussitôt, une source d'eau vive jaillit en cet endroit, permettant ainsi au pieux Primel de s'abreuver sans avoir à se traîner sur ses pauvres jambes fatiguées.

Un jour, le roi Gradlon qui chassait dans la contrée se retrouva dans l'ermitage de Korentin. Celui-ci l'y reçut du mieux qu'il put, lui faisant partager son modeste repas et l'entourant de pieux conseils. Gradlon, qui avait depuis longtemps le goût des discours de piété, prit beaucoup de plaisir à ceux que lui dispensait Korentin. Il admira dans ce solitaire sa piété autant que son enthousiasme, et la prudence qu'il manifestait dans ses jugements l'impressionna grandement. L'estime qu'il en conçut le porta à lui donner les marques de sa générosité : il lui céda tous les droits qu'il avait sur les terrains qu'occupait le saint ermite.

Le roi Gradlon revint souvent le visiter dans son ermitage de Plomodiern et, chaque fois, il retournait dans sa

forteresse de Quimper, émerveillé de la sagesse de cet homme humble qui vivait aussi pauvrement et aussi chrétiennement dans la solitude qu'il s était imposée. Peu à peu, Gradlon sentait en lui une force qui le poussait à accomplir quelque grande action en faveur de Korentin, action qui rejaillirait immanquablement sur le royaume de Cornouaille dont il avait la charge et la responsabilité.

Il y avait déjà quelque temps que Gradlon pensait à ériger un évêché dans son royaume. On ne s'était pas aperçu d'abord combien il était important d'en établir un, et combien il serait incommode à des Bretons, réfugiés en plein cœur de l'Armorique, d'être obligés d'avoir recours à des évêques gaulois[1]. C'est pourquoi, en

1. Voici ce qu'écrit Dom Lobineau à ce propos : « Il paraît que les évêques venus de la Grande-Bretagne y gouvernaient leurs compatriotes de la même manière et peut-être avec la même indépendance des évêques gaulois qu'ils l'avaient fait dans leur pays, mais sans avoir dans l'Armorique aucune ville affectée au titre de leur dignité, ni de sièges érigés ; à quoi les titres des évêchés de l'île, qu'ils portaient apparemment encore, leur inclination pour la solitude où ils se retiraient ordinairement, et l'état même de l'Armorique, presque sans villes, ne leur permettaient pas de penser. Mais quand ces évêques furent morts, il fallut leur donner des successeurs, et le IXe canon du deuxième Concile de Tours, tenu en 567, nous autorise à croire qu'on ne prit pas d'abord beaucoup de soin de faire les élections de concert avec le métropolitain, ni de demander qu'il les confirmât, puisque ce canon défend, sous peine d'excommunication, d'ordonner en Armorique aucun évêque breton ou romain sans le concours du métropolitain et des évêques comprovinciaux » (Dom Lobineau, *Les vies des Saints de Bretagne*, éd. de 1836, p. 54). Il faut rappeler que dans le tout premier Christianisme, seuls les évêques avaient des pouvoirs sacerdotaux, lesquels furent ensuite « délégués » à des prêtres desservant les paroisses de plus en plus nombreuses et de plus en plus

rencontrant Korentin, le roi Gradlon eut la pensée de combler un manque dans l'esprit de ses sujets, et la vertu du saint ermite, fils de Bretons venus des pays d'outre-Manche, fut sans doute la raison qui le décida bientôt à jeter les yeux sur lui, et à le choisir pour occuper ce nouveau siège.

Gradlon sut trouver les mots qui convenaient pour décider Korentin à accepter de quitter sa solitude et à se charger du fardeau de l'épiscopat. Korentin, comprenant que c'était Dieu lui-même qui le dirigeait dans cette voie, alla, dit-on, demander la consécration au célèbre saint Martin de Tours, qui vivait encore et remplissait toute l'Eglise d'Occident de l'éclat de ses vertus. La tradition constante du diocèse de Quimper est que son premier évêque obtint cette grâce du thaumaturge des Gaules, qui lui communiqua abondamment l'esprit de sainteté qu'il possédait lui-même à un degré si éminent. De retour en Bretagne armoricaine, le nouveau prélat reçut de Gradlon, qui avait pour lui beaucoup d'estime, une autre grande faveur : en effet, le roi lui offrit non seulement son palais pour en faire une église, mais la ville de Quimper elle-même, ainsi que tous les territoires qui en dépendaient. Et c'est alors que Gradlon, abandonnant le

---

éloignées du siège épiscopal. L'organisation de l'Eglise chrétienne est calquée sur celle de l'Empire romain. Or, la situation est toute différente dans la péninsule armoricaine où la christianisation ne vient pas directement de Rome mais des chrétientés celtiques d'Irlande et de Grande-Bretagne. Le texte de Dom Lobineau tient compte de ces différences et justifie en quelque sorte les prétentions de la « métropole » de Dol, fondation essentiellement bretonne, face à la métropole « romaine » de Tours, directement rattachée à Rome et qui a été, très longtemps, le fer de lance de la monarchie française dans la nébuleuse bretonne armoricaine.

siège qu'il avait hérité de ses ancêtres, se retira dans la ville d'Is, cette magnifique cité qu'il avait fait construire, près de la mer, au profit de sa fille, la princesse Dahud, laissant Korentin diriger le peuple et lui enseigner la sagesse de l'Evangile et des Saintes Ecritures du temps passé.

Le nouvel évêque, se voyant chargé du soin d'un grand troupeau, et n'oubliant jamais qu'il avait d'abord choisi une vie de solitude et d'austérité, redoubla de ferveur et multiplia ses prières afin d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour s'acquitter le plus dignement possible des devoirs de l'épiscopat. Il consacra ainsi tout son temps, toute son attention et tout son zèle à son salut et à celui du peuple qu'on lui avait confié. Il vécut ainsi longtemps dans les exercices laborieux de la pénitence et de la charité, propageant la foi autour de lui, s'occupant du plus humble comme du plus puissant de ses fidèles. On dit que c'est lui qui, après avoir été sacré évêque, institua Gwennolé comme abbé de Landévennec, et que Gwennolé venait souvent le trouver pour bénéficier de ses conseils éclairés[1]. Mais, affaibli par l'âge et consumé par les travaux incessants qu'il entreprenait chaque jour, Korentin rendit son âme à son créateur vers l'an 460, ayant occupé le siège de Quimper pendant soixante ans[2].

1. Albert Le Grand, qui puise dans d'autres sources, raconte, dans sa *Vie de saint Gwennolé*, que le fondateur de Landévennec était le disciple de Korentin, qu'il était allé rejoindre dans son ermitage, et non celui de saint Budoc. Il raconte également que c'est en allant voir Korentin que Gwennolé fut abordé par un certain Gwenhaël, lequel devint ensuite son successeur à Landévennec.

2. D'après Dom Lobineau, Albert le Grand et un conte populaire de Cornouaille.

Saint Korentin est considéré, dans l'histoire et l'hagiographie de la Bretagne continentale comme l'un des « sept saints » fondateurs, et la tradition de Cornouaille, totalement invérifiable tant les textes et les généalogies sont flous, en fait le premier évêque de Quimper, cette ville s'étant, pendant tout l'ancien régime, appelée « Quimper-Corentin ». La vérité oblige à dire qu'on ne sait absolument pas comment a été fondé l'évêché de Quimper, ni par qui il l'a été. La présence du plus ou moins mythique roi Gradlon n'arrange rien à l'affaire, celle-ci étant noyée au milieu de légendes et de traditions contradictoires.

En effet, on ignore où se trouvait le primitif siège épiscopal du peuple gaulois des Osismes, qui occupait le territoire le plus occidental de l'Armorique avant l'arrivée des Bretons. C'était probablement dans la cité gallo-romaine de Carhaix, mais on n'en a aucune certitude. On a également avancé le Coz-Yaudet, près de Lannion, à l'embouchure du Léguer. Mais les preuves manquent totalement.

Il est seulement permis de supposer qu'un primitif siège épiscopal de Cornouaille se trouvait dans la forteresse gallo-romaine connue sous le nom de *Civitas Aquilonia*, située à l'emplacement actuel de Locmaria-Quimper, et où se trouvent les vestiges d'une ancienne abbaye dont il subsiste une église en partie romane. Mais était-ce un évêché de type insulaire ou une fondation romaine ? Korentin serait-il le représentant d'une Eglise « gauloise » revivifiée ensuite par l'apport des chrétiens venus de l'île de Bretagne ? Peut-être. L'histoire légendaire de Gradlon qui, selon Albert le Grand, donne son palais à Korentin pour qu'il y construise sa cathédrale, correspond peut-être à une réalité, mais on ne peut rien en conclure tant la

vie de « saint » Korentin est entourée d'un halo impénétrable.

Il est évident que, dans cette vie, les éléments mythologiques occupent une place importante. L'épisode du poisson qui se régénère de lui-même chaque jour est emprunté à une vieille tradition celtique païenne qu'on retrouve dans les épopées gaéliques d'Irlande : c'est une réminiscence du fameux « festin d'immortalité » des *Tuatha Dé Danann*, au cours duquel ces tribus divines – devenues féeriques – se nourrissaient des « cochons de Mananann », que l'on tuait chaque soir et qui renaissaient chaque matin. Autre légende : Albert le Grand raconte que le jour où il reçut dans son ermitage les évêques Mélaine de Rennes et Patern de Vannes, il y eut dans la fontaine un afflux d'anguilles afin que le pauvre solitaire pût nourrir dignement ses hôtes Quant à l'affirmation selon laquelle saint Korentin aurait été sacré évêque par saint Martin de Tours, elle est du domaine de la plus haute fantaisie. Il s'agit d'une invention du clergé de Cornouaille pour mettre en valeur à la fois l'ancienneté de leur diocèse et le parrainage prestigieux d'un authentique saint missionnaire de la Gaule mérovingienne.

Mais, quoi qu'il en soit, « saint » Korentin jouit à Quimper et dans toute la Cornouaille d'un culte qui ne s'est jamais affaibli au cours des siècles et qui a gagné une grande partie de la péninsule armoricaine ; et sa statue est à l'honneur dans de nombreuses églises paroissiales ainsi que dans de modestes chapelles isolées.

Saint Korneli (Cornély, Corneille)

Personne ne sait où est né le pieux personnage qu'on appelle Korneli, mais on pense que sa famille était originaire de la Gaule. Elevé dans le plus grand respect de la religion chrétienne et désirant répandre celle-ci chez des peuples qui ne la connaissaient pas encore, il vint en Armorique pour y prêcher l'Evangile. Et c'est ainsi qu'il parvint dans des régions où se perpétuaient de nombreuses superstitions héritées des âges les plus anciens.

C'était au temps des Romains. Ceux-ci avaient livré de nombreuses batailles au peuple des Vénètes, qui étaient établis dans le sud de la péninsule et les avaient finalement vaincus, livrant leurs chefs à la décapitation et leurs troupes à l'esclavage. Pendant deux ou trois siècles, en dehors de la ville de Vannes que les Romains avaient construite et dont ils avaient fait leur principale forteresse, la terre des Vénètes était restée presque

déserte, seulement occupée par-ci par-là par des paysans qui en étaient encore à pratiquer des cultes grossiers. Korneli, traversant ces grandes étendues désolées et constatant le triste état des habitants, décida de leur montrer quel était le chemin qui conduisait à la lumière du Christ. Par son zèle et sa foi ardente, il opéra de nombreuses conversions parmi les habitants de ce pays mais, ce faisant, il s'attira la haine des païens, lesquels étaient encore très nombreux à cette époque, notamment des soldats de Rome qui pourchassaient tous ceux qui auraient pu mettre en danger l'autorité de l'empereur sur ces régions lointaines.

Un jour que Korneli traversait une grande lande près du village de Carnac, monté dans un char que tiraient deux bœufs, il aperçut derrière lui une multitude de soldats romains qui tentaient de le rattraper. Il avait beau jouer de l'aiguillon pour faire avancer plus vite ses bœufs, les soldats se rapprochaient de plus en plus, et le saint homme se vit soudain encerclé. Alors, il se mit en prière, demandant à Dieu d'accomplir un miracle afin qu'il pût continuer à prêcher l'Evangile aux malheureux habitants de ce pays. Et dès qu'il eut terminé sa prière, il vit que tous ses poursuivants avaient été changés en blocs de pierre, figés dans leur immobilité pour l'éternité. C'est pourquoi on appelle les files de menhirs qui couvrent le territoire de Carnac *soudar sant Korneli*, c'est-à-dire « les soldats de saint Korneli ».

On raconte encore qu'après ce miracle qui eut de nombreux témoins parmi la population, tous les hommes et les femmes de la région se convertirent à la nouvelle religion, honorant Korneli comme un saint, et lui demandant d'intercéder auprès de Dieu pour que leurs biens fussent protégés, notamment leurs troupeaux de vaches et de bœufs qui constituaient leur seule richesse. Certains

ajoutent qu'une fois sa mission accomplie au pays des Vénètes, Korneli partit pour l'Italie, et qu'ayant converti les Romains, il fut élu par eux comme pape[1].

L'histoire des « soldats » de « saint » Korneli était encore, tout au long du XXe siècle, racontée par les enfants du pays qui guettaient les touristes s'arrêtant auprès des champs de menhirs du grand Ménec à Carnac, les plus spectaculaires de tous les alignements par leur étendue[2], dans l'espoir de récolter quelques pièces de monnaie. Les aménagements des années 1990 et la reprise en main officielle du tourisme par l'Etat, ainsi que la fermeture des sites menacés par un piétinement excessif du sol et des dégradations diverses, ont interrompu définitivement cette activité peu lucrative mais fort sympathique.

Il n'en reste pas moins que « saint » Korneli est toujours honoré non seulement à Carnac, mais dans de nombreuses églises paroissiales ou chapelles de toute la Bretagne, particulièrement dans le Morbihan, grâce

1. Légende locale de Carnac (Morbihan).

2. En 1980, j'ai moi-même, après toutes les formalités administratives d'usage, « embauché » un jeune élève de l'école primaire de Carnac pour un téléfilm de FR3 dont j'avais la responsabilité : ce jeune garçon racontait la légende telle qu'il l'avait apprise, tandis que la conservatrice du musée archéologique de Carnac rectifiait le tir, comme on dit, en replaçant les monuments mégalithiques dans leur contexte. Détail pittoresque et totalement inattendu : au moment où la caméra enregistrait l'enfant qui racontait la légende, un paysan est passé à travers les menhirs sur un char tiré par deux vaches blanches et noires, ce qui n'a certes pas été perdu par l'œil de la caméra.

à des statues qui représentent toujours le personnage coiffé d'une tiare, affirmant ainsi un caractère pontifical qu'aucun Breton n'oserait mettre en doute: Korneli n'est autre que le pape Corneille (Cornelius) qui aurait régné sur l'Eglise au Ve siècle. Mais il faut bien reconnaître que, dans cette tradition si respectable, il n'y a rien d'historique et que tout est d'origine mythologique.

En effet, sans s'attarder sur le fait que les fameux alignements de Carnac sont des monuments mégalithiques datant du troisième millénaire avant notre ère, et qu'ils constituent une sorte de temple en plein air aux significations inconnues, le personnage de «saint» Korneli n'est ni plus ni moins que la christianisation d'une divinité dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Sur le fronton de l'église paroissiale de Carnac, le «saint» est représenté entre deux bœufs. Le jour de la fête du «saint», en septembre, a lieu une procession jusqu'à la fontaine dédiée à Korneli, et l'on y mène les vaches et les bœufs afin que le «saint» assure leur protection contre les maladies et les intempéries. Car «saint» Korneli, dans toute la Bretagne, est invoqué comme protecteur des bêtes à cornes, partageant cette fonction d'ailleurs avec «saint» Nicodème» et «saint» Herbot.

Il est évident que le nom de Korneli évoque celui de la «corne». Or, il existe dans la mythologie celtique – en fait pré-celtique – un dieu cornu dont on connaît le nom par des inscriptions gallo-romaines, Cernunnos (Kernunnos), et dont on possède de nombreuses représentations, notamment sur l'autel des Nautes du musée de Cluny, à Paris, sur l'autel de Reims, et bien entendu sur le célèbre «Chaudron de Gundestrup», conservé au musée d'Aarhus (Danemark), qui demeure l'illustration la plus parfaite de la

mythologie celtique du temps des druides. Il s'agit effectivement d'un personnage dont le front est orné de cornes, la plupart du temps de cervidés mais également de bovins, dans une attitude dite « bouddhique », c'est-à-dire jambes repliées sous lui, et qui est entouré de diverses allégories évoquant la richesse, l'abondance et la prospérité.

Kernunnos se retrouve également à l'époque chrétienne : en Irlande, sur le pilier d'une croix celtique dont la partie supérieure a disparu, sur le site monastique de Clonmacnoise, il est bien reconnaissable, dans sa posture bouddhique comparable à celle figurée sur le chaudron de Gundestrup, au milieu de motifs empruntés à l'ornementation celtique du second Age du Fer, à l'époque dite de la Têne. Mais Kernunnos n'apparaît dans aucun récit mythologique, et il semble bien qu'il soit une récupération celtique d'une divinité antérieure aux Celtes et qui ait marqué ceux-ci de telle sorte qu'ils en ont fait un dieu protecteur des biens familiaux ou tribaux, en l'occurrence des troupeaux de bovins. Et pourtant, il a, du moins à l'origine, des bois de cerf, ce qui ramène au culte archaïque des cervidés, survivance des périodes glaciaires, pendant lesquelles les humains n'ont survécu que par la chasse aux rennes. C'est d'ailleurs ce qu'on peut entrevoir dans le cycle irlandais des *Fiana* où, sous l'autorité du roi Finn, en réalité, Demné, c'est-à-dire le « daim », de son fils Oisin, c'est-à-dire le « faon », et de son petit-fils Oscar, c'est-à-dire « qui aime les cerfs », cette troupe guerrière vit pendant l'hiver chez les habitants d'Irlande, et pendant l'été, dans des chasses perpétuelles à travers toute l'île[1]. Le

1. Voir J. Markale, *Les Triomphes du Roi Errant*, quatrième époque de *La Grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1999.

Korneli de Carnac ne serait-il pas la réminiscence inconsciente de ce Kernunnos, ce dieu cervidé des temps anciens devenu, par la force des choses, le protecteur de toutes les bêtes à cornes ?

On serait tenté de le croire, d'autant plus que cette image du « dieu cornu » s'est perpétuée dans la mémoire collective jusqu'à devenir le personnage du « diable » médiéval, ce personnage étrange qui guette les voyageurs aux carrefours et leur propose un pacte grâce auquel les plus pauvres peuvent prétendre parvenir à la richesse la plus extrême. Il ne faudrait pas oublier non plus que, dans certaines versions très christianisées de la « Quête du Saint-Graal », Jésus est représenté comme un cerf courant à travers les bois et entouré de quatre lions qui semblent le protéger. Jésus ou le diable ? N'est-ce pas le même ?

Quoi qu'il en soit, le « pape » Korneli, qui n'a jamais eu d'existence historique, qui n'a évidemment jamais changé des soldats romains en blocs de pierre, est néanmoins le « Grand Cornu » qui, depuis les plus lointaines époques de l'histoire humaine, n'en finit pas d'exciter l'imaginaire en tant que dépositaire d'une abondance et d'une richesse toujours souhaitées, toujours cherchées et rarement atteintes par la multitude. Et le mystère des mégalithes, de ces étranges alignements de menhirs autour de Carnac, monuments qui remontent au Néolithique, c'est-à-dire bien avant l'arrivée des Celtes et des chrétiens, ne fait que s'épaissir à travers ce personnage de « saint » Korneli, protecteur des bêtes à cornes et saint patron d'une commune que l'on considère généralement comme l'une des plus importantes capitales de la Préhistoire.

Saint Lunaire (Leonor)

Lunaire naquit dans l'île de Bretagne aux environs de l'an 500. Sa famille était de haute noblesse, et le jeune garçon fut élevé dans les meilleures conditions possibles. On l'envoya bientôt à l'école fondée par saint Illtud à Llantwit Major, où il eut pour condisciples des hommes aussi remarquables que Tudual, Samson, Pol Aurélien et Magloire. Illtud, qui avait discerné en Lunaire des qualités exceptionnelles, le présenta à Dubrice, évêque de Caerléon, afin qu'il fût admis dans le ministère ecclésiastique. C'est ainsi qu'il devint prêtre et qu'il reçut bientôt, malgré son jeune âge, la dignité épiscopale.

Mais l'humilité de Lunaire ne fut pas amoindrie par cette marque d'honneur, bien au contraire. Ayant appris que nombre de ses compatriotes établis dans l'Armorique avaient besoin d'aide spirituelle, il décida de quitter son pays et d'aller s'installer en quelque région de la péninsule où il pourrait satisfaire à la fois son désir de

solitude et son zèle pour la propagation de la foi. A cet effet, il réunit quelques moines qui partageaient son enthousiasme et, avec eux, il prit la mer sur un navire bien équipé.

Le voyage se passa sans incident, mais arrivé non loin des côtes de l'Armorique, le navire se trouva tout à coup enveloppé d'un brouillard si épais qu'il devint tout à fait impossible de savoir où se diriger. Alors, à ce que l'on raconte, Lunaire, après avoir prononcé une ardente prière, saisit un couteau qu'il brandit sur le brouillard, découpant lentement celui-ci et permettant ainsi au navire de se frayer un passage dans une quasi-obscurité. Et le navire aborda sur un rivage désert, en un lieu marécageux situé entre les rivières de Rance et d'Arguenon.

Lunaire décida de s'établir en cet endroit. Ayant découvert un oratoire en ruine, il s'efforça de le restaurer et y plaça un autel qu'il avait apporté avec lui de son pays. Il se livra ensuite avec beaucoup de zèle au ministère de la prédication. Mais la vie n'était pas facile dans ce lieu inhospitalier : il fallut beaucoup d'efforts pour défricher la forêt et drainer les marécages. On raconte cependant que, pour charrier le bois et creuser la terre, il réussit à domestiquer un troupeau de cerfs qui se comportèrent comme des chevaux ou des bœufs. Au cours de ces travaux, on trouva même dans la terre une statuette d'or représentant un bélier, que Lunaire mit précieusement à l'abri. Et les habitants du pays, touchés par ses discours et admiratifs de ses vertus, accoururent bientôt de toutes parts, désireux de partager la vie de ces ermites venus de loin. Ainsi se construisit un monastère dont la réputation fut grande.

Le roi Childebert, qui résidait à Paris, fut bientôt averti de la vie admirable de ces solitaires et fit savoir à Lunaire qu'il désirait le recevoir et s'entretenir avec lui. Lunaire

se décida à franchir la Rance et se rendit à la cour du roi, entouré de quelques-uns de ses disciples. Il fut reçu par Childebert et la reine Ultrogothe avec de grands témoignages d'estime et d'admiration, et il offrit au roi franc la belle statuette en or qui avait été découverte lors des travaux de défrichement.

Childebert apprécia grandement ce cadeau et dit à Lunaire : « Quand tu seras de retour chez toi, va sur le point le plus élevé de ce territoire et, quand tu seras là, fais sonner ta cloche : aussi loin qu'on l'entendra, la terre sera tienne. » Lunaire ne demeura pas longtemps à la cour du roi franc, car il s'y sentait trop honoré et le concours de ceux qui s'adressaient à lui l'empêchait de vaquer librement à ses exercices spirituels. Toujours accompagné de ses disciples, il revint en Bretagne, avec la garantie que les droits qu'il avait sur les terres où il avait établi son monastère ne seraient désormais jamais contestés. Et c'est là qu'il termina pieusement sa vie à l'âge de cinquante et un ans, vers l'an 560[1].

Il n'y a rien d'historique dans tout ce qui est raconté à propos de « saint » Lunaire. Le fait qu'il ait été consacré évêque est plus que suspect, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces *episcopi vaganti* bretons ou irlandais qui se rencontraient un peu partout sur le continent à cette époque. Le merveilleux y est évident, notamment avec l'anecdote du brouillard, qui est peut-être à l'origine de l'expression bien connue

1. D'après Dom Lobineau et une vie latine datant du XIIe siècle, résumée et commentée par La Borderie dans son *Histoire de Bretagne*.

du « brouillard à couper au couteau ». Quant à la domestication des cerfs, ou d'une quelconque bête sauvage, c'est un lieu commun dans l'hagiographie bretonne, et c'est un thème qu'on retrouve fréquemment dans les récits mythologiques tant irlandais que gallois, ou encore dans le cycle arthurien. Ainsi, dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, Merlin est-il monté sur un cerf, et dans *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, on rencontre un « homme sauvage » à qui obéissent tous les animaux de la forêt, et qui n'est autre qu'une des représentations de Merlin.

Le contexte historique est fortement malmené. Il est fort possible que Lunaire – ou un quelconque fondateur de monastère breton – ait été reçu par le roi Childebert, mais il semble que le rédacteur de la « Vie de saint Lunaire » a surtout voulu glorifier son héros en copiant littéralement la « Vie de saint Samson », plus ancienne, et qui contient des renseignements irréfutables. D'ailleurs, une des versions de la vie de Lunaire donne comme motif à son voyage à Paris le désir qu'il avait de protéger Judual, héritier du royaume de Domnonée usurpé par Konomor, des dangers dont celui-ci le menaçait. Mais tout est embrouillé, car il y a confusion entre le fameux Mark Konomor, si malmené dans l'hagiographie, et un autre « tyran » armoricain, Kanao, lequel périt dans une guerre qu'avait entreprise Chramm, l'un des fils de Clotaire, révolté contre son père[1].

Le seul élément historique qui est à retenir est celui du droit acquis par Lunaire, auprès du roi franc,

1. C'est dans le contexte de cette guerre que j'ai placé l'action de mon récit de fiction, *La Fille de Merlin*, Paris, Pygmalion, 2000.

suzerain théorique des princes bretons, moyennant cette offrande de la statuette en or. Il s'agit bel et bien d'un *achat* de territoire, et ce détail, ajouté à bien d'autres dans l'hagiographie bretonne, prouve que, bien souvent, les immigrants ont payé d'une façon ou d'une autre leur installation sur la péninsule.

Saint Malo (Maklaw, Maclou)

Malo était fils d'un chef du comté de Gwent, en l'île de Bretagne, dans la seconde moitié du VIe siècle. Il fit ses études à l'école monastique de Llancarvan qu'avait fondée le sage Kado, et d'où surgirent tant de saints personnages qui firent merveilles tant dans les îles que sur le continent. Le jeune garçon apprit ainsi les lettres profanes et les Saintes Ecritures, et malgré l'opposition farouche de son père, qui voulait en faire son successeur, il devint moine en cette même abbaye de Llancarvan. Cependant, par son humble attitude et ses aptitudes intellectuelles, Malo excita bientôt la jalousie de ses compagnons, qui ne manquèrent pas une occasion de lui jouer de mauvais tours.

Un matin, alors qu'il était chargé d'aller recueillir des braises pour faire jaillir les premières lumières, et en premier celle de la cellule de l'abbé, Malo trouva celles-ci éteintes. Comprenant que c'étaient ses condisciples

qui avaient commis ce méfait, Malo prit cependant les tisons tels qu'il les avait trouvés et les plaça sur sa poitrine. Or, en arrivant à la cellule de l'abbé, il vit celle-ci éclairée : un ange l'avait remplacé et avait rallumé miraculeusement la torche de résine dont avait besoin l'abbé. Quant aux tisons, ils s'étaient rallumés d'eux-mêmes contre la poitrine de Malo, mais sans aucunement le brûler. Et ces vexations, que subissait Malo sans se plaindre, ne le firent point faillir à la mission qu'il s'était fixée. Il devint donc prêtre et l'on dit même qu'il fut consacré évêque.

Son idée était de quitter Llancarvan et d'aller fonder de l'autre côté de la mer une communauté monastique qui prendrait en charge ses compatriotes déjà émigrés. Mais son père ne voulait rien entendre et menaçait de le faire enfermer s'il persistait à vouloir quitter le pays. Dans le plus grand secret, Malo organisa son départ : avec quelques-uns de ses condisciples, il quitta nuitamment le monastère de Llancarvan et s'en alla sur le rivage, espérant trouver quelque occasion pour s'embarquer. Or, ils n'étaient pas plus tôt parvenus dans une crique déserte et écartée de toute habitation qu'ils aperçurent un bateau qui était à l'ancre, et dont le pilote était un jeune homme d'une rayonnante beauté.

Sans plus hésiter, Malo et ses compagnons montèrent sur le bateau et, aussitôt, sans prononcer un seul mot, le pilote leva l'ancre et se dirigea vers la haute mer. Le voyage fut rapide et sans histoire. Toujours muet, l'étrange pilote les fit débarquer sur un îlot, face à la cité d'Aleth, îlot où vivait un ermite nommé Aaron. Et dès qu'ils furent sur la terre ferme, le pilote et son bateau disparurent comme s'ils n'avaient jamais existé. L'ermite Aaron accueillit Malo et ses compagnons avec chaleur et générosité mais, se plaignant qu'il était trop âgé et trop

fatigué pour continuer son apostolat, il conseilla à Malo d'aller dans la ville d'Aleth et d'y prêcher la parole de Dieu auprès de chrétiens qui avaient tendance à oublier leur foi et qui revenaient trop souvent à leurs anciennes superstitions.

En effet, le peuple gaulois des Coriosolites, qui occupaient autrefois la région comprise entre la côte et la grande forêt de Brocéliande, avait pour principale forteresse la ville de Corseul, mais cette cité avait été ruinée et détruite par une horde de barbares, et les habitants avaient dû se replier et se fortifier au bord de la mer, sur l'embouchure de la Rance, en un endroit qu'on appelait Aleth et que l'on nomme aujourd'hui Saint-Servan. Le port, fréquenté par des navires venus de partout, offrait une grande prospérité aux gens d'Aleth, mais la vie facile qu'ils menaient les avait conduits à l'indolence et avait réveillé en eux les antiques croyances de leurs ancêtres. Les chrétiens les plus fervents, tous originaires de l'île de Bretagne, tentaient bien de réagir. Ils avaient commencé à construire une grande église, mais comme ils étaient en minorité, ils ne rencontraient guère d'échos parmi l'ensemble de la population.

Malo suivit les conseils de l'ermite Aaron. Il décida d'aller se présenter à la petite communauté de ses compatriotes le jour même de Pâques. A peine avait-il commencé à prêcher dans l'humble bâtiment qui servait de chapelle provisoire que, dans toute la ville, une rumeur se propagea selon laquelle un homme merveilleux était venu d'au-delà des mers pour leur annoncer la parole de Dieu. L'assistance s'accrut de minute en minute, à tel point que Malo dut poursuivre sa prédication en plein air, autant pour les fidèles que pour les indifférents qui venaient l'écouter par curiosité. Un convoi funèbre passait à ce moment dans une des rues de la cité et ceux qui y

participaient, subjugués par l'éloquence de Malo, ne pensèrent même plus à conduire le défunt dans sa tombe. Alors, à la fin de son prêche, Malo s'avança vers le cercueil et, prononçant une fervente prière, il ordonna au mort de se lever. Et celui-ci, après avoir brisé les planches qui le retenaient, surgit du cercueil aussi sain et bien portant qu'il l'était autrefois. Malo lui présenta de l'eau dans un vase de marbre mais, dès que le miraculé y eut posé ses lèvres, le marbre se changea en cristal et l'eau en vin.

Le bruit de ces miracles attira à Aleth une foule de gens qui voulaient recevoir le baptême des mains de Malo. Mais celui-ci, s'il venait chaque jour prêcher dans la ville et y accomplir son service sacerdotal, s'était retiré à l'écart, dans un lieu désert de la campagne avoisinante. Et il ne manquait pas de parcourir tout le pays, visitant les églises, guérissant les malades, instruisant la population, donnant les sacrements et ordonnant des prêtres à qui il confiait ceux qu'il avait convertis.

Mais ses actions charitables excitaient bien des jalousies. Certes, on n'osait pas s'attaquer directement à lui, mais on surveillait ses disciples et on ne manquait pas une occasion de leur causer du tort. C'est ainsi qu'un jour, ses ennemis s'attaquèrent au frère boulanger de sa communauté : après l'avoir ligoté étroitement, ils le portèrent à marée basse le plus loin possible dans les grèves afin que la mer montante pût l'engloutir. Mais sur les prières de Malo, qui avait été prévenu de cet incident, Dieu isola le malheureux dans une sorte de puits, et on le retrouva bien vivant quand la mer se retira de nouveau.

Cependant les temps étaient rudes en Bretagne armoricaine, surtout dans ce pays de Domnonée. Le roi Judaël avait laissé seize fils dont l'aîné était Judikaël,

mais l'un des puînés, Haëlog, avait pour gouverneur un certain Rethwal qui, pour s'assurer le pouvoir, avait imaginé d'éliminer tous les fils de Judaël au profit d'Haëlog. Judikaël n'échappa à la mort qu'en se réfugiant au monastère de Saint-Jean de Gaël. Quant à Haëlog, il devint roi sous la tutelle tyrannique de Rethwal et n'eut rien de plus pressé que de détruire l'œuvre accomplie par Malo à Aleth. Avec une troupe de rustres, il attaqua le monastère si péniblement bâti par Malo et ses compagnons et le rasa complètement. Mais la vengeance divine se manifesta aussitôt : Haëlog devint aveugle et ne fut guéri de sa cécité que par l'intervention miraculeuse de Malo. Alors Haëlog devint aussi bon qu'il avait été méchant et, par la suite, rendit le trône qu'il avait usurpé à son frère Judikaël.

Un jour, à défaut d'autres richesses, un paysan fit don à Malo d'un âne pour le service de la communauté. Or un loup s'attaqua à l'âne et le dévora. Malo ordonna à l'animal de comparaître devant lui et le condamna à remplacer sa victime, si bien que le loup dut se laisser bâter pour porter des fagots et que, logeant à l'étable avec les animaux domestiques, il perdit tout à fait ses instincts de bête sauvage. Et l'on raconte encore qu'un autre jour, Malo rencontra un porcher qui rassemblait son troupeau et qui venait de lapider une truie récalcitrante. Après avoir reproché au porcher sa colère contre un animal innocent, Malo ressuscita la truie, provoquant ainsi l'admiration de tous ceux qui avaient été les témoins de ce miracle.

Mais la situation ne s'arrangeait guère à Aleth. Malo avait beau prêcher, ses paroles demeuraient souvent vaines et sans réponses. Il en fut tellement excédé qu'il jeta l'excommunication sur la ville et prit son bâton de pèlerin. Il s'en alla ainsi jusqu'à Luxeuil où il recueillit les

conseils du sage Colomban, puis il repartit vers la mer, mais plus au sud, afin d'évangéliser des populations qui l'écouteraient mieux que les habitants d'Aleth. Il atteignit ainsi la Saintonge où l'évêque de Saintes, nommé Léonce, l'accueillit avec faveur et lui offrit une terre pour qu'il pût y bâtir un ermitage. Là aussi, Malo acquit une réputation de grande sainteté en guérissant la fille d'un seigneur de la morsure d'une vipère, en rendant la vue à une aveugle et en ranimant un serviteur de l'évêque Léonce qui était tombé dans un puits.

Pendant ce temps, la cité d'Aleth subissait les retombées de la malédiction qu'avait lancée sur elle son ancien évêque : les habitants furent frappés de maladies pestilentielles et la famine les décima. Ils se décidèrent alors à envoyer des messagers vers Malo pour le supplier de revenir parmi eux et de les débarrasser de leurs fléaux. Malo revint donc à Aleth et, dès qu'il fut entré dans la ville, on dit que l'air se purgea et que tous ceux qui étaient malades furent guéris. Mais il ne resta pas à Aleth : suivi par quelques jeunes gens qui avaient été séduits par sa sainteté, il retourna dans son ermitage de Saintonge. Et c'est là qu'il mourut, en l'an 649, ayant passé dans l'ascèse et la contemplation les derniers mois de sa vie[1].

Malo est assurément l'un des grands saints fondateurs de la Bretagne. Mais est-ce vraiment lui qui est à l'origine du diocèse de Saint-Malo, l'un des plus

1. D'après Dom Lobineau et d'après la vie latine de saint Malo, composée vers 870, et dont il existe une traduction anglaise très fidèle.

importants de la péninsule avec celui de Cornouaille ? On ne peut rien affirmer à ce sujet. Le siège de l'ancien évêché de Saint-Malo était incontestablement à Aleth, où l'on a retrouvé les vestiges de l'antique cathédrale, et ce n'est qu'au XIIe siècle que l'évêque Jean de la Grille le transféra sur l'îlot où résidait l'ermite Aaron, îlot rattaché au continent et qui constitue le Saint-Malo « intra-muros » actuel. Ce diocèse qui, à l'origine, était celui du peuple gaulois des Coriosolites, s'est étendu par la suite vers le centre et le sud de la péninsule, allant même jusqu'à l'Oust, englobant donc une partie du territoire des anciens Vénètes. Et il en a été ainsi jusqu'à la Révolution. Actuellement, l'archevêque primat de Bretagne porte les titres d'évêque de Rennes, Dol et Saint-Malo, puisque le département d'Ille-et-Vilaine est formé du comté de Rennes, du pays de Dol et de ce diocèse de Saint-Malo, largement amputé au profit de Vannes (mais avec Redon, qui appartenait autrefois à Vannes).

Bien entendu, le récit hagiographique concernant Malo n'a rien d'historique. Certaines variantes prétendent même que Malo aurait fait partie des moines emmenés par saint Brendan dans sa fameuse navigation. L'implication de Malo dans les querelles dynastiques qui ont suivi la mort du roi Judaël est tout aussi suspecte. On ne sait même pas s'il était réellement évêque, à moins d'en faire un de ces abbés-évêques assez fréquents dans l'histoire des églises celtiques. Il n'empêche que saint Malo paraît bien être un personnage authentique de la fin du VIe et du début du VIIe siècle. Il n'a pas seulement laissé son nom (Maklaw signifie « gage brillant », sans aucun doute une épithète) à la ville même de Saint-Malo, mais à de nombreuses

paroisses ou chapelles: Saint-Malo de Beignon et Saint-Malo des Trois Fontaines (Morbihan), notamment, ainsi qu'à la célèbre église de Saint-Maclou à Rouen où le culte qui lui est rendu a toujours été constant.

Quant aux miracles prêtés à «saint» Malo, ils font partie du folklore hagiographique commun à tous les récits de ce genre. Le navire quelque peu fantôme qui emmène Malo et ses compagnons sur les côtes armoricaines rappelle évidemment les «navigations sans pilotes» si communes dans les épopées mythologiques, et l'excommunication lancée par Malo sur la ville d'Aleth ressemble étrangement aux «satires» et autres «gessa» lancés par les druides irlandais sur les ennemis ou, d'une façon générale, sur tous ceux qui ne veulent pas suivre les lois en vigueur. Malo joue ici exactement le rôle d'un druide qui provoque, puis guérit les maladies, ce qui est le cas de tout «sorcier» qui se respecte.

Saint Maudez (Maodez, Mandé)

Un roi d'Irlande, nommé Ereleus, ayant eu un grand nombre d'enfants de son épouse Gentuse, Maudez fut le dixième et, pour cette raison même, consacré à Dieu dès avant sa naissance comme la dîme de la famille. Il soutint avec une fidélité inviolable la destinée qui avait été fixée pour lui. Ses neuf frères étant morts et les grands nobles du royaume le pressant de se marier pour assurer la pérennité du trône, il pria Dieu de lui envoyer quelque infirmité qui lui permît d'échapper à tout mariage. Sa prière fut exaucée : il en eut une à souffrir, qui répandait une odeur si mauvaise que personne n'osait plus approcher de lui. Et dès qu'il ne fut plus question de le marier, cette infirmité s'éloigna de lui.

Ayant été élevé au sacerdoce, après avoir étudié dans le dessein de se sanctifier, il alla prêcher dans les provinces d'Irlande et à la cour de son père avec un zèle si remarquable que tout le monde l'admirait. Puis il

décida de quitter son pays pour venir se cacher dans le pays d'Armorique, cela au temps du roi franc Childebert. Il débarqua dans un petit port voisin de la ville de Dol. Son premier soin fut de visiter en ce pays les saintes et nombreuses communautés religieuses qui s'y trouvaient. Puis il se rendit à Tréguier où l'évêque Tugdual l'accueillit avec bienveillance, l'admit dans son monastère et le chargea du soin d'annoncer au peuple la parole de Dieu, fonction dont Maudez s'acquitta avec succès. Après avoir parcouru le pays, il revint à Tréguier et se mit sous la conduite d'un certain Ruellan qui gouvernait alors le monastère.

Il y passa quelque temps, mais son attrait pour la vie solitaire le détermina à se retirer dans un ermitage. Il se fixa donc dans un endroit très isolé qu'on appelle maintenant de son nom Lannmaodez, c'est-à-dire « ermitage de Maodez ». Il y vécut plus en ange qu'en homme mortel, toujours occupé de Dieu et presque aussi détaché des soulagements corporels que s'il n'avait pas eu de corps. Enfin, voulant fuir les applaudissements des flatteurs et éviter l'importunité des gens qui accouraient vers lui à cause de ses sages conseils et de sa sincère charité, il passa le bras de mer qui est entre la terre ferme et l'île qu'on nomme aujourd'hui Saint-Maudez.

C'était un lieu très inhospitalier, car il était infesté d'une multitude innombrable d'insectes de toutes sortes ; mais Maudez, par ses ardentes prières, les chassa définitivement et rendit l'île habitable. Mais ce ne fut pas le seul miracle que Dieu accomplit pour lui. Le seigneur qui lui avait concédé cette île avait deux fils dont l'un, en jouant et assurément sans le vouloir, avait tué l'autre. Maudez demeura une nuit entière en prière et obtint ainsi la résurrection du jeune garçon qu'il rendit vivant à son père. Avec les deux disciples qu'il avait amenés avec lui, Bothmaël et Tudy, il bâtit un oratoire auprès d'une grotte, et une

cellule ronde comme un four à pain, que l'on appelle encore aujourd'hui *Forn sant Maodez*, c'est-à-dire « four de saint Maudez », auprès d'une grande pierre plate dite *Gwele sant Maodez*, c'est-à-dire « lit de saint Maudez ».

Ce fut dans cette île que Maudez vécut désormais, avec ses deux disciples, recevant charitablement tous ceux qui venaient solliciter conseils ou guérison de leurs maux, et réunissant autour de lui de pieux ermites à qui il enseignait les lettres profanes aussi bien que les commentaires des saints Evangiles. Beaucoup d'entre eux, fascinés par le zèle de Maudez, demeurèrent avec lui en ce lieu, se construisant chacun un petit bâtiment de forme circulaire, respectant cependant celui de l'abbé qui dominait le tout, permettant ainsi de veiller efficacement à la bonne tenue de ce monastère.

Après avoir vécu d'une manière admirable de cette façon pendant plusieurs années, Maudez termina pieusement sa carrière vers la fin du VIe siècle, laissant à ses deux disciples préférés le soin de continuer son œuvre salutaire. Les peuples d'alentour attribuèrent aussitôt à ses mérites la vertu qu'avait, d'après ce qu'ils disaient, la terre de cette île de faire mourir tous les serpents et tous les insectes venimeux.

On employait en effet autrefois cette terre de la façon suivante : on la délayait avec quelque liquide, et cette liqueur, avalée par les enfants, détruisait, disait-on, les vers. Mais comme on rapporte la même merveille à propos de plusieurs autres saints, et comme on attribue cette vertu à la terre de bien d'autres îles, il se pourrait bien, en supposant que le fait fût réel, que cette guérison ne devrait être attribuée qu'à la salinité et à l'amertume de la mer dont la terre de cette île est imbibée. Mais telle est la tradition[1].

1. D'après Dom Lobineau.

En dehors des éléments merveilleux dont est ornementée cette vie de « saint » Maudez, on ne peut douter de l'existence historique de ce personnage de la fin du VI[e] siècle, dont la réputation s'étend bien au-delà de la Bretagne, comme en témoigne le nom de la ville de Saint-Mandé qui jouxte Paris à l'est. Les fouilles pratiquées sur l'île Saint-Maudez et sur l'île Lavret (voir ce qui concerne saint Budoc) mettent en évidence l'existence d'un établissement monastique très ancien réparti sur ces deux îles au large de Bréhat. Ce fut certainement l'un des lieux où se formèrent de nombreux ermites devenus par la suite des saints fondateurs, tels Budoc ou Gwennolé.

Bien entendu, la croyance qu'une terre bénite peut chasser les animaux nuisibles est constante non seulement dans les récits hagiographiques mais dans tous les textes mythologiques. C'est le mythe de la Terre Sacrée, devenu par la suite un véritable culte propitiatoire. Ainsi, la terre qui entourait le tombeau de saint Julien à Brioude (Haute-Loire) passait pour guérir certaines maladies et pour éteindre miraculeusement un incendie. Et il faut encore rappeler que, selon la tradition irlandaise, c'est saint Patrick qui a débarrassé l'île de tous les serpents en lançant sur eux une malédiction qui se réfère davantage aux pratiques druidiques qu'à la simple excommunication chrétienne.

Saint Méen (Mewenn)

Mewenn naquit vers le milieu du VIe siècle dans un lieu nommé Ork, dans le comté de Gwent, d'une famille très noble et très pieuse. Il commença ses études dans une école monastique, puis se fit admettre dans le monastère que dirigeait l'illustre Samson dans l'île de Caldey. Il devint moine et fut bientôt ordonné prêtre. Et lorsque Samson eut décidé de quitter l'île de Bretagne pour aller fonder un autre établissement en Armorique, Méen fut un de ceux qui l'accompagnèrent dans son expédition. Et Mewenn participa largement à la construction et à la renommée du monastère que Samson avait voulu établir, au milieu d'un pays marécageux, en une île qui constituait un endroit sec et plat. Et l'on donna à ce lieu le nom de Dol, c'est-à-dire « table ». Pendant plusieurs années, Mewenn parcourut le pays, y prêchant avec éloquence et convertissant de nombreux idolâtres.

Cependant, à cette époque, le pays d'Armorique était profondément troublé. Le chef breton Konomor, comte de Poher, avait usurpé le pouvoir sur le royaume de Domnonée et avait commis plusieurs crimes, suscitant ainsi la désapprobation de tous les évêques et de tous les abbés de Bretagne. Et, de plus, après la mort suspecte de la mère de l'héritier légitime qu'il avait épousée, Konomor prétendait vouloir épouser Tryphine, la fille du comte Warog de Vannes. Samson, prenant cette affaire très au sérieux, confia à Mewenn la mission d'aller trouver le comte Warog et de s'informer de la situation exacte.

Accompagné de quelques moines, Mewenn se mit en route sur les anciennes voies qui traversaient la péninsule, chantant des psaumes selon la coutume monastique. Il venait de s'engager sous les ombrages touffus de la forêt de Brocéliande lorsqu'il rencontra, sur les bords de la rivière Meu, non loin de Gaël, un petit chef breton du nom de Kaduon qui, en défrichant un canton de la forêt, s'était formé un vaste domaine. A peine eut-il aperçu les voyageurs que Kaduon se hâta de leur offrir l'hospitalité dans sa demeure. Mewenn accepta avec reconnaissance cette invitation et raconta à son hôte comment, aux côtés de l'abbé Samson, il avait quitté son pays natal pour s'établir en Armorique dans le but de mener une vie plus austère et de travailler à la conversion des idolâtres.

Quand ce fut le moment pour Mewenn de reprendre sa route vers le sud, Kaduon, manifestant ainsi son enthousiasme, lui tint ce discours : « Je t'en conjure, pieux serviteur de Dieu, viens te fixer auprès de moi afin que je puisse vivre sous ta sainte direction. Je possède une vaste étendue de terres où tu pourras mener la vie monastique que tu souhaites dans la paix la plus profonde. Je n'ai

pas d'héritiers à qui je puisse laisser mes biens ; donc, lorsque je mourrai, ils seront tous ta propriété et celle de tes frères en Jésus-Christ. » Profondément touché par cette offre généreuse, Mewenn lui promit de satisfaire son désir une fois sa mission accomplie et à condition que son maître Samson approuvât ce projet. Kaduon, heureux de l'espérance qui lui était donnée, laissa partir son hôte qui prit l'engagement de s'arrêter chez lui à son retour de Vannes.

Les voyageurs reprirent donc leur chemin à travers la forêt qui n'avait alors guère d'autres habitants que les loups et les sangliers. La route fut longue et pénible. Enfin, Mewenn et ses compagnons arrivèrent à la résidence du comte Warog où ils furent reçus par celui-ci avec la plus grande bienveillance. Le comte leur fournit les informations les plus détaillées sur les événements dont il avait été le témoin et les affaires qui concernaient Konomor. Quelques jours plus tard, les messagers de Samson entreprirent leur voyage de retour.

En traversant de nouveau la forêt de Brocéliande, ils firent halte, comme ils l'avaient promis, chez Kaduon qui les revit avec joie et les pressa de visiter ses domaines. Il dit à Mewenn : « Parcours mes terres et choisis celle qui te semblera la meilleure. Dès à présent, je te donne en toute propriété celle qui s'étend sur les deux rives du Meu et qu'on appelle Trefoss [1]. » Mewenn remercia Kaduon de ses intentions généreuses et l'assura encore qu'il acceptait son offre pourvu que Samson y consentît.

Revenu à Dol, Mewenn fit à Samson le récit détaillé

1. Du latin *transfossam*, « de l'autre côté de la fosse », actuellement Trégouet, sur les limites des communes de Gaël, Muel et Saint-Méen-le-Grand (Ille-et-Vilaine). Il y a également, au sud de Muel, un grand bois appelé Trécouet.

de son voyage et, grâce aux informations dont il disposait maintenant, l'abbé put aller trouver le roi franc Childebert et régler avec lui la douloureuse affaire de Konomor et rendre la couronne de Domnonée au légitime héritier du royaume qu'était Judual. Et, avant d'entreprendre cette démarche auprès de Childebert, il conseilla à son cher disciple d'accepter l'offre du chef Kaduon et d'aller fonder un nouvel enclos monastique dans la forêt de Brocéliande.

Mewenn, accompagné de quelques moines pleins de zèle, revint donc vers le centre de l'Armorique. Kaduon se hâta de confirmer la donation qu'il avait faite à Mewenn et, immédiatement, le disciple de Samson se mit à l'ouvrage. Les arbres séculaires tombèrent sous la hache des moines, les broussailles disparurent, et sur le terrain ainsi déblayé, on construisit des cellules. Au centre, on éleva un oratoire que Mewenn dédia à saint Jean-Baptiste. Cependant, dans ce lieu désert, l'eau indispensable faisait complètement défaut. Alors Mewenn, après avoir prononcé une ardente prière, enfonça son bâton dans le sol : une source d'eau claire jaillit aussitôt, qui ne tarissait jamais et où, depuis lors, une foule de malades venaient implorer leur guérison.

Dans leur solitude de Gaël, les moines partageaient leur temps entre les oraisons, l'étude et les travaux manuels. Sept fois par jour, ils se réunissaient dans l'oratoire pour célébrer les offices. Ils lisaient les Saintes Ecritures et employaient une grande partie de la journée à de rudes labeurs, défrichant les terres incultes, labourant et ensemençant les champs pour recueillir ainsi à la sueur de leur front leur pain quotidien. Mais les bêtes sauvages sortaient souvent des bois pendant la nuit et, renversant les haies établies pour protéger les cultures, elles saccageaient les moissons, ce qui attristait fort les moines.

Un jour, ceux-ci, voyant leurs efforts réduits à néant, vinrent se plaindre au saint abbé. Mewenn se rendit lui-même dans les champs les plus éloignés du monastère. Il aperçut une troupe de cerfs et de sangliers en train de paître parmi les récoltes. Alors, après avoir fait le signe de la Croix, il apostropha les animaux en ces termes : « Au nom du Dieu tout-puissant dont vous êtes les créatures, je vous ordonne de vous retirer !... Ne venez plus désormais détruire les travaux de mes frères les moines, mais allez plutôt au fond des forêts chercher la nourriture qui vous est destinée. » Alors, dit la légende, les animaux obéirent à la voix de Mewenn. Ils prirent la fuite et ne revinrent jamais plus dévaster les cultures du monastère.

Cependant, la renommée des vertus de l'abbé Mewenn s'était répandue dans toute la région. De tous côtés, on lui amenait des malades et des infirmes. Mewenn les guérissait et les convertissait à la foi chrétienne. Les plus grandes famillles des contrées voisines vinrent lui confier leurs enfants en le priant de les instruire ou même de les consacrer au service de Dieu. Il se vit bientôt à la tête d'une nombreuse et florissante communauté et fut obligé de construire un plus vaste monastère pour accueillir les disciples qui accouraient en foule auprès de lui.

Les moines de Gaël ne se bornèrent pas à défricher ainsi un canton de la forêt de Brocéliande et à élever la jeunesse ; ils devinrent en même temps les apôtres du pays. En effet, dans l'épaisseur des bois, à l'écart de tout, vivaient, disséminées çà et là, des tribus armoricaines chassées de leurs domaines par l'invasion des barbares. Mewenn, avec quelques-uns de ses disciples, parcourut la forêt et convertit à la foi chrétienne ces hommes et ces femmes qui pratiquaient encore les cultes sanguinaires de leurs ancêtres.

Mais Mewenn ne restait pas étranger à ce qui se passait dans le royaume de Domnonée. C'est ainsi qu'il reçut dans son monastère Judikaël, l'héritier légitime du royaume pourchassé par son frère Haelog et surtout par le gouverneur de celui-ci, le terrible Rethwal. Judikaël se fit moine à Gaël et échappa ainsi à la mort. Il y resta un certain temps avant de prendre officiellement le gouvernement de la Domnonée, puis, jugeant qu'il avait accompli son œuvre de roi, il revint finir pieusement ses jours auprès de Mewenn.

Lorsque Mewenn eut complètement achevé son monastère et converti les habitants de la contrée, il voulut faire le pèlerinage de Rome pour vénérer les tombeaux des saints Apôtres. A son retour, le pieux abbé passa par Angers où, sur la demande de l'évêque, il prêcha pour les habitants. On accourut en foule de la ville et des campagnes voisines pour le voir et l'écouter, et son séjour fut signalé par de merveilleuses guérisons et d'incroyables miracles. C'est ainsi qu'une femme de la ville d'Angers vint le supplier de délivrer d'un serpent monstrueux un domaine qu'elle possédait sur les bords de la Loire entre Saint-Florent et une montagne appelée Clermont. Ce monstre faisait périr de son souffle tous les hommes et les animaux qui se risquaient aux alentours. Mewenn se rendit en cet endroit, vit le monstre à l'entrée de sa caverne, lui ordonna de sortir, lui mit son étole autour du cou et le traîna jusqu'au fleuve dans lequel il le précipita. Ainsi le pays fut-il délivré de ce serpent monstrueux.

Lorsque le pieux abbé reparut dans la ville d'Angers, une multitude innombrable vint à sa rencontre pour lui témoigner sa joie et sa reconnaissance. Tous essayaient de le retenir dans le pays, en lui offrant des présents et des terres, mais il ne voulait rien accepter. Cependant, la femme qui venait d'éprouver spécialement sa puissance

auprès de Dieu lui adressa de telles supplications qu'il lui fut impossible de refuser son domaine des bords de la Loire pour y construire une église et un monastère. Mewenn, ayant satisfait cette pieuse volonté, demeura quelque temps dans cette nouvelle communauté. Comme à Gaël, il s'y rendit célèbre par ses vertus et ses miracles. Il évangélisa toute la contrée et particulièrement le pays des Mauges, en Anjou, où son souvenir ne s'est jamais effacé.

Mais la préférence de Mewenn allait à l'enclos monastique qu'il avait établi dans la forêt de Brocéliande. Il revint bientôt à Gaël et reprit son existence d'autrefois. Chargé d'années, mais encore plus de mérites, il éprouva les premières atteintes de la maladie qui allait l'emporter. Sentant ses forces décliner, il réunit ses disciples autour de lui et leur fit ses dernières recommandations. Et il quitta cette terre au mois de juin de l'an 617[1].

La renommée de saint Méen-Mewenn s'est étendue non seulement dans toute la Bretagne, mais encore dans toute la France, ainsi qu'en Belgique et en Grande-Bretagne. Il est le patron titulaire de nombreuses paroisses et il est honoré dans des églises et des chapelles dispersées un peu partout. Certes, le monastère qu'il a fondé a donné naissance à la ville de Saint-Méen-le-Grand (Ille-et-Vilaine) mais on retrouve son nom à Trémeven (Côtes-d'Armor), à Saint-Méen (Finistère), Saint-Mewan et Mevagissen

---

1. D'après l'ancienne vie de *sancti Mevenni*, manuscrit latin du début du IXe siècle, publié en 1884 par Dom Plaine dans les *Analecta Bolandiana*, tome 3.

dans le comté de Cornwall, ainsi que dans d'innombrables villages, y compris à Couffouleux (Aveyron). Quant à ses statues, on les retrouve dans de multiples chapelles et de nombreuses fontaines sont placées sous son patronage.

C'est dire que ce personnage est parfaitement historique et que sa célébrité n'est pas usurpée. Certes, ce qui est raconté dans la vie latine à propos de ses miracles appartient à l'attirail mythologique habituel de ce genre de récit, mais son action dans le centre de la Bretagne n'est aucunement sujet au moindre doute. Mewenn a été, à la fin du VIe siècle, le principal évangélisateur de cette fabuleuse forêt de Brocéliande, entre la rivière Meu et l'actuelle forêt de Lanouée, dans une région appelée le Porhoët (Poutre-Coët, traduit en latin par *Pagus trans Sylvam*, « pays à travers la forêt »). Et le monastère qu'il a fondé a eu une importance toute particulière dans la diffusion non seulement de la religion chrétienne mais aussi de la culture profane. Ce pays de forêt, au centre de la péninsule, seulement traversé par d'antiques voies romaines, était en effet demeuré très « païen », servant de refuge aux druides et autres prêtres de l'époque romaine, en cette fin de VIe siècle, encore très marquée par l'influence des doctrines celtiques. Et il semble bien que saint Méen ait réussi une synthèse harmonieuse entre celles-ci et la tradition chrétienne.

Saint Mélaine

Mélaine naquit en Bretagne armoricaine au milieu du Ve siècle, sur les bords du fleuve de la Vilaine, dans le village de Platz, non loin de Brain, territoire qui appartenait au comté et au diocèse de Vannes. Ses parents étaient d'une famille gallo-romaine fort distinguée et surent donner à l'enfant toute l'éducation qui lui était nécessaire, mais au lieu de faire carrière dans les armes ou dans l'administration de l'Empire, quand il devint adulte, il préféra choisir de se consacrer à Dieu et embrassa la profession religieuse dans un monastère qui s'était créé dans la ville de Rennes et dont il devint bientôt l'abbé.

Or, l'évêque de Rennes, qui était alors un certain Armand, sentant ses forces décliner et ayant connaissance des hautes vertus de Mélaine, choisit celui-ci comme successeur. C'est ainsi qu'il fut élu évêque de Rennes en dépit de ses protestations. Mais sentant que

les devoirs de cette charge étaient plus importants que son ressenti, il fit merveille tant par sa piété et sa charité que par ses qualités administratives. Il en profita pour réformer autour de lui la discipline ecclésiastique qui semblait s'être bien relâchée sous l'autorité faiblissante de l'évêque Armand.

Sa réputation parvint auprès de Clovis, le premier roi chrétien des Francs. Ce prince voulut en faire un de ses principaux conseillers tant pour le spirituel que pour le temporel. Ainsi, sur les sages conseils de pieux évêques, fonda-t-il de nombreux monastères, répandit-il ses libéralités sur les indigents qui étaient nombreux à cette époque et honora-t-il de façon particulière les serviteurs de Dieu répandus à travers tout son royaume. Et lorsque le roi Clovis convoqua un concile de trente-deux évêques à Orléans, en l'an 511, Mélaine fut l'un de ceux qui s'y distinguèrent avec le plus de foi et d'autorité. Après ce concile, Mélaine retourna dans sa ville de Rennes et se comporta comme il en avait l'habitude avec autant de ferveur que d'austérité dans sa vie quotidienne.

C'est alors qu'un certain Eusèbe, qui avait le gouvernement de la ville de Vannes, fit un cruel ravage avec ses troupes dans le canton de Comblessac sous prétexte que les habitants de ce pays s'étaient révoltés contre lui. Suivant les emportements d'une fureur aveugle, il fit arracher les yeux et couper les mains à un grand nombre d'habitants. Mais, la nuit qui suivit cette cruelle expédition, ce prince se sentit tourmenté de douleurs insupportables, et les médecins qu'il fit venir ne purent apporter aucun soulagement à ses maux. De plus, trois jours plus tard, la fille d'Eusèbe, nommée Aspasie, tomba dans des convulsions si violentes qu'on regarda bientôt sa maladie comme une possession des démons. Les souffrances du père et de la fille paraissant à tout le

monde des maux que seul Dieu pouvait guérir, on envoya prier Mélaine de venir voir les malades et on lui prépara un logement.

L'évêque de Rennes, accompagné de quelques religieux, se rendit donc au chevet des malades. Dès qu'il fut arrivé, le cruel Eusèbe, au milieu de ses cris et de ses larmes, lui confessa ses horribles crimes et reconnut qu'il souffrait justement de douleurs inexprimables, suppliant le pieux Mélaine d'employer son crédit auprès de Dieu pour obtenir sa guérison et celle de sa fille. Mélaine lui fit de longues remontrances, l'engageant à réparer tout le mal qu'il avait fait et le frotta trois fois sur le front avec de l'huile consacrée en invoquant le nom du Seigneur. Et il fit de même sur le front de la jeune fille. Aussitôt qu'ils eurent reçu cette onction, les deux malades se levèrent, déclarant qu'ils se sentaient exempts de toute souffrance.

Comme Mélaine ne pouvait supporter les louanges qui fusaient de toutes parts, il demanda à se retirer, ce qu'Eusèbe ne lui accorda qu'à regret, tant il avait conçu d'estime et de reconnaissance envers le saint homme. Mais, en même temps, à la prière d'Aspasie et pour marquer sa conversion, il fit présent à Mélaine de toute la terre de Comblessac pour aider à l'entretien des pieux disciples que l'évêque avait établis à Platz, dans son pays natal, et où il voulait faire construire une grande abbaye.

Mélaine retourna à Rennes, où il continua de joindre les vertus d'un solitaire parfait à celles d'un pasteur vigilant et zélé. Il retournait fréquemment à son établissement de Platz pour y trouver la solitude nécessaire à la prière et à la méditation. Et c'est dans ce monastère de Platz qu'il rendit son âme au Seigneur en l'an 530 de l'Incarnation[1].

1. D'après Dom Lobineau.

Il n'y a aucune raison de douter de l'existence historique de « saint » Mélaine. Il a été l'un des premiers évêques de Rennes, même s'il n'est assurément pas, comme le prétend la tradition rennaise, le premier en date à occuper ce siège. Mais en dehors des miracles qui lui sont attribués – surtout dans le récit de sa vie qu'en fait Albert le Grand – et qui font une fois de plus partie du genre hagiographique, son rôle dans le concile d'Orléans, en tant que réformateur de la vie du clergé, paraît très important.

Les canons de ce concile de 511, qui ont été conservés, sont fort précis et détaillés, et ils témoignent d'ailleurs d'un relâchement spectaculaire non seulement des prêtres en général, mais des évêques eux-mêmes ; et Grégoire de Tours, informateur essentiel pour cette époque, s'en fait l'écho dans son *Histoire des Francs*. Ces canons insistent sur la discipline que doivent observer les clercs à l'intérieur de l'Eglise elle-même et surtout vis-à-vis des laïcs, réaffirmant le droit d'asile pour tout être humain soupçonné d'avoir commis un crime. Et l'on y trouve également toute une liste d'empêchements au mariage, tant des laïcs que des prêtres, ceux-ci n'étant pas, en ce temps-là, encore soumis au vœu de célibat. Quant aux abbés des monastères, certains canons définissent leur rôle et leur autorité avec une grande exactitude. C'est dire l'influence qu'a dû exercer « saint » Mélaine, cet évêque qui fut davantage un prélat gallo-romain qu'un de ces saints celtiques venus d'ailleurs.

Saint Mélar

En ce temps-là, vers l'an 538, Miliau était comte de Cornouaille. C'était un homme remarquable qui tenait avant tout à ce que ses vassaux fussent prospères et heureux et pussent vivre dans la paix et dans l'harmonie. De ce fait, il fut aimé de son peuple et vraiment digne de l'être. Mais Miliau avait un frère cadet, Rivod, qui ne supportait guère la renommée et l'autorité bienveillante de son aîné. Sa jalousie étant arrivée aux extrêmes, il fit périr traîtreusement Miliau. Cependant, celui-ci avait un fils du nom de Mélar, lequel était donc l'héritier légitime du comté de Cornouaille. Or, comme Mélar n'était âgé que de sept ans, ce fut Rivod qui s'empara de la régence.

Mais Rivod, emporté par de folles passions, ne pouvait pas se contenter d'un pouvoir provisoire et il conçut le projet de faire assassiner son neveu. Il soudoya donc des hommes de sac et de corde et leur ordonna de tuer le jeune garçon. Les tueurs allaient accomplir leur horrible

crime, mais ils se laissèrent attendrir par la mère de Mélar : ils lui coupèrent la main droite et le pied gauche. Ainsi, tout en lui sauvant la vie, ils l'empêchaient de régner, sachant fort bien que les Bretons ne supporteraient pas un chef ne pouvant ni monter à cheval ni brandir une épée. Ils revinrent alors vers Rivod et lui racontèrent ce qu'ils avaient fait.

Rivod, décidément sans scrupules, feignit une grande indignation et fit immédiatement mettre à mort les assassins, clamant à qui voulait l'entendre que le châtiment suprême serait réservé à tous ceux qui oseraient s'attaquer à son neveu. Mais les chefs de Cornouaille ne furent pas dupes : ils confièrent la tutelle de l'enfant à l'évêque de Quimper et son éducation à un gouverneur laïque du nom de Kerialtan. D'habiles chirurgiens furent appelés au chevet de Mélar et placèrent sur son corps meurtri un bras et un pied d'argent dont il apprit très vite à se servir, tandis que l'évêque formait son âme à la contemplation des choses divines.

Tout cela inquiétait grandement Rivod qui se disait qu'un jour Mélar, se servant de ses prothèses comme de membres naturels, pourrait réclamer le pouvoir auquel il avait droit et que ne lui refuseraient pas les Cornouaillais qui vivaient toujours dans la nostalgie du temps de son père Miliau. Aussi Rivod, avec patience et ruse, parvint-il à circonvenir le gouverneur Kerialtan, lui promettant que, s'il le débarrassait définitivement de Mélar, il obtiendrait de grands domaines en toute propriété. Kerialtan finit par se laisser convaincre, mais il exigea de recevoir toutes les terres qu'il apercevrait de la plus haute montagne de Cornouaille. Et cet odieux marché fut conclu.

Kerialtan mit sa femme au courant de ses projets, et celle-ci, dans un premier temps, l'encouragea vivement à accomplir ce crime. Mais, peu après, prise de remords,

elle voulut sauver la vie de Mélar. Elle franchit les monts d'Arrée pour aller mettre Mélar sous la protection du roi Konomor de Domnonée qui résidait alors au château du Beuzit, non loin de Lanmeur, sur la côte nord de la péninsule.

Konomor, qui n'était pas encore devenu le tyran cruel qu'il fut par la suite, accueillit chaleureusement les fugitifs et promit de veiller attentivement à la sécurité de Mélar. Mais la femme de Kerialtan avait seulement parlé des menaces de Rivod et non pas du plan élaboré par l'usurpateur et son mari. Lorsque Kerialtan apprit la fuite de sa femme avec Mélar, craignant de perdre les domaines qu'on lui avait promis, il prit avec lui son fils Justan et se précipita à la cour de Konomor. Mais il dissimula ses sentiments, et pour mieux endormir la méfiance de Konomor et de sa propre femme, il prétendit qu'il était venu jusque-là pour contribuer efficacement à la protection de son pupille.

Au bout de trois jours, la femme de Kerialtan finit par accepter que Mélar dormît entre Justan et son père, ceux-ci ayant assuré qu'ils veilleraient ainsi beaucoup mieux sur le garçon. Mais dès que Mélar fut endormi, Kerialtan prit sa hache et la leva tandis que le fils tenait le cou de la victime. D'un seul coup de hache, le père fit rouler la tête de Mélar au bas du lit. Justan mit alors cette tête dans un sac et, voulant se sauver clandestinement, il sortit du château en pleine nuit, dans l'intention d'aller immédiatement trouver Rivod en lui présentant la preuve de l'accomplissement du marché. Mais en franchissant les douves, Justan tomba, se rompit les os et mourut dans d'atroces souffrances.

Le matin, Kerialtan se décida à partir tout aussi secrètement. C'est alors qu'il aperçut le cadavre de son fils et, à côté, le sac qui contenait la tête de Mélar. Sans

même verser une larme sur le sort de Justan, il s'empara du sac et s'enfuit au plus vite, bien décidé à présenter la tête à Rivod et à lui réclamer sa récompense. Rivod fut fort satisfait et emmena Kerialtan sur la plus haute montagne de Cornouaille. L'assassin était à peine arrivé au sommet de la montagne qu'il devint aveugle et qu'il se mit à suffoquer de telle façon qu'il mourut sur-le-champ. Rivod, terrifié, comprenant que la vengeance divine venait de se manifester, fut pris de remords, mais c'était bien tard : il mourut lui-même quelques jours plus tard. Quant au corps du malheureux Mélar, il fut enseveli dans la crypte de l'église de Lanmeur[1].

Certains hagiographes ont prétendu que ce « saint » Mélar n'était autre que « saint » Méloir qui a donné son nom à la paroisse de Trémeloir (Côtes-d'Armor) et à Saint-Méloir (Ille-et-Vilaine). C'est tout à fait impossible, Méloir étant une forme évolutive d'un nom de Magloire, qui fut le disciple de « saint » Samson, évêque-abbé de Dol, et son successeur sur ce siège apostolique. L'histoire tragique de Mélar, qui est peut-être authentique, se réfère aux luttes dynastiques qui eurent lieu au cours du VI[e] siècle pour la succession des comtes de Cornouaille, lorsque Miliau (Makliaus, Meliau) fut assassiné par son frère. Ce « saint » Miliau a laissé son nom à deux paroisses, Ploumiliau (Côtes-d'Armor), non loin de Lanmeur, et Guimiliau (Finistère) connue par son célèbre ensemble paroissial. On

1. D'après Albert le Grand et la *Vie de Mélar*, manuscrit latin du IX[e] siècle édité par Dom Plaine dans *An. Bol.*, tome 5, 1886

notera ici le rôle de Konomor (Marcus Conomorus), roi du double royaume de Domnonée, insulaire et continental, conforme ici à l'histoire authentique et non encore «diabolisé», comme il le sera plus tard dans l'hagiographie bretonne.

Ce récit concernant Mélar, fils de Miliau, est fort différent des vies de saints traditionnelles. Il n'est absolument pas question ici d'une vocation religieuse, ni de la part de Miliau, ni de la part de Mélar. La mémoire populaire a retenu de cette histoire, fort banale à l'époque mérovingienne, uniquement l'aspect tragique d'une situation qui met aux prises les ambitions personnelles de chefs bretons. Miliau et Mélar sont donc devenus des «martyrs», comme le sera plus tard, à la fin du IXe siècle, «saint» Salomon (Salaün), authentique roi de Bretagne, assassin avant d'être lui-même assassiné. Mais jamais on ne parle de leur volonté d'ascétisme, ni de leur action évangélisatrice, ni de leurs «miracles». Leur canonisation *voce populi* n'est due qu'au souvenir qu'ils ont laissé de victimes de la volonté de pouvoir manifestée par des chefs qui, tout en se prétendant chrétiens, n'en étaient pas moins des guerriers sans scrupules, prêts à tout pour dominer le monde. Il faut bien dire que Clovis, roi des Francs, et considéré comme le premier de la lignée des souverains français, n'a pas agi autrement que Rivod, faisant assassiner ses rivaux et ensuite infligeant le châtiment suprême aux assassins qu'il avait pourtant suscités, le tout sous le couvert de l'Eglise romaine dont il se prétendait le défenseur parce qu'il avait besoin de la hiérarchie épiscopale pour assurer son pouvoir. L'Histoire, avec un grand «H», n'est qu'une suite de crimes convertis en actions d'éclat... Le malheur veut que, trop souvent, on se

laisse prendre aux discours officiels répercutés dans les manuels scolaires.

Cela dit, ce tragique récit témoigne de la rudesse des mœurs en Armorique à la fin du VIe siècle. C'est le versant historique, et si l'on tient compte des affabulations inhérentes à ce genre de littérature, c'est un témoignage socioculturel de première importance. Mais tout aussi important est le versant mythologique, d'autant plus que celui-là n'a nul besoin d'une justification par les faits. Réminiscence inconsciente d'un passé très riche ou nécessité de meubler un discours moralisateur d'une trame symbolique issue du fond des âges ? On ne peut guère répondre à cette question.

Car l'anecdote où l'on voit les tueurs couper la main droite et le pied gauche de Mélar est parfaitement claire. On la retrouve sous une forme analogue dans l'épopée irlandaise à propos de Nuada à la Main d'Argent, le chef des tribus de Dana, qui perd son bras dans la première *Bataille de Mag-Tured*, qui ne peut régner et doit abandonner le pouvoir, mais à qui on fournit une main d'argent avant de lui greffer littéralement – médicalement et magiquement, ce qui va de pair dans la mythologie – une main, ce qui lui permettra de redevenir roi et de conduire à la victoire contre les mystérieux ennemis que sont les Fomoré les tribus de la déesse Dana, qui sont les anciennes divinités des Celtes[1]. Plus que jamais le Mythe et l'Histoire sont si imbriqués qu'il est impossible de tracer les limites entre le réel et l'imaginaire, entre le visible et l'invisible.

---

1. Voir J. Markale, *Les Conquérants de l'Ile Verte*, premier volume de *La Grande Epopée des Celtes*, Paris, Pygmalion, 1998, ainsi que *L'Epopée celtique d'Irlande*, nouvelle édition, Paris, Payot, 1994.

Sainte Noyale (Nolwenn)

Nolwenn était la fille d'un prince de Cornwall et naquit au début du VIe siècle. Ayant décidé de se consacrer à Dieu, elle jugea qu'elle serait plus à l'abri du mariage dans un autre pays que le sien, car son père avait l'intention de lui faire épouser quelque grand de ce monde afin de contracter ainsi des alliances profitables. C'est pourquoi la jeune fille, après avoir repoussé plusieurs demandes, s'enfuit secrètement de la maison de son père, avec pour seule compagnie sa nourrice. Elles réussirent à trouver un navire qui les emmena sur la côte méridionale de l'Armorique, dans le pays de Vannes. Là, Nolwenn et sa nourrice remontèrent à l'intérieur du pays à la recherche d'un endroit désert où elles pourraient se livrer en toute quiétude à la prière et à la pénitence.

Elles arrivèrent ainsi au village du Bézo, sur le territoire de la paroisse de Bignan, et demandèrent l'hospitalité à

une pieuse famille qui les reçut avec autant de sollicitude que de simplicité. Or, le seigneur du lieu, qui se nommait Nizan, apprit qu'une jeune fille de toute beauté venait d'arriver dans le pays et voulut la rencontrer. Il vint donc la trouver et, éperdument amoureux, il la demanda en mariage. La jeune fille lui répondit froidement que si elle avait désiré se marier, elle aurait pu le faire très facilement dans son pays natal, et elle ajouta même que l'attitude outrecuidante de celui qui lui faisait cette proposition l'indisposait grandement et qu'elle n'avait que mépris pour lui. En entendant ces paroles, Nizan se sentit pris de dépit et de fureur : il ordonna à ses hommes de décapiter immédiatement la malheureuse jeune fille. Et il fut obéi.

Mais le but de Nolwenn était de rechercher et de découvrir un endroit propice à la solitude et au service de Dieu. Calmement, elle prit sa tête dans ses mains et, sortant de la maison, toujours accompagnée de sa nourrice, elle reprit sa route comme si rien ne s'était passé. Dans le village d'Herborh, elles entendirent une femme blasphémer et convinrent que ce n'était pas en ce lieu qu'elles devaient s'arrêter. Dans un autre village, qui avait nom Noal, elles entendirent une fille qui injuriait sa mère, et elles eurent la même attitude : elles continuèrent d'avancer sur le chemin. Elles découvrirent enfin un vallon solitaire et s'allongèrent sur l'herbe fraîche pour se reposer.

Trois gouttes de sang tombèrent alors du cou de Nolwenn, et trois fontaines d'eau limpide jaillirent du sol aux endroits où les gouttes étaient tombées. Nolwenn planta alors son bâton dans la terre, et aussitôt il devint une belle branche d'aubépine tandis que la quenouille de sa nourrice se changeait en rameau de hêtre. Les deux femmes se mirent à prier, puis elles

s'endormirent. Au matin, elles se levèrent et, après avoir bu l'eau des trois fontaines, elles s'engagèrent dans un chemin creux qui les mena sur une lande battue de tous les vents. Nolwenn s'arrêta alors et dit : « C'est ici le lieu de ma sépulture. » Et l'on raconte que l'aubépine trembla dans la main de la jeune fille lorsqu'elle trépassa[1].

Il n'y a évidemment rien d'historique dans ce récit. La trame en est bien connue : c'est l'histoire d'une jeune fille qui s'est promise à Dieu et qui préfère mourir plutôt que de perdre sa virginité. Ceux qui ont imaginé cette anecdote de la mort de Nolwenn-Noyale ont dû broder sur un fait divers parmi bien d'autres, où il est question de seigneurs de village toujours prêts à violer les filles, surtout celles qui viennent d'ailleurs. Et, mis à part cette réalité socioculturelle si répandue dans les campagnes les plus reculées, on peut affirmer qu'il n'y a jamais eu de « sainte » Noyale pas plus que de « sainte » Nolwenn.

En effet, la forme bretonne du nom, Nolwenn (parfois déformée en *Maluenn*), est le résultat d'une bizarre évolution linguistique. Ainsi, en breton, *Gwenn*, « blanc », comme on le sait, prend souvent le sens de « saint » ou de « bienheureux », et il semble bien que le nom de Nolwenn signifie simplement « la bienheureuse de Noal », Noal ayant été déformé par les francophones en Noyal. Car, en fait, c'est un toponyme qu'on retrouve à Noyal-sur-Vilaine (Ille-et-Vilaine) et à Noyalo au fond du golfe du Morbihan.

1. D'après Albert le Grand.

De là à dire que cette « sainte » Nolwenn a débarqué à Noyalo, il n'y a qu'un pas facile à franchir. Et c'est pour la même raison qu'on a fait de l'ancien village de Noyal l'actuelle commune de Noyal-Pontivy (Morbihan) dont une des dépendances, Sainte-Noyale, contient une chapelle qui est censée avoir été construite sur le tombeau de la martyre. Pour le reste, tout est littérature hagiographique et dévotion populaire incontrôlable.

Saint Patern (Pair, Pern, Padarn)

Patern, aux dires de certains, serait né dans l'île de Bretagne d'où il serait venu dans l'intention de propager le message de Jésus-Christ aux populations d'Armorique qui étaient encore soumises aux superstitions de l'ancien temps. Mais, selon d'autres, il serait né, au milieu du IVe siècle, dans le sud de l'Armorique, d'une famille gauloise fort distinguée par le rang qu'elle occupait dans ce qui était alors l'Empire romain. Quoi qu'il en fût, éclairé dès son plus jeune âge sur les dangers que la vertu court souvent dans les turbulences du monde, Patern, contre la volonté de ses parents, prit le parti de se retirer dans une solitude complète afin d'y servir Dieu d'une manière plus parfaite. Sa vie austère et l'éclat de sa pensée spirituelle lui attirèrent plusieurs disciples qui s'étaient déjà nourris des enseignements de Patrick, l'évangélisateur des Irlandais et le fondateur de tant de monastères dans cette île lointaine.

A cette époque, Konan Meriadek, prince de la Bretagne insulaire, qui avait suivi la fortune du tyran Maxime et combattu dans ses troupes, fut établi par lui gouverneur de l'Armorique, ce qui fut confirmé par la suite par l'empereur Théodose, après la mort de l'usurpateur. Devenu alors souverain du pays qu'il gouvernait, Konan Meriadek ne voulut pas laisser sans siège épiscopal une cité aussi antique et aussi célèbre que celle de Vannes. Il en fonda donc un, et ce fut Patern qu'il choisit comme évêque.

Le solitaire, se voyant tout à coup pasteur des âmes, ne retrancha rien de ses austérités. Au contraire, il se livra avec plus de ferveur à la pratique des prières, du jeûne et des veilles. Aux belles qualités qu'on avait admirées en lui jusqu'alors, il joignit une ardente charité envers les pauvres et les étrangers qui lui réclamaient humblement l'hospitalité. Les miracles qu'il opérait, soit en délivrant les possédés, soit en guérissant des malades, contribuèrent puissamment à mettre en honneur la foi chrétienne à travers toute l'Armorique.

Mais cette notoriété lui attira bien des ennuis, car sa piété et son courage excitaient les jalousies de quelques habitants de Vannes qui n'appréciaient guère non plus ses sermons et ses remontrances quand il fustigeait la richesse égoïste de quelques personnes oublieuses des préceptes de l'Evangile. Chaque fois qu'ils le pouvaient, ces mauvais chrétiens contrecarraient ses projets et critiquaient ouvertement ses actions. Patern n'opposa pendant longtemps qu'une douceur constante et une patience invincible à la malice de ses persécuteurs ; mais enfin, comprenant que sa présence à Vannes ne faisait qu'aigrir ses ennemis contre lui et contre la sainte Eglise tout entière, il résolut de quitter sa ville épiscopale et de se retirer dans l'ermitage qu'il avait construit dans les

environs, au lieu qui est à présent appelé Plescop, c'est-à-dire la « paroisse de l'évêque ». Il y passa le reste de ses jours et, autant usé par ses austérités que cassé par la vieillesse, il y rendit son âme à Dieu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Et il fut inhumé au lieu même où il était passé de vie à trépas.

Cependant, une sécheresse continue de trois ans avait causé une famine épouvantable dans le pays de Vannes. Alors, les habitants de la ville se souvinrent des vicissitudes qu'ils avaient fait subir à leur évêque et en conclurent que cette sécheresse était une punition divine à cause de leur détestable comportement. Ils comprenaient un peu tard qu'ils avaient éloigné d'eux celui qu'ils auraient dû regarder comme leur protecteur auprès de Dieu. Le désir de posséder la dépouille mortelle du saint évêque les porta à entreprendre des démarches pour l'obtenir. Cette permission leur fut accordée et quelques-uns d'entre eux, parmi les plus notables, se rendirent à Plescop pour chercher son corps et l'emmener à Vannes afin de lui procurer une sépulture digne de ses mérites et de sa sainteté.

Mais on eut beau creuser la terre à l'endroit où il reposait, on ne put extraire le corps de la fosse, comme si le saint évêque refusait de se retrouver au milieu de ceux qui l'avaient tourmenté. Alors, un des plus riches citoyens de la ville de Vannes fit don du terrain qu'il possédait afin qu'on y construisît une église sur le tombeau de Patern. C'est seulement à partir de ce moment qu'on put retirer le corps de la fosse et le transporter à Vannes à l'endroit qui avait été offert. Et dès que le cortège eut franchi les limites de la ville, la pluie se mit à tomber en abondance. C'est pour cela qu'on a coutume d'invoquer saint Patern lorsque la sécheresse est persistante[1].

1. D'après Dom Lobineau.

Dans la tradition bretonne, « saint » Patern passe pour être le premier évêque de Vannes et donc l'un des « sept saints fondateurs » de la Bretagne armoricaine. Le malheur est que l'on ne possède rien d'historique sur ce personnage. D'ailleurs, qui est-il ? Il y a un « saint » Padarn au Pays de Galles, qui pourrait bien être le même, mais qui ne serait jamais venu en Armorique. Et que dire de « saint » Pair, ou Père, évêque d'Avranches, dont le nom provient incontestablement du latin *paternus*, « paternel », et qui a donné son nom au bourg normand de Saint-Pair-sur-Mer ? Une autre forme contractée de ce nom se reconnaît dans la paroisse de Saint-Pern en Ille-et-Vilaine, près de Bécherel.

Quant à la paroisse de Saint-Paterne, qui constitue l'un des quartiers de l'actuelle ville de Vannes, et où se trouverait le tombeau du saint, elle constitue en fait le noyau primitif de cette forteresse de *Darioritum*, créée par les Romains après la défaite infligée aux Vénètes par Jules César, en 56 avant notre ère, forteresse ayant pris ensuite le nom des habitants de la cité, *Venetis* à l'ablatif locatif, devenu Vannes en français et *Gwened* en breton. Et quel que soit en réalité ce mystérieux – et peut-être multiple – « saint » Patern, il a bien fallu qu'il y ait un premier évêque à Vannes, mais de toute évidence il était gallo-romain et non pas breton, ce qui pourrait accréditer l'hypothèse de l'origine gauloise du personnage

Saint Pol Aurélien (Paol)

Pol Aurélien était le fils d'un seigneur du Glamorgan du nom de Porphius. Il naquit vers 492 à Penn-Ochen et fut élevé avec le plus grand soin. Il avait plusieurs frères et sœurs, et son père avait le dessein d'en faire son principal héritier, fondant sur lui l'espérance de toute la famille. Mais le jeune homme ne l'entendait pas ainsi, car il avait, dès son plus jeune âge, choisi d'entrer au service de Dieu dans un monastère. Il pressa sur ce point son père si souvent et si fortement que celui-ci fut contraint de céder et de lui permettre de suivre sa vocation.

Ce fut dans le monastère du sage Illtud que Porphius conduisit son fils. Là, en compagnie de condisciples qui allaient devenir illustres, comme Samson, Brieuc, Malo et Gildas, il reçut une éducation soignée tant dans les sciences profanes que dans l'étude des textes sacrés. Puis il alla dans un autre monastère qu'avait fondé Illtud dans l'île de Caldey. Et là, sa réputation ne fit que

grandir, car on rapporte qu'il se distingua par quelques actions qui parurent miraculeuses à tous ceux qui en furent les témoins.

Le monastère de Caldey était en effet menacé par la mer qui gagnait de plus en plus sur la terre de l'île, et cette situation faisait le désespoir d'Illtud. Un jour, Pol prit un bâton et traça un sillon autour des bâtiments, imposant ainsi à la mer une limite qu'elle ne franchit jamais plus, ce qui permit d'ailleurs de créer de nouveaux champs d'une grande fertilité. Mais, une autre fois, des troupes d'oiseaux s'abattirent sur l'île et dévastèrent les cultures. Chaque disciple dut prendre un tour de garde afin de les empêcher de nuire davantage. Or, le jour où Pol était de garde, il s'endormit, et ce fut un vrai désastre. Mais lorsque la troupe d'oiseaux revint pour rapiner ce qui restait, Pol leur adressa une sévère remontrance, leur ordonnant d'aller se rassembler dans une grange avant d'être chassés de l'île par la malédiction prononcée par l'abbé Illtud. Et les oiseaux ne revinrent jamais plus ravager les cultures de l'île de Caldey. C'est du moins ce que l'on raconte à ce sujet.

Cependant, la vocation de Pol Aurélien était d'être un solitaire. Illtud, assuré de la maturité de ses mœurs, de sa sagesse et de sa discrétion, cela en dépit de son jeune âge car il n'avait que seize ans, lui permit de se retirer dans un ermitage. Pol prit alors congé de son maître Illtud et, s'étant retiré avec sa bénédiction, s'établit dans un lieu désert qui appartenait à son père, où il bâtit un oratoire et une cellule. Il vécut là pendant plusieurs années dans toute l'austérité des pénitents les plus sévères. Ses jeûnes étaient ordinairement de deux ou trois jours sans rien manger, et ses repas n'étaient que de pain et d'eau. Il y ajoutait tout au plus, aux jours des plus grandes fêtes, quelques petits poissons. D'ailleurs,

tout le reste de sa vie, il s'abstint de quelque viande que ce fût, ne goûta jamais de vin qu'en célébrant le saint sacrifice, et ne buvait jamais assez d'eau pour étancher complètement sa soif. Il priait et chantait sans cesse les louanges de Dieu, et n'interrompait ces deux saints exercices que pour lire et méditer les Saintes Ecritures où il trouvait toute sa consolation.

Lorsque Pol eut atteint l'âge requis, il fut élevé au sacerdoce en même temps que douze disciples de l'abbé Illtud. Il emmena avec lui ces douze nouveaux prêtres, leur bâtit des cellules proches de la sienne et, devenu leur maître, il leur enseigna toutes les pratiques de la plus haute perfection, par ses exemples autant que par ses discours. Il y avait déjà quelque temps que ces pieux solitaires se formaient à son école que le roi Mark, qui avait autorité sur le pays qu'on appelait la Domnonée, averti des vertus et de la sagesse de Pol, voulut l'appeler dans son royaume pour y prêcher le saint Evangile et pour y réformer les mœurs.

Après avoir longtemps hésité, Pol Aurélien se rendit auprès du roi Mark qu'il instruisit ainsi que toute sa cour. Puis, se répandant avec ses douze disciples, comme autant de fleuves, dans toute la contrée, il l'arrosa de toute la doctrine chrétienne et la rendit fertile en fruits de bonnes œuvres, avec d'autant plus de succès que ses discours, appuyés de ses exemples, étaient encore confirmés par les miracles qu'il accomplissait au nom du Seigneur. Et bientôt, les habitants du pays supplièrent le roi Mark de tout entreprendre pour que Pol Aurélien devînt leur évêque. Mark alla trouver Pol et lui révéla le désir de ses sujets. Pol en fut effrayé, ne se jugeant pas digne d'occuper cette fonction, et il demanda un délai pour répondre. Et, la nuit suivante, il eut un songe au cours duquel un ange lui révéla qu'il

serait évêque plus tard, mais non dans ce pays, et qu'il lui fallait partir là où Dieu le conduirait.

Après bien des réticences, le roi Mark consentit à donner à Pol Aurélien la permission de quitter son royaume. Ayant passé toute la nuit qui précéda son départ à bénir et à prier Dieu, Pol s'embarqua au point du jour, avec ses fidèles disciples, sans savoir où il devait aller et sans avoir d'autre pilote que la Providence à laquelle il se livrait. Il fut d'abord conduit dans l'île d'Uxisama, qu'on appelle aujourd'hui Ouessant, distante de quatre à cinq lieues de la côte occidentale du pays de Léon, en Armorique. Il y descendit avec ses douze disciples, plusieurs de ses parents et de ses amis qui l'avaient suivi par dévotion, ainsi qu'avec des domestiques dévoués. Le lieu se nommait le « Port des Bœufs ». Ils y laissèrent leur navire et s'avancèrent dans les terres. Après avoir visité toute l'île, Pol Aurélien s'arrêta en un endroit où il avait découvert une fontaine. Il y bâtit un oratoire et quelques huttes. C'est ce lieu qu'on nomme aujourd'hui Lampaul, où un monastère a subsisté jusqu'au Xe siècle.

Pol Aurélien y vécut pendant quelque temps avec les siens et il y aurait joui d'un grand repos d'esprit, en dépit de l'extrême pauvreté de ce séjour, si l'incertitude dans laquelle il était au sujet du lieu que lui avait préparé le Seigneur ne l'avait pas inquiété. Pour s'en assurer, il eut recours aux prières, redoubla ses jeûnes et prolongea ses veilles. Il en fut récompensé car, ayant passé toute la nuit à prier et s'étant assoupi vers le matin, le même ange qu'il avait vu chez le roi Mark, se présenta de nouveau à lui, lui ordonnant de ne pas demeurer plus longtemps dans cette solitude, de s'en aller vers le soleil levant et de ne s'arrêter que lorsque Dieu le permettrait, en un autre lieu où il devait aider au

salut d'un grand nombre d'âmes. Et dès que le jour parut, Pol fit ses préparatifs, disposant les siens à ce départ, et il prit la mer aussitôt que cela fut possible.

Il aborda près d'un endroit nommé pour lors Admaken et d'une petite île qu'on appelait Medonia où, ayant trouvé un petit port assez commode, il fit mettre tout le monde à terre. Entré plus avant à l'intérieur d'une région qu'il ne connaissait pas, il vint en un lieu nommé Telmedonia, dans la partie la plus occidentale du pays d'Ac'h où, trouvant une belle fontaine dans un vallon, il construisit aussitôt un oratoire[1]. Ses disciples, sans s'écarter beaucoup de ce lieu qu'ils regardaient comme le centre de leur communauté, se dispersèrent dans le voisinage, se choisirent des places à leur convenance et se bâtirent des ermitages où ils s'adonnaient aux exercices de la prière et de la pénitence, avec d'autant plus de liberté qu'ils n'étaient distraits par personne et qu'ils se faisaient une joie d'être dépourvus de tout.

L'un de ses disciples, qui avait nom Jaoua, avait rencontré un endroit agréable mais qui était le repaire d'un taureau sauvage qu'il n'en pouvait chasser, et qui détruisait tous ses travaux ; aussi il échangea son ermitage avec Pol Aurélien. Celui-ci dompta le taureau furieux et lui commanda de se retirer si loin qu'on ne pût le revoir. Et l'animal obéit. Pol bâtit en ce lieu un nouvel oratoire

1. Cette toponymie est assez confuse ; cependant, on peut reconnaître Medonia dans l'actuelle île Melon, entre Porspoder et l'Aber Ildut, et dans Telmedonia l'actuelle paroisse de Ploudalmézeau (dont le centre communal est appelé *Guitalmezé* en breton), le pays d'Ac'h étant la région qui entoure l'Aber-Vrac'h, donc dans la partie nord-ouest du Finistère dite « Côte des Goémoniers ». Quant à Admaken, c'est peut-être Porspoder ou Portsall.

qui a été nommé depuis Lampaul, c'est-à-dire « ermitage de Pol », près de la paroisse de Ploudalmézeau. Le serviteur de Dieu jouissait d'un profond repos dans cette solitude et ne doutait pas que ce fût l'endroit qui lui avait été assigné. Cependant, l'ange du Seigneur lui apparut une nouvelle fois pour lui ordonner de se remettre en route et d'aller trouver le comte du pays, l'assurant que ce serait alors qu'il découvrirait son établissement définitif.

Pol Aurélien rassembla sans plus tarder ses disciples et partit vers le soleil levant. Etant arrivée dans un lieu désertique, toute la compagnie, lassée de la fatigue du chemin et souffrant beaucoup de la soif, se mit à chercher quelque fontaine aux environs. Ce fut une peine inutile et tous seraient morts de l'ardeur de leur soif, qui augmentait de plus en plus, si Pol, touché de compassion, n'avait fait sourdre trois belles fontaines, ce qui inspira de la part de ses disciples une vénération encore plus grande à son égard.

Pendant qu'ils prenaient tous un peu de repos au bord des ruisseaux qui coulaient de ces sources, ils aperçurent un pasteur qui suivait de nombreux troupeaux. Ils lui demandèrent qui était son maître, s'il avait une parfaite connaissance du pays et s'il ne pourrait pas leur enseigner quelque solitude écartée. L'homme leur répondit qu'il appartenait au comte Withur, que Childebert, roi des Francs, avait fait le seigneur de tout ce pays. Et il ajouta même que s'ils avaient le dessein de rencontrer le comte Withur, il se ferait une joie de les conduire vers lui. Pol Aurélien accepta volontiers cette proposition, et ce fut ainsi qu'il fut reçu par le comte Withur dans la résidence qu'il occupait, à ce moment-là, dans l'île de Batz, située à peu de distance d'un port qu'on nommait Roscoff, c'est-à-dire le « Tertre du Forgeron ».

Withur était un prince d'une très grande piété. Il avait

étudié les lettres profanes et la fréquente lecture de l'Ecriture sainte lui avait donné tant de goût pour la vie intérieure et un si fervent désir de vaquer à la méditation qu'il se livrait le moins possible aux affaires temporelles, se réfugiant souvent dans la solitude pour échapper aux turbulences de ce monde. C'est pourquoi il résidait le plus souvent en cette île de Batz, située à une lieue environ de la côte.

Withur reçut fort chaleureusement Pol Aurélien, en qui il reconnut un de ses cousins, ainsi que ses disciples. Il écoutait avec intérêt le récit que lui faisait Pol des circonstances de sa vie et de ce qui s'était passé à la cour du roi Mark, quand on vint apporter au comte un poisson d'une taille monstrueuse qu'on venait de pêcher et dans le ventre duquel on avait trouvé une cloche en métal. Or, Pol, dès qu'il aperçut cette cloche, se mit à rire. Withur lui demanda pourquoi il riait. « Cette cloche, lui répondit Pol, me paraît la même que celle dont je viens de te parler, celle que le roi Mark a refusé de me donner bien que je l'en eusse prié. Il en avait sept semblables, qu'il faisait ordinairement sonner lorsqu'il prenait ses repas. Je n'ai donc pas pu en obtenir une de lui, mais je vois que Dieu, dont je ne puis que bénir la bonté, est favorable à mes désirs puisqu'il m'envoie cette cloche par tes officiers, afin que, la recevant de toi, nous n'en ayons de reconnaissance qu'envers lui. » Touché par cette aventure, Withur n'hésita pas et offrit à son cousin cette cloche que les Bretons nommèrent Hir-Glaz et qui fut longtemps conservée dans la cathédrale de Léon[1].

Dans la suite de la conversation, le comte Withur dit

1. « Elle est d'une figure singulière, ayant une forme quadrangulaire ; les côtés ne sont pas égaux, et il y en a deux grands et deux petits. A sa partie supérieure est adaptée une anse

à Pol Aurélien que dans l'île où ils se trouvaient il y avait un serpent monstrueux si grand et si vorace qu'il avait dévoré deux bœufs et deux hommes en un seul jour, que cet animal infernal était couvert d'écailles si dures qu'elles rendaient sa peau impénétrable. Withur l'avait attaqué plusieurs fois avec ses hommes d'armes, mais la plupart de ceux-ci avaient perdu la vie dans ces batailles acharnées, les autres ne devant leur salut qu'à la fuite. Pol Aurélien voulut aller immédiatement à la rencontre de ce monstre afin d'en délivrer le pays et, malgré les réticences de Withur, il osa s'approcher du dragon, lui mit son étole autour du cou, puis, le traînant comme un animal domestique, il le mena sur un promontoire de la côte septentrionale de l'île. Là, il lui commanda de se précipiter dans la mer. Au grand étonnement de tous ceux qui assistaient de loin à cette scène, le monstre se jeta dans les flots et y disparut pour toujours.

Withur céda à son cousin et à ses disciples le lieu de sa résidence pour en faire un monastère, et il leur donna généreusement tout ce qu'il possédait dans l'île de Batz. Pol Aurélien accepta ces dons et bâtit dans l'île une grande église qu'il accompagna de plusieurs édifices. Il affectionnait tant ce lieu qu'il y voulut passer tout le reste

---

pour la suspendre ou pour la tenir à la main. Ses dimensions ne sont pas considérables : elle a neuf pouces seulement de hauteur. Elle n'a point été fondue au moule comme les cloches que l'on fait aujourd'hui, mais elle a été battue au marteau. Le métal qui la compose est du cuivre rouge mêlé de beaucoup d'argent… On attribue à cette cloche des vertus miraculeuses. » Chevalier de Fréminville, *Antiquités de la Bretagne, Finistère,* 1re partie, 1802. Il faut rappeler que, dans les débuts du Christianisme, les cloches étaient portables, donc de petites dimensions. On peut s'en rendre compte en voyant toutes celles qui sont exposées au *National Museum* de Dublin.

de sa vie. Cependant, l'éclat de ses vertus et de son prestige devint si considérable que tout le peuple qui était soumis à Withur réclama bientôt du comte qu'il fît en sorte de faire de Pol Aurélien leur évêque. Or Withur savait que son cousin s'était enfui du royaume de Mark parce qu'on lui avait fait la même demande. Il usa donc d'un subterfuge et envoya le saint homme en mission auprès du roi des Francs Childebert qui résidait à Paris, en lui confiant un parchemin qui était scellé, mais qui contenait la demande expresse d'obliger Pol à accepter la fonction épiscopale pour le pays de Léon.

Pour ne pas désobliger le comte Withur, Pol Aurélien se contraignit à se rendre auprès du roi Childebert. Le roi des Francs, ayant lu la missive et connaissant de réputation les vertus de cet homme qui se présentait à lui dans une touchante humilité, sans même écouter les réserves qu'il émettait, alla chercher lui-même un bâton pastoral et le lui mit entre les mains. « Reçois, mon père, lui dit-il, la qualité d'évêque afin que tu sois utile à une grande multitude d'âmes qui attendent de toi salut et réconfort. » Après quoi, trois prélats, réunis par ses ordres, consacrèrent Pol Aurélien en dépit de toutes ses protestations et de ses continuels gémissements. Enfin, Childebert lui fit don de tous les biens qu'il possédait dans le comté de Léon.

Après avoir rendu d'humbles grâces au roi des Francs, qui commanda qu'on le défrayât de tout ce qu'il avait dépensé durant son voyage, Pol Aurélien, persuadé que Dieu lui avait imposé la charge pastorale, retourna dans son diocèse où il fut triomphalement accueilli par le comte Withur et tous les habitants du pays. Comme il s'était livré en d'autres lieux aux travaux apostoliques, bien qu'il ne fût pas encore évêque, il commença d'abord à exercer les fonctions de l'épiscopat en excellent

maître, avec d'autant plus de zèle que la grâce de la consécration lui avait donné davantage de ferveur. Il s'attaqua à détruire les vestiges de l'idolâtrie que ceux d'entre les anciens Armoricains demeurés sur place conservaient encore, et il eut la consolation d'en abolir toutes les superstitions. Par les soins assidus de l'évêque de Léon, on vit partout l'erreur confondue, le vice détruit et la vertu triomphante.

Mais Pol Aurélien se sentait vieillir. Une première fois, il fit élire un successeur en la personne de son disciple Jaoua, mais celui-ci mourut au bout de quelques mois, et il dut lui-même reprendre sa charge. Une seconde fois, il transmit ses pouvoirs à un autre de ses disciples, Tiernmaël, mais celui-ci passa lui aussi de vie à trépas quelques mois plus tard. Pol Aurélien redevint donc évêque de Léon, mais il passait le plus clair de son temps en son ermitage de l'île de Batz. Les travaux, les jeûnes, les veilles, les infirmités dues à l'âge avaient tellement miné et atténué son corps qu'il n'avait plus de chair sur ses os et que sa peau, distendue sur son squelette comme un parchemin sur un châssis, laissait voir les rayons du soleil à travers ses mains desséchées. Et c'est en cet ermitage de l'île de Batz, qu'il aimait tant, qu'il rendit son âme à Dieu en l'an de grâce 572[1].

Saint Pol Aurélien, même si l'on n'est pas certain qu'il soit le premier évêque de Léon, est incontestablement un personnage historique et l'un de ces « sept saints

1. D'après Dom Lobineau et *La vie de Saint Pol de Léon*, récit latin écrit vers 884 par Wrmonok, moine de l'abbaye de Landévennec.

fondateurs» de la Bretagne armoricaine. On ne peut guère mettre en doute le voyage qu'il accomplit auprès du roi Childebert, au cours duquel il fut consacré évêque *à la mode romaine*, c'est-à-dire par un minimum de deux évêques, tandis que les chrétientés celtiques se contentaient d'un seul prélat consécrateur, coutume que l'Eglise romaine leur reprochait vertement. Les incertitudes concernent les diverses pérégrinations de Pol Aurélien avant qu'il ne se fixe définitivement dans l'île de Batz et qu'il soit devenu abbé-évêque, à la mode celtique, du nouveau diocèse de Léon, lequel, à la Révolution, a été réuni à celui de Cornouaille dont le siège est toujours Quimper.

Le récit de sa vie est particulièrement intéressant à tous les points de vue. Sans parler des événements miraculeux habituels, comme le jaillissement des sources ou le combat contre le dragon, d'autres éléments, tant historiques que légendaires, prêtent à de nombreux commentaires. Les rapports du «saint» avec le comte Withur sont d'une incontestable historicité: Withur a réellement été le maître du pays situé au nord-ouest du Finistère. Mais ce qui est contestable, c'est l'autorité supposée du roi franc Childebert sur une contrée aussi éloignée que l'ancien domaine des Osismes. Cette autorité se justifie à la rigueur sur la partie la plus orientale de la péninsule, mais elle semble douteuse pour la partie occidentale. Il est vrai que, dans l'hagiographie bretonne, Childebert joue très souvent un rôle de médiateur entre les différentes factions qui génèrent des troubles dans la péninsule.

Plus ambigus sont les rapports de Pol Aurélien avec le roi Mark. Cela tient au fait que celui-ci appartient à la fois à l'histoire, au mythe, à la légende et à l'hagiographie bretonne proprement dite. De toute évidence, il

s'agit du fameux roi Mark de Cornouailles (Cornwall), oncle de Tristan et époux d'Yseult la Blonde dans les récits anglo-normands du XIIe siècle. Mais, dans la tradition populaire bretonne, aussi bien dans le Léon, à propos de l'île Carn et de l'île de Batz, qu'en Cornouaille péninsulaire, autour de Douarnenez, c'est un « roi aux oreilles de cheval » qui cache soigneusement son animalité par un bonnet, et dont seul son barbier connaît le secret. Cette animalité est sans doute la conséquence de son nom celtique *marco-*, signifiant « cheval », confondu avec le prénom romain *Marcus*, et cela rappelle évidemment la fable antique du roi Midas qui avait des « oreilles d'âne ». Mais cette tradition en quelque sorte folklorique est répercutée dans le texte littéraire dû au trouvère normand Béroul vers 1160, ce qui prouve son ancienneté.

Mais ce n'est pas tout. Un pilier commémoratif se trouvant entre Bodmin et Tintagel, deux des résidences attribuées au roi Mark dans les diverses versions du *Roman de Tristan*, porte une inscription latine – datant probablement du IXe siècle – qui fait de Tristan le fils d'un certain Marcus Conomorus [1]. La légende de Tristan paraît établie sur une histoire réelle, bien qu'elle se soit chargée de nombreux éléments mythologiques.

Or, quelle que soit la réalité initiale qui a présidé à l'élaboration de la légende de Tristan, on ne peut nier que ce Marcus Conomorus ait été un personnage important dans le sud-ouest de la Grande-Bretagne, au VIe siècle, en fait un roi qui étendait son autorité

1. Pour plus de détails, voir le chapitre « Le roi Marc'h avait des oreilles de cheval » dans J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne*, Paris, Le Rocher, 2001, pp. 57-66.

sur le Cornwall et le Devon, deux comtés occupés autrefois par le peuple des *Domnonii*, d'où le nom de *Devon*. Mais il est maintenant prouvé que dans ce même VIe siècle, il existait également dans le nord de la péninsule armoricaine un royaume qui portait le même nom de Domnonée. Et ce royaume, après bien des vicissitudes, tomba aux mains d'un usurpateur nommé Konomor en breton et Conomorus ou Conoworus en bas-latin, qui était à l'origine seulement comte de Poher (région de Carhaix). Et cette Domnonée constituait alors un royaume double, s'étendant des deux côtés de la Manche, avec une population plus ou moins descendante des anciens *Domnonii*. Il faut donc comprendre que le roi Mark de la légende de Tristan, qui réapparaît sous les noms de Marc'h ou de Guivarc'h dans la tradition populaire armoricaine, portait, comme c'était souvent la coutume, le surnom de Konomor.

Dans tous les cas, ce Konomor est un personnage historique qui a été en rapport non seulement avec les chefs bretons mais avec les rois mérovingiens et qui, par son comportement, a eu maille à partir avec les prélats de l'Eglise. C'est ainsi que les récits hagiographiques bretons en ont fait un véritable « Barbe-Bleue » qui tuait ses femmes lorsqu'elles étaient enceintes à cause d'une prophétie selon laquelle il serait tué par son propre fils. Il est en effet décrit comme un monstre sanguinaire dans de nombreux contes populaires ainsi que dans la *Vie de saint Gildas*, dans la *Vie de saint Hervé* et dans la *Vie de saint Samson*, dans laquelle on le voit appelé à répondre de ses crimes sur le Menez Bré, devant un synode composé de tous les évêques et abbés de Bretagne.

La « Vie de saint Pol Aurélien » ne cite pas le nom

de Konomor, mais celui de Mark, et en fait seulement un roi insulaire dont les domaines ne sont pas clairement définis. Ce n'est cependant pas par hasard que Pol Aurélien s'établit un certain temps dans le royaume insulaire du roi Mark avant de fixer sa résidence définitive dans le comté de Withur, comté qui fait partie du royaume de Domnonée continentale. Et l'anecdote de la cloche découverte dans un poisson, thème bien répandu dans les contes populaires, ne fait qu'ajouter à cette identification de Mark et de Konomor.

Pol Aurélien a dû être un personnage d'une piété remarquable. Mais on ne prête qu'aux riches. On l'a affublé de quantité de thèmes empruntés à la tradition mythologique des Celtes. Et, en réalité, on en a fait un descendant des druides, par le pouvoir qu'il a – ou qu'on lui attribue – sur les éléments (anecdote de la mer qui ne doit pas passer certaines limites), sur les animaux (épisode des oiseaux dévastateurs), sur les monstres (le dragon de Batz) et bien entendu sur l'eau nourricière lorsqu'il fait jaillir des sources. Tout cela se réfère à des pratiques druidiques mises en évidence dans de nombreux récits irlandais. Ce qui prouve que les « saints » de Bretagne et des pays celtes, réels ou imaginaires et bien que plongés dans un contexte historique entièrement chrétien, étaient tous plus ou moins les héritiers des anciens druides.

Saint Ronan (Renan)

Ronan était irlandais de nation, de parents de médiocre fortune et qui étaient idolâtres, lesquels, soigneux de son avancement, l'envoyèrent dans les écoles que tenaient encore des druides en des endroits reculés. Il devint en peu de temps très docte en sciences profanes, mais Dieu, lui ayant fait connaître la superstition du paganisme, fit naître en lui l'ardent désir de découvrir la vraie religion. A cette fin, il passa en l'île de Bretagne où, ayant conversé avec des chrétiens et s'étant enquis de leur religion, il se résolut à l'embrasser, se fit catéchiser, reçut le saint baptême et s'adonna à l'étude des Ecritures. Ayant fait pénitence de ses fautes passées, il se décida à devenir prêtre et, après avoir reçu les ordres mineurs en tant que sous-diacre puis diacre, il mérita par ses vertus d'être élevé au sacerdoce.

Cependant, considérant que Jésus-Christ avait dit que quiconque ne renonce à tout ce qu'il possède ne peut

devenir son disciple, il voulut suivre ce conseil et, quittant tout ce qu'il connaissait, il partit sur la mer, se fiant à la sainte volonté de Dieu. Ce fut ainsi qu'il aborda sur la côte du pays de Léon, en Bretagne armoricaine, et là, ayant découvert un lieu désert et inhabité, il s'y arrêta, bâtit un petit ermitage et résolut d'y passer ses jours en pénitence, jeûnes et oraisons. Il pensait que ce lieu était si bien caché que personne ne pourrait le connaître, sinon Dieu lui-même. Mais il en arriva tout autrement, car quelques pauvres malades étant parvenus jusqu'à son ermitage pour y chercher quelque aumône, Ronan, qui ne possédait rien, ne put leur donner autre chose que ce qu'il avait et qu'il pouvait donner, à savoir la santé, qui leur fut plus chère que tout l'or du monde.

Ces pauvres gens le remercièrent et allant, sains et dispos, mendier l'aumône par les villages d'alentour, clamèrent partout que l'ermite Ronan les avait guéris par sa simple prière. Cela fut cause que, de tout le pays de Léon, on accourut vers lui, les uns pour lui présenter des paralytiques, des sourds, des muets, des aveugles et autres malades, mais particulièrement des possédés, les autres pour consulter avec lui des affaires de leur conscience. Or, ces visites troublant le repos de sa solitude, il se résolut à quitter ce lieu et à chercher ailleurs un asile où il serait en paix avec lui-même.

Ronan se mit donc en chemin à travers un pays qui lui était inconnu. Il traversa landes et bois et, ayant passé le golfe de Brest, il entra en Cornouaille jusque dans la forêt de Nevet, à trois lieues au nord de Kemper-Korentin. Là, s'étant arrêté dans une clairière et jugeant le lieu propice à son dessein, il commença à y bâtir une petite cellule, ce qu'il fit en quelques jours grâce à l'assistance que lui fournit un paysan du voisinage, fort bon chrétien et grandement charitable, qui lui promit

son aide en toutes circonstances. Ronan apprécia fort cette disposition d'esprit et assura le paysan qu'il serait toujours le bienvenu en son ermitage. Puis, cet hôte ayant pris congé, Ronan se mit à ses prières et à ses méditations, à ses jeûnes et à ses pénitences, tandis que le paysan qui l'avait si bien accueilli lui fournissait ce qui convenait à sa subsistance.

Cependant, il lui arriva la même chose que dans le pays de Léon. Les miracles qu'il accomplissait au nom de Dieu, la guérison des malades qui venaient le trouver, les conseils qu'il donnait à ceux qui venaient chercher auprès de lui le repos de leur conscience, tout cela attira vers son ermitage une foule considérable. Mais il n'y avait pas, autour de lui, que des gens bien intentionnés. Les yeux chassieux de quelques chrétiens débauchés, ne pouvant supporter l'éclat des vertus dont l'âme de Ronan était ornée, suscitèrent bien des envies et des jalousies, à tel point que certains l'accusèrent, devant le roi Gradlon qui était alors à Kemper-Korentin, d'être un sorcier et de pratiquer la nigromancie, faisant comme les anciens lycanthropes qui, par magie et art diabolique, se transformaient en bêtes sauvages, couraient le garou et causaient mille maux par toute la région.

Un jour, comme l'enfant d'une femme du voisinage était mort de maladie naturelle, ces mauvais chrétiens agirent tant et si bien sur la mère qu'ils la persuadèrent que l'ermite, par ses sorcelleries, avait tué son fils, et ils l'emmenèrent à Kemper où, en présence du roi Gradlon et de toute sa cour, elle réclama justice contre l'ermite. Le roi commanda aussitôt qu'on lui amenât celui que la femme accusait ainsi. Des hommes d'armes vinrent donc à l'ermitage de Ronan et le citèrent à comparaître. Ronan, qui savait bien que sa conscience était pure, se laissa

conduire jusqu'à la ville. Dès qu'il fut à Kemper, on le mit en prison, et le lendemain, le conseil royal étant assemblé, il fut mené au palais.

Gradlon, épris de justice à un point tel qu'il en perdait souvent toute retenue, commença par soumettre Ronan à une épreuve. Il ordonna de faire venir deux dogues furieux qu'il avait dans son chenil et de les lâcher sur celui qu'on accusait. « Ces dogues, dit-il, me feront connaître si cet homme est innocent. S'il n'est point coupable, les chiens ne lui feront aucun mal. Dans le cas contraire, les chiens le déchireront, et ainsi justice sera faite. » On enferma Ronan dans une salle et on lâcha les chiens contre lui. Ils se précipitèrent en poussant des aboiements furieux ; mais sans manifester aucune peur, l'ermite leva la main, fit le signe de la croix et dit : « Que le Seigneur vous arrête ! » Aussitôt, l'un et l'autre s'arrêtèrent dans leur élan et, complètement adoucis, vinrent flatter et caresser Ronan. Le roi, qui avait tout observé par une fenêtre, fut bien émerveillé. Il reconnut la faute que sa précipitation lui avait fait commettre et donna tout loisir à Ronan de se justifier.

L'ermite de la forêt de Nevet n'eut guère de mal à se purger des forfaits dont on l'accusait si injustement. Il les réfuta les uns après les autres, rendant raison de toute sa vie et de toutes ses actions, se déchargeant de toutes les calomnies dont on l'accablait. Il les dissipa comme le soleil le ferait de quelques nuages dans le ciel et, pour confirmer son innocence et fermer la bouche à cette femme qui l'accusait d'avoir fait mourir son enfant, il fit apporter le corps de celui-ci. Alors, en présence du roi, des membres du conseil et des seigneurs de la cour, il s'abîma dans une longue prière et, après qu'il eut fini celle-ci, il prit la main de l'enfant mort, lui commandant de se lever au nom de Jésus-Christ dont il était le serviteur.

Aussitôt, l'enfant mort, obéissant à cette voix, se leva d'un bond sur ses pieds et fut ainsi rendu à sa mère, laquelle se jeta à terre devant Ronan, lui demandant pardon de la méchanceté dont elle avait usé à son égard, révélant ainsi le complot de ceux qui l'avaient persuadée d'accuser l'ermite de la forêt de Nevet. Furieux contre les calomniateurs, le roi Gradlon ordonna qu'on les arrêtât, mais ces mauvaises gens, sur l'intervention de Ronan, échappèrent cependant à la juste punition que le roi s'était résolu de leur faire subir. Quant à l'enfant ressuscité, il déclara que la cause de sa mort n'était nullement due à l'ermite, le déchargeant ainsi complètement de toute accusation, au grand contentement des gens de bien et à la confusion des jaloux et des envieux. Le roi Gradlon, ayant vu de ses propres yeux ce miracle, conçut pour Ronan une grande admiration et l'honora grandement, comme le firent tous les seigneurs de sa cour et les habitants de la ville. Alors, Ronan, ayant pris congé, s'en retourna tranquillement jusqu'à son ermitage où il reprit sa vie de prière et de méditation, sans oublier les pénitences qu'il s'infligeait pour le salut des âmes dévoyées.

Cependant, le bruit de cette affaire ne fit qu'accroître la réputation de sainteté de Ronan. Il était si souvent visité dans son oratoire de la forêt de Nevet par les habitants de Kemper et de toute la Cornouaille que, en peu de temps, fut ouvert un grand chemin qui allait de Kemper à son ermitage. Et le roi lui-même, prince fort religieux, allait souvent en personne converser avec lui en son oratoire et recevoir sa bénédiction. Quant au brave paysan qui l'avait aidé lorsqu'il avait bâti sa hutte et qui lui apportait fréquemment des vivres, ravi des œuvres merveilleuses du saint ermite, il ne pouvait plus guère le quitter, littéralement à ses pieds, attentif aux

prédications qu'il prononçait devant ceux qui venaient le visiter.

Mais cet attachement qu'il manifestait à l'égard de Ronan ne plaisait pas à sa femme. Celle-ci, qui se nommait Kében, fortement ébranlée par la jalousie, accumulait les reproches contre son mari parce qu'il tombait dans la paresse et ne s'occupait plus des affaires du ménage. Et comme le paysan ne paraissait pas se soucier de ses remontrances, elle s'en prit à l'ermite, répandant partout le bruit que, toujours par pratique de sorcellerie, il avait charmé son mari et l'avait rendu inapte à tout travail. Et elle en vint même à accuser Ronan d'avoir voulu la séduire en l'entraînant dans le lit conjugal.

A ces insinuations fâcheuses, le saint ermite ne répondait que par des paroles de paix et de sollicitude, mais ce fut en vain, et Kében devenait chaque jour de plus en plus aigrie et de plus en plus furieuse. Cela n'empêchait nullement Ronan de mener la vie austère et studieuse qu'il avait toujours eue. Un jour, lisant un livre à la porte de sa cellule, il aperçut un loup qui entrait dans la forêt, portant dans sa gueule une brebis. Ronan se leva et apostropha d'une voix puissante le loup, lui commandant, au nom du Seigneur, de lâcher la brebis. Alors le loup vint déposer la brebis à ses pieds, et c'est ainsi qu'il put la rendre à son maître. Quant au loup, il ne revint plus jamais s'attaquer aux bêtes des environs. Et l'on raconte que le saint ermite accomplit de nombreuses merveilles en forçant les bêtes sauvages à respecter le travail des hommes en les tenant éloignées de toute habitation.

Cependant, comme des foules de plus en plus nombreuses se présentaient à lui, l'empêchant de prier et de méditer, Ronan se décida à quitter la forêt de Nevet et à

se retirer dans un endroit où personne ne le connaîtrait. On dit qu'il quitta la forêt de Nevet et partit à pied vers le soleil levant et qu'il s'établit quelque part dans la forêt de Loudéac en un endroit qui s'appelle aujourd'hui Laurenan. On prétend qu'ayant vécu un long temps en grande sainteté en cet ermitage, chargé d'ans et de mérites, il passa de cette vie mortelle en l'immortelle et fut inhumé en ce même lieu.

Mais son trépas donna lieu à de grandes disputes entre trois comtes, celui de Rennes, celui de Vannes et celui de Cornouaille, chacun d'eux voulant avoir l'honneur de posséder les reliques de ce saint homme. Finalement, on décida de placer le corps de Ronan sur un char tiré par deux bœufs et de le laisser aller en cet équipage où Dieu déciderait de le conduire et que ce serait à cet endroit qu'on construirait le tombeau du saint. Les bœufs, à ce que l'on raconte, emmenèrent le char vers le soleil couchant et, après avoir traversé une grande partie de la Bretagne, revinrent dans la forêt de Nevet, au lieu même où s'élevait l'ermitage qu'avait bâti Ronan, et qui est actuellement Locronan. On ajoute que l'irascible Kében, toujours acharnée contre le saint ermite, lorsqu'elle vit le char s'arrêter dans la clairière, à la porte de l'oratoire, fut saisie d'une telle fureur qu'elle frappa de son battoir la corne de l'un des bœufs. La corne de l'animal tomba, mais le sol s'ouvrit et Kében y fut engloutie[1].

1. D'après Albert le Grand, Dom Lobineau et la légende locale de Locronan.

Ronan est assurément l'un des « saints » les plus populaires de toute la Bretagne, mais c'est aussi l'un des plus obscurs. Les récits sur sa vie le placent à l'époque du roi Gradlon, c'est-à-dire à la fin du Ve siècle, mais les recherches les plus récentes mettent en évidence qu'il fut probablement un pieux ermite du Xe siècle. Comme le dit Albert Le Grand : « L'ermitage de saint Ronan a été un long temps habité par plusieurs personnages signalés par leur sainteté, lesquels y ont passé leur vie en solitude, entre autres Robert, qui, en 1102, fut sacré évêque de Cornouaille. » De plus, si Ronan était d'origine irlandaise, le problème se complique, car en Irlande, douze personnages qui portent ce nom sont honorés comme « saints ». Et le nom de Ronan, ou Renan, signifie « petit phoque » en gaélique, ce qui dénote une origine pré-chrétienne. D'ailleurs, en de nombreuses paroisses, de zélés ecclésiastiques ont souvent débaptisé Ronan pour en faire un saint René beaucoup moins suspect, encore qu'on ne sache pas trop bien si celui-ci fut évêque d'Angers ou de Sorrente en Italie. Il ne reste guère actuellement que trois paroisses à se réclamer de son nom, Laurénan dans les Côtes-d'Armor, Saint-Renan et Locronan dans le Finistère.

Il semble bien que plusieurs personnages ayant une réputation de grande sainteté, et ayant vécu à des époques très diverses, ont été confondus en un seul Ronan, tout au moins en Bretagne armoricaine. Mais l'élément essentiel de cette histoire légendaire est constitué par la localisation de la vie de Ronan dans la forêt de Nevet, dont Locronan, à l'emplacement d'une ancienne clairière, est le lieu supposé de la sépulture du « saint ».

En effet, le nom de Nevet explique beaucoup de choses : c'est, en breton-armoricain, la forme évoluée d'un ancien *Nemet*, contraction de *Nemeton*, terme gaulois désignant une clairière sacrée, un sanctuaire druidique au milieu des bois, dont l'équivalent gaélique est *Nemed*, « sacré ». La forme figée, en dialecte gallo, donc roman, au XIIe siècle, de ce terme générique apparaît dans le nom de la paroisse de Néant-sur-Yvel, aux lisières occidentales de la forêt de Brocéliande, non loin de la célèbre Fontaine de Barenton qui est un antique *Bel-Nemeton*, « sanctuaire de Bel » ou de Belenos, épithète signifiant « brillant » qui est donnée à la divinité lumineuse des Celtes. La forêt de Nevet, son nom l'indique assez clairement, est en elle-même un sanctuaire qui a dû être fréquenté, avant l'époque chrétienne, et sans doute bien après, par des druides, ou soi-disant tels. Et, à la lecture des anecdotes qui parsèment la vie légendaire de « saint » Ronan, on peut être amené à considérer cet ermite chrétien comme la cristallisation de toutes les croyances druidiques restées vivantes dans la population sous le vernis de la christianisation[1].

Ronan est thaumaturge et, de plus, il ressuscite les morts. Ronan parle le langage des animaux sauvages auxquels il commande. En ce sens, il est l'équivalent du Merlin décrit dans la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, de cet « Homme Sauvage » tant de fois décrit dans les Romans de la Table Ronde et dans les contes populaires, et surtout du dieu Dagda (= dieu bon) de la mythologie irlandaise, qui possède une

1. Pour plus de détails, voir le sous-chapitre « Locronan » dans J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne*, pp. 81-85.

massue qui tue d'un bout et ressuscite de l'autre, donc un dieu maître de la vie et de la mort, dont l'un des surnoms est *Ollathair*, c'est-à-dire « père de tous » (comme l'Odhinn *Alfadir* scandinave) que les Romains appelaient *Dispater*, et dont ils faisaient un équivalent de Hadès-Pluton.

Ronan est, comme Merlin, l'image fantasmatique du druide celtique devenu prêtre chrétien. Il assure la jonction entre paganisme et Christianisme, mais s'il prêche l'Evangile, il n'en agit pas moins comme un druide, utilisant la vieille magie rituelle de la tradition celtique. C'est le souvenir de ce « saint » ambigu qui s'est perpétué au cours des siècles en Bretagne, et notamment à Locronan, dans la forêt de Nevet, le « bois sacré », et sur la montagne dite de Saint-Ronan où se déroulent tous les sept ans les fastes de la « grande Troménie », procession majestueuse qui attire chaque fois un grand nombre de fidèles. Et peu importe que « saint » Ronan soit le résultat d'une « fusion » entre divers personnages et diverses croyances, puisqu'il est toujours honoré comme celui qui réconcilie le ciel et la terre, le visible et l'invisible.

Saint Salomon (Salaün)

Au IXe siècle, la Bretagne armoricaine était devenue un royaume fort et puissant grâce à l'action de Nominoë, un de ces chefs qu'on nommait « machtierns » et que le roi Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne, avait institué comte pour l'ensemble de la péninsule. Nominoë, profitant de sa position et des circonstances favorables, avait pris son indépendance vis-à-vis du pouvoir carolingien. Avec ses troupes bretonnes, il avait même battu les armées de Charles le Chauve à Ballon, près de Redon, et avait jeté les bases d'un Etat breton capable de résister à toutes les prétentions de tous ses voisins, qu'ils fussent francs ou saxons. Nominoë étant mort en 851, son fils Erispoë avait continué la même politique et s'était fait reconnaître officiellement le titre de roi après avoir vaincu lui aussi les armées de Charles le Chauve. Mais dans le but d'avoir une meilleure protection contre les incursions meurtrières des Vikings, il avait fini par

s'entendre avec le roi carolingien, lui accordant des terres au sein même du pays, et il songeait à marier sa fille avec Louis, le fils et héritier de Charles le Chauve, ne semblant pas voir le risque couru par la Bretagne d'être absorbée dans l'empire franc.

Or Salomon, neveu de Nominoë, avait gardé le sentiment d'avoir été frustré des domaines que son cousin avait livrés au roi franc. De plus, il estimait qu'Erispoë menait un jeu dangereux en pactisant ainsi avec l'ennemi des Bretons. Il fomenta un complot pour écarter Erispoë du pouvoir, au besoin en lui ôtant la vie. Ce fut ainsi qu'Erispoë, réfugié dans la chapelle de son palais, fut assassiné sur les marches de l'autel par les hommes de main qu'avait soudoyés Salomon. C'était en l'an 857.

Le roi Charles le Chauve espérait bien que ce crime allait jeter quelque trouble en Bretagne et provoquer des divisions parmi les chefs, car il en aurait été le premier bénéficiaire. Il soutint ainsi une révolte menée par l'évêque Actoard, qui avait été destitué de son siège de Nantes par Nominoë, puis rétabli par la suite. Mais, en dépit de toutes les difficultés suscitées autour de lui, Salomon fut reconnu par tous les grands vassaux comme roi de Bretagne, et son prestige ne fit que grandir au cours des années. En 863, après de laborieuses négociations, il obtint de Charles le Chauve l'Avranchin et le Cotentin, en retour d'un solide traité de défense commune contre les Vikings. Il organisa une cour fastueuse et put s'intituler dans ses actes « Salomon, par la grâce de Dieu prince de toute la Bretagne et d'une grande partie des Gaules ». Comme c'était la coutume à l'époque, il eut plusieurs résidences, notamment dans l'est de la péninsule. Son royaume s'étendait jusqu'à la rivière de Mayenne et même jusqu'au cours inférieur de la Sarthe. Sa renommée et sa richesse le plaçaient au premier rang des princes de ce temps.

Mais Salomon se sentait vieillir et sa santé devint fragile. Il se décida à abdiquer pour se retirer dans sa résidence de Plélan, en forêt de Brocéliande, en faveur de son fils, nommé Wignon, mais comme ce fils était trop jeune pour lui succéder dans l'immédiat, il constitua un conseil de régence. Puis il alla faire retraite au monastère de Maxent, au sud de cette même forêt de Brocéliande, monastère qu'il avait fait bâtir et qu'il avait doté de grands domaines.

Mais l'ambition dévorait certains des parents et alliés de Salomon. Au bout de quelques mois, un complot se forma contre lui, réunissant tous les grands vassaux qui avaient mal supporté son autorité et qui n'avaient aucune envie de laisser le pouvoir à son fils. A la tête de cette conjuration se trouvaient le gendre d'Erispoë, nommé Gurwan, qui était comte de Rennes, et son propre gendre, Paskweten, comte de Vannes. Les conjurés pénétrèrent dans le monastère et réussirent à s'emparer du jeune Wignon, l'héritier désigné. Prévenu à la dernière minute, Salomon réussit à s'enfuir. Il sauta sur un cheval et malgré ses fatigues, il put traverser le Porhoët, espérant se mettre à l'abri dans quelque monastère isolé. Certains disent qu'il arriva ainsi à Ploudiry, aux limites du Poher. D'autres prétendent qu'il ne put aller que jusqu'à Langoëlan. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'était réfugié dans une petite église et que ses ennemis, qui l'avaient rejoint, n'osaient pénétrer dans le lieu saint. Ils déléguèrent un évêque pour aller le trouver et le contraindre à sortir de l'église et à se rendre, en échange de la vie sauve.

L'évêque accomplit cette mission délicate, mais Salomon n'avait plus aucune illusion sur le sort qui lui était réservé lorsqu'il sortirait du sanctuaire : il connaissait très bien la dureté et les ambitions de Gurwan et de

Paskweten, et il prévoyait d'ailleurs qu'une fois qu'il serait mort, ces deux hommes se feraient une terrible guerre entre eux. Affamé de pénitence et de prière, il assista à la messe et communia de la main de l'évêque, puis il sortit de l'église, se rendant à ses ennemis. Ceux-ci, ne voulant pas porter la responsabilité du crime, le livrèrent à des bourreaux francs qui lui crevèrent immédiatement les yeux. Et, le lendemain, on retrouva mort le roi Salomon de Bretagne, mais on ne sut jamais réellement qui l'avait tué. C'était en l'an de grâce 874, et le lieu de cette tragédie est appelé *Ar Merzer*, c'est-à-dire La Martyre[1].

Salomon de Bretagne, que l'on appelle Salaün dans les régions bretonnantes, est un personnage parfaitement authentique qui a marqué considérablement l'histoire de ce pays : en fait, c'est sous le règne de Salomon que la Bretagne a atteint sa plus grande extension, avec en dehors des cinq départements bretons actuels – qui constituent la totalité de l'ancien duché – le Cotentin, une partie du Maine et une partie de l'Anjou. Ce qui est évidemment paradoxal, c'est de voir que cet assassin d'un roi devenu roi fut lui-même assassiné. Juste revanche des choses, dira-t-on. Mais cette canonisation *voce populi* semble justifiée par la bonne réputation qu'il a eue parmi les Bretons et les sentiments de justice et d'équité qu'il a toujours manifestés dans sa vie. D'ailleurs, certains ont pu interpréter le meurtre d'Erispoë comme un crime

1. D'après J. Markale, *Histoire secrète de la Bretagne*, Paris, Albin Michel, 1977, nouv. éd., 2001.

politique nécessaire, « pour raison d'Etat », puisque cela a permis à la Bretagne de demeurer indépendante jusqu'en 1532, en dépit de toutes les turbulences de l'histoire.

Cela dit, ce Salomon historique a été plus ou moins confondu par les hagiographes, tels Albert le Grand et Dom Lobineau, avec un autre Salaün, beaucoup plus suspect, et qui aurait vécu au milieu du ve siècle. La fable est toujours présente autour des « saints » bretons, mais la réalité est là : les statues du roi Salaün sont nombreuses dans les églises et les chapelles de toute la Bretagne, où les fidèles vénèrent avec beaucoup de respect, de dévotion – et de pitié – la mémoire d'un assassin assassiné qui fut un grand homme.

Saint Samson (Samzun)

Il y avait, dans la contrée de Glamorgan, en l'île de Bretagne, sur les rives de la Severn, deux jeunes seigneurs, deux frères, dont la famille avait la charge de nourrir et d'élever les enfants de leurs rois. L'aîné se nommait Ammon, et le plus jeune Umbrafaël. Et, dans la province de Gwent, qui était celle des anciens Silures, la maison du gouverneur, c'est ainsi qu'on nommait le nourricier héréditaire des rois du pays, était réduite à deux filles, dont l'aînée se nommait Anne, et la plus jeune Asfrelle, toutes deux très vertueuses. L'âge, la condition, le bien des deux frères étaient proportionnés à l'âge, la condition et la fortune des deux sœurs. Tout le monde voyait la convenance d'une union entre les deux familles et, effectivement, Ammon épousa Anne et Umbrafaël Asfrelle. C'est ainsi que naquit Samson, vers la fin du Ve siècle, d'Anne et d'Ammon, ses parents.

Quand il eut atteint l'âge de cinq ans, sa mère le

voyant en état de profiter d'une école meilleure que la sienne, et son fils lui demandant chaque jour la faveur d'y être conduit, elle pressa son époux d'aller avec elle confier Samson au monastère qu'avait fondé le sage Illtud, à Llantwit Major. Le père, qui destinait le jeune garçon aux honneurs du siècle, hésita longtemps mais, se rendant aux volontés de la mère et du fils, il conduisit lui-même Samson à Llantwit Major. Il y fit de si rapides progrès dans l'étude des Ecritures et il y manifesta tant de zèle et d'impétuosité pour la vie religieuse que certains de ses condisciples en conçurent de l'aigreur et de la jalousie. Comme il semblait le préféré de l'abbé Illtud, deux des neveux de celui-ci, qui se voyaient déjà à la tête du monastère, tentèrent même de l'empoisonner, mais Samson, grâce à la protection divine, échappa au sort qu'on lui réservait[1].

Un jour qu'un serpent avait mordu un de ses camarades et qu'on ne savait quoi faire pour le sauver, Samson se proposa pour guérir le blessé par un remède qu'on lui avait appris autrefois. Illtud lui demanda alors s'il savait quelque formule magique héritée de l'antique sorcellerie et lui reprocha vivement de vouloir la mettre en pratique. Samson ne lui répondit rien mais, se penchant sur le blessé, il fit le signe de la Croix sur la plaie et lava celle-ci avec de l'eau mêlée d'huile consacrée, tout en récitant une fervente prière au Dieu créateur de l'univers. Et le malade fut aussitôt guéri. Cela fit comprendre à Illtud que la foi de ses disciples était digne d'être reconnue par tous, et c'est ainsi qu'il prit la résolution de le faire ordonner diacre. Comme l'évêque Dubrice se trouvait alors dans le monastère, Illtud le proposa

1. Voir ci-dessus ce qui concerne saint Illtud.

donc à son illustre visiteur. Celui-ci assembla les plus anciens moines de Llantwit et leur demanda si Samson était digne de recevoir cet ordre. Ils répondirent tous qu'il était le religieux le plus parfait du monastère et qu'eux-mêmes n'étaient que de lâches novices en comparaison de lui. Ce fut ainsi que, malgré son jeune âge, Samson devint diacre et que, deux ans après avoir accompli cet office, le même Dubrice lui conféra le sacerdoce.

Cette dignité fut pour Samson un nouveau motif d'accroître les rigueurs de sa vie pénitente. Il lui sembla que la règle du monastère où il se trouvait n'était pas assez austère pour lui. Il y avait, dans une île peu éloignée, une autre communauté établie par un abbé du nom de Pyron, et c'est là que Samson avait le désir de se rendre. Avec la permission d'Illtud, il alla donc rejoindre les moines rassemblés autour de Pyron et s'y montra exemplaire. Il goûtait en ce lieu isolé la grande satisfaction d'être isolé de tout et de ne tenir à la terre que par les nécessités indispensables à la vie, qu'il méprisait le plus qu'il pouvait. Mais, un jour, il apprit que son père Ammon, frappé d'une maladie qu'on jugeait mortelle, le priait de venir lui apporter le réconfort de sa présence. Samson, se regardant comme mort au monde, refusait de faire ce voyage, mais l'abbé Pyron lui commanda de se rendre aux volontés de son père. Samson partit donc avec un jeune diacre de la communauté.

Arrivé dans la maison paternelle, il y prêcha à toute sa famille la pénitence, le mépris des vanités du siècle et l'amour de Dieu avec tant de force et de persuasion qu'Ammon, après une confession générale de tous les péchés de sa vie, se sépara de sa femme pour se retirer avec son fils au monastère de l'abbé Pyron, qu'Anne, sa mère, fit entre ses mains vœu d'une continence perpétuelle

et que la plus grande partie des biens de sa maison fut destinée aux pauvres et à l'entretien des églises. On n'en retint qu'un tiers pour la subsistance d'une famille dont les besoins étaient encore nécessités par la présence d'enfants en bas âge. Puis Samson retourna au monastère de Pyron.

Là, chargé de l'administration du temporel, il fut élu abbé à la mort de Pyron mais, voulant se perfectionner dans la connaissance des lettres profanes autant que dans celle des Saintes Ecritures, il obtint la permission d'aller en Irlande et d'y résider quelque temps dans l'entourage des plus grands sages de ce temps. Il n'était qu'un modeste disciple, beaucoup moins savant en vérité, mais plus saint que ses maîtres. Et le don des miracles que Dieu lui accorda dès lors avec plus de plénitude qu'auparavant, le rendit célèbre dans toute l'Irlande. Mais les honneurs qu'il y reçut furent cause que son établissement dans ce pays lui devint insupportable. Ses maîtres, qui ne pouvaient plus rien lui apprendre, lui permirent de retourner dans son monastère.

Un navire tout prêt à faire voile lui en donnait l'occasion, et l'on n'attendait que lui pour se mettre en mer. On le pressait et on le menaçait même de partir sans lui s'il différait encore d'un moment. « Allez, leur dit Samson, partez quand vous le voudrez, car j'ai encore à faire ici pour tout un jour. Mais demain, sans faute, nous ferons voyage ensemble. » Les marins le laissèrent donc à terre et mirent à la voile. A peine furent-ils partis que des religieux vinrent trouver Samson et le prier de bien vouloir délivrer leur abbé qui était possédé du démon. Samson se transporta tout aussitôt au monastère de ces religieux, lequel n'était pas très éloigné du port. Il y fit sa prière et délivra l'énergumène, qui fut si reconnaissant d'être ainsi libéré de l'étreinte maudite qu'il donna immédiatement

son abbaye à son bienfaiteur. Samson le remercia, exhorta les moines à vivre saintement et revint alors au port où il avait laissé le navire. Il y était encore parce qu'un coup de vent l'avait contraint d'y revenir. Et dès qu'il eut pris place à bord, le vent devint favorable, de telle sorte que Samson arriva heureusement à son monastère au bout de trois jours.

Mais le désir de solitude de Samson était si puissant qu'il prit la résolution de se retirer en quelque désert avec quatre des plus fervents et des plus parfaits de ses religieux, et il passa à cet effet en terre ferme, quelques efforts que sa communauté pût faire pour le retenir. S'étant beaucoup avancé, en remontant le cours de la Severn, il découvrit enfin un lieu tel qu'il le souhaitait. C'était une grotte cachée au fond d'une forêt très épaisse, écartée du monde, et néanmoins peu éloignée des ruines d'une antique forteresse. Il établit dans des masures ses quatre religieux. Il n'y avait aucun sentier qui conduisait de la forteresse à la caverne où il se retira, et où il défendit à ses disciples de venir le rejoindre. Ce genre de vie plut infiniment à Samson. Mais plus il se cachait, plus sa renommée devenait grande aux environs et plus on avait envie de connaître un homme aussi extraordinaire. L'évêque du diocèse, tenant un synode à quelques lieues de l'endroit où vivait Samson, entendit parler de sa vie admirable et le fit comparaître devant lui. Ce fut au cours de ce synode que Samson, malgré ses réticences et ses refus, fut consacré évêque. Mais cela ne l'empêcha nullement de renoncer à sa vie d'ascète et de rechercher une solitude susceptible de lui permettre une vie de prière et de méditation. Pourtant, chaque fois qu'il se déplaçait, des événements merveilleux survenaient à son passage.

Ainsi, un jour que Samson et ses frères voyageaient

par le pays, ils se trouvèrent à proximité d'un village dont les habitants célébraient, en présence du comte du pays, une cérémonie en l'honneur d'une ancienne idole qu'ils avaient conservée, et dont le culte consistait en jeux, en danses, en festins et en toutes sortes de dissolutions[1]. Un jeune homme qui conduisait un char tomba sur le sol et mourut sur-le-champ, s'étant fracassé le crâne sur un rocher. Samson se fit apporter le corps, demeura deux heures en prières à genoux, et rendit enfin la vie au défunt. La résurrection de ce jeune homme toucha tellement tous les assistants qu'ils aidèrent eux-mêmes à renverser leurs idoles et qu'ils renoncèrent à jamais à leurs fêtes sensuelles.

Samson délivra d'autres villageois du voisinage d'un serpent très venimeux, dans la caverne duquel il voulut habiter, et il bâtit un monastère tout auprès de ce lieu. Par le moyen de ce miracle et de plusieurs autres qui servirent de confirmation à ses discours, il sanctifia toutes ces contrées. Ses compagnons l'assistaient dans ses fonctions apostoliques, chacun selon ses moyens et ses vertus. Mais, voulant passer en Armorique où un songe l'avait exhorté à se rendre, il fit venir d'Irlande son père Ammon pour l'établir abbé du monastère qu'il avait bâti près du lieu où il avait chassé le serpent. Ensuite, il exhorta son père à consommer saintement le peu qui lui restait de vie, et ses religieux à continuer leur vie exemplaire. Après quoi, suivi d'un certain nombre de ses disciples, parmi lesquels un nommé Magloire, qui était son

1. Il s'agit évidemment d'une des quatre grandes fêtes druidiques : *Imbolc*, au début de février, *Beltaine*, au début de mai, *Lugnasad*, au début d'août, mais plus vraisemblablement *Samain* (*Halloween*), au début de novembre. Voir ci-dessus ce qui concerne saint Brieuc.

cousin et son diacre, il s'embarqua sur la mer bretonne et vint heureusement aborder sur la partie la plus orientale de la côte septentrionale de l'Armorique, en un petit port à l'embouchure d'une rivière qu'on nommait le Petit-Gouyon [1].

Samson trouva sur le bord de la mer un homme du pays qui attendait depuis trois jours, disait-il, l'arrivée d'un étranger qui devait apporter remède à son affliction, ainsi qu'un ange le lui avait promis. Samson ayant demandé à cet homme le sujet de sa peine, il apprit de lui que sa femme était infestée de lèpre et sa fille possédée du démon. Sans hésiter, il alla dans la maison de cet homme et, par ses prières, il guérit la lépreuse et chassa le démon de la possédée. L'homme en eut tellement de reconnaissance qu'il supplia le saint moine de bien vouloir se fixer dans le pays et, en attendant, de demeurer chez lui avec ses compagnons. Et Samson accepta volontiers cette offre généreuse.

Cette nuit-là, Samson eut un songe au cours duquel un ange lui révéla qu'il découvrirait le lendemain dans un endroit désert un vieux puits comblé et que c'était là qu'il devait bâtir une église et fixer sa demeure. Le lendemain, en effet, Samson, accompagné de deux de ses religieux, découvrit le puits. Aussitôt, il rassembla tous ses moines et tous se mirent à défricher le terrain avec une telle ardeur que, le soir même, ils avaient déjà construit une cabane avec des branches d'arbres, dans l'intention d'y coucher, car ils ne voulaient pas importuner plus longtemps leur hôte et désiraient s'éloigner au plus tôt de tout commerce avec les personnes du siècle. Telle fut l'origine du premier monastère de Samson sur

1. Il s'agit vraisemblablement du Couesnon.

la terre d'Armorique, auquel il donna le nom de Dol pour conserver éternellement le souvenir de la douleur de celui qui lui en donna l'emplacement et l'aida de tous ses moyens pour le construire, le dotant également d'importants revenus[1].

Après qu'il eut bâti sa première maison, lui et ses religieux s'employèrent à prêcher l'Evangile dans toute la contrée. Samson accomplit un grand nombre de miracles pour guérir plusieurs sortes de maladies. Il gagna l'estime et l'amitié de tous les habitants de la province. Il devint l'arbitre universel de tous les différends et l'oracle habituel de tous ceux qui avaient besoin de conseils. C'est ainsi qu'il intervint dans la douloureuse querelle qui opposait Judwal, héritier légitime du royaume de Domnonée, à l'usurpateur Konomor.

Celui-ci, qu'on accusait d'avoir fait assassiner sa femme, Iona, veuve de l'ancien roi, voulait en effet faire disparaître Judwal, son beau-fils, et Judwal avait dû s'enfuir à la cour du roi franc Childebert, lequel le retenait davantage en otage et en prisonnier qu'en hôte. Car Konomor était en bons termes avec Childebert, ce qui permettait à celui-ci d'intervenir à tout propos dans les affaires de la Bretagne armoricaine. Samson, épris de justice, partit pour Paris et, devant le roi Childebert, plaida la cause de Judwal, implorant le souverain franc

1. Fausse étymologie qui provient d'une tradition concernant le menhir de Champ-Dolent (à quelques kilomètres au sud de Dol) près duquel se serait déroulée une bataille entre deux frères, bataille interrompue miraculeusement par la chute du bloc de pierre. Mais le nom de Dol désigne un plateau en forme de table (*ann taol* en breton, équivalent de la *mesa* espagnol) et est à rattacher au nom du Mont-Dol, qui est un lieu sacré très ancien dominant la plaine marécageuse où s'est élevée la ville de Dol.

de laisser Judwal retourner dans son pays afin d'en chasser l'usurpateur. Childebert reçut Samson avec un grand respect et l'invita à demeurer quelque temps dans son palais, mais il se garda bien de donner une réponse immédiate à la demande qui lui était faite.

On raconte beaucoup de choses surprenantes à propos du séjour de Samson à la cour de Childebert. L'épouse de celui-ci, qui se nommait Ultrogothe, qui était déjà assez âgée, était passionnée d'amour pour le jeune prince breton Judwal et elle usait de toutes ses ruses pour que le roi le retînt le plus longtemps possible, espérant ainsi le séduire à force d'attentions et de prévenances. Son fol amour l'aveugla à tel point que, considérant Samson comme un empêchement majeur, elle voulut s'en débarrasser. On dit qu'elle fit donner du poison au saint abbé, mais que celui-ci, comme c'était son habitude, fit le signe de la Croix sur la coupe qu'on lui présentait avant d'en boire le contenu. Or, la coupe se brisa d'elle-même, mais la liqueur qu'elle contenait était si caustique et si violente que le jeune homme qui la présentait en eut la main brûlée jusqu'aux os. Cependant, Samson, prenant le jeune homme en pitié, le guérit immédiatement par un autre signe de la Croix. On raconte également que la reine, plus outrée que jamais, fit donner à Samson un cheval furieux qu'aucun écuyer n'avait pu dompter, dans la pensée qu'il romprait le cou au saint homme. Mais, une fois que Samson fut monté sur le cheval, celui-ci devint d'une grande douceur et le porta sans encombre jusqu'à la maison de campagne où résidait Judwal. Un autre jour, la reine, désespérée de ne pouvoir réussir en ses détestables desseins, fit lâcher un lion contre Samson. Mais le lion prit la fuite au seul aspect du saint abbé. On ajoute enfin, ce qui est incroyable, que cette reine, toujours animée contre

Samson, ayant tourné le dos à l'autel lorsque l'abbé de Dol célébrait la messe, perdit tout à coup ses deux yeux qui lui sortirent de la tête, et qu'elle mourut misérablement avant que ne fût achevé le saint office.

Quoi qu'il en soit de ce que l'on raconte à ce propos, il est certain que le roi Childebert, charmé autant par les vertus que par les prodiges de Samson, permit à Judwal de regagner la Bretagne en compagnie du saint homme. Mais, voulant marquer l'estime qu'il éprouvait pour Samson, le roi franc lui fit don de nombreuses terres sur la rivière de la Risle, entre Brionne et Pont-Audemer, en Normandie. Avant de rentrer en Bretagne, il alla donc prendre possession de ces nouveaux domaines et il y bâtit le monastère de Pentale, qu'il soumit avec l'approbation du roi franc à celui de Dol, et dont les évêques de Dol ont joui pendant longtemps, aussi bien que de la baronnie appelée aujourd'hui Saint-Samson de la Roque, qui n'en est pas éloignée. On raconte encore que Samson accomplit un grand nombre de miracles dans ce nouveau monastère de Pentale, ainsi que tout au long de la route qu'il suivit pour retourner à Dol.

C'est alors que Samson convoqua un synode de tous les évêques et abbés de la Bretagne armoricaine sur le Menez Bré afin d'excommunier l'usurpateur Konomor, coupable de nombreux crimes[1]. A la suite de ce synode, Judwal réunit une puissante armée et engagea une lutte sans merci contre Konomor. Après deux batailles dont il sortit vainqueur, Judwal rencontra une troisième fois son ennemi et le tua de sa propre main. Cependant, certains auteurs prétendent que l'usurpateur mourut d'une

1. Voir ci-dessus ce qui concerne saint Hervé et saint Lunaire, dont les « vies » semblent avoir été plus ou moins copiées sur celle de saint Samson, la plus ancienne.

chute de cheval et d'autres qu'il rendit ses entrailles à cause de la malédiction prononcée contre lui sur le Menez Bré, ou qu'il reçut une flèche dans la gorge, ce qui lui fit vomir son âme avec son sang. Ce qui est certain, c'est que Judwal recouvra intégralement le royaume dont il était l'héritier incontestable.

La troisième année après son retour à Dol, c'est-à-dire en 557, Samson prit de nouveau la route vers Paris, vers la cour du roi Childebert. Il fit ce second voyage dans un chariot, car son âge avancé et sa faiblesse, causée par les grandes fatigues qu'il avait supportées, ne lui permirent pas de le faire à pied comme il en avait l'habitude. Quand il passa par un pays que l'on croit être la Beauce, une des roues de son chariot se brisa. Dans cette immense plaine sans aucun arbre, il n'y avait point de charron ni d'autre ouvrier dans le voisinage, ni de bois pour raccommoder la roue. Cet accident affligea grandement les religieux qui accompagnaient Samson, mais celui-ci y remédia en faisant le signe de la Croix sur la roue : aussitôt, celle-ci fut rétablie à sa place normale. On rapporte à ce propos que Childebert, ayant été informé de cette merveille, voulut qu'on bâtît un monastère dans le lieu même où s'était opéré le miracle, et qu'il le dota de grandes possessions. Samson nomma ce nouvel établissement Rotmou[1] et le mit, comme celui de Pentale, sous la dépendance de Dol.

A Paris, Samson, reçu fort dignement par le roi franc, participa au troisième concile qui se tint en cette ville. Puis, ayant pris congé du prince, il alla visiter son monastère de Pentale, laissa quelques religieux pour

1. C'est probablement *Roman*, à sept kilomètres de *Breteuil* (Eure), non loin d'un lieu-dit qui porte le nom de *La Bretonnerie*. En 1220, cette abbaye portait le nom de *Rooman*.

faire construire les bâtiments de Rotmou et, marquant tous les lieux de son passage par de nouveaux miracles, il revint à Dol, très fatigué mais décidé à accomplir jusqu'au bout les devoirs de sa charge. Il visitait inlassablement les cantons de son diocèse et du voisinage, et il passa même dans les îles[1] pour y déraciner l'erreur et la superstition.

Ce fut ainsi qu'il corrigea la coutume impie de quelques insulaires qui fêtaient encore le premier jour de l'année à la manière des païens[2], et il n'épargna rien pour les empêcher d'y retomber. Enfin, le saint abbé, sentant approcher l'heure de sa mort, s'y disposa par de ferventes prières et, ayant exhorté ses religieux à travailler pour leur salut avec zèle et persévérance, il désigna son disciple Magloire[3] pour son successeur, et reçut le saint viatique avant de rendre son âme au Seigneur, en l'an 565 de l'Incarnation[4].

---

1. Il s'agit des îles Anglo-Normandes qui, à l'époque, étaient sous contrôle breton.

2. Ce détail prouve que la fête druidique du 1er novembre, *Samain*, devenue *Halloween*, était encore largement répandue à cette époque dans les territoires qui portaient la marque celtique.

3. Probablement celui qui est honoré autour de la baie du Mont-Saint-Michel sous le nom de Méloir, mais la confusion reste possible avec d'autres « saints » de la chrétienté.

4. D'après Dom Lobineau et les différentes *Vitae Samsoni*, dont la plus ancienne semble avoir été écrite au début du VIIe siècle par un moine de l'abbaye de Dol, un certain Baldric, qui recopie – et arrange, très probablement – un récit antérieur, qu'on appelle *Vita primigenia,* ouvrage aujourd'hui perdu et qui avait été rédigé par un diacre de Dol qu'on croit être Henok, lequel aurait été cousin et compagnon de Samson, ce qui, en dehors des « merveilles » et autres légendes habituelles, donne à ce témoignage une valeur historique incontestable.

Si l'existence réelle de « saint » Samson est incontestable, si les récits de sa vie contiennent de précieux renseignements sur l'Armorique du VIe siècle, notamment sur les rapports étroits qu'ont eus les émigrés bretons avec le roi mérovingien Childebert, l'un des fils de Clovis, maître de la partie occidentale du royaume de Clovis, tout est flou dans les détails attribués au « saint ». On n'est même pas sûr que ce Samson, authentique fondateur de l'abbaye de Dol-de-Bretagne, ait été en même temps évêque, ce que pourtant les canons du concile de Paris, auquel il a assisté, semblent démontrer.

En fait, on se demande s'il n'y a pas eu plusieurs personnages portant le même nom à la même époque, tant sur la péninsule armoricaine que dans l'île de Bretagne. Y aurait-il eu un évêque « saint » Samson au Pays de Galles ou en Cornwall où de nombreux sanctuaires lui sont dédiés ? Sans aucun doute, mais dans ce cas, le Samson de Dol ne peut en aucun cas être le même. La confusion la plus totale règne à ce sujet tant dans la tradition bretonne que dans la tradition de Grande-Bretagne. Et ce qui complique la situation, c'est que le récit de la Vie de saint Samson a servi de modèle à de nombreux autres récits hagiographiques postérieurs, dont les auteurs, voulant mettre leur saint en valeur, n'hésitaient pas attribuer à leur favori les mérites d'un autre plus ancien.

C'est dire l'importance de Samson dans la tradition des chrétientés celtiques. Cela permet aussi de comprendre pourquoi et comment le diocèse de Dol, le plus petit de toute la Bretagne armoricaine – et sans doute le plus ancien fondé par des émigrés –, a joué dans l'histoire un rôle aussi considérable, allant même, au IXe siècle, sous Nominoë, Erispoë et

Salomon, jusqu'à devenir le siège d'un archevêque métropolitain rival de celui de Tours. De plus, le territoire épiscopal est complètement éclaté, avec des enclaves un peu partout à l'intérieur d'autres diocèses, non seulement en Bretagne mais en Normandie, sur la rive gauche de l'embouchure de la Seine, dont plusieurs paroisses ont dépendu de Dol jusqu'à la Révolution, autour du monastère de Pentale.

Il faut aussi souligner que Samson, peut-être davantage que Brieuc ou Tugdual, représente l'exemple le plus parfait de ces *abbés-évêques* dont les chrétientés celtiques, tant en Irlande, en Grande-Bretagne et en Bretagne armoricaine, ont privilégié le rôle et la fonction dans l'évangélisation de l'Europe occidentale. Le concept d'*abbaye-évêché* est typiquement celtique et correspond étroitement à la société celtique des temps anciens où tout part de la base pour aller vers le haut, ce qui est contraire aux habitudes romaines qui sont indubitablement centrifuges.

Et nul autre « saint » abbé-évêque que Samson, ermite, ascète, thaumaturge, prêcheur, bâtisseur et néanmoins homme politique remarquable, n'était mieux désigné pour remplir un rôle aussi complexe.

Saint Tugdual (Tudwal, Tudal, Tual, Pabu)

Tugdual appartenait à l'une des plus illustres familles de la Bretagne armoricaine. Il avait pour père Hoël, premier du nom, surnommé le Grand, fils de ce Budik que Clovis, roi des Francs, à ce que l'on raconte, avait fait périr pour s'emparer de tout le pays. Cet Hoël avait été obligé de se réfugier dans l'île de Bretagne auprès du roi Arthur, son parent, mais il revint en Armorique en l'an 515, battit les Frisons qui s'étaient emparés de nombreuses terres, chassa les lieutenants de Childebert, qui avait succédé à Clovis, et recouvra intégralement le royaume de son père. Il retourna ensuite en l'île de Bretagne afin de porter secours au roi Arthur et il y termina sa vie. Sa famille était restée dans cette île, et deux de ses fils, Tugdual et Lunaire, qui y étaient nés, furent confiés au célèbre Illtud sous la conduite duquel ils firent leurs études.

Tugdual, méprisant généreusement les avantages que

sa naissance et ses qualités pouvaient lui offrir, embrassa la vie monastique après avoir vécu quelque temps seul dans un ermitage et devint ensuite supérieur d'un monastère. Dans cette fonction, il donna les exemples les plus remarquables de ses vertus, guérissant les malades, prêchant les indifférents et manifestant toute sa compassion envers les malheureux. Le roi Hoël étant mort en 545, Tugdual se détermina à passer la mer et à s'établir dans le pays de ses ancêtres. Il s'embarqua donc, en compagnie de sa mère, qui avait embrassé la vie religieuse à la mort de son époux, et de soixante-douze moines qui avaient pratiqué les plus rudes exercices de piété et de dévotion sous sa direction pendant quelques années.

Ils abordèrent non loin du Conquet, dans un petit port de la paroisse de Ploumagoar, en pays de Léon. Tugdual chercha alors un endroit dans les environs pour y bâtir un monastère. Il obtint de son frère, Hoël, deuxième du nom, qui avait succédé à leur père, le terrain nécessaire pour s'y établir convenablement. Il y demeura quelque temps mais, hanté par l'idée que d'autres peuples avaient besoin de son zèle et de ses prédications, il abandonna ce monastère, à l'emplacement duquel se trouve à présent la paroisse de Trébabu, et s'en alla vers l'orient, laissant à chaque étape de son errance quelques-uns de ses religieux qu'il chargeait de construire une chapelle ou un ermitage. C'est ainsi qu'il parvint dans une vallée appelée *Trecor*, aujourd'hui Tréguier, au fond d'un golfe qui a son embouchure au nord et où affluent deux rivières. Tugdual estima que l'endroit était propice et, sans plus tarder, fit commencer les travaux de construction d'un sanctuaire et de cellules pour y loger ses moines.

On raconte à ce sujet une bien étrange histoire :

Tugdual voulait absolument qu'une église magnifique s'élevât dans son enclos monastique, mais l'argent et les moyens manquaient, et il fallait se contenter d'un modeste édifice en bois recouvert de chaume. Et comme Tugdual se lamentait que son projet ne pût aboutir, un soir, le Diable lui apparut et lui proposa un marché : il construirait un magnifique édifice en une nuit à condition de s'emparer des âmes de tous ceux qui mourraient, le dimanche suivant, entre la grand-messe et les vêpres.

Tugdual réfléchit un long moment, puis il répondit à son interlocuteur qu'il acceptait volontiers cette proposition inattendue. Le Diable ne se tenait plus de joie. Il fit signer de son sang au moine un pacte par lequel il s'engageait à respecter les conditions requises et, tout heureux, il s'en retourna en Enfer raconter la bonne nouvelle à ses diablotins, tandis que Tugdual, tranquillement et apparemment sans regretter le moins du monde ce marché scandaleux, reprenait ses activités habituelles, à savoir prière, travail et méditation.

Le lendemain, qui était un dimanche, les moines furent stupéfaits, en sortant de leurs cellules, de voir une magnifique église au milieu de leur enclos à la place de l'édifice de branchages qui constituait la veille encore leur seul sanctuaire. Tugdual se réjouit en lui-même, car il constatait que le Diable avait respecté les clauses de son contrat. C'était à lui, maintenant, de tenir ses promesses. Il rassembla ses compagnons et, glorifiant Dieu du miracle qui s'était accompli pendant la nuit, il voulut célébrer une grand-messe d'action de grâces. L'office fut suivi avec une ferveur toute particulière mais, dès qu'il eut prononcé les paroles traditionnelles, *Ite, missa est*, « Allez ! la messe est dite ! », Tugdual se retourna vers l'assistance et entonna immédiatement le premier chant

des vêpres. On ajoute que le Diable, furieux d'avoir été ainsi joué par Tugdual, mais ne pouvant pas l'accuser de n'avoir pas respecté le pacte, tenta de détruire ce qu'il avait construit pendant la nuit. Or, il n'y parvint pas, car ce que bâtit l'ennemi du genre humain ne peut être détruit que par Dieu lui-même.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, le monastère de Tugdual reçut un grand nombre de disciples qu'il avait persuadés de quitter le monde. Il y faisait le plus ordinairement sa demeure pour les instruire et pour les former, occupation à laquelle il donnait tout le temps qui lui restait après ses prédications à travers le pays. Et ce fut pour assurer à cette fondation qui lui était si chère les possessions qui lui avaient été données que Tugdual, excité par ses frères et par les nobles du pays, prit la résolution d'aller à Paris trouver le roi Childebert, afin d'obtenir de lui la confirmation de tous les biens que les seigneurs particuliers lui avaient confiés. Dans son voyage vers Paris, il passa par Angers, où il se lia d'amitié avec l'évêque, qui avait nom Aubin, et qui se fit un plaisir et un devoir de l'accompagner jusqu'à la cour du roi.

On raconte encore à ce sujet une histoire merveilleuse : au moment d'entrer dans la ville de Paris, Tugdual aurait ressuscité un mort et guérit un seigneur de grande qualité d'une paralysie générale qui l'affligeait depuis fort longtemps. La nouvelle de ces deux miracles étant parvenue au palais avant même l'arrivée de Tugdual, elle prévint en sa faveur le roi. Celui-ci reçut le saint moine et le saint prélat avec beaucoup de respect et les fit asseoir auprès de lui. Et, sans plus de discussion, Childebert confirma à Tugdual toutes les donations qui lui avaient été faites. Tugdual, satisfait d'avoir terminé heureusement cette affaire, ne pensait plus qu'à prendre

congé du roi et à retourner dans son monastère, lorsqu'arrivèrent des députés, venant de Tréguier, qui venaient supplier Childebert de leur donner Tugdual comme évêque. Le roi, répondant à leurs vœux, voulut qu'il fût consacré à Paris. Et bien qu'il eût émis les plus grandes réticences à ce propos, Tugdual fut consacré évêque de Tréguier. Alors, à son retour, il fut acclamé par une foule de fidèles qui voyaient en lui le meilleur et le plus dévoué de tous leurs pasteurs.

Effectivement, sa nouvelle dignité, qui lui donnait une autorité plus grande, lui inspira en même temps un redoublement de zèle et de ferveur pour rétablir la discipline, le bon ordre et la piété dans le diocèse dont il avait la charge. Il y employa les prédications les plus ardentes, les exemples les plus remarquables et même d'étonnants miracles. A ce moment, le pays d'Armorique tout entier fut affligé d'une épidémie qui enleva un nombre prodigieux de personnes. Pour fléchir la colère du ciel, Pol Aurélien, qui gouvernait l'église de Léon, invita Tugdual, son voisin, et ordonna une procession générale. Tugdual fit la prédication à l'assemblée, et l'épidémie cessa immédiatement.

Mais ceux qui avaient admiré et aimé Tugdual tant qu'il n'avait fait que prêcher et pratiquer l'Evangile, ne purent plus le supporter lorsqu'à ses discours il joignit son autorité, pour rappeler de mauvais chrétiens à leurs devoirs. Son zèle passa pour dureté, sa fermeté à faire observer les règles de l'Eglise pour tyrannie, et ses exhortations fréquentes furent regardées comme une sorte de persécution. On se mutina donc contre lui, en répandant des calomnies sur son compte et en contrecarrant tous ses projets.

De plus, de grands bouleversements s'étaient produits dans le royaume de Domnonée. Le frère de Tugdual,

Hoël, deuxième du nom, avait été tué par trahison, après quelques années de règne, par le comte de Poher, Konomor, qui s'était emparé du pouvoir et persécutait l'héritier légitime Judual, lequel avait dû se réfugier à la cour du roi Childebert[1]. Konomor, ne pouvant supporter les remontrances que ne manqua pas de lui faire Tugdual, se mit lui aussi à persécuter l'évêque de Tréguier, de telle sorte qu'un matin, Tugdual prit la décision de quitter son diocèse et d'aller en pèlerinage à Rome, abandonnant ainsi son peuple à ses turpitudes.

On raconte à ce propos certaines choses stupéfiantes. Tugdual arriva à Rome le jour même où le pape décédait. Après avoir passé la nuit en prière dans l'église de Saint-Pierre, il assista le lendemain à la cérémonie funèbre, après laquelle tout le clergé et le peuple romain assemblés pour une nouvelle élection virent une colombe blanche apparaître sur la tête de Tugdual. On jugea que Dieu avait manifesté ainsi son choix et Tugdual fut unaninement élu pape. Et c'est depuis ce temps-là qu'on appelle parfois Tugdual *Pabu*, ce qui veut dire « pape ». On raconte encore que Tugdual régna à Rome pendant deux ans, mais qu'au bout de ce délai, Dieu le fit miraculeusement transporter en un seul jour jusqu'à Tréguier où il fut reçu comme un ange du ciel par ses anciens diocésains, lesquels avaient d'autant plus de repentir des mauvais traitements qu'ils lui avaient infligés qu'ils avaient éprouvé, pendant son absence, toutes sortes de malheurs.

C'est ainsi que Tugdual redevint simple évêque de Tréguier, à la grande satisfaction de tous les fidèles du pays. Il sut profiter des bonnes dispositions de son

1. Voir plus haut ce qui concerne saint Samson.

peuple et put ainsi l'encourager dans le service de Dieu et l'avancement spirituel. Et c'est à Tréguier que Tugdual mourut le dernier jour de novembre de l'an 564[1].

Tugdual fait partie de ceux qu'on appelle les « sept saints fondateurs », c'est-à-dire de ceux qui ont organisé politiquement autant que religieusement la primitive communauté bretonne émigrée en Armorique. Il est vraisemblable qu'il a été le premier évêque de Tréguier, mais à la façon celtique, un « abbé-évêque », même s'il a été reconnu (et non pas imposé) par le roi mérovingien Childebert, qui se prétendait suzerain des Bretons et qui intervenait sans cesse, comme on l'a vu, dans leurs affaires intérieures pour des raisons de politique générale. Cependant, diverses traditions manuscrites concernant Tréguier et Saint-Brieuc prétendent qu'il y avait depuis longtemps à Lexobie, ville quelque peu mythique mais qu'on peut identifier avec le Coz-Yaudet, à l'embouchure du Léguer, non loin de Lannion, incontestablement comme son nom l'indique (*Vetus Civitas* en latin, c'est-à-dire « vieille cité »), un ancien établissement gallo-romain. Et c'est parce que l'évêque de Lexobie venait de mourir que Tugdual aurait été choisi – par le peuple ou par le roi franc – pour lui succéder.

Cela pose un problème qui n'a jamais été résolu : y avait-il un évêché gallo-romain dans l'ouest de la péninsule armoricaine avant l'arrivée des Bretons, évêché dont le siège primitif aurait été le Coz-Yaudet

1. D'après Dom Lobineau, les *Actes manuscrits de saint Tugdual* et *la Vie de saint Tugdual*, imprimée à Rennes en 1605.

(Lexobie), déplacé ensuite à Carhaix (Vorgium), ville gallo-romaine, avant d'être fixé à Locmaria-Quimper (Aquilonia) ? Ces traditions manuscrites, incontrôlables et contradictoires, ajoutent que cet évêché aurait été fondé, dès le temps des apôtres, par un nommé Drennalus, disciple de Joseph d'Arimathie. Drennalus serait mort en l'an 92 et aurait quelque soixante-dix successeurs jusqu'à Tugdual. Le seul inconvénient, c'est que tous ces successeurs portent des noms bretons, ce qui est totalement impossible dans un pays qui, avant l'arrivée des immigrants insulaires, était totalement gallo-romain [1].

Un autre problème peut être soulevé à propos de Tugdual : on le dit fils du roi Hoël, premier du nom, parent du roi Arthur. Est-ce pure légende, ou y a-t-il une base historique à cette histoire ? Cet Hoël, dont la résidence est à Carhaix, apparaît clairement dans l'un des récits arthuriens de la tradition de Robert de Boron [2] où il est l'allié du roi Arthur et l'aide effectivement dans ses entreprises, ainsi que dans la légende de Tristan et Yseult où il est le père d'Yseult aux Blanches Mains. De plus, la fondation de l'évêché de Lexobie par un disciple de Joseph d'Arimathie ramène fatalement à la légende du Saint-Graal, et donc à tout le cycle connu sous le nom de Romans de la Table Ronde. On n'oubliera pas non plus que la

1. Pour plus de détails, voir J. Markale, *Histoires mystérieuses de Bretagne*, pp. 54-55, chapitre intitulé « La Déesse des Commencements ».

2. Voir J. Markale, *Le Cycle du Graal*, deuxième époque, *Les Chevaliers de la Table Ronde*, et pour les détails concernant l'importance de Carhaix dans la légende arthurienne, J. Markale, *Petite Encyclopédie du Graal,* Paris, Pygmalion, 1997.

petite île d'Aval, auprès de l'Ile-Grande en Pleumeur-Bodou, a longtemps passé pour être la mythique île d'Avalon, et que dans l'Ile-Grande même, un dolmen est dit « Tombeau d'Arthur ». Cela fait beaucoup de coïncidences.

Il y a bien d'autres éléments douteux, invraisemblables et anachroniques dans les traditions écrites concernant « saint » Tugdual. Si ses actions miraculeuses relèvent de l'enjolivement habituel de la littérature hagiographique, ses déplacements sont également suspects. Est-il allé à Paris se faire confirmer par Childebert les donations que lui avaient consenties les seigneurs locaux ? C'est possible, mais rien n'est moins sûr, car cela paraît plus ou moins imité des vies de saint Lunaire et de saint Samson, surtout de cette dernière qui, répétons-le, a servi de modèle à de nombreux autres récits édifiants. Quant au pèlerinage qu'il est censé avoir accompli à Rome, il est possible mais non prouvé. Quant à son accession miraculeuse au trône pontifical, c'est une pure invention.

On a bien cherché à trouver un pape du VIe siècle qui pouvait correspondre au personnage de Tugdual et l'on a sorti des listes pontificales un certain Léon V qui, de son nom de baptême, se serait appelé Tugdual. Hélas ! Ce Léon V a vécu quatre cents ans après Tugdual... Il était italien et est mort en 1004. Par contre, il est possible de comprendre l'origine de cette fable de Tugdual pape en prenant en considération cette marque de respect – très bretonne – dont le saint personnage a été revêtu : *Pab* ou *Tad*, en langue bretonne, signifie « père », ou plutôt « Papa », avec une nuance familière et affectueuse, comme le « Daddy » anglais, mot qui provient d'ailleurs de la

même racine celtique. Dans l'imaginaire populaire, il convenait de justifier le surnom de *Pabu* donné à Tugdual. Et cela a été fait très tôt, semble-t-il. Il suffisait ensuite de placer l'événement lors de son possible voyage à Rome et d'inventer l'épisode – tout à fait symbolique – de la colombe qui apparaît sur la tête du saint homme.

Toutes ces réserves quant à la vie réelle de « saint » Tugdual n'empêchent nullement de voir en lui l'un des représentants les plus exemplaires de cette Eglise de Bretagne armoricaine toujours plus ou moins déchirée entre l'obéissance aveugle à l'autorité pontificale romaine et une large autonomie au sein de ces étranges collectivités autant politiques que religieuses que sont les abbayes-évêchés de type celtique insulaire. Et si le personnage de Tugdual a été plus ou moins occulté à Tréguier par la grande ombre de saint Yves Hélory, un saint parfaitement historique et officiel celui-là, il ne faudrait pas oublier qu'en une période très troublée de l'histoire de la Bretagne, il a joué un grand rôle, comparable en cela à celui des fameux « sept saints fondateurs ».

Saint Vouga (Viô)

Environ l'an 518 de l'Incarnation, vivait en Irlande un saint personnage nommé Vouga qui, pour sa probité et sa vie parfaite, fut premièrement fait chanoine de l'église d'Armagh, et enfin canoniquement élu archevêque de cette ville et primat de toute l'île d'Irlande. Mais, comme il avait été élu contre son gré à cette dignité, il ne cessait de supplier Notre-Seigneur de le délivrer de ce pesant fardeau afin que, retiré en quelque lieu désert, il pût vaquer plus paisiblement au service divin. Dieu exauça ses prières et lui révéla qu'il eût à se mettre en mer et à passer l'océan, lui promettant de le guider en un endroit où il ferait beaucoup de fruits et où il trouverait le repos et la solitude qu'il cherchait avec tant d'ardeur.

Ayant remercié Dieu de cette révélation, il sortit une nuit de son palais archiépiscopal et se rendit sur le bord de la mer. Là, il n'y avait ni port, ni embarcation, mais

Dieu accomplit pour Vouga un grand miracle : s'approchant d'un grand rocher qui surplombait la mer, Vouga y monta et au nom du Seigneur commanda à ce rocher de quitter ce rivage et de lui servir de navire afin d'aller où Dieu le voudrait. Chose étrange, à ce commandement, le rocher s'arracha au rivage, flotta sur les eaux et, cinglant légèrement à travers l'océan, emmena Vouga en moins de vingt-quatre heures sur le rivage de la Bretagne armoricaine, dans le petit port de Penmarch en Cornouaille.

Ceux qui se promenaient sur le port et les marins des navires qui étaient à l'ancre, en rade devant la ville, voyant voguer de loin cette grosse masse, crurent que c'était quelque grand navire qui avait perdu ses mâts au cours d'une tempête et se trouvait rejeté à la côte par les courants. Mais, lorsqu'il pénétra dans le port, ils furent bien étonnés en constatant qu'il s'agissait d'un gros rocher flottant sur les eaux, lequel servait de navire à un homme qui se trouvait au sommet.

Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans tous les villages des environs, une grande multitude de gens s'amassa à Penmarch pour voir cet homme étrange, lequel sauta de son rocher et descendit à terre. Immédiatement, on vit ce rocher s'éloigner vers le grand large et, à la vue de tout le monde, disparaître à l'horizon, à l'exception d'un gros morceau qui est encore dans le cimetière de la chapelle dédiée à saint Vouga en la paroisse de Tréguennec, à une lieue de Penmarch. C'est dans ce morceau de rocher qu'on peut voir l'empreinte de la tête du saint homme, ce qui fait que les pèlerins qui visitent cette chapelle pour être guéris de la fièvre, reposent leur tête à cet emplacement et emportent de l'eau dans laquelle a trempé la relique du saint. Ils boivent ensuite de cette eau et en appliquent sur le

front de ceux qui souffrent de fièvres. On assure, depuis ce temps-là, que de nombreuses guérisons ont été obtenues de cette façon et qu'elles ont été observées et reconnues pour certaines, même par des gens qui manifestaient ouvertement leur incrédulité.

Les habitants et le peuple de Penmarch, ayant été les témoins de ce miracle, remercièrent Dieu de leur avoir adressé ce saint homme. Ils le recueillirent avec bonté et le logèrent en leur ville, où il prêcha souvent et accomplit de grandes merveilles, rendant la santé aux malades et gagnant beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Il bâtit ensuite un petit ermitage à une demi-lieue hors de la ville, et il s'y retira pour servir Dieu plus librement. On raconte que Vouga, étant un jour sorti de son ermitage, rencontra une femme insolente qui, poussée par le malin esprit, commença à lui vomir des injures et à se moquer de lui. Vouga la reprit avec beaucoup de douceur mais, voyant qu'il n'y gagnait rien, il la laissa et passa son chemin sans dire un mot. Immédiatement, la femme se sentit horriblement mal à l'aise : elle fut saisie de convulsions si violentes qu'elle finit par tomber raide morte sur le sol. Vouga, ayant appris ce qui s'était passé, fit porter le corps dans l'église et, oubliant les injures qu'elle avait proférées à son égard, il mit les genoux en terre et, les joues baignées de larmes, il supplia Notre-Seigneur de permettre que l'âme de cette misérable femme retournât en son corps afin que, faisant pénitence de son offense, elle ne perdît point sa vie éternelle. Or, aussitôt qu'il eut achevé sa prière, la femme ressuscita, se jeta aux pieds de Vouga en lui demandant pardon, et elle s'en retourna dans sa demeure, louant Dieu de sa bonté et de la générosité de Vouga.

Le bruit de ce grand miracle se répandit par toute la Cornouaille, de telle sorte que, de toutes parts, les gens

accouraient à l'ermitage du saint homme. Celui-ci, craignant que la fréquentation des hommes ne le divertît trop de ses exercices ordinaires, se résolut à faire ce qu'il avait décidé déjà depuis un certain temps : s'en aller pour se réfugier en un endroit où personne ne le connaîtrait.

Il partit donc une nuit sans prévenir personne. Il passa le golfe de Brest à Lanvéoc et se rendit à Brest. Mais il ne voulut pas y rester. Passant par la ville de Lesneven, il alla s'enfouir dans le plus profond d'une forêt où, ayant édifié un petit oratoire et une cellule, il s'associa quelques vertueuses personnes avec lesquelles il vécut en grande sainteté de nombreuses années jusqu'à ce que Dieu, voulant le récompenser de ses travaux, l'appelât à lui au mois de juin de l'an 585, d'après ce que l'on raconte[1].

On serait bien en peine de découvrir dans les archives irlandaises la moindre allusion à un certain Vouga, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande. On aurait également bien du mal à situer le « saint » Vouga de ce récit dans un contexte historique, bien que la tradition en fasse un personnage du VIe siècle. Mais ce siècle est celui des légendes… Il est évident que « saint » Vouga n'a jamais existé. Mais quelle antique entité divine ou féerique recouvre-t-il ? On l'ignore. Le fait qu'il ait abordé sur un rocher rejoint la tradition de ces saints venus d'Irlande sur des auges de pierre et, symboliquement, on peut interpréter cela

1. D'après Albert le Grand.

comme l'apparition des premiers sanctuaires en pierre, les plus primitifs étant des huttes de branchages. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la « Vie de saint Vouga » est une merveilleuse histoire bien dans le ton de cette hagiographie bretonne qui n'a pas fini de faire rêver croyants ou incroyants.

CONCLUSION

Et les autres ?

Il est impossible de rendre compte de façon exhaustive de tous les saints de Bretagne et des pays celtes. Ils sont non seulement innombrables, mais surtout *impalpables*, leur vie, leurs actions se réduisant parfois à une seule phrase ou bien à une statue dans une chapelle, ou encore à un nom de lieu, village, hameau ou paroisse. Sans parler des saints officiels, c'est-à-dire dûment homologués par la Papauté à partir du XIIe siècle, combien de pieux personnages sont ainsi écartés de toute étude sur la religion chrétienne telle qu'elle a été pensée, vécue et pratiquée aussi bien en Irlande, en Grande-Bretagne et en Bretagne armoricaine que sur l'ensemble d'un continent européen qui a subi, qu'on le veuille ou non, une forte empreinte du Christianisme à la mode celtique, bien différent du modèle romain ?

Qui sont ces saints inconnus, affublés parfois de

noms d'emprunt ou méconnaissables tant ces noms ont été déformés par la tradition orale, la plus *fidèle* des mémoires, mais également la moins *fiable* parce que ne laissant aucune trace d'archive ou d'histoire écrite ? Il faut bien reconnaître qu'il y en a de toutes sortes. Certains n'ont été que des chefs de clan conduisant des émigrés sur une terre inconnue et les établissant en un lieu propice. Leur action n'a jamais été que politique, sociale ou militaire. D'autres sont des prêtres, des missionnaires, enthousiastes à l'idée qu'ils allaient répandre la foi chrétienne au milieu des *païens*. D'autres encore sont des ermites, épris de solitude, confiant dans les desseins de Dieu, disposés à le servir dans toute la mesure de leurs moyens, et qui n'ont jamais pensé un seul instant que leur nom brillerait dans un avenir qu'ils n'imaginaient même pas. Et puis, enfin, il y a ceux qui dormaient dans la mémoire collective, les images des anciennes divinités du paganisme, et qui, à l'occasion de tel ou tel événement, de telles ou telles circonstances, ont refait surface, se parant alors des habits et des vertus de la nouvelle idéologie religieuse et retrouvant des rituels qu'on croyait enfouis à jamais.

Saint Aaron, l'ermite de l'îlot qui deviendra la ville de Saint-Malo, ne serait-il pas la réminiscence d'un Aaron biblique ? Il pourrait en être de même pour saint David (Dewi), sans aucun doute le grand évangélisateur du Pays de Galles, mais qu'on a pu confondre avec le roi qui, selon la Bible, dansait devant l'Arche d'Alliance. On devrait se poser la même question à propos d'un mystérieux saint Divy, ou Ivy, qui a donné son nom à Pontivy (Morbihan), à Saint-Ivy (Finistère) et peut-être à Landivy (Mayenne) sur un territoire qui a été occupé par les Bretons au

IXᵉ siècle. Que dire aussi de saint Félix, évêque de Nantes, ou de saint Symphorien, très honoré dans la péninsule, mais qui n'est autre qu'un saint breton obscur du nom de Sifférian ? On sait très bien que, dans de nombreuses églises, saint Méloir, quelque peu suspect, a été remplacé par un saint Magloire, qui n'est peut-être pas très net, lui non plus, mais qui est exempt de toutes traces de paganisme.

Il serait inconvenant de chercher systématiquement qui se cache derrière qui. Pourtant, on est bien obligé de reconnaître que « saint » Korneli n'est autre que la version chrétienne du dieu celtique Kernunnos. Il en est de même pour « saint » Gobrien, dont le nom évoque celui de l'Irlandais Goibniu et du Gallois Govannon, le dieu forgeron, saint qui a la réputation de guérir les blessures et les furoncles, sur le tombeau duquel, dans la chapelle qui lui est dédiée, près de Josselin, on place des clous, justement pour guérir les « clous ». Quant à « saint » Suliau, honoré dans la région de Saint-Malo, il semble bien la masculinisation de la déesse solaire britto-romaine Sul dont le sanctuaire principal était à Bath, en Grande-Bretagne, de la même façon que le « saint » Gwenn, patron de la paroisse de Guénin (Morbihan), qui est vraisemblablement une antique *Gwenn-Hen*, autrement dit une « vieille blanche », à moins que ce ne soit une « vieille sainte », hypothèse renforcée par une légende locale concernant une étrange « Mère du Diable ».

Il va sans dire que tous ces saints sont plus ou moins liés à des contes populaires transmis par voie orale depuis des générations, et dont on retrouve d'ailleurs des traces dans les romans arthuriens et le Cycle du Graal, en particulier à propos de « saint » Gwrthiern, de « saint » Edern, de « saint » Efflam » et

de « saint » Tugdual, mais encore d'une quantité de pieux personnages canonisés on ne sait trop pourquoi par la voix du peuple.

Mais le peuple breton, peuple mystique s'il en fût, et profondément enraciné dans le spirituel, avait sans aucun doute des raisons parfaitement valables pour les placer au-dessus de tous et déposer leurs effigies dans les moindres sanctuaires de la péninsule armoricaine. C'est pour cela que tous ces saints, connus ou inconnus, réels ou imaginaires, sont tous respectables.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Albert le Grand, *Vie des Saints de la Bretagne armorique*, Quimper-Rennes, 1901.

Baring-Gould et Fisher, *Lives of the British Saints*, Londres, 1907-1913.

E.G. Bowen, *Saints, Seaways and Settlements in the Celtic Lands*, Cardiff, 1969.

R. Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein,* Cardiff, 1961.

N.K. Chadwick, *Studies in the early British Church*, Cambridge, 1958.

Early Brittany, Cardiff, 1969.

J. Chardronnet, *Le Livre d'or des Saints de Bretagne*, Spézet, 1995.

J. Delumeau, *Histoire de Bretagne*, Toulouse, 1969.

Documents de l'histoire de Bretagne, Toulouse, 1971.

R. Fawtier, *La Vie de Saint Samson*, Paris, 1912.

L. Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, Paris, 1980.

L. Gaugaud, *Les Chrétientés celtiques*, Paris, 1911.

La Borderie, *Histoire de Bretagne*, Rennes-Paris, 1896-1899.

R. Largillière, *Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne primitive*, Rennes, 1925.

Dom Lobineau, *Les Vies des Saints de Bretagne*, Paris, 1836.

J. Loth, *L'Emigration bretonne du* V^e^ *au* VIIe *siècle de notre ère*, Rennes, 1883.

Les Noms des Saints bretons, Paris, 1910.

J. Markale, *Le Christianisme celtique et ses survivances populaires*, Paris, 1983.

Halloween, histoire et traditions, Paris, 2000.

Histoire secrète de la Bretagne, Paris, nouv. éd., 2001.

Le Périple de saint Colomban, Genève, 2001.

Histoires mystérieuses de Bretagne, Paris, 2001.

TABLE DES MATIÈRES